

ATHIS-MONS

1890-1939

Naissance d'une vie de banlieue



Danièle Treuil
Jean-Marc Moriceau

ATHIS-MONS

1890-1939

Naissance d'une vie de banlieue

Collection « Histoire de notre Ville »

- Histoire d'ARNOUVILLE-LÈS-GONESSE
- Histoire de ROISSY-EN-FRANCE
- Histoire du BOURGET
- Histoire de la Ville d'ORLY
- Histoire de CORMEILLES-EN-PARISIS
- Histoire de DUGNY
- Histoire du PLESSIS-BOUCHARD
- Histoire de GENAS
- Histoire de SAINT-PRIX

Collection « Epoques et Sociétés »

- TREMBLAY-LES-GONESSE 1900-1930
- ATHIS-MONS - 1890-1939

© **AGENCE RÉGIONALE D'ÉDITION
POUR LES MUNICIPALITÉS A.R.E.M.
NEYRON 01700 MIRIBEL - 7, chemin des Dares**

I.S.B.N. 2-86296.10.1

ATHIS-MONS

1890-1939

Naissance d'une vie de banlieue

Danièle Treuil
Diplômée en Sociologie

Jean-Marc Moriceau
Agrégé d'histoire

Ouvrage publié par la Municipalité



« Parti au premier d'azur à trois fleurs de lis d'or au bâton de gueules péri en bande, au deuxième de sable à trois chevrons rompus d'or, au chef d'azur chargé d'une escarboucle pommetée et fleurdalisée d'or ».



C'est souvent avec passion qu'une étude historique est lue. Rapportée aux dimensions d'une province, d'un canton ou d'une commune, cette étude éveille l'intérêt des Anciens et la curiosité des nouveaux habitants.

Ce n'est donc pas sans émotion qu'Enfant d'Athis - né dans le Val en 1922 - j'ai pu revivre une partie de ma jeunesse. J'ai été, en effet, le témoin de la dernière période évoquée par l'ouvrage, et pour celle qui l'a précédée, je suis sensible aux messages que les Anciens transmettent.

En ce temps-là, la pauvreté des lois sociales faisait mal passer le développement industriel auquel nous devons la Cité d'aujourd'hui. C'est la naissance de cette cité moderne qui fait l'originalité de ce livre et explique l'intégration d'Athis dans la banlieue. Ce phénomène est d'ailleurs valable pour beaucoup de communes de la couronne parisienne et dépasse ainsi les limites d'Athis-Mons.

Tel est l'esprit du travail accompli par deux Athégiens qui décidèrent, à la suite du succès de l'exposition « Athis-Mons 1890/1939 » organisée en 1979 par la Municipalité, de s'associer pour rassembler l'histoire, les témoignages et les documents. Je les félicite d'avoir réussi cette œuvre délicate.

J'espère qu'un essai sur la période contemporaine, dont le début fut marqué par les heures tragiques des bombardements (la Ville reçut la Croix de Guerre), permettra aux jeunes générations de se rattacher à l'Histoire.

Je souhaite que ce livre reçoive l'accueil chaleureux qu'il mérite.

*René L'HELGUEN
Vice-Président du Conseil Général
de l'Essonne
Maire d'Athis-Mons*

A L'OMBRE DE PARIS	9
REPERES CHRONOLOGIQUES	12
I. CHRONIQUE D'UN VIEUX VILLAGE D'ILE-DE-FRANCE : ATHIS-SUR-ORGE ..	15
Du Moyen Age à la fin du XIX^e siècle.	
— Athis avant Athis.	
— L'essor médiéval (XI ^e - XIII ^e siècles).	
— Epreuves et reconstructions (XIV ^e - XVII ^e siècles).	
— Une crise épouvantable, la Fronde (1652).	
— Une société rurale hiérarchisée (XVII ^e - XVIII ^e siècles).	
— La faim de terres en 1789.	
— Le crépuscule d'un monde (1789-1880).	
II. A L'HEURE DES MUTATIONS, ATHIS-MONS SE TRANSFORME	53
— Les forges et laminoirs.	
— Le chemin de fer.	
— Implantation de diverses industries.	
— Les nouveaux quartiers :	
• le Cottage	
• le Coteau.	
— Les lotissements.	
— La Route Nationale 7.	
— L'Arpajonnais.	
— L'aéroport d'Orly.	
III. HERITAGES ET SURVIVANCES	95
— Le cadre géographique :	
• La Seine	
• L'Orge.	
— Le cadre historique :	
• Les châteaux et les fermes.	
— Le cadre paroissial :	
• La paroisse : église et cimetière.	
— Le cadre villageois :	
• Athis	
• Mons.	
IV. ENTRE ATHIS ET PARIS, métiers traditionnels, métiers nouveaux	145
— L'explosion démographique.	
— Le déclin de l'agriculture.	
— La persistance de l'artisanat et du commerce.	
— La naissance d'une ville ouvrière et cheminote.	
V. NAISSANCE D'UNE VIE DE BANLIEUE	170
— L'école.	
— Fêtes et cérémonies.	
— Les loisirs du dimanche.	
— Les costumes.	
— La vie sociale et politique.	
— Le temps des épreuves :	
• les guerres	
• les inondations.	
CONCLUSION	224
ANNEXES :	227
— Quelques entretiens.	
— Les maires de 1789 à 1983.	
— Les anciens noms de rues.	
BIBLIOGRAPHIE	237
GLOSSAIRE	238

Ce livre marque une étape dans un travail collectif (1) entrepris depuis 1979, à la suite du succès important qui couronna l'Exposition « ATHIS-MONS 1890-1939 » organisée par la Municipalité de Paulette CHEMIER. Favorisé par le concours actif de nombreux Athégiens - jeunes et enseignants des écoles, responsables culturels et anciens de la Ville, il propose un premier bilan de nos recherches sur l'histoire d'Athis-Mons en associant étroitement le texte et l'image.

Pourquoi avoir choisi le demi-siècle 1890-1939 ?

C'est d'abord pour des raisons de documentation. Nous avons pu réunir de nombreux témoignages (2) et constituer une collection de plus de sept cents photographies anciennes, riches d'enseignements sur la vie quotidienne et les paysages de l'époque. Quelque cent soixante reproductions figurent ici.

Mais la période s'imposait aussi en soi. Elle tourne une page entre le monde villageois du XIX^e siècle, resté profondément rural malgré la proximité de Paris, et le monde urbanisé et industriel d'aujourd'hui. L'HISTOIRE D'ATHIS-MONS, PENDANT CE DEMI-SIECLE, C'EST L'HISTOIRE DE LA BANLIEUE. Nous avons essayé de montrer comment les facteurs de changement interviennent peu à peu, laissant en place des éléments traditionnels que l'on retrouve parfois actuellement.

Chaque fois qu'il nous semblait nécessaire, nous avons évoqué un passé plus ancien : au début de l'ouvrage, pour situer notre période dans le temps long de l'histoire d'Athis et pour souligner les ruptures qu'elle y introduit ; dans le cours du texte, pour expliquer la permanence de certains cadres, comme les châteaux et les centres villageois.

Notre propos demeure modeste. On ne trouvera pas ici une histoire complète d'Athis-Mons de 1890 à 1939. Nous avons surtout retenu un aspect essentiel : LA NAISSANCE D'UNE VIE DE BANLIEUE. Cet ouvrage n'est qu'une première approche. Puisse-t-il néanmoins aider les Athégiens à comprendre leur ville et éveiller leur intérêt à son passé comme à son avenir. L'histoire ne s'arrête pas...

Les auteurs

(1) Nos dettes sont grandes envers les nombreux Athégiens - de 12 à 100 ans ! - qui nous ont aidés dans notre travail.

(2) Les témoignages oraux des Anciens de la ville font l'objet de larges extraits qui illustrent les images présentées. Ils sont retranscrits en petits caractères dans le texte de l'ouvrage.

A l'ombre de Paris...

C'est un vieux pays qu'Athis ! Très tôt, le sol en a été défriché et mis en valeur. Longtemps, le labeur paysan s'y donna libre cours, faisant succéder sans relâche de patientes reconstructions aux secousses parfois violentes qui frappaient le village de loin en loin.

Ici, la position géographique a guidé le cheminement de l'histoire. Entre la grand-route qui conduisait vers l'Italie, par Lyon, et la Seine, qui amenait les hommes et les produits du sud-est du Bassin parisien, **Athis a vécu à l'ombre de la capitale de la France. Son passé, à bien des égards, n'est qu'une modalité d'une histoire plus large : celle de la région parisienne.**

Dès l'époque capétienne, la croissance de la capitale du royaume dote le plat pays d'une économie dynamique et prospère, du moins aux normes du temps. Elle suscite aussi les convoitises, à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières : guerres civiles ou étrangères ravagent la communauté athégienne qui subit périodiquement des crises noires où les soldats aggravent la famine et la peste. Mais Paris assure une renaissance de la vie agricole plus rapide qu'ailleurs.

Les pouvoirs de décision ont déserté Athis et Mons, petits villages du Hurepoix - au sud de l'Ile-de-France -, réunis tardivement en 1817, sur la demande de leurs habitants. Couvents, hôtels, palais de la capitale, relayés plus tard par les banques et les sièges sociaux, concentrent les initiatives essentielles. Seigneurs, notables et curés, - l'encadrement du village - viennent de la grand-ville.

Mais Paris dépend économiquement de son plat pays. Athis, comme tous les villages de la région parisienne, lui fournit son blé, son vin, ses fruits et le lait de ses nourrices. Ces liens d'interdépendance assurent longtemps la prospérité des campagnes d'Ile-de-France, même si leurs activités restent commandées et organisées par la capitale.

Cet équilibre relatif est rompu à la fin du XIX^e siècle. La domination de Paris sur ses campagnes proches s'intensifie brutalement, avec le développement du chemin de fer, puis la naissance de la banlieue. Le paysage, resté si longtemps rural, s'urbanise. Soudainement l'histoire s'accélère, bouleversant les traits de notre commune. Un Athégien de la fin du XX^e siècle se retrouverait moins aisément dans le village de 1850 que ses lointains devanciers du règne de Louis XIV ou même de François 1^{er}. En un demi-siècle, de 1890 à 1939 dates rondes, Athis-Mons connaît donc une ère de profondes mutations. Cette révolution des paysages et des modes de vie est à l'origine des réalités d'aujourd'hui.



Par la route royale et par la Seine, Paris est tout proche. Très vite son attraction s'est fait sentir sur Athis (carte de Cassini, 1736).

Le présent recueil s'y attarde en s'efforçant de comprendre pourquoi elle a éclaté et comment elle a été vécue. Pour la mesurer, il faut évoquer les caractères fondamentaux de l'histoire ancienne d'Athis-Mons, inchangés depuis des siècles. Tout un monde perdu, étrange, longtemps silencieux, ressurgit alors : vigneron des coteaux, journaliers du plateau, artisans du village, domestiques des châteaux, laboureurs des grosses fermes, mendiants de la grand-route ou du pas de l'église ont chargé cette terre d'histoire, sous la houlette de pasteurs et de seigneurs hauts en couleurs.

- HISTOIRE NATIONALE -	- HISTOIRE D'ATHIS - MONS -
10 000 Dernière glaciation quaternaire av. JC. (Würm)	Installation de chasseurs de rennes sur les bords de Seine
AGE DU BRONZE 500 Invasions celtés av. JC 52 av. JC : prise d'Alésia par César.	Occupation humaine en Val de Seine Implantation de la tribu des Parisii Victoire de Labiénus sur le Gaulois Cumulogène (entre Paris et Corbeil)
EPOQUE GALLO-ROMAINE 500 800 : Sacre de Charlemagne IX ^e / X ^e siècle : INVASIONS NORMANDES	III^e siècle : Occupation humaine sur le coteau 845 : Transport des reliques de Ste Geneviève à ATHIS
1000 MOYEN-AGE CLASSIQUE XI ^e / XIII ^e siècle 1099 : Prise de Jérusalem par les Croisés	Fin X^e / début XI^e : L'abbaye de St-Magloire possède des vignes à ATHIS
1100 1108 - 1137 : Louis VI Le Gros lutte contre les Seigneurs d'Ile-de-France 1147 - 1149 : Seconde croisade	1124 : Confirmation du droit de « befeth » des Serfs de MONS par le Roi 1140 : Donation de la paroisse d'Athis aux moines de l'abbaye de St-Victor-lès-Paris 1145 : Départ des Seigneurs d'ATHIS à la seconde croisade XII^e : Construction de l'église d'ATHIS
1200 1214 : Victoire de Philippe-Auguste 1180 - 1223) à Bouvines 1270 : Mort de Saint-Louis à Tunis (1226 - 1270)	1187 - 1235 : Hugues d'Athis, Serviteur du Roi 1230 : Venue de St-Louis à ATHIS 1248 : Affranchissement de serfs à MONS
1300 1285 - 1314 : Règne de Philippe le Bel	1305 : Traité d'Athis entre le Roi et la Flandre 1306 : Concession du droit de haute justice aux seigneurs d'ATHIS
GUERRE DE CENT-ANS (1337 - 1453) 1348 - 1349 : Peste noire 1356 : Défaite de Jean-le-Bon à Poitiers 1364 - 1380 : Redressement français sous Charles V 1407 : Début de la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons	Début XIV^e : Alix, femme d'Enguerrand de Marigny, dame de MONS 1370 : Pillage des troupes anglaises à MONS et ABLON 1417 : Achat de la Seigneurie de MONS par le chapitre de N-D de Paris
1431 : Mort de Jeanne d'Arc à Rouen 1436 : Reprise de Paris aux Anglais	1464 - 1494 : Restauration de la Seigneurie d'ATHIS par Pierre Poignant 1487 : Instauration d'une fête religieuse à St-Denis d'ATHIS 1496 - 1628 : Les Viole, Seigneurs d'ATHIS 1514 : Jean Bordier prieur d'ATHIS élu abbé de St-Victor
1461 - 1483 : Règne de Louis XI	1552 : Concession du droit de foire et marché au Seigneur d'ATHIS, Pierre Viole 1562 : Ravages des Huguenots de Condé à ATHIS et MONS 1582 : Epidémie de peste 1587 : Les Réîtres à ATHIS 1599 - 1606 : Temple protestant à ABLON
RENAISSANCE 1500 1515 - 1547 : Règne de François 1 ^{er} Guerres de religion (1560 - 1598)	1628 - 1743 : Les La Brousse, Seigneurs d'ATHIS. Construction du château 1630 - 1631 : Famine et épidémie de peste 1628 - 1652 : Jean de Thoulouze, prieur-curé d'ATHIS
1590 - 1594 : Siège de Paris 1598 : Edit de Nantes	1649 : Inondation de la Seine. Blocus de Paris 1652 : Les misères de la guerre. Turenne et Condé ravagent ATHIS, MONS et ABLON Milieu XVII^e : Conrart et Mille de Scudéry à ATHIS
1600 Henri IV (1598 - 1610) Louis XIII (1610 - 1643) 1624 : Arrivée au pouvoir de Richelieu 1635 : Entrée de la France dans la Guerre de Trente Ans 1648 - 1652 : LA FRONDE	Louis XIV: Règne personnel (1661 - 1715)

- HISTOIRE NATIONALE -	- HISTOIRE D'ATHIS - MONS -
<p>1682 : Installation de la cour à Versailles</p> <p>1700 Régence (1715 - 1723)</p> <p>Louis XV. Règne personnel (1743 - 1774)</p> <p>Louis XVI (1774 - 1792)</p> <p>Révolution Française (1789 - 1799) 1789 : Convocation des Etats-Généraux 1792 : Proclamation de la Première République</p> <p>1800 1799 : Coup d'Etat de Bonaparte Napoléon 1^{er} Empereur (1804 - 1815)</p> <p>Restauration (1815 - 1830) 1830 : Chute de Charles X</p> <p>1848 : Chute de Louis-Philippe II^e République (1848 - 1852) Napoléon III Empereur (1852 - 1870)</p> <p>III^e République (1870 - 1940)</p>	<p>1668 : Reconstruction du pont de halage sur l'Orge</p> <p>1694 : Famine</p> <p>1717 : Enquête fiscale. ATHIS a 49 maisons, MONS 25</p> <p>1740 : Epidémie de grippe pulmonaire</p> <p>1743 - 1758 : Mlle de Charolais, dame d'ATHIS. Reconstruction de la ferme seigneuriale et de l'église Agrandissement du domaine, embellissement du château</p> <p>1778 - 1790 : Le marquis de Gourgues, dernier seigneur d'ATHIS</p> <p>1790 : Vente des biens d'église, 1^{res} élections municipales</p> <p>1794 : Partage des biens communaux</p> <p>1813 : 86 ha de vignoble à ATHIS et MONS 1814 : Occupation étrangère à ATHIS 1817 : Réunion d'ATHIS-MONS 1823 : Installation des forges</p> <p>1841 : Ouverture de la gare</p> <p>1861 : ATHIS - MONS ne compte encore que 780 habitants 1871 : Occupation prussienne 1860 - 1870 : Disparition du vignoble d'ATHIS - MONS</p>
<p>1894 - 1906 : Affaire Dreyfus</p> <p>1900 1900 : Exposition Universelle à Paris 1905 : Séparation de l'Eglise et de l'Etat 1906 - 1909 : Ministère Clémenceau</p> <p>1914 - 1918 : 1^{re} Guerre Mondiale</p> <p>1926 - 1928 : Union nationale de Poincaré</p> <p>1936 : Victoire du Front Populaire</p>	<p>1871 - 1881 et 1884 - 1907 : Valentin de Courcel, Maire d'ATHIS 1880 : Ouverture du nouveau groupe scolaire</p> <p>1908 : Construction de la Villa des Gravilliers 1913 : Naissance de la paroisse d'ATHIS Val</p> <p>1919 - 1933 : Ere des « Mal lotis » 1921 : ATHIS - MONS est l'une des premières municipalités communistes Première fête de l'Humanité à ATHIS (1931) 1936 : ATHIS - MONS compte 11 000 habitants</p>
<p>1939 - 1945 : Seconde Guerre Mondiale IV^e République (1946 - 1958)</p> <p>1954 - 1962 : Guerre d'Algérie</p> <p>V^e République (depuis 1958)</p> <p>1958 : Arrivée au pouvoir du Général de Gaulle</p> <p>1969-1974 : Georges Pompidou, Président de la République</p> <p>1974-1981 : Valéry Giscard d'Estaing, Président de la République</p> <p>1981 : François Mitterrand, Président de la République</p>	<p>18/04/44 : Bombardement américain du Val d'ATHIS</p> <p>1944 - 1947 : Libération, reconstruction d'ATHIS - MONS 1951 : Construction du premier avion delta du monde à ATHIS 1961 : Inauguration du nouvel aéroport d'ORLY</p> <p>1959 - 1977 : René L'Helguen, Maire d'ATHIS-MONS. Boom démographique. Construction de logements sociaux (1957 - 1961), équipement de la Ville. Celle-ci dépasse alors les 30 000 habitants.</p> <p>1977 : Election d'une municipalité de gauche (Paulette CHEMIER).</p> <p>1983 : Election de René L'Helguen.</p>

I

CHRONIQUE D'UN VIEUX VILLAGE D'ILE-DE-FRANCE :

ATHIS-SUR-ORGE

Du Moyen Age à la fin du XIX^e siècle

Athis avant Athis

La première mention écrite du village remonte au IX^e siècle. Pourtant, depuis trois cents générations au moins, l'homme s'est installé dans cette contrée, y a vécu, marquant le sol de son passage.

Les chasseurs de rennes de l'époque magdalénienne établissent leurs campements sur les bords de la Seine, il y a peut-être dix mille ans. Un climat périglaciaire réduit alors la région à l'état de vaste toundra. Les Magdaléniens jonchent de foyers la vallée du fleuve. Les sites de Pincevent et d'Etiolles, fouillés récemment, ont livré des silex taillés et des ossements d'animaux, en amont. Il faut attendre 1 000 à 1 500 ans avant J.-C. pour retrouver les traces nombreuses d'une nouvelle civilisation : celle de l'âge du bronze. Le climat s'est réchauffé ; l'homme sédentaire a découvert l'agriculture. Un outillage plus élaboré voit le jour. Les dragages de la Seine à Athis-Mons en 1908 ont procuré une lame d'épée, une pointe de lance et une hache à ailerons, part négligeable des dizaines d'objets restitués par le fleuve en amont de Villeneuve-Saint-Georges.

Des Gaulois de la tribu des Parisii se fixent ensuite sur les bords de la Seine. Ils laissent derrière eux quelques vestiges - menhir, statuette - et quelques toponymes (1) : les « vingt fosses », la « fosse de la mardelle », « Chaïges » (le mot désignant ici des excavations) et le nom même du lieu, « Attegias » - les cabanes - évoquent leurs antiques constructions. Participent-ils à la défense farouche du celte Camulogène contre Labiénus, lieutenant de Jules César, en 52 avant J.C. ? C'est probable.

Leurs successeurs gallo-romains s'installent sur le coteau, près de Juvisy. Les travaux de fondations du lycée Marcel Pagnol ont mis au jour des substructions, des monnaies, des clous rouillés et de nombreux tessons de céramique commune. On est alors au début du III^e siècle.

Les invasions germaniques du V^e siècle ne semblent pas avoir marqué la documentation. Mais les incursions des Normands, au IX^e siècle, révèlent l'existence d'Athis dans les textes. En 845, une folle rumeur se répand dans le bassin de la Seine : Radgnar Lodbrock et ses Vikings remontent le fleuve sur leurs longs drakkars, écumant les pays riverains. Ils convoitent les trésors des couvents parisiens. Alertés, les moines de l'abbaye de Saint-Pierre et Saint-Paul de Paris cherchent une terre d'asile pour les reliques de sainte Geneviève, la patronne de la cité. Alors, Egbert, leur abbé, les fait éloigner au lieu-dit « Athegiam », ancienne dépendance du monastère. Les restes de la sainte quittent Athis pour Draveil en 846.

A l'aube de la féodalité, Athis restait une modeste agglomération rurale. Au X^e siècle, le village de Mons apparaît à son tour dans les textes : Hugues Capet et son fils Robert le Pieux confirment alors la donation faite à l'abbaye de Saint-Magloire « d'une terre à Mons où croît un vignoble prolifique ». L'essor médiéval peut alors commencer.

(1) Noms de lieux.

L'essor médiéval

Les transactions foncières se multiplient brusquement. Elles marquent, à l'échelle du royaume capétien, un large mouvement de biens qui passent des mains des laïcs à celles des moines. Au cours des « grands défrichements », tout un peuple de laboureurs et de vigneron s'enracine à Athis.

Le cadre paroissial s'installe dès 1140. L'évêque de Paris confie la cure d'Athis aux Augustins de Saint-Victor. La paroisse regroupe aussi Mons et Ablon. La grande abbaye fondée par Guillaume de Champeaux acquiert la totalité des dîmes (2) de 1142 à 1166. Les chanoines réguliers (3) de Saint-Victor assurent un excellent encadrement religieux pendant plus de sept siècles. La première église - dont il reste le clocher - reçoit pour patron spirituel, saint Denis, l'apôtre de Paris. La saint Denis, le 9 octobre, marque la fête du village.

En 1145, le roi Louis VII appelle ses chevaliers à l'accompagner à la seconde croisade. Dans la crainte de ne pas revenir de Terre sainte, les seigneurs d'Ile-de-France préparent leur salut en confiant aux clercs une partie de leur patrimoine. Burcard, chevalier d'Athis, donne aux Cisterciens (4) des Vaux-de-Cernay, sa maison, un arpent de terre et deux de vigne. Haimon, lui aussi chevalier du lieu, vend aux religieux de Saint-Victor la dîme qu'il possède sur Ablon.

Dispositions de Burcard d'Athis à la veille de la II^e Croisade (1145)

« ... Burcard, chevalier d'Athis, a fait don aux moines de l'abbaye des Vaux-de-Cernay, de sa maison et de la terre qui lui est adjacente... ainsi que d'un arpent de terre ; il leur a vendu aussi deux arpents de vigne qui étaient en friche ; il leur a donné en aumône tout son bien, exempt de tout cens, dîme ou redevance quelconque ». Mais « ... si jamais Burcard, prêt à partir pour Jérusalem, revient [de la croisade] il recevra des moines la somme de douze livres et conservera le produit de sa vigne, sa vie durant ; s'il y trouve la mort, il abandonnera aux moines la [propriété de la] vigne et [de] son fruit... »

Donation de la maison et de la vigne de Burcard d'Athis. Vers 1145 - Cartulaire de l'abbaye des Vaux-de-Cernay publié par L. MERLET et A. MOUTIE, Paris 1857, t. 1, p. 11. Traduit du latin.

A la faveur d'aumônes et d'achats de ce genre, l'abbaye des Vaux-de-Cernay, près de Chevreuse, se constitue une « grange » aux XII^e - XIII^e siècles. Les moines surveillent eux-mêmes leur exploitation. En 1296, bonne année agricole, ils vendent à Paris l'essentiel de leur récolte : blé, avoine, fèves et vin. D'autres couvents, comme Saint-Magloire ou Sainte-Geneviève ont quelque bien à Athis et à Mons.

(2) *Dîmes* : impôt dû à l'Eglise sur tous les produits du sol (8 % des récoltes environ).

(3) *Chanoines réguliers* : religieux autorisés à quitter leur couvent pour exercer des charges pastorales à l'extérieur (dotées de revenus substantiels, ces dernières constituent un « bénéfice ecclésiastique », une « prébende » attachée à la dignité de chanoine).

(4) *Cisterciens* : moines bénédictins de l'ordre de Cîteaux réformé par saint Bernard. Leur rayonnement spirituel fut très grand au XII^e siècle.

Mais l'essentiel des terres reste en main laïque. **Les seigneurs** qui exercent une autorité publique locale, conservent leur prééminence foncière. A Mons, le seigneur primitif, au XI^e siècle, ne paraît autre que le souverain capétien en personne. Le roi Philippe 1^{er} y concède des biens au père d'Henri le Lorrain, familier de son fils, le futur Louis VI. Philippe de Mantes, frère du roi Louis VII, donne ses vignes de Mons à l'abbaye des Vaux-de-Cernay en 1145. Au début du XIV^e siècle, Alips de Mons épouse Enguerrand de Marigny, le tout-puissant ministre de Philippe le Bel. Athis appartient aux fidèles serviteurs de la monarchie, chevaliers de l'Ile-de-France bien connus des rois. Le chambellan Adam y détient un fief en 1198. Le chevalier Philippe d'Athis, vassal du roi, accomplit chaque année un service de garde d'un mois au château de Montlhéry. **Hugues d'Athis** dépense ses talents de négociateur au service de Philippe Auguste. Le roi le nomme grand panetier de France. En 1230, il accueille le jeune Louis IX à Athis. Son sceau équestre le représente en chevalier, l'écu au bras.

En 1306, Philippe le Bel accorde le droit de haute justice à Guillaume de Marcilly. Le seigneur d'Athis peut désormais prononcer la peine de mort et des potences à trois piliers se dressent près de la grand-route.



Sceau équestre de Hugues d'Athis, 1231. Grand panetier de France, il dirigeait le service de la boulangerie à la cour du roi. Figuré ici en chevalier, monté sur un destrier au galop, il porte le heaume, l'épée et l'écu. Seigneur d'Athis au début du XIII^e siècle, il y reçoit Saint-Louis en mars 1230. (Coll. Archives Nationales D 281).

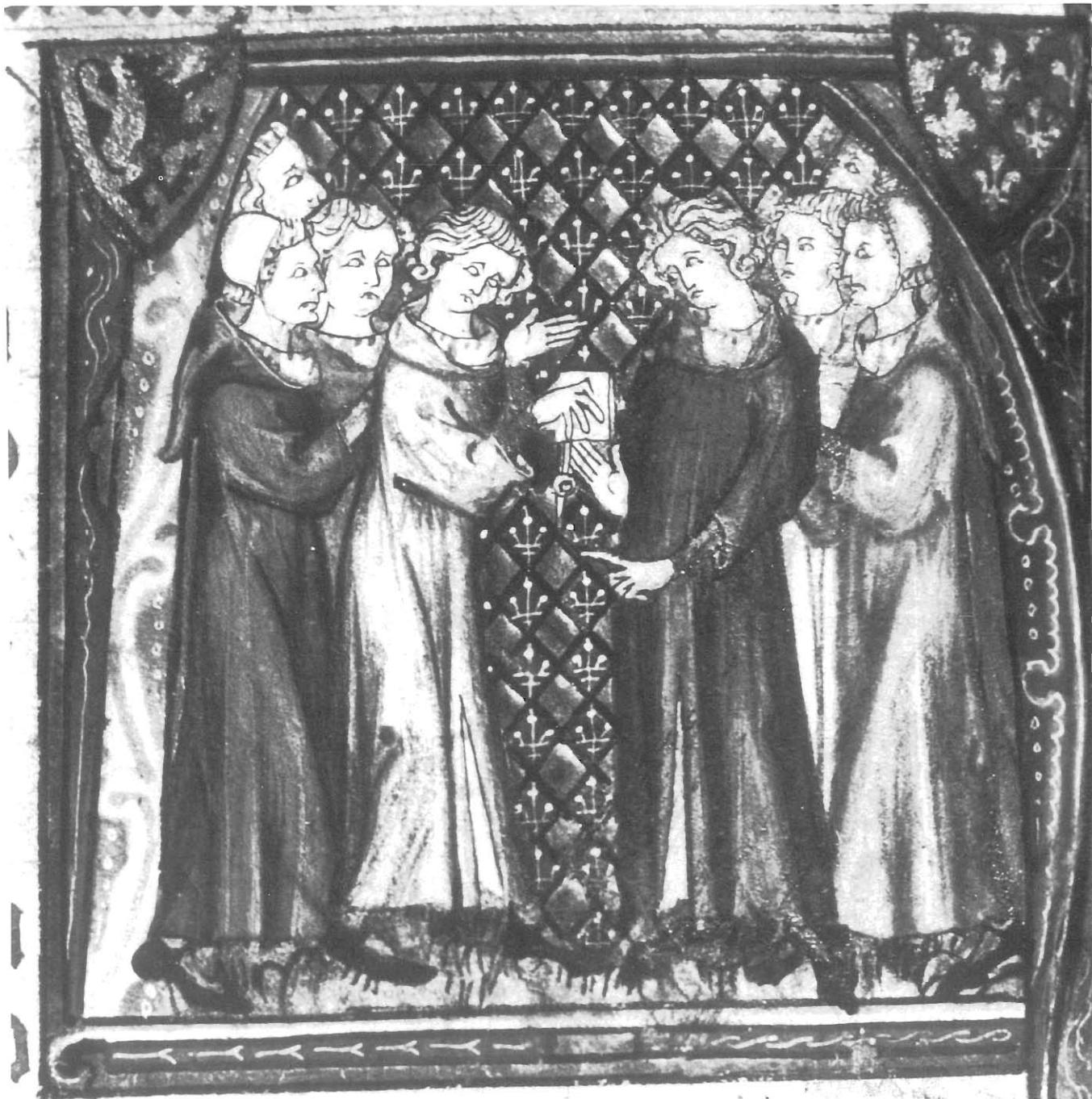
Les habitants du pays cultivent les céréales et la vigne. Leur statut personnel semble variable. Les femmes de Mons sont servies de leur mari avec leurs enfants. Le roi Louis VI confirme cette archaïque coutume en 1124 (droit de « beseth »). L'abbaye de Sainte-Geneviève affranchit ses **serfs** d'Athis en 1248. En 1303, Bertrand d'Athis donne à ce monastère une parcelle de vigne à charge de distribuer aux pauvres d'Athis, le jour de son anniversaire, des pains noirs ou bis vulgairement appelés « galios ». Certains s'élèvent au-dessus de la médiocrité : Guillaume le Chartier et Nicolas Bourellet acquièrent en 1310 une pièce de deux hectares de vigne des moines de Saint-Victor. **Les paysans** paient annuellement l'impôt foncier, le cens, qui reconnaît la propriété éminente du seigneur. A Mons, ils portent leur grain au moulin à farine, établi sur l'Orge, le « moulin le roi » cité dès 1191. La croissance de Paris et la clémence des temps assurent aux Athégiens d'alors une relative prospérité, à peine troublée par l'arrivée périodique de la lèpre : au début du XIV^e siècle, les lépreux ont un prêtre à Athis qui les dirige vers la maladrerie de Juvisy. Sous un ciel tranquille, les grands fléaux éclatent brusquement.

Epreuves et reconstructions XIV^e - XVII^e siècles

Notre village reçoit la visite du roi de France, Philippe le Bel, l'an 1305. C'est alors qu'est signé le **traité d'Athis-sur-Orge** entre les représentants du souverain capétien et ceux du comte de Flandre. La « paix de misère » imposée aux Flamands après leur rébellion de 1302, prépare des lendemains douloureux.

La guerre de Cent Ans inflige à Athis un cortège de calamités, au milieu du XIV^e siècle comme au début du XV^e. La peste noire frappe le Hurepoix en 1349. La proximité de la capitale, convoitée par tous les partis, fait subir les ravages périodiques des bandes de soldats : le 22 septembre 1370, les Anglais de Robert Knolles s'installent à Mons et Ablon. Les habitants se réfugient dans les églises voisines. Au gré des variations de la politique, les seigneurs d'Athis se succèdent, Armagnacs ou Bourguignons. En 1417, Guillaume d'Estouteville, prisonnier des Anglais depuis le siège d'Harfleur, vend sa seigneurie de Mons pour payer sa rançon. Au prix de 6 000 écus d'or, le chapitre de Notre-Dame de Paris, fait ici la dernière de ses grandes acquisitions.

Jusqu'à la Révolution, la seigneurie de Mons appartient ainsi aux chanoines de l'église de Paris. L'emprise foncière et administrative de la capitale, et, en particulier, celle du clergé parisien, en sortent renforcés. Mais elle ne s'exerce pas toujours au détriment des habitants qui peuvent trouver dans leur nouveau seigneur un protecteur influent quand des intérêts communs sont menacés. Ainsi, en 1443, c'est un chanoine de Notre-Dame qui obtient du premier président de la Chambre des Comptes une diminution de l'impôt royal - la taille - en faveur des gens de Mons et d'Athis. Néanmoins, à la fin de la guerre, les habitants ont déserté les champs en friche et les maisons en ruine.



Négociations du traité d'Athis (juin 1305). A droite, sous l'écu aux fleurs de lys, les envoyés du roi de France : quatre grands barons, Louis, comte d'Evreux, Robert, duc de Bourgogne, Amédée, comte de Savoie et Jean, comte de Dreux; à gauche, ceux du comte de Flandre quatre chevaliers dont Gérard Morre, surmontés de l'écu au lion. La dureté des clauses de ce « traité d'iniquité » irrita les bourgeois flamands : ils devaient verser une lourde indemnité à Philippe le Bel et raser les murailles de Gand, Bruges, Ypres, Lille et Douai, abandonner au roi Lille, Douai, Orchies et Béthune. (Archives Nationales JJ5, fol. 90).



Sceaux du chapitre de Notre-Dame de Paris seigneur de Mons-sur-Orge (1417-1789). Les chanoines de Notre-Dame faisaient figurer ici une vierge à l'enfant sur un fond parsemé de lys d'or. Archives Nationales D 7256 - D 7258.

Il faut alors reconstruire. L'abbaye de Vaux-de-Cernay s'efforce de remettre en état son exploitation. Elle loue sa ferme d'Athis en 1448 à des conditions avantageuses pour Jacques Beranger.

La reconstruction agraire à Athis au milieu du XV^e siècle

« ...Sil advenoit que dieu ne vueille quil feust guerre comme autrefois a este et que ledit preneur ne peust labourer ne resider sur le lieu en ce cas il ne sera tenu de paier aucune ferme ou moison fors de tant quil labourera ou pourra labourer... »

Bail de la ferme des Vaux-de-Cernay à Jacques Berangier laboureur demeurant à Athis - 23 novembre 1448.

Arch. dép. Yvelines, 45 H 19.

En 1460, le roi Charles VII autorise le chapitre de Notre-Dame à récupérer « plusieurs héritages vacans et abandonnez ». La **Guerre du Bien Public** n'est qu'une alerte, marquée par l'entassement du mobilier des rustres dans la nef de l'église. Les réparations des bâtiments religieux semblent s'achever en 1467. Une fête se tient chaque année, depuis 1489, en l'honneur des reliques qu'abrite l'église Saint-Denis.

Visite de la paroisse d'Athis par l'archidiacre * (1459)

« Le 4 septembre 1459, nous avons visité le prieuré-cure d'Athis, en présence du prieur, - frère Nicolas le Fèvre -, du frère Pierre Ledint, religieux de Saint-Victor, et de la plupart des paroissiens. L'église est consacrée à Saint-Denis. Le prieur a la charge de toute l'église, aussi bien des réparations que du luminaire. Il n'y a aucun marguillier. Le nombre des paroissiens avoisine la vingtaine [de familles] au lieu-même d'Athis, mais on en trouve bien une quarantaine dans les dépendances de la paroisse, Ablon et Mons. Ce qui fait soixante en tout ».

Visites archidiaconales de Josas, publiées par l'abbé J.-M. ALLIOT, 1902, n° 200. Traduit du latin.

* L'archidiacre représentait l'évêque dans une partie de son diocèse.

Le cadre seigneurial se rétablit grâce à deux familles de la robe, apparentées, les Poignant puis les Viole. Conseillers de la Ville et conseillers du Parlement de Paris, leurs membres incarnent l'ascension sociale des officiers royaux vers la noblesse. L'an 1464, Pierre Poignant fait ouvrir un grand terrier où tous les tenanciers qui possèdent des terres ou des maisons à l'intérieur de la seigneurie, passent déclaration et acquittent les droits seigneuriaux (cens, champart). En 1494, l'opération se renouvelle avec plus de déclarants. Le terroir est remis en valeur et des bornes de grès, aux armes des seigneurs d'Athis, marquent à nouveau les limites de la seigneurie.

Il a fallu à nouveau défricher, replanter ceps et échalias, restaurer le vignoble du coteau : Mademoiselle Poignant y veille personnellement, distribuant le salaire des ouvriers, faisant porter le fumier dans les vignes et surveillant les vendanges. Au XVI^e siècle, les Viole abandonnent la gestion directe de la seigneurie qu'ils confient à des fermiers.

Terrier du seigneur d'Athis (1494)

« Cy ensuite la déclaration des cens et creues qui sont deutz à Mon [dit] seigneur aux-dits jours et festes de Saint Remy et Saint Martin pour les héritages et pour les détempteurs diceulx... »

C'est le registre où le notaire seigneurial consigne les déclarations des propriétaires, les « tenanciers », à l'intérieur de la seigneurie. Il enregistre, à la suite, les sommes versées en paiement du cens, redevance annuelle très légère, à caractère féodal, qui matérialise la propriété « éminente » du seigneur. Le terrier établit ainsi le titre de propriété du « censitaire » tout en reconnaissant l'autorité locale du seigneur. On peut lire à l'article premier : « Pierre LE MAIRE, au lieu de feu Jean AUFROY (le précédent censitaire cité dans le terrier de 1464), pour demy arpent de terre (sans doute 1/6 ha) qui fut à Colin BOURDET, assis au lieu-dit La Flette, tenant d'une part à Jean BRISCE et d'autre [part] à Guillaume CAILLE aboutissant à la voie qui tend dudit Athis à Mons et d'autre à Beauvoisin (localisation de la parcelle de terre) chargé envers Monseigneur (le seigneur d'Athis) de 10 deniers parisis (montant du cens) ». Item luy pour demy arpent de vigne... »

Archives du domaine d'Athis, non classé.

Ly sensuit la declaration des
 cens et creuez qui sont deubz au mond
 seigneur aux dictz Jours et festes
 de saint Yemy et saint michel pour les
 heritages et pour les detremptours deubz
 en la maniere qui suit
Premierement

260

La flotte

Pierre le maire ou lieu de feu Jehan au froy po
 deux arpens de terre qui fut a voluy Gondet assis en
 lieu dit la flotte sur dune part a Jehan Geste et
 daultre a guilleme de la barre qui vend
 dudit arpent a mort et daultre a bramosin charge
 de la maniere qui suit
 En d'par

261

semit.

Jehan luy pour deux arpens de terre sur
 luy froyz devant dune part a labbe de vaulx
 et daultre part au cheuyn abentss dunt
 bout a
 En d'par

Le seigneur d'Athis et ses fermiers au milieu du XVI^e siècle

« ... Noble homme et saige Maistre Pierre Viole seigneur d'Athis-sur-Orge... baille à tiltre de ferme et moison de grain, du jour Saint-Martin d'iver que on dira mil cinq cens cinquante quatre (11 novembre 1554) jusques a neuf annees a Eloy PICART et Guerry LUSSON laboureurs demourans audict Athis-sur-Orge...

... une ferme comprenant une maison, court, granche, bergeries, estables, assis pres de l'hostel seigneurial ;... cent cinq arpens (environ 36 de nos hectares) de terres labourables... en plusieurs pieces... es terrouers d'Athis, Monts-sur-Orge et Juvisy ; quatre pieces de pré... ; le droit de champart » (redevance d'une gerbe sur onze due, à Athis, sur la récolte d'une soixantaine d'arpents).

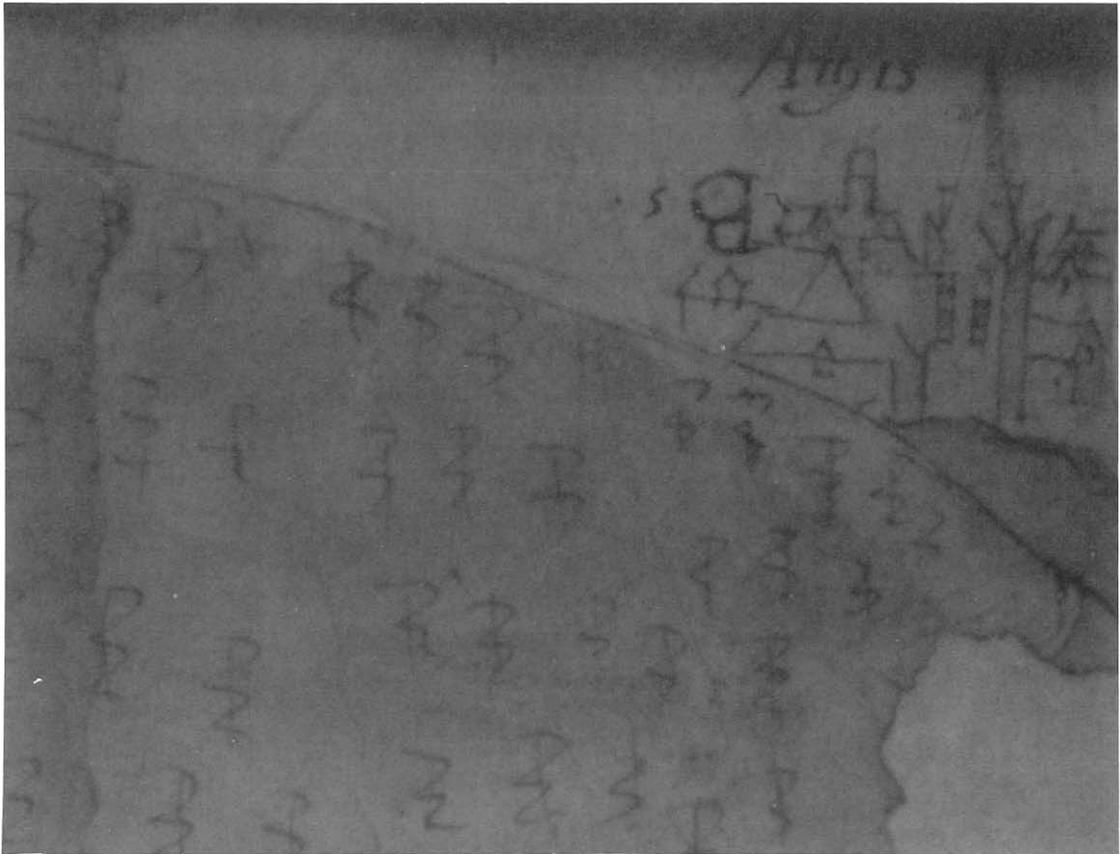
Le bail est stipulé « moyennant... par chacun an... quatre muids et demy de blé mesteil (64 quintaux d'un mélange de seigle et de froment) deux muids et demy d'avoine (39 quintaux) ; deux setiers orge et deux setiers vesse (2,4 quintaux) mesure de Paris ; un pourceau gras... ; douze chappons ; deux cens boteauls de foing... ; deux cens boteaux de paille ; un cent de gerbes... ». Les preneurs « seront tenuz voicturer par chascun an par douze jours entiers avec leur harnois et quatre chevaux toutes choses qu'il plaira au seigneur... et de venir querir par chascun an a tout leur voiture sur le port de la riviere de Seine a Monts ou a Ablon ce que ledict seigneur y envoyra avec sa futaille pour metre le vin de ses vignes et charier ladicte futaille jusques en sa maison d'Athis et de voicturer son vin tout ensuite depuis ledict Athis jusques a l'ung des ports... »

Bail de la ferme d'Athis du 18-06-1550 (extraits). Acte passé devant M^e G. PAYEN et J. TROUVE, notaires au Châtelet de Paris. Arch. Nat. Minutier Central.

Les initiatives de Paris ont aidé à cette rapide restauration qui s'accompagne d'un spectaculaire redressement : la population de la paroisse passe de 300 à 750 âmes entre 1460 et 1560. Le vignoble a retrouvé sa renommée d'antan. Descend-t-on, en 1525, dans la cave de Pierre Legendre, Trésorier de François 1^{er}, en son hôtel parisien ? On y trouve « un muid (268 l) de vin blanc d'Athis » prisé plus cher que les autres crus de l'Ile-de-France. L'enseignement est assuré dès le XVI^e siècle puisqu'en 1511, Charles De La Follye est mentionné comme « maistre des escolles ». En 1552, à la requête de Pierre Viole, seigneur d'Athis, le roi Henri II autorise la tenue d'une foire et d'un marché au village. Mais il accorde aussi aux manants du lieu le droit d'élever des fortifications : signe des temps, les épreuves reviennent dans la seconde moitié du siècle.

De la fin du XVI^e siècle au début du XVIII^e, la chronique villageoise enregistre périodiquement des crises de mortalité dues au retour des trois fléaux bibliques : la faim, la peste et la guerre. Les moments les plus terribles se situent en 1590-1594 et en 1649-1652.

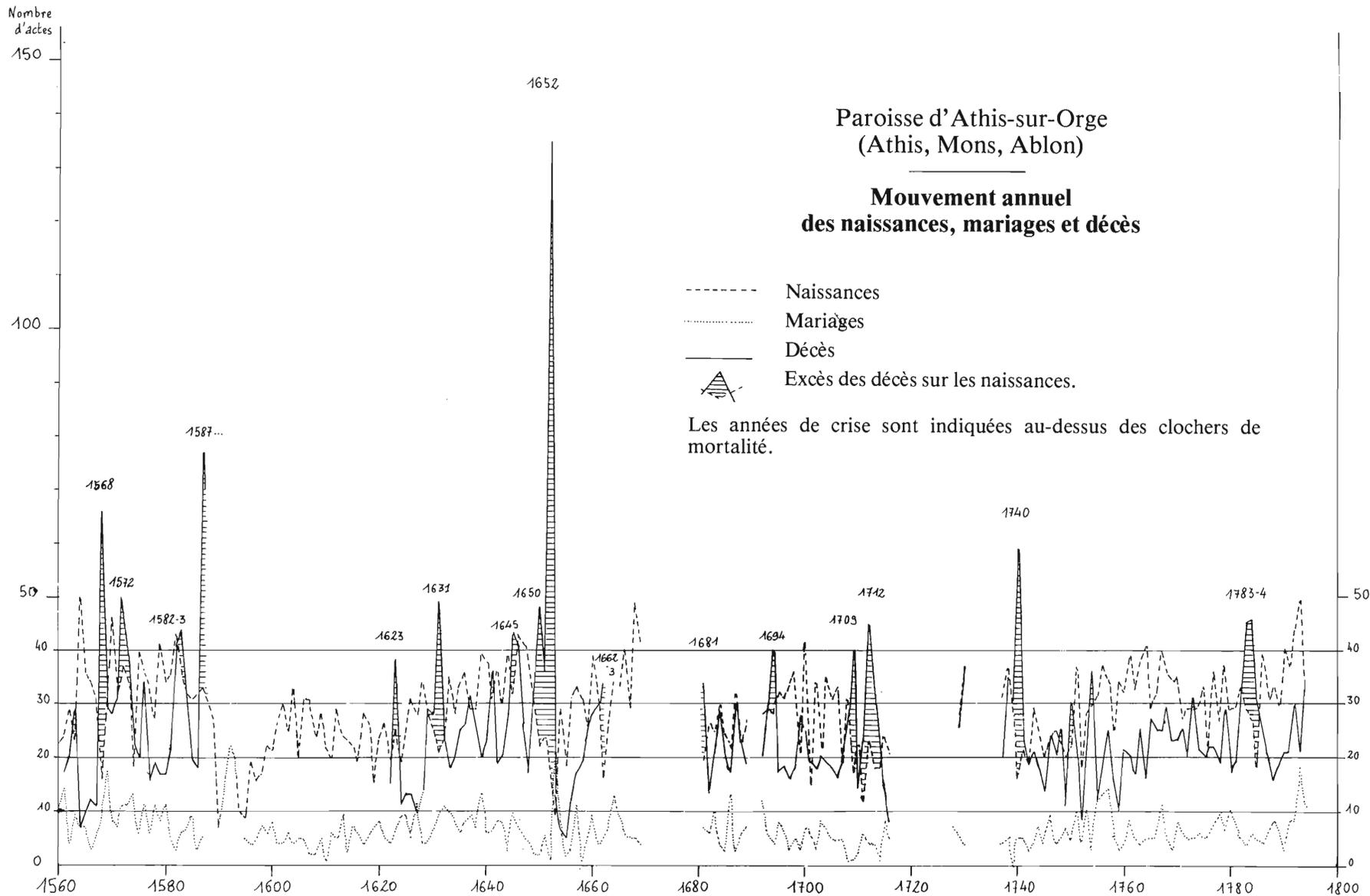
La famine frappe Athis en 1597, à la fin des guerres de Religion. On la retrouve sous la Fronde, en 1649 comme en 1652. La revoilà en 1661, première année du règne personnel de Louis XIV. En 1694, une disette noire sévit au printemps, au moment de la soudure, après deux années de mauvaise récolte. Le vicaire taxe les riches et dresse la liste des indigents.



*Le village d'Athis à la fin du XVI^e siècle.
Détail du Plan de 1596.
Archives du Domaine d'Athis.*

C'est pourtant l'épidémie qui joue un rôle essentiel dans les crises de mortalité. La peste, avec d'autres maladies contagieuses, atteint la paroisse en 1467, 1582, 1585 et 1591. Le « mal qui répand la terreur », réapparaît sous Louis XIII, à la faveur d'automnes humides, toujours redoutés. En octobre 1623, la « mauvaise maladie » contraint un vigneron à enterrer lui-même son fils « sans aucun convoi de prestre ». L'automne 1631, 49 Athégiens décèdent de contagion. De juillet à novembre 1652, une épidémie épouvantable - peut-être le typhus -, entraîne à Athis comme dans toute l'Ile-de-France, le drame du siècle. Mais alors ce sont les soldats qui propagent la maladie.

Les ravages de la guerre reviennent dans les moments de troubles. En 1525, année de Pavie, un envoyé d'Athis se plaint au bureau de la ville de Paris « de gens d'armes et gens de guerre qui font des excetz ». Les guerres de religion sèment la désolation dans les campagnes parisiennes. En 1562, Condé campe avec ses Huguenots à « Juvisy, Mons, Atis, Ablon... villages qu'ilz ont tous pilléz et saccagez, principalement les esglises ». Après le long siège de Paris et les dures années de la Ligue, il faut réduire le cimetière, devenu trop grand en 1595 par « la mort de la plupart des habitants de la paroisse ». Mais c'est au cours de la Fronde, en 1652, que les Athégiens sombrent dans la plus noire tragédie.



L'évolution de la population et les crises démographiques à Athis sous l'Ancien Régime.

Le graphique illustre la stabilité à long terme du peuplement entre un seuil plancher de vingt baptêmes (500 âmes peut-être) et un plafond de quarante (un millier d'habitants). Jusqu'au XVIII^e siècle, des crises de mortalité, violentes et répétées compromettent toute croissance : la plus grave intervient en 1652 au cours de la Fronde. Elles sont dues essentiellement à de meurtrières épidémies, trop souvent aggravées par la famine et la guerre.

Une crise épouvantable : la Fronde (1652)

En cette année terrible, les trois fléaux d'apocalypse se sont conjugués. La guerre place Athis au cœur des opérations militaires. En avril, les soldats du calviniste Turenne pillent l'église, coupent les blés, violent les femmes. Septembre arrivé, l'armée du catholique Condé vendange les vignes et s'empare d'Ablon où s'entassent, depuis le printemps, bon nombre d'Athégiens sous la protection désormais inutile du protestant Montigny. La soldatesque détruit une moisson qu'on espérait bonne, après deux années de mauvaise récolte. Elle sème une épidémie meurtrière que diffusent les villageois en fuite à leurs tristes compères qui encombrant déjà les faubourgs de Paris ou les châteaux-refuges du voisinage. Dans ces conditions d'entassement et de désorganisation, les « mauvaises maladies » frappent sans pitié. De juillet à octobre, c'est l'hécatombe : un habitant sur quatre est porté en terre dans des cimetières improvisés.

Les ravages de la guerre à Athis pendant la Fronde (Année 1652)

Les pertes humaines

« ... Le lundy 2 septembre fust enterré au cimetière un enfant de feus Denis le Maistre et Françoise Tamponnet.

Le mardy 3^e fust enterré au cimetière Louis Louvet vigneron demeurant a Mons.

Le sabmedy 7^e septembre fust enterré en la chapelle d'Ablon Georges Geoffroy greffier de Mons et Ablon

Item deux enfants lun de Guillaume Braiseux, et l'autre de Pierre Jardin mareschal.

Est à remarquer que depuis le dernier avril, que l'Eglise et prioré et les villages d'Athis et Mons ont été pillés... et que le maréchal de Turenne et encore moins le mareschal d'Hocquincourt campez a Chastres (Arpajon) et Linois (Linas) n'avaient soing des prestres et des Eglises, aussi permettaient que lon les pillà et maltraita... jusques a ce jour 7^e septembre que le village d'Ablon estant pillé, mon vicaire et les paroissiens furent contraints de se retirer à Paris. Depuis que l'armée du Roy fut postée à Villeneuve Saint-Georges, et au-dessus, et celle des Princes au-dessous... il ni a eu moyen de secourir le peu qui restoit à cause du peril trop present et pressant. Ainsi beaucoup sont morts en septembre et octobre dont nous navons tenu aucun registre.

Jaques Rond vigneron, Nicolas Chassaigne, et Denis Sevestre vigneron se sont trouvez morts et corrompus (par l'épidémie) pendant de campement.

Jeanne Brice femme de Robert L'huylier vigneron fust traisnée par les soldats a la queue de leurs chevaux jusques par delà la Saussaye (près de Villejuif) ou elle expira... »

Arch. comm. Etat-civil, 3^e registre 1628-1663, décès, année 1652 - signé f. Jean de Thoulouze.

Les dégâts matériels

« *Enquête des dégâts, pertes et ruynes des gens de guerre, commis en la maison et ferme du receveur* » de la seigneurie de Mons, René Gono :

« *La veille ou surveille de la saint Marc dernier (23 - 24 avril 1652), les gens de guerre dudit Mareschal de Turenne, auraient pris et vollé audit Gono : 3 voitures de chevaux allant à Paris, chargées de plusieurs meubles qui estaient dans les charettes et harnois, qu'ils menaient avecq autres choses ; et peu de temps après lesdites gens de guerre estant campés au village de Palloiseau, seroient venus audit Mons, où estant de force et violance, auroient pillé et emporté tous les grains, meubles et vin qu'ils ont trouvé en ladite ferme, comme pareillement, en toutes les autres maisons des habitants dudit lieu. Et même ledit Gono, sa femme, famille et serviteurs furent contraincts d'absenter le logis et s'enfuir.*

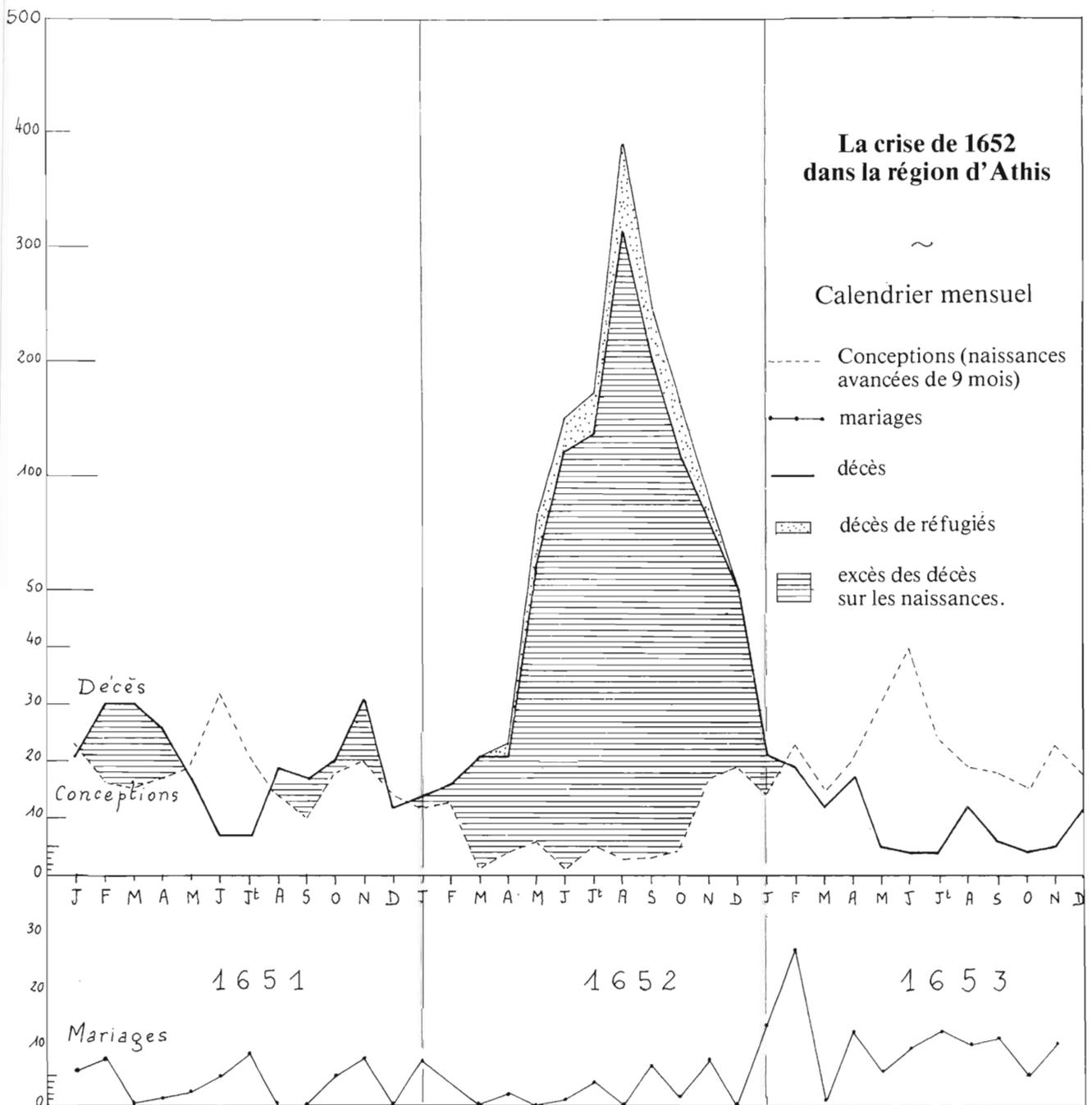
Et les gens de guerre de l'armée des princes estant venus camper audit Mons et Ablon auraient aussy pris vollé et emporté tous les grains que ledit Gono aurait engrangés pour lors en ladite ferme ; mesme soyé, battu ou emporté ce qu'il luy estait resté au dedans des champs. Sayt aussy que lesdits gens de guerre de ladite armée des princes auraient vollé nuictamment audit Gono son troupeau de 200 bestes a laisne, avec 3 chevaux et 1 poullain a luy restant ; et que la plupart des vignes auraient esté vendangés par les gens de guerre estant pour lors campés es villages de Ville-neuve-saint-Georges et Ablon, qui ont coupé et rompu partie des septs, souches et les eschalats d'icelles... »

Arch. Nat. Z2 1371, déclaration du 30-12-1652.



Le pillage de la ferme. Ravages des armées de la Guerre de Trente Ans en Lorraine vers 1630. Athis en 1652 subit aussi les ravages des armées. Eau-forte de Jacques CALLOT. Bibliothèque Nationale, Cabinet des estampes. B 46157

Les troupes parties, Vincent de Paul envoie des Lazaristes au secours de la campagne exsangue. Les plaies restent longues à panser et la population met plus de vingt années pour retrouver son niveau d'avant la Fronde. La vie peut alors reprendre son cours dans une société rurale qui maintient bien des permanences du XVII^e au XVIII^e siècles.



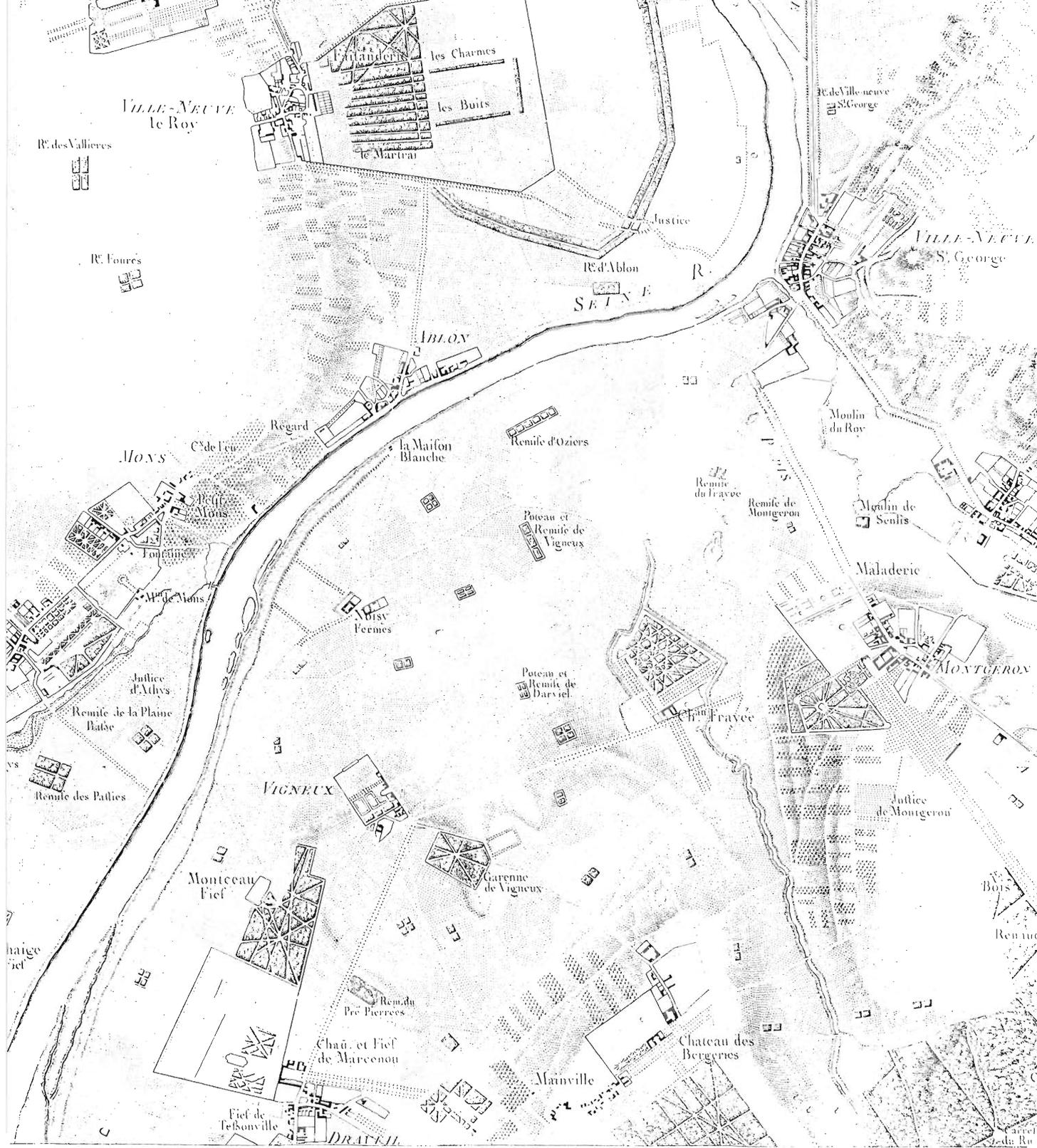
Echantillon de dix paroisses : Athis-sur-Orge, Brétigny, Champlan, Chilly, Epinay-sur-Orge, Evry, Morangis, Montlhéry, Savigny-sur-Orge, Soisy-sur-Seine.

La crise démographique de la Fronde à Athis et aux environs. Le calendrier mensuel traduit l'intensité de la mortalité de 1652 qui entraîne un reflux des conceptions. Au départ de la mort, la vie reprend ses droits : les mariages se multiplient en 1653, réunissant les veufs et les jeunes rescapés. Mais les vides créés par l'hécatombe de 1652 ne seront jamais comblés : la région a perdu 20 à 25 % de sa population en quelques mois.



Extrait de la carte des chasses du roi vers 1773

Le dessin rend bien le paysage de l'Ancien Régime : labours étendus sur le plateau, plus concentrés dans le val ; vignoble sur le coteau de Mons à Juvisy ; moulins sur l'Orge ; pâturages exigus entre les bras de la rivière. La vaste campagne céréalière est parsemée des remises de chasse que



Louis XV a fait installer. L'habitat reste concentré dans les villages, hormis quelques grosses fermes (Contin, Champagne, Chaige, Fromenteau). Des parcs entourent les châteaux et les maisons de plaisance des Parisiens, au-dessus de la vallée de la Seine.

Une société rurale hiérarchisée (XVII^e - XVIII^e siècles)

Le travail des hommes a fixé depuis longtemps les grands traits du **paysage rural**. Le plateau offre au regard une vaste campagne céréalière : c'est le *Longboyau* « fertile comme petite Beauce ». Les chaudes couleurs du blé et de l'avoine contrastent, l'été venu, avec les quelques pièces de vesce et les jachères laissées à la dent des moutons. Quelques gros corps de ferme, Contin et Champagne, se profilent à l'horizon, derrière la route royale bordée d'une longue rangée d'arbres. Çà et là, ormes ou noyers, chargés d'ans, indiquent les « *chantiers* » (1). Une quarantaine de maisons basses, à un étage, où la tuile remplace peu à peu le chaume dans la couverture, se resserrent autour de quelques fermes : c'est le village d'Athis dominé par le clocher de son église et les toitures d'ardoise de ses quelques châteaux. A Mons, la ferme seigneuriale et les maisons bourgeoises des Parisiens, entourées de jardins bien clos, tranchent sur le décor plus humble des « mesures » de vigneron. Le vignoble dévale le coteau, interrompu par le parc du château d'Athis et les vergers enclos de Mons. En contrebas, l'Orge actionne deux moulins à grains et dessine avec son déversoir, le Mort-Rû, une marquetterie de paquis et de prés ourlés de saules et de peupliers. Le berger y garde le troupeau communal des « *bêtes à cornes et chevalines* ». Au-delà, jusqu'au chemin de halage qui longe la Seine, s'étendent à nouveau des terres labourables autour de la silhouette champêtre du manoir de Chaiges.

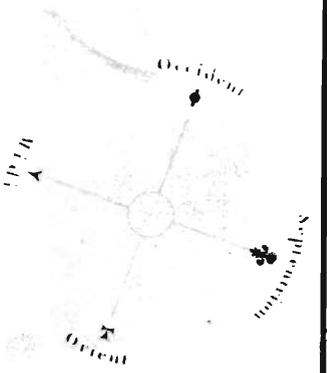


*Le moulin d'Athis, sur l'Orge (moulin d'Orgeval) à la fin du XVI^e siècle.
Détail du Plan de 1596 - Archives du Domaine d'Athis.*

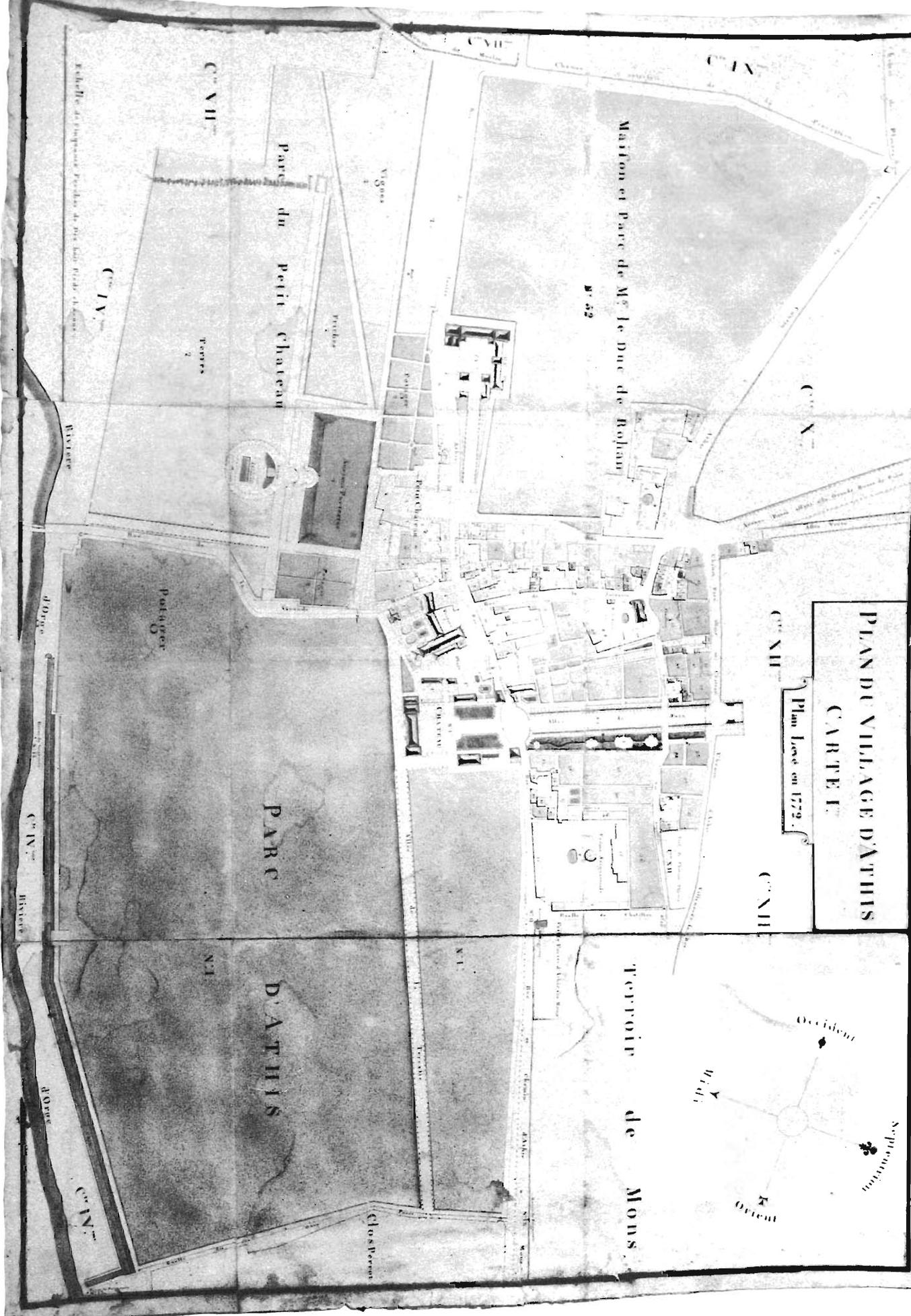
(1) Portions du terroir cultivable constituant une unité en matière d'assolement. C'est à l'intérieur des chantiers que les cultures s'organisaient en « soles » de blé, d'avoine et de jachère, avec une rotation triennale. Cf p. 99.

PLAN DE VILLAGE D'ATHIS
CARTE I^{re}

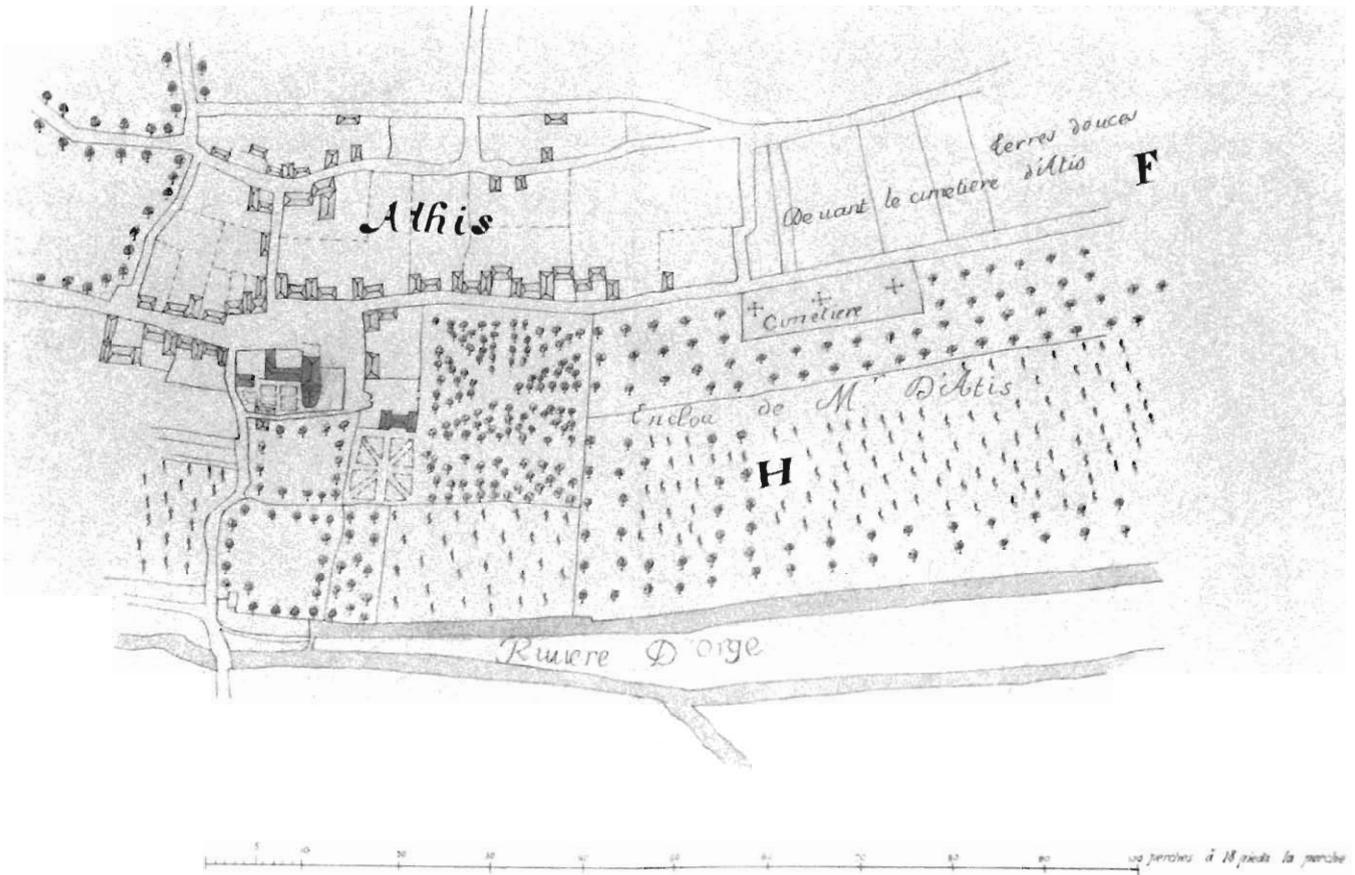
Plan dressé en 1779.



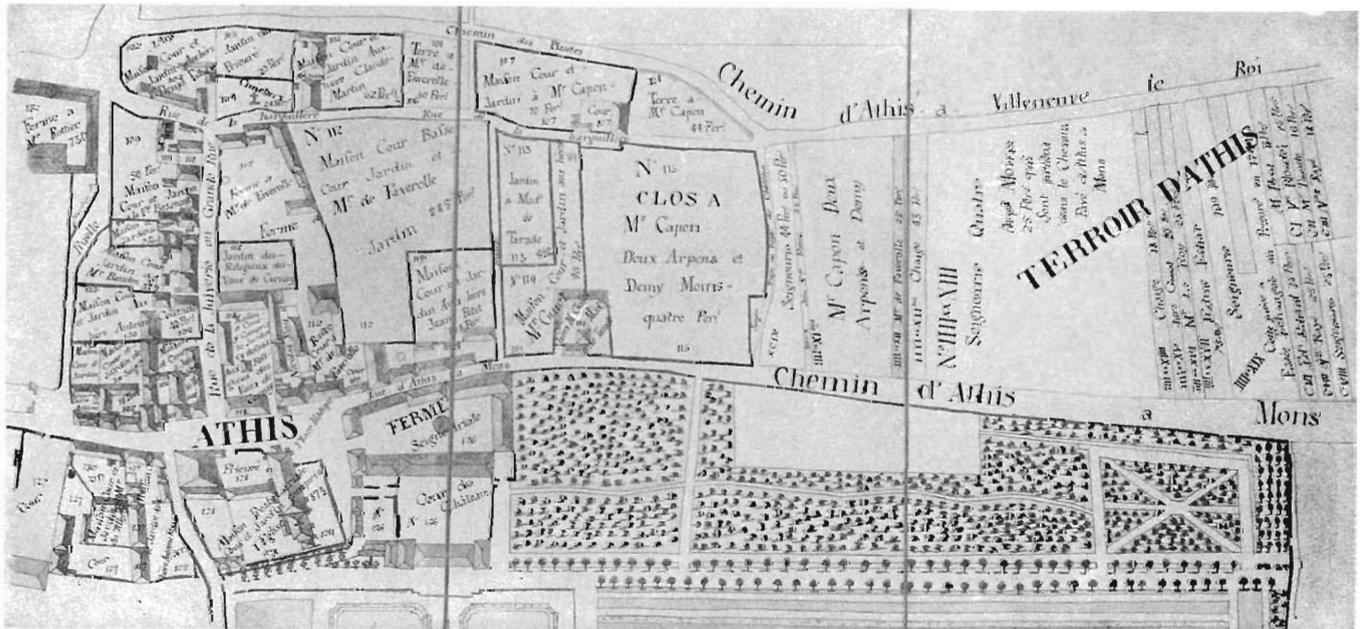
Terrain de Mons.



Plan du village d'Athis en 1772 par A. Rivière. carten° I (Arch. com.).

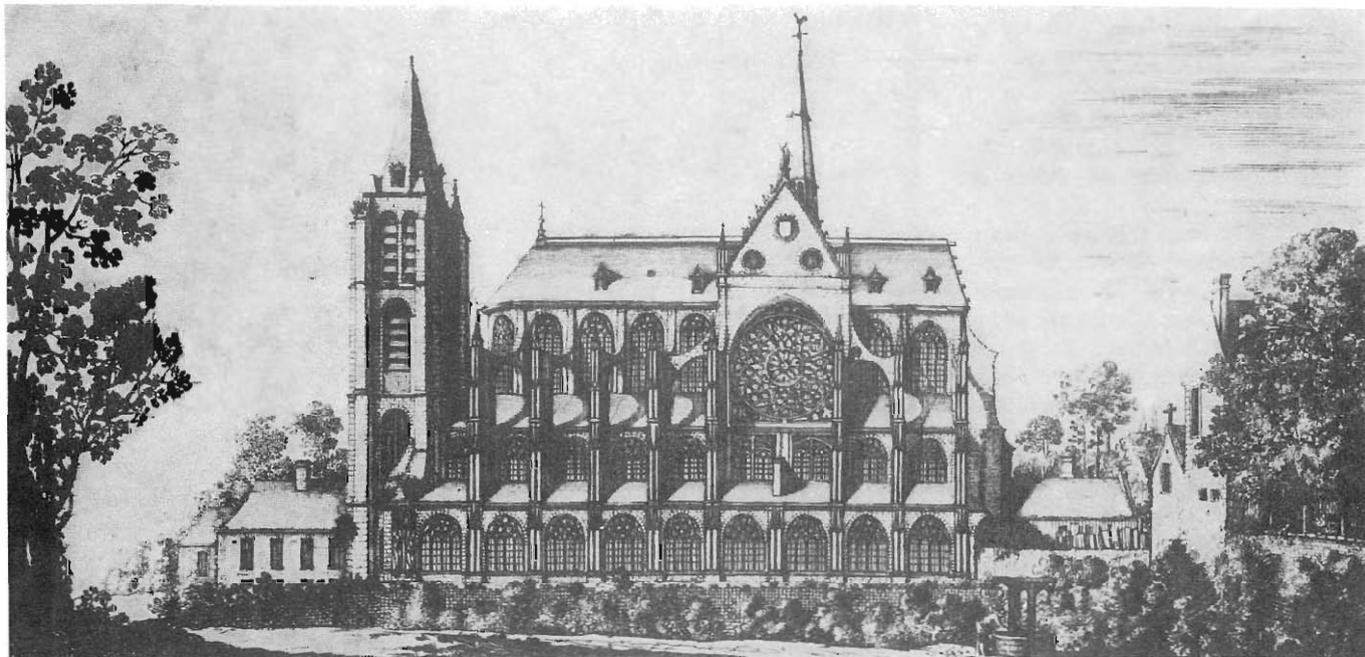


Le village d'Athis à la fin du XVII^e siècle. Plan de la terre et de la seigneurie de Mons et Ablon pour le chapitre Notre-Dame de Paris par De Villéo (détail) 1693. Archives Nationales NI Seine-et-Oise 45.



Le village d'Athis, au milieu du XVIII^e siècle. Plan général du terroir d'Athis/Orge... par Claude Roux (détail) 1750. Archives Nationales NII Seine-et-Oise 36.

Le son des cloches, souvent refondues, rythme la vie du village. En fait, la **paroisse** réunit trois communautés rurales : Athis, Mons et Ablon. Des prieurs-curés de grande valeur la desservent, sortis de l'abbaye parisienne de Saint-Victor. Parmi tous les pères prieurs qui ont marqué l'histoire d'Athis, se détache la figure de Jean de Thoulouze. Parisien de Saint-Merry, né en 1590 dans la bourgeoisie marchande, Jean entre moine à Saint-Victor à l'âge de quinze ans. Prêtre à vingt-quatre, il occupe diverses charges dans sa Maison où il révèle une personnalité de premier plan. Dès 1625, il s'attache à rédiger les *Annales* du couvent, à partir de riches archives. Elu prieur d'Athis par l'assemblée du chapitre, il y réside de 1628 à 1636. Sa probité, son dévouement et son zèle pastoral lui gagnent rapidement l'attachement et l'estime de ses ouailles. Sa solide réputation engage ses supérieurs à le prendre comme visiteur dans les paroisses du voisinage. Elu prieur de Saint-Victor, il quitte Athis de 1636 à 1641. Il manifeste dans l'exercice de sa nouvelle charge un courage et une énergie exemplaires : il lui faut rétablir l'ordre chez les jeunes religieux et défendre sa Maison contre les menées des réformés de la Congrégation de France. La lutte est farouche et le père prieur s'attire cette remarque du chancelier Séguier faite à l'archevêque de Paris : « *Voyez-vous ce petit homme, il a du courage tout ce qu'il luy en fault et perira ou sauvera sa Maison* ». Démis de ses fonctions après une machination ourdie dans l'entourage même de Richelieu, Thoulouze regagne Athis en 1641, où il retrouve son paisible troupeau. Son habileté et son influence assurent au village une rare sécurité au début de la Fronde. Mais les horreurs de 1652 l'engagent à faire retraite à Saint-Victor où il expire en 1659.



Abbaye de Saint-Victor-lès-Paris. Fondée en 1113 par Guillaume de Champeaux, dans le faubourg sud-est de la capitale, à l'emplacement actuel de la Faculté des Sciences, ce monastère abritait un centre intellectuel prestigieux du Paris médiéval. La communauté des moines élisait certains des siens pour desservir les bénéfices de l'abbaye, dont le prieuré-cure d'Athis, de 1140 à 1789. (Gravure de Jean Marot, milieu XVII^e siècle. Musée Carnavalet. Topo P.L. 87. B).

Ferme du chapitre de Notre-Dame de Paris à Mons (1776)

Ce très beau plan d'Antoine Rivière ne concerne que le domaine seigneurial de Mons. Les pièces de terres colorées et numérotées désignent l'ensemble des biens propres du seigneur, sa « réserve » louée ici avec les droits seigneuriaux à un riche fermier. On remarquera l'importance exceptionnelle de certaines parcelles qui dépassent les dix hectares. Elle contraste avec l'émiettement de la propriété paysanne dans le reste de la seigneurie, et surtout dans le vignoble.

Archives Nationales, N II Seine-et-Oise 1





*Portrait de Mademoiselle de Charolais par Carl Van Loo
Dame d'Athis 1743-1758. Cette princesse du sang a marqué son passage à Athis par d'importantes constructions.*

Quelques frères réguliers, un chapelain et un vicaire assistent le prieur dans sa tâche spirituelle. Deux marguilliers, élus par les habitants de la paroisse, administrent les biens temporels de la cure. Mais la Fabrique (2) est pauvre et doit souvent s'endetter pour assurer l'entretien des bâtiments et les réfections nécessaires. L'église Saint-Denis, dotée d'une nouvelle nef en 1749, comporte une salle spéciale affectée à l'école.

Les seigneurs dominent aussi la vie locale. On retrouve les chanoines de Notre-Dame à **Mons**, représentés en fait par un fermier. Ce dernier, tel Nicolas Le Bourlier sous Louis XIV, dirige la plus grande exploitation du village et comme receveur du Chapitre, il perçoit aussi les droits seigneuriaux. De 1674 à 1759, les Le Bourlier gèrent la seigneurie de père en fils par baux de neuf années constamment renouvelés. De 1724 à 1759 ils disposent ainsi des bâtiments de la ferme seigneuriale, de 72 ha de terres, du moulin le Roy (qu'ils sous-louent à un meunier), du droit de pêche dans l'Orge, des droits de justice et de la recette des redevances seigneuriales (cens, lods et ventes).

La terre d'**Athis** passe en 1628 de la noblesse de robe à la noblesse d'épée, avec l'arrivée d'une famille de gentilshommes périgourdins, les la Brousse. Thi-bauld de la Brousse, lieutenant des Cent Suisses de la garde du roi, parraine parfois les enfants du village et lègue à sa mort, en 1703, cent livres de rente aux pauvres. Sa petite-fille Suzanne vend la seigneurie à Louise-Anne de Bourbon Condé, comtesse de Charolais, princesse du sang, petite-fille de Louis XIV et de Madame de Montespan. Mademoiselle de Charolais se plaît à Athis et marque la vie du village, pendant son court passage (1743-1758).

A la suite d'achats successifs, la dame d'Athis réunit à son domaine les fiefs de Brétigny et d'Avaucourt. Elle fait dégager la cour d'honneur du château et rebâtir en dehors la vaste ferme seigneuriale. Le château s'agrandit, le parc s'embellit. Les officiers de Mademoiselle rendent la justice, assurent la police du marché, rédigent les actes notariés et perçoivent les droits seigneuriaux. De riches fermiers se succèdent pour exploiter les quelque 150 hectares de la réserve seigneuriale.

D'autres notables, un peu en marge de la société rurale, illustrent occasionnellement la chronique du village. Bourgeois et privilégiés de la capitale, ils passent leurs loisirs dans leur « maison des champs » comme Conrart (1603-1675), premier secrétaire de l'Académie française ou l'abbé Nollet (1700-1770), physicien remarquable pour ses travaux sur l'électricité. Ils assurent du travail aux jardiniers et aux nourrices du pays. Les villageois les découvrent parfois à l'église, sur leur banc réservé, tel Nicolas Le Jay (+ 1640), Premier Président du Parlement de Paris, propriétaire d'une « maison riante » à Mons, dans les années 1630.

La **communauté d'habitants**, formée de « la plus grande, meilleure et plus saine partie des paroissiens » décide chaque dimanche, à la sortie de la messe, des principales affaires. C'est là qu'on élit les assesseurs-collecteurs tenus de répartir et de percevoir l'impôt. C'est là qu'on fait choix des gardes-messiers chargés, jusqu'aux vendanges d'octobre, de protéger les grappes de la convoitise des vaches ou des maraudeurs.

(2) *Fabrique* : communauté paroissiale chargée de l'entretien de l'église et de la gestion de ses revenus. Elle élit chaque année deux marguilliers.

Dans la société rurale, quelques « *coqs de village* » tiennent le haut du pavé : **gros laboureurs** dotés d'un train de culture important - chevaux et charries - ils accaparent l'exploitation des fermes et la perception des droits seigneuriaux. Redoutables dynasties que les Le Bourlier, déjà rencontrés à Mons, les Aubouin ou les Roinville à Athis et aux environs. Tous apparentés, ils cumulent les fermes de la région, écartant les petits. Les femmes participent au travail de la ferme. Mariées, elles n'allaitent pas leurs enfants qu'elles confient aux nourrices du voisinage. Aussi ne connaissent-elles pas la stérilité temporaire qu'on observe chez la plupart des vigneronnes qui nourrissent leurs bébés. Leur fécondité est parfois surprenante : Marie-Marguerite Crécy donne 17 enfants à Jean-Baptiste Renoult, de 1759 à 1782.

Une famille de fermier-laboureur à Athis au XVIII^e siècle

MARI : Jean-Baptiste RENOULT. Né vers 1729 (acte de baptême inconnu) du légitime mariage de Nicolas RENOULT (Orly 27-IX-1688/Athis 29-III-1740) concierge de Monsieur Ogier à Orly puis fermier à Athis, et d'Elisabeth DEFFORGE (enterrée dans l'église d'Athis le 22-IV-1773, âgée de 79 ans). Jean-Baptiste est successivement fermier-laboureur à Athis (1758-1772), fermier-receveur de la seigneurie de Paray (1773-1777) et fermier-receveur de la seigneurie d'Athis (1777-1790). A ce titre, il loue au seigneur d'Athis une ferme de 400 arpents (137 ha) et la perception de quelques droits seigneuriaux (champart, pressoir-banal). Les bâtiments de sa ferme existeront encore en 1900 (cf. reproduction p. III) En 1789 il ajoute une petite ferme pour exploiter 148 ha. Mais toute sa richesse réside dans son capital d'exploitation : cheptel et matériel agricole lourd. Il ne possède pas un pouce de terre sur Athis où il s'éteint le 22-V-1794, vieux de 65 ans.

EPOUSE : Marie-Marguerite CRECY. Née à Juvisy, le 28-X-1741. Son père, Antoine CRECY était procureur fiscal et fermier de la seigneurie du lieu ; sa mère s'appelait Marie-Anne MAREUIL. Elle survit à son mari, et décède à Marcoussis, le 2-IV-1803, âgée de 61 ans.

MARIAGE : célébré en l'église Saint-Nicolas de Juvisy, le 28-XI-1758. Le futur a 29 ans, la future 17. Tous deux signent leur acte de mariage. Le ménage dure 35 ans.

ENFANTS :

- Antoine Jean-Baptiste, né à Athis le 21-VI-1759. Il se marie le 31-VIII-1779 avec Marie-Louise ROINVILLE, âgée de 23 ans, fille d'André-Paul ROINVILLE, fermier de la seigneurie d'Athis (1754-1759) et de la tante du futur, Marie-Elisabeth RENOULT. Les deux cousins germains ont obtenu une dispense de Rome pour s'épouser en l'abbaye royale de Saint-Victor-lès-Paris. Antoine s'installera comme fermier à Ivry-sur-Seine. Fervent révolutionnaire, il est maire jacobin d'Ivry de 1793 à 1795. Une rue d'Athis porte son nom depuis 1939 (cf p. 233).

- Jean-Baptiste Pierre, mort à 3 ans (12-VI-1760/06-XII-1763).

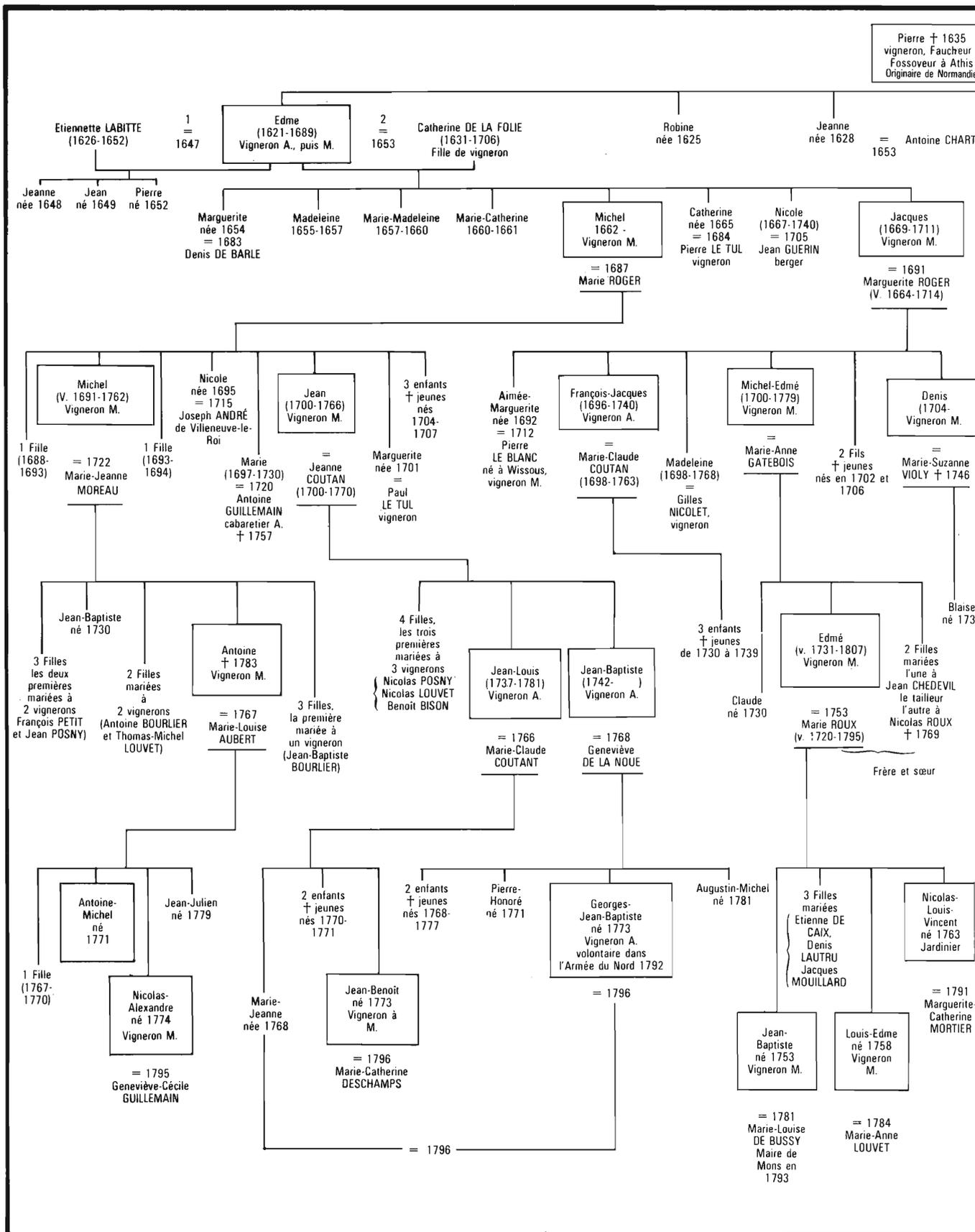
- Marguerite-Germaine, née le 11-IX-1761, épouse le 13-XI-1781, à 20 ans, Vincent BEAUPIED, laboureur à la ferme de Malabry, à Paray.

- René, mort en nourrice à Savigny (15-IX-1762/7-I-1763).
- Jean-Baptiste, né le 10-XII-1763.
- Marie-Anne Elisabeth (3-III-1765/1-IV-1767).
- Jeanne-Adélaïde (22-VIII-1766/17-XI-1767).
- Anne-Charlotte, née le 5-XII-1767.
- Antoine-Alexis, né le 20-XI-1768.
- Geneviève Clotilde, née le 22-XII-1769, épouse le 29-VII-1793, Pierre-François LE BOURLIER, fermier à Rungis.
- Marie-Louise Anastasie, morte en nourrice au Plessis-Pâté (20-I-1771/6-II-1771).
- Marie-Jeanne-Rosalie, née le 30-XI-1772, épouse le 29-IV-1794 Nicolas-Dominique NOTTA, fermier à Juvisy.
- Marie-Claude, née à Paray le 20-XII-1773, morte à Athis le 19-VIII-1785.
- Marie-Louise, née à Paray le 29-I-1775, épouse à Marcoussis, le 24-IX-1797, Pierre-François CHATARD, marchand boulanger à Vincennes.
- Louis-Raphaël (Paray 6-XI-1776/Athis 5-IV-1782).
- Ambroise-Germain, né le 4-VIII-1778, épouse le 15-VI-1803 Marie-Anne Victoire MAINFROY.
- Antoine-Alexandre, né le 10-I-1781, cultivateur-fermier à Marcoussis en 1803 comme son frère Ambroise-Germain.

Tous les laboureurs ne constituent pas des foyers aussi prolifiques : la mort d'un des deux conjoints interrompt souvent l'union. La veuve dirige alors personnellement l'entreprise agricole avant de se remarier. Mais en moyenne, les familles de laboureurs semblent plus nombreuses que celles des artisans, journaliers et vigneron. Certains « coqs de village » font une ascension sociale remarquable : Nicolas Le Bourlier (1722-1777), fermier-receveur de la seigneurie de Mons comme son père et son grand-père, achète une charge de gentilhomme de la grande fauconnerie de France ; son fils Alexandre-Guillaume est avocat au Parlement de Paris, écuyer et secrétaire du roi ; au village, il signe Le Bourlier d'Orgeval et exploite deux fermes - plus de 160 hectares de terres - comme propriétaire-cultivateur ! En 1790, il devient le premier maire de la commune d'Athis. Cette bourgeoisie rurale fait vivre un petit peuple de charretiers, de journaliers et de bergers dépourvus de tout bien. Des laboureurs dépend la prospérité des meuniers, du boulanger, du boucher, du maréchal-ferrant et de l'essentiel des artisans. Seule peut lui faire face la coalition des vigneron du lieu, tous propriétaires de lopins minuscules sur le coteau.

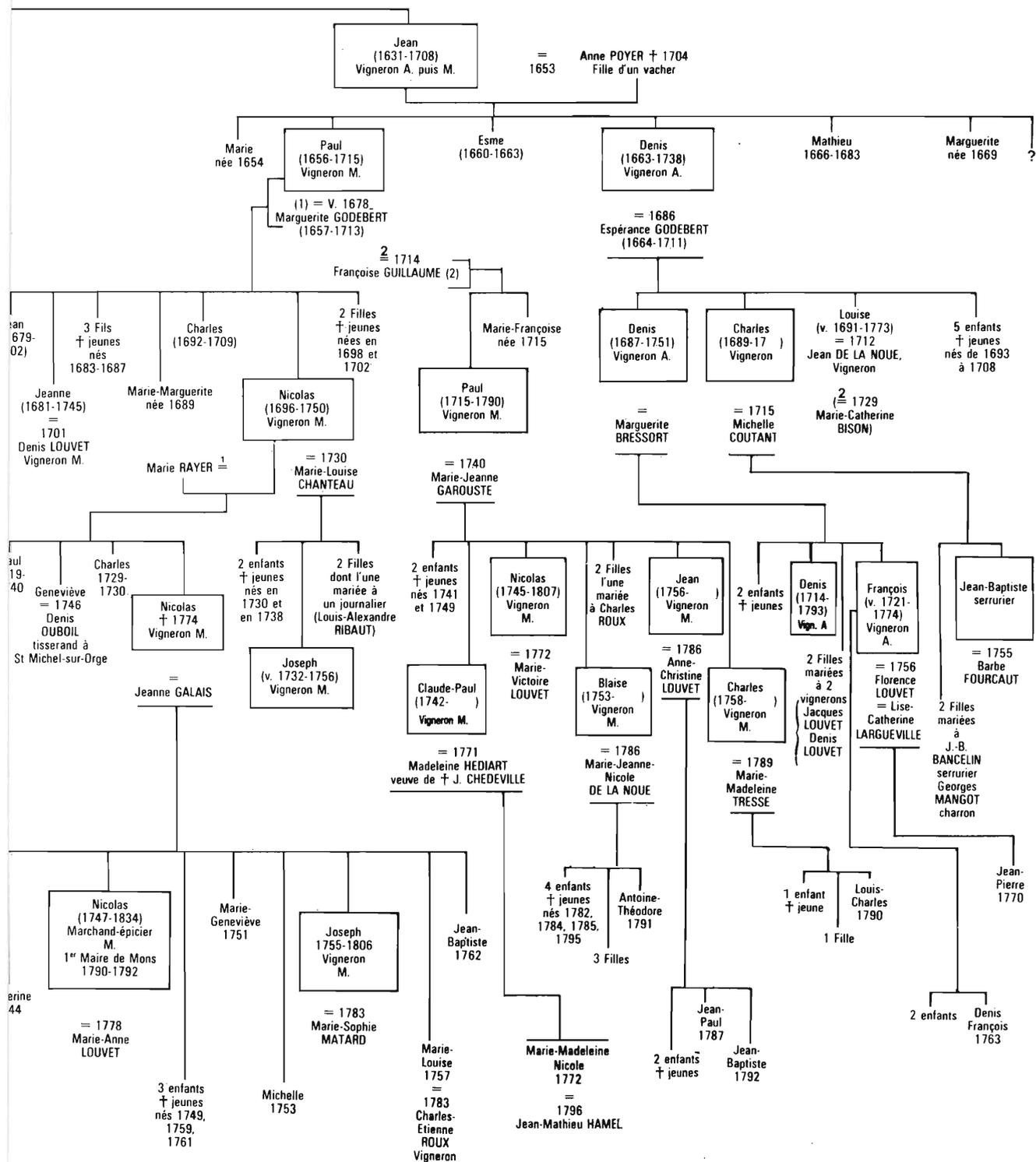
Les **vigneron** constituent ici le milieu le plus actif et le plus original de la société rurale. Dans cette paroisse de coteau, une famille sur trois travaille dans la vigne. La condition des vigneron reste médiocre : ils doivent souvent travailler l'été comme saisonniers et l'intérieur de leur maison ne traduit pas l'opulence : deux pièces sans étage, cuisine et chambre, abritent parents et enfants.

Comme les laboureurs, les vigneron se marient entre eux et perpétuent les mêmes dynasties de Louis XIV à la Révolution et même au-delà : les Louvet, les Mozard et les Hediard sont tous cousins. A la différence des premiers, ils restent attachés au terroir sur plusieurs générations : la possession du lopin et la



Une dynastie paroissiale de vignerons à Athis Les HEDIART (XVII^e - XVIII^e siècles).

Denise CDCHARD
(1602-1652)
remariée en 1639 avec Pierre HONOT † 1650, vigneron



Cette généalogie simplifiée s'arrête à 1800 : on trouve pourtant des Hediard vigneron à Athis-Mons jusque vers 1870.
(V) = vigneron - (A) = Athis - (M) = Mons

quantité de travail investi pour le mettre en valeur ont ancré chez les vigneron de Mons comme d'Athis une mentalité de petit-proprétaire qui explique leur enracinement local.

L'intérieur d'une maison de vigneron de Mons en 1653

« ... Deux cremailleres, un gril, une marmite de fonte, une poisle, un poislon avec sa cuillère dans la cuisine... dans la même pièce ... Un plat, six escuelles, une tasse, une gondolle, le tout destain pesant ensemble 8 livres... une couche de bois de chesne, a hault pilliers garnies de son en-fonsure, et paillasse, un lict et traversin remply de plumes, deux draps, une couverture de laine blanche... une hacge de bois de chesne de 4 pieds de long... un buffet a deux guichets fermant a clef de bois de chesne, une table de pareil bois garnie de son chassis avec deux bancs scellés... deux coffres de bois de chesne...

... dans une petite chambre de ladite maison, deux meschants bois de licts... dans la grange de ladite maison, une cuve de bois... deux crochets à laboureur aux vignes, une houe, deux pioches, une besche, une fourche a fumier, un crochet aussy à fumier avec quelques ferailles... » Ce pauvre inventaire n'atteint pas 72 £.

Inventaire après le décès de Michelle CHALLAS, femme de Pierre MOZARD, vigneron à Mons - 26-IV-1653 - Arch. Nat. S 484.

Nombreuse, la famille de vigneron ne l'est qu'exceptionnellement : bien sûr, le passant qui frappe à la porte de Mathurin de La Folie, vigneron à Mons, en novembre 1625, trouve la table déjà bien entourée. Les deux parents président, fêtant leurs noces d'argent, assistés de deux grands garçons, Jean et Jacques, 21 et 24 ans déjà, deux ou trois adolescents de 13 à 18 ans, trois petites filles dont l'aînée n'a pas 11 ans. En tout, neuf ou dix convives : des huit enfants sept se marieront. Mais, bien plus fréquemment, le jeu impitoyable de la mortalité infantile et juvénile réduit la dimension de la maisonnée. Chez Edme Coulerieux, lui aussi vigneron à Mons, le père et trois enfants sont emportés par la catastrophe de 1652 ; deux petits garçons avaient déjà disparu. De ce ménage de huit enfants, trois à peine se marient et fondent de nouveaux foyers. Le retard de l'âge des femmes de vigneron au mariage, passé de 19 ans sous Henri IV à 25 sous Louis XV, diminue la fécondité. Mariée à 25 ans en 1755, Marie-Françoise Hediard ne donne que 5 enfants à Antoine Bourlier, vigneron à Mons. A sa mort, en 1769, trois ont déjà disparu.

Cette société rurale évolue donc lentement au milieu de tensions très fortes à la veille de la Révolution.

La faim de terres en 1789

A la fin de l'Ancien Régime, la **crise rurale** semble accentuer les inégalités sociales, en dehors même du cadre traditionnel de la seigneurie. La propriété de la terre échappe de plus en plus aux purs ruraux qui conservent à peine 14 % du sol à Mons et 6 % à Athis (contre 33 % et 24 % en 1717). Elle se limite essentiellement au vignoble que l'essor démographique pulvérise en minuscules lopins. Le paysan petit-propiétaire devient un mythe : les vigneron ne se distinguent des journaliers que par une activité qualifiée et un statut de micro-propiétaire. La terre reste le placement privilégié de la noblesse et de la bourgeoisie parisienne qui profitent de la hausse de la rente foncière sous Louis XV : en 1789, nobles et privilégiés détiennent 45,6 % du sol à Mons et 71 % à Athis (27 % et 64 % en 1717). L'Eglise, avant la vente de ses biens en 1790, maintient son emprise sur le sol à Mons (39 % en 1789 ; 38 % en 1717) et l'accroît même à Athis (19,4 % en 1789 ; 10 % en 1717).

La concentration foncière s'accroît. En 1789, les trois plus gros propriétaires détiennent 53 % du sol cultivable ; les sept premiers 71 % :

La concentration foncière à Athis en 1789

	<i>Athis</i>	<i>Mons</i>	<i>Total</i>
- le marquis de Gourgues, seigneur d'Athis, possède	119,00 ha	79,00 ha	198,00 ha
- Le Bourlier, secrétaire du roi, propriétaire cultivateur	125,00 ha	24,00 ha	149,00 ha
- le Chapitre de Notre-Dame de Paris, seigneur de Mons		72,50 ha	72,50 ha
- Bellot de Maisonfort, noble	62,00 ha	0,70 ha	62,70 ha
- les Minimes de la Place Royale à Paris	33,36 ha		33,36 ha
- le Prieuré Saint-Denis d'Athis	23,00 ha	5,00 ha	28,00 ha
- Charles Petit, maître de poste à Juvisy	17,00 ha	4,00 ha	21,00 ha
<i>Ensemble</i>	379,30 ha	185,20 ha	564,50 ha
<i>Total sol cultivable</i>	483,00 ha	313,00 ha	796,00 ha

D'après les rôles de taille d'Athis et de Mons 1789. Archives communales.

Aucun villageois - hormis Le Bourlier déjà Parisien par les charges qu'il exerce - ne dépasse les cinq hectares ! Des 138 familles rurales d'Athis-Mons, 47 ne possèdent rien et 77 déclarent moins d'un hectare !

Exclus de la propriété, les paysans le sont aussi de l'exploitation du sol : les grands propriétaires louent en bloc leurs terres et les gros laboureurs cumulent les fermes. Ils sont cinq sur Athis, exploitant des biens dans toutes les paroisses voisines : Cabouret laboure 58 ha ; Notta avec 113 ha cumule trois fermes et

perçoit la dîme sur la paroisse ; Renoux loue les 148 ha de la ferme seigneuriale ; Le Bourlier avec deux corps de ferme est propriétaire-cultivateur de 164 ha ; Charles Petit, maître de la poste aux chevaux de Fromenteau, à Juvisy, exploite 90 ha sur Athis-Mons : mais il travaille aussi sur Juvisy et Savigny et avec ses cinq fermes, le voilà à la tête d'une exploitation de 418 ha, une des plus importantes de la France de l'époque !

La double concentration de la propriété et de l'exploitation du sol dans les mains de quelques privilégiés entretient des tensions sociales très aiguës à la fin du XVIII^e siècle, dans un village dépourvu d'activité industrielle. Chaque été, le lobby des fermiers-laboureurs engage des gardes suisses pour défendre les riches moissons de la convoitise des rustres. Or en juin 1788, à la suite d'un terrible orage, la récolte s'annonce moins bonne : l'inquiétude du villageois consommateur masque celle du gros producteur qui compte spéculer à la hausse des grains. En outre, les vigneron ne trouvent plus de bénéfice rémunérateur dans la vente à Paris d'un produit déprécié et trop lourdement taxé par l'octroi. Dans ces conditions difficiles, la Révolution parisienne de 1789 semble apporter quelques espoirs aux Athégiens.

Le crépuscule d'un monde (1789 - 1880)

Dans ce long siècle les véritables mutations se produisent tardivement : jusque vers 1875 Athis-Mons conserve ses aspects traditionnels.

En 1789, les paysans rédigent les **cahiers de doléances** pour les Etats-Généraux. A Mons, où le milieu vigneron reste plus fort qu'à Athis, la communauté réclame la diminution des charges fiscales : d'abord la réduction des « aides », taxes sur l'entrée du vin à Paris, fléau des petits producteurs de l'Ile-de-France ; ensuite la suppression de la gabelle, impôt sur le sel très impopulaire ; l'égalité devant l'impôt enfin. A Athis comme à Mons, on se plaint des ravages du gibier, accrus considérablement depuis l'installation de Louis XV à Choisy en 1739 et l'implantation de remises de chasses çà et là.

Cahiers de doléances des habitants d'Athis et de Mons *en 1789 (extraits)*

« Article premier

Se plaignent lesdits habitants de la cherté excessive du bled dont ils sont affligés depuis plus de six mois et dont ils ne voyent point encore le terme, et demandent... qu'il soit établi des greniers publics... de manière qu'il n'y ait plus à craindre de disette dans le royaume, et que le bled soit toujours à un prix raisonnable.

Article 2

Demandent lesdits habitants qu'il soit pourvu efficacement à ce que leurs

récoltes ne soient pas diminuées d'un grand tiers tous les ans, par les ravages du gibier de toute espèce... »

Cahier d'Athis

« Article premier

Les habitants se plaignent que les droits d'aide et de gabelle sont portés à un taux exorbitant et notamment les droits sur le vin qui ruinent le cultivateur et les vigneron qui retirent à peine de quoi payer la taille et autres impositions en sus...

Article 3

... Qu'il soit pris des mesures efficaces pour la diminution du gibier qui est le fléau des campagnes...

... Article 6

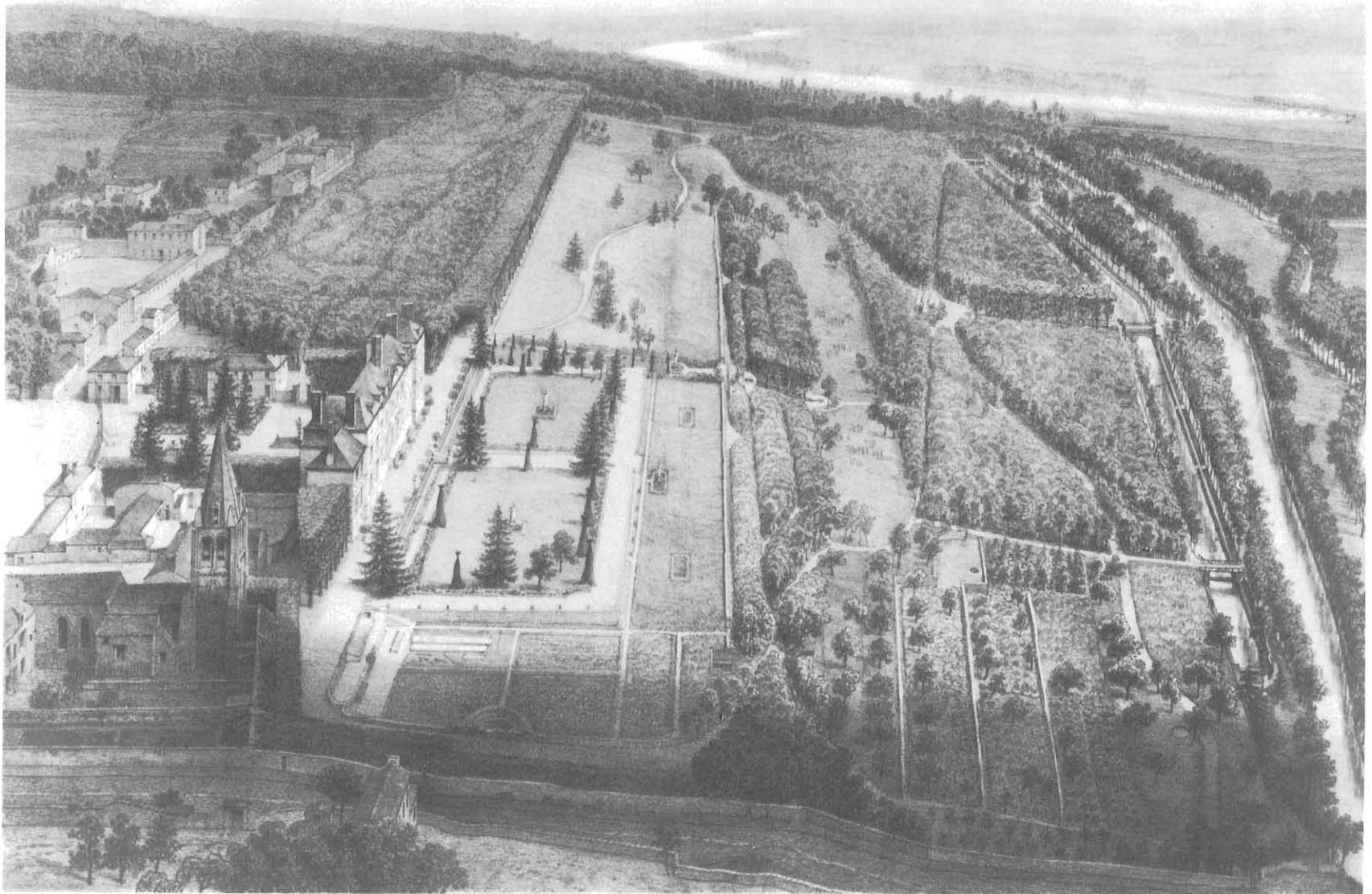
... Que tous les impôts soient supportés également par le clergé, la noblesse et le peuple choisi en proportion de ses propriétés... »

Cahier de Mons

La Révolution répond à une partie de ces revendications et développe une **vie politique locale**. Les vigneron portent plusieurs des leurs à la Mairie de Mons, dont deux Hediard. Ils s'associent pour acheter les petites parcelles de biens nationaux. Ils partagent les communaux en 1794 dans un souci de stricte égalité. Le citoyen Angot préside la société populaire. Le sceau de la ville d'Athis représente alors « un vaisseau d'arme garni de deux chaînes et le bonnet de la liberté ». On abat la croix du cimetière et on célèbre le culte de la Raison et de l'Être Suprême. Le 30 ventôse an VI (20-III-1798), les Athégiens participent à la Fête de la souveraineté du peuple.

La dîme a disparu avec l'emprise foncière du clergé, mais les cultes révolutionnaires comme la théophilanthropie ne s'implantent pas durablement. Les habitants rappellent leur curé, Gengène et le culte catholique est rétabli. Les notables locaux se sont partagé l'essentiel des biens nationaux avec les hommes d'affaires de la capitale. L'un d'entre eux, le banquier Serres de Prat achète le château dès 1790. Il préserve son domaine pendant la tourmente révolutionnaire, avant d'être nommé maire de la commune d'Athis de 1808 à 1813. En 1790, seuls les coqs de village comme Le Bourlier et Petit, peuvent acheter aux enchères les anciennes fermes ecclésiastiques. Les enfants d'Athis, comme partout, préfèrent hâter leur mariage que courir aux frontières en 1793.

La société rurale du début du XIX^e siècle reste hiérarchisée. De nouveaux notables, Parisiens eux aussi, remplacent les anciens : le baron Corvisart, médecin préféré de l'empereur, vit souvent à Athis ; la famille Chodron, bientôt Chodron de Courcel s'implante localement au milieu du siècle. Ils confient leurs terres à de gros fermiers qui dominent nettement la masse des gagne-petits, artisans ou journaliers. Les vigneron maintiennent un produit de relative qualité : en 1814, le vin rouge du château d'Athis reste le plus cher du département. En 1813, on compte 86 hectares de vigne et encore 40 en 1875. L'assemblée se réunit chaque année pour élire le garde-champêtre et les messieurs. La grande affaire, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, reste la fixation de l'ouverture des vendanges.



Vue d'Athis en 1867. Charles-Claude Bachelier, Ecole Sainte-Geneviève d'Athis. Le château est transformé en école par les jésuites en 1865. La lithographie révèle un milieu rural inchangé du XVIII^e au XIX^e siècle. Grosse ferme à cour carrée avec colombier au centre - c'est l'ancienne ferme seigneuriale -, maisons de journaliers et d'artisans au nord du village. Labours sur le plateau et prés entre Orge et Mort-Rû. L'ensemble du parc du château et du clocher de l'église n'a pas bougé depuis 1750.

Lycées et écoles de France, t. IV, 1867 - (Bibliothèque Nationale Dépt Estampes - VA 91, t. 1).

« *Athis. Paroisse du district de Corbeil, canton de Villeneuve-Saint-Georges. Les vins de ce pays passent pour les meilleurs des environs de Paris.* »

Almanach de Versailles, 1791

« ... *Nous avons fait paraître devant nous, Maire et adjoint, [des habitants qui] nous ont déclaré que, vu l'urgence du temps qui est très inconstant, ils decidoient que le jour pour le banc de la vendange générale étoit pour le 24 du présent mois (16 octobre 1805)* ».

Arch. Comm., Registre n° 2 de la municipalité d'Athis, 17 Vendémiaire an XIV (9 octobre 1805).

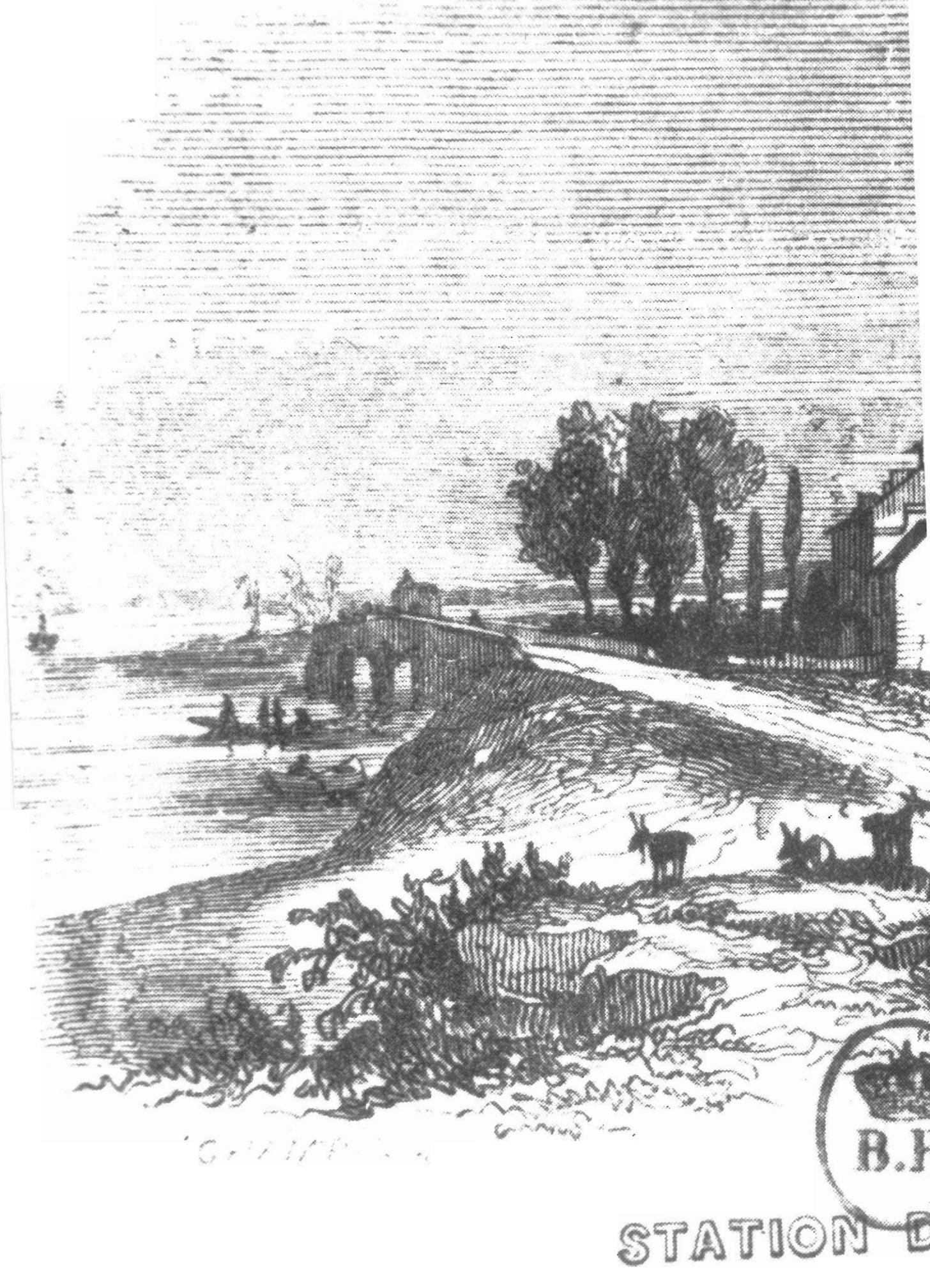
La mise en nourrice des petits Parisiens se poursuit : les avantages d'un air pur, vantés par les médecins de la capitale, développent cette pratique à Athis. Les coutumes villageoises persistent : on brûle devant l'église le fauteuil ou les souliers de la mariée ; on célèbre joyeusement la Saint-Denis, fête de la paroisse et la Saint-Vincent, fête des vignerons. Le paysage se maintient dans ses traits essentiels depuis les transformations opérées par Mademoiselle de Charolais au milieu du XVIII^e siècle. En 1867, son caractère rural rappelle l'Ancien Régime.

La chronique de la vie du village enregistre quelques événements importants. Les deux **communes d'Athis et de Mons**, réunies jadis dans le cadre paroissial, **fusionnent en 1817**. L'ordonnance de Louis XVIII sanctionne de nombreuses pétitions et réduit les dépenses municipales. En 1814, les défaites de l'empereur entraînent l'invasion étrangère : la commune d'Athis subit les vexations d'un camp de 1 500 soldats. Les Prussiens y reviennent en 1871. Entretemps, des mutations plus décisives interviennent : dès 1823, l'industrie métallurgique s'implante avec l'ouverture des forges d'Athis. En 1841, la voie ferrée de Paris à Orléans est ouverte et la commune bénéficie d'une station à Petit-Mons. Des ponts ont été jetés sur la Seine à Choisy, Villeneuve-Saint-Georges et Ris-Orangis : le fleuve ne marque plus de coupure profonde entre le Hurepoix et la Brie. L'élection de la garde nationale entretient une certaine vie politique. Mais il faut attendre 1881 pour que se développe la démocratie locale avec l'élection du maire au suffrage universel masculin.

De fait, les années 1880 semblent marquer un tournant. Après le Second Empire, le déclin du monde rural est manifeste à Athis-Mons. Le développement du chemin de fer transforme la vie locale. Il favorise la concurrence des vins du Midi, et tue le vignoble athégien, déjà victime des maladies cryptogamiques. Il suscite un décollage démographique et industriel qui rompt avec le passé. L'immigration s'intensifie. L'exode rural sur Paris et la facilité accrue des communications contribuent à la naissance de la banlieue. C'est dans ce contexte qu'interviennent les mutations décisives.

II

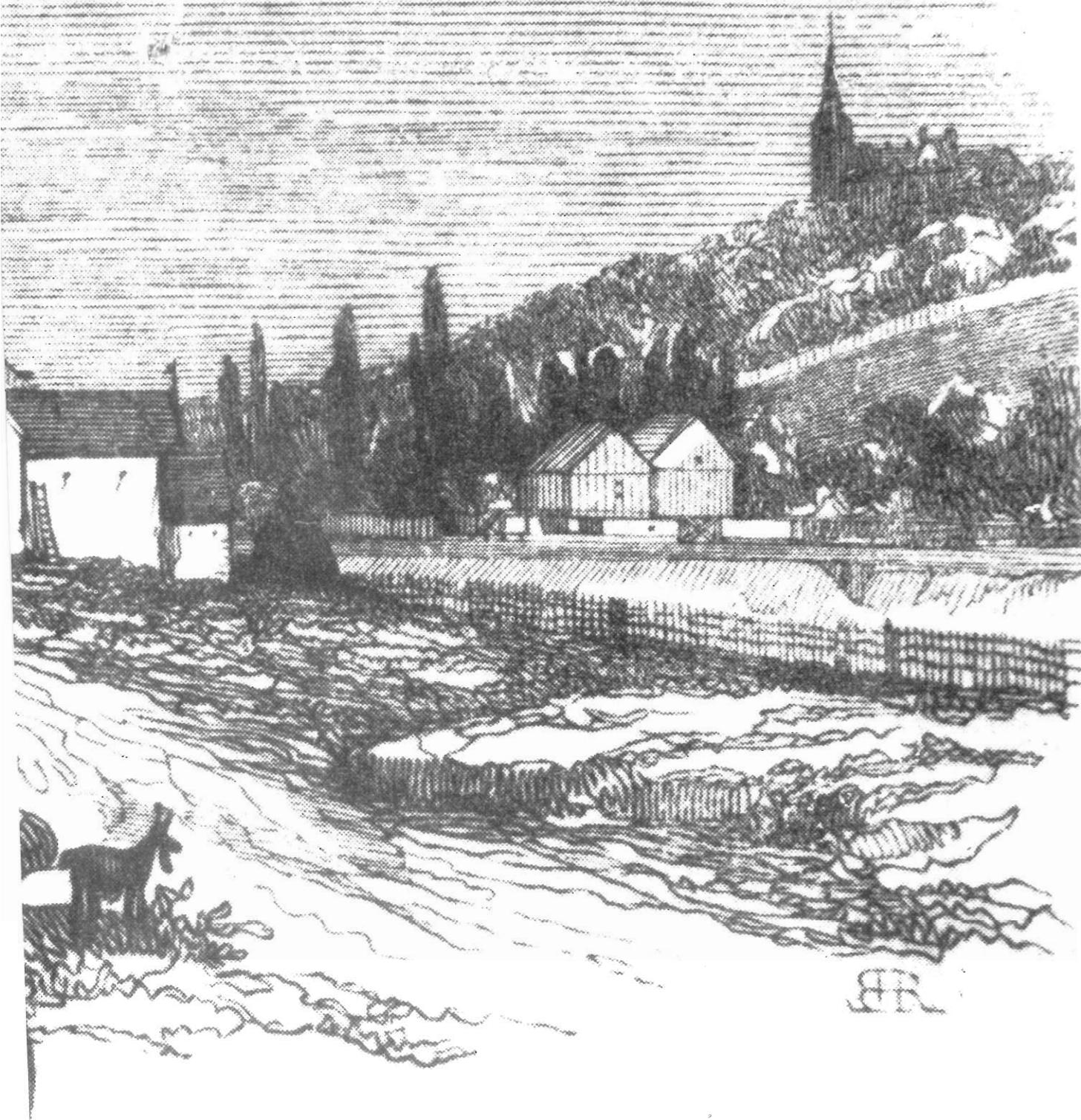
A L'HEURE DES MUTATIONS, ATHIS-MONS SE TRANSFORME



STATION D



STATION D



ATHIS-MONS.

En 1880, la commune reste essentiellement rurale dans son paysage comme dans le mode de vie de ses habitants. A la veille du second conflit mondial, Athis-Mons appartient déjà à la banlieue parisienne, tout en conservant dans les vieux villages des activités traditionnelles. Entre-temps, deux facteurs ont joué un rôle décisif et marqué les étapes de cette évolution ; le développement du chemin de fer, dans les années 1840-1880, a déclenché le processus d'industrialisation et d'urbanisation ; l'exode rural et l'explosion démographique de la capitale ont favorisé le développement de lotissements, amenant à Athis-Mons un afflux de provinciaux déracinés dans les années 1920.

Les signes de changement apparaissent dès le milieu du XIX^e siècle : l'installation d'une usine métallurgique près de l'Orge en 1823, les Forges d'Athis ; l'arrivée du chemin de fer en 1843 et la construction d'une gare de triage à Juvisy en 1884. De nombreuses usines s'installent le long du quai de Seine, attirées par les facilités de circulation qu'offrent le fleuve et la voie ferrée d'Orléans, tout proches. En 1900, on compte une dizaine d'établissements industriels. Le mouvement s'accroît dans les années qui suivent. Une usine d'hydravions, puis d'avions, est créée en 1911. On y construit les fameux chasseurs S7 et B13 de la première guerre mondiale, puis le premier avion à ailes delta du monde en 1951.

Ces activités attirent de nombreux provinciaux à la recherche d'un travail. De nouveaux quartiers naissent dans le Val d'Athis, comme la petite cité cheminote du « Cottage ». Dans le même temps, sur le coteau, des Parisiens aisés - séduits par les attraits de la Seine et les facilités d'accès que représente la gare - font construire de belles propriétés qui constituent peu à peu un quartier résidentiel.

A la suite de la guerre de 1914, un autre mouvement contribue à modifier les paysages et les habitudes de vie. C'est l'opération des lotissements. La crise de croissance de Paris déclenche une spéculation immobilière menée par des intérêts privés. Beaucoup d'ouvriers parisiens et de petits employés, mal logés et souvent victimes de la cherté des loyers, gardent la nostalgie de la campagne qu'ils ont quittée pour trouver du travail dans la capitale. Ils souhaitent acquérir un petit lopin de terre pour cultiver quelques légumes et venir respirer un peu d'air pur le dimanche. Des sociétés immobilières se constituent pour acheter les grands domaines fonciers et les revendre très cher par petits lots. C'est ainsi que peu à peu, à Athis-Mons, une grande partie du plateau se fragmente en jardins de 450 m² environ, surmontés de cabanons en bois, remplacés plus tard par de modestes pavillons. Les rues sont droites, sans élément marquant, séparant les quartiers de façon monotone.

Tous ces éléments nouveaux, qui se superposent aux structures anciennes, contribuent à former un tissu urbain très hétéroclite, sans unité, ni harmonie : châteaux et leur parc, cités ouvrières, zones pavillonnaires, terrains vagues, entrepôts, maisons villageoises, fermes, terrains de culture... la campagne et la ville s'interpénètrent, dans le désordre. C'est la banlieue en gestation.

Page précédente :

Vue de la gare, vers 1850, par Champin.

Cette gravure exécutée au tout début du chemin de fer, représente de gauche à droite : le chemin de fer et le pont de halage, l'auberge du Petit-Mons, les bâtiments de la station. Couronnant le sommet du coteau, l'église Saint-Denis-d'Athis.

Sous les eaux du moulin à farine...

Les forges et laminoirs d'Athis

Créées en 1823 par un Anglais, John Bunn de Crokfort, les Forges d'Athis constituent la première industrie métallurgique du sud de Paris, avec la fabrique d'épingles et d'œillets métalliques d'Ivry. Les Forges emploient alors une vingtaine d'ouvriers. Elles prennent leur force motrice au moulin d'Orgeval, installé sur les bords de l'Orge. L'usine occupe en effet le terrain où se trouve actuellement la cité Mozart et s'étend jusqu'au pont sur l'Orge de la place du Cottage (place de Lattre de Tassigny, face au gymnase Coubertin).

Les Forges se développent rapidement, puisqu'elles emploient 57 ouvriers en 1851 et près d'une centaine à la fin du siècle.

La construction de la voie ferrée en 1839, le raccordement de la Forge à la voie en 1913 par des rails qui franchissent la rue de Juvisy, l'installation d'une centrale électrique en 1918 marquent des étapes importantes de leur développement.

Les Forges sont spécialisées dans la récupération de la ferraille qu'elles transforment en fer et acier fin, pour la carrosserie et la maréchalerie. Elles fournissent en roues, essieux, ressorts, etc... les compagnies de chemin de fer et la compagnie des omnibus. Avec la guerre de 1914, elles connaissent une grande activité, en travaillant pour l'armée.

Au début du siècle, les Forges appartiennent à M. Chenet, Ingénieur des Arts et Métiers, associé à un Anglais, M. GEYER. En 1925, il vend l'entreprise en difficulté aux Aciéries de Blanc Misseron, qui rapidement la mettent en liquidation et cèdent les installations à une entreprise de travaux publics « Noël Devaux ». En 1935, « Les Grands Travaux Hydrauliques » lui succèdent. Ils conservent les ateliers jusqu'en 1965 ; dans l'intervalle, une grande partie des installations est démolie pour la construction de la Cité Mozart (1965).

Les Forges ont donc fonctionné, en tant que telles, de 1823 à 1930.

● Mon père était cultivateur. Il est venu à Athis accompagner son propre père qui venait faire les moissons. Ce dernier s'est installé à Athis-Mons. L'endroit lui plaisait ; mon père, qui avait 16 ans, est entré aux Forges. Il était chauffeur de four. C'était un métier très dur. Il était tout le temps à la chaleur. Il mangeait à n'importe quelle heure, pendant que le fer chauffait. A 14 ans, je suis entré moi-même aux Forges (en 1913). J'ai d'abord travaillé comme manœuvre ; je triais la ferraille qui devait ensuite être mise à fondre dans les hauts fourneaux. Ensuite, j'ai travaillé directement aux laminoirs. Je travaillais dur, mais l'ambiance était bonne. On avait tous des surnoms. Mon père, on l'appelait « les pommes », parce qu'il était d'origine normande. Moi, on m'appelait « Monnom ». Au début, je gagnais dix sous par jour.



Collection Paul Ailorge, Montlhéry - Série Cl 12

10. - ATHIS-MONS (S.-et-O.). - Forges
et Laminiers d'Athis

Anciennement Aciérie fondée par des Anglais en 1823,
sur l'emplacement du Moulin du Roi.



Photo Ch. de la Vase

*Les vannes alimentent la centrale et fournissent toute l'électricité nécessaire.
La centrale est inaugurée en 1918. Auparavant, les forges fonctionnaient avec une machine
à vapeur de 100 chevaux.*

*« Au bas d'Athis, sur la rivière d'Orge, se trouve placée sous les eaux du moulin à farine,
l'aciérie établie par feu M. Bunn, Cette usine... est recommandable pour la supériorité de ses
fers et l'excellence de son acier ».(Extrait de « Voyage pittoresque, anecdotique et statistique sur
les bords de Seine » 1846).*



- Les Forges utilisaient de la ferraille, notamment de vieux essieux et des lingots de fer, plus rarement. Après avoir été chauffés à blanc dans un four, ils passaient au laminage. Les produits finis étaient essentiellement des cercles de roues pour les voitures et des fers à chevaux. La demande de ces fers a été importante pendant la guerre de 1914, à cause de la cavalerie.

Avant la guerre de 1914, mon père racontait que les Allemands achetaient aux forges de la « crasse » (résidus de métal) pour en faire des produits finis de grande qualité, notamment des lames de rasoir !

Les adolescents à 12-13 ans étaient employés à « dresser » des bancs de métal avec des maillets. Les accidents étaient nombreux. Je suis tombé à l'âge de 22 ans sur le bord d'un récipient contenant du métal en fusion : ce furent mes premiers congés payés... enfin pas tout à fait, puisqu'avec les assurances de l'époque, nous ne touchions que la moitié du salaire !

- A 14 ans, je commençais le travail aux Forges d'Athis-Mons. C'était en 1912 et je gagnais 30 F par mois. Nous commençons la journée à 6 h et finissons à 18 h, ce qui faisait 10 à 12 h par jour selon les postes, du lundi au dimanche matin. Le travail de nuit n'existait pas encore.

Il y avait trois types de spécialistes, les machinistes, les lamineurs et les chauffeurs...

Avant le raccordement à la voie ferrée, les matériaux étaient convoyés de la gare à la forge par des charrettes attelées de chevaux. La Forge possédait une écurie de cinq chevaux. Des charretiers s'occupaient uniquement du transport et des soins à apporter aux bêtes.

L'usine fonctionnait avec une machine à vapeur de cent chevaux. Elle actionnait alternativement, soit le « gros mille », soit le « petit mille », qui étaient deux laminoirs. Sur le petit mille on fabriquait du fer plat, de la cornière, du rond, du profilé (fabrication de fers pour les chevaux de trait et de course) ; sur le gros mille, on fabriquait du fer plat 800 et 600, des lingots (fabrication de cercles de roues pour les canons de 75 et les voitures « fardier »).

Le charbon nécessaire au fonctionnement des machines était transporté par les péniches. On débarquait quai de Seine, tout près de la gare. Le travail était totalement manuel : déchargement à la brouette par les hommes. Les crasses des fours étaient reconduites sur les quais, puis chargées sur les péniches, pour être expédiées en Allemagne où on récupérait 10 à 12 % de fer.

● En 1918, on inaugura la centrale électrique. Je me souviens encore que l'Abbé Villain était venu pour bénir l'usine et je me rappelle qu'une photo de la Sainte Vierge était affichée dans la centrale pour cette inauguration.

L'éclairage de l'usine était fourni par un groupe à essence accouplé à une dynamo et un ventilateur pour la cerclerie (bandage des roues de voiture, formage des fers pour les chevaux).

● La plupart des ouvriers habitaient le vieil Athis. A midi, ils mangeaient sur place. Les femmes descendaient le panier dans la matinée. Elles les mettaient sous un petit appentis à côté de la conciergerie ; une gamelle de légumes et un morceau de viande que les maris faisaient cuire dans la forge.

La Forge était alimentée par la vieille ferraille. Le chargement était pesé à l'entrée. Ensuite, toute la ferraille était coupée à la cisaille à même longueur et regroupée en fagots. On appelait les ouvriers chargés de ce travail « les fagotteurs ». Ces fagots étaient rougis dans les fours. Ensuite, les ouvriers, munis de tabliers en cuir et de sabots, sortaient les fagots rougis à l'aide de pinces ou tenailles de 3 mètres de longueur qu'ils décrochaient des plafonds.



Le regroupement de la ferraille en fagot.

Le chemin de fer

La loi du 7 juillet 1838 marque la naissance de la Société Anonyme de la Compagnie du Chemin de Fer de Paris-Orléans. La Compagnie entreprend très vite les travaux pour les 30 km nécessaires à la liaison Paris - Corbeil (fin 1838 à 1840). Dans la vallée de la Seine, facilement inondable, il s'agit d'établir la voie

en remblais. On évite le coteau, même quand il est proche comme à Athis, à cause des éboulements et aussi du prix élevé des terres à vigne.

Au départ, la municipalité d'Athis-Mons garde une attitude réservée, d'autant plus qu'il n'est pas prévu de station ; la gare la plus proche est celle d'Ablon. C'est grâce à une initiative privée et à l'insistance de son instigateur (qui proposait à la Compagnie d'Orléans d'acheter pour 5 000 F de billets, à condition que les convois s'arrêtent à Athis) que la Compagnie accepte d'ouvrir à l'essai la station alternante de Petit-Mons.

Elle est officiellement ouverte au public le 1^{er} avril 1841. Deux convois s'arrêtent par jour dans chaque sens, avec un convoi supplémentaire les dimanches et jours fériés.

L'année de son ouverture, on compte à Athis-Mons un chiffre de 23 voyageurs par jour. Très vite, le trafic augmente sur toute la ligne et dépasse les espérances les plus optimistes.

A côté, la navigation par la Seine continue provisoirement à assurer le transport des marchandises. Le poids des habitudes, le coût peu élevé de ce mode de transport et le fait que la plupart des entreprises restent plus proches du fleuve que de la voie, maintiennent une certaine activité.

De 1853 à 1863, le trafic de la gare de Juvisy est multiplié par 34. Elle s'ad-joint alors une gare de marchandises ; les voies de Paris-Lyon et de Paris-Austerlitz sont reliées, ce qui évite les transbordements de marchandises, devenus de plus en plus difficiles.

Il faut attendre cependant 1904 pour que soient doublées les voies de la Compagnie d'Orléans de Paris à Juvisy. La ligne est électrifiée et la construction de la gare d'Orsay à Paris permet aux voyageurs d'atteindre le cœur de la capitale.

Le nombre des trains par jour progresse constamment. Avant la guerre de 1914, la fréquence des trains est de trois par heure jusqu'à Juvisy. La durée des trajets varie selon que les gares voient s'arrêter des trains omnibus ou des trains directs. Le convoi à vapeur de 1841 mettait 30 minutes pour couvrir le trajet entre Paris et Athis (17 km). Quand on sait qu'il met une vingtaine de minutes aujourd'hui, on mesure que le progrès n'est pas spectaculaire. Il est vrai qu'Athis n'a pas de liaison directe avec Paris et que l'augmentation du nombre des stations a annulé en partie les progrès de la vitesse.

La construction de la voie ferrée, puis son fonctionnement et l'entretien du matériel nécessitent une main-d'œuvre importante, qui vient de toutes les régions de France, particulièrement du Centre et de Bretagne. Beaucoup s'installent dans le Val d'Athis, doté d'un important atelier de réparation de matériel ferroviaire.

Le train amène aussi toute une population parisienne qui vient goûter le dimanche les plaisirs de l'eau. La gare donne directement sur le quai de Seine. Les familles les plus aisées font construire peu à peu de belles propriétés sur le coteau, pour passer leurs vacances d'été.

L'usage du train entre dans les mœurs. De plus en plus nombreux, les Athégiens se rendent à Paris pour trouver du travail.

Pour plus de détails, cf deux articles de Louis Brunel : « *La station alternante du Petit-Mons ou les origines de la gare d'Athis-Mons*, (bulletin de la SESAM n° 3 - 1948 - p.p. 49 à 53) et « *La gare de Juvisy* », (bulletin de la SESAM n° 7 - 1950 - p.p. 295 à 310).

Bonjour petite Gilberte embrassez
 pour moi tous vos bons Parents
 votre Grand Tante et vos Deux
 Gentilles Sœurs ne m'oubliez pas
 auprès de votre bonne
 Grand mère et votre bonne tante

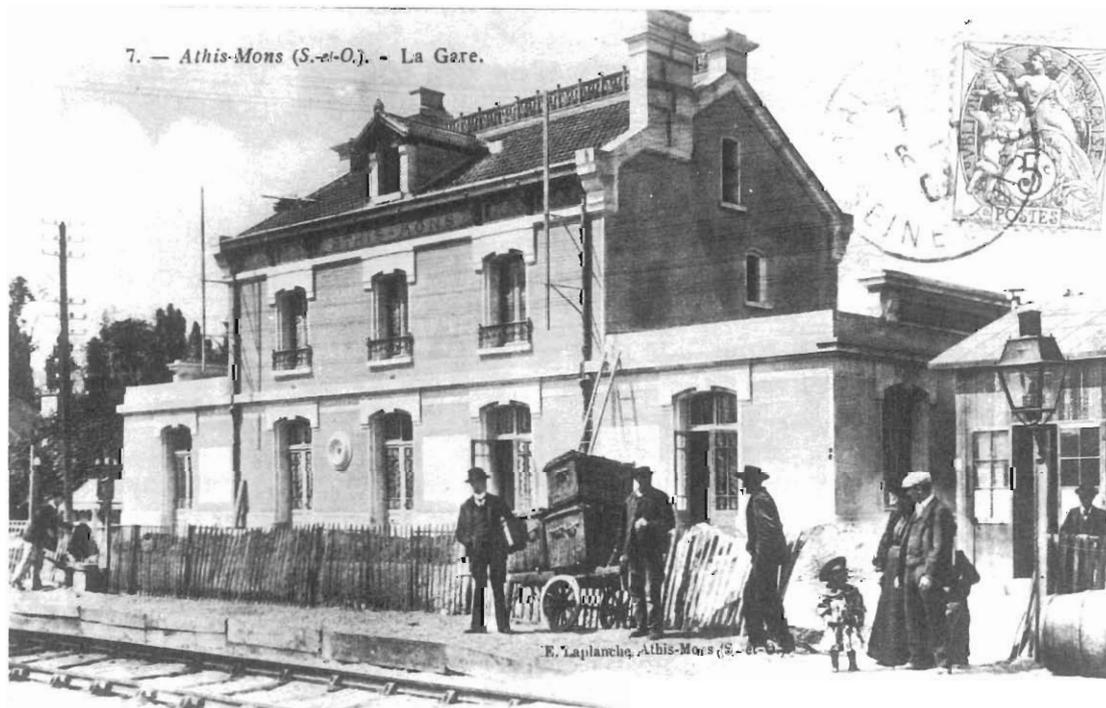


Gare d'Athis (Seine et Oise)

M. André

14 juillet 1906

La gare, vue du quai de Seine



7. — Athis-Mons (S.-et-O.). — La Gare.

F. Laplanché, Athis-Mons (S.-et-O.)

● Mon père était breton, d'une famille de sept enfants. Il est né à Quimper en 1881, dans le même village que la mère de Monsieur René L'Helguen. A l'époque, les familles étaient nombreuses. Un ou deux garçons restaient à la ferme des parents. Les autres s'employaient comme domestiques dans de plus grosses exploitations. Mon père en a eu vite assez et, comme beaucoup d'autres, il s'est engagé dans une entreprise de travaux publics qui travaillait pour le compte du chemin de fer. Ces entreprises, qui cherchaient de la main-d'œuvre, venaient recruter dans les campagnes. Un chantier l'ayant amené à Athis-Mons, mon père a essayé de se fixer en entrant au chemin de fer, qui recrutait aussi beaucoup à ce moment-là. Il a alors travaillé sur les voies à la gare de Juvisy. C'était en 1904.

Ma mère a d'abord travaillé dans une épicerie ; elle aidait au travail de la maison et à la vente. Ça ne payait pas. Elle a eu alors l'occasion de rentrer au chemin de fer, à l'entretien, où elle s'occupait des toiles de wagons. L'entretien se trouvait à Athis-Mons, tout près d'ici. Les ateliers occupaient 200 à 300 ouvriers, pour la réparation des wagons, et du personnel de bureau. Les horaires étaient aménagés, pour qu'ils correspondent à peu près à ceux des écoles, tout au moins à l'heure du déjeuner. La sortie était à 11 h 15.

En 1900, la ligne Paris - Orléans n'a toujours que deux voies, alors que la ligne PLM en a six jusqu'à Villeneuve-Saint-Georges. Sur chacune des deux voies passent 80 trains par jour. La ligne est saturée. Bien que le doublement des voies ait été approuvé dès 1887 par une déclaration ministérielle, il faut qu'interviennent deux accidents dus à la surcharge de la voie, en 1899 à Juvisy, en 1900 à Choisy (avec morts et blessés), pour qu'on reparle des travaux.

En 1904, le doublement est enfin réalisé jusqu'à Juvisy, en 1908 jusqu'à Brétigny, en 1912 jusqu'à Etampes.





Collection Paul Allorge, Montlhéry. Série C.1 2

Edition Poupelard

15. **Athis-Mons** (S.-et-O.). — Station du Chemin de fer de Paris à Orléans, à 20 kilomètres de Paris

DOUBLEMENT DES VOIES DU RESEAU D'ORLEANS ENQUETE PARCELLAIRE DU 21 JANVIER 1902

Le Conseil municipal de la commune d'Athis-Mons, vu les modifications introduites dans les dispositions projetées par les plans et états parcellaires, ayant pour objet, en ce qui concerne la commune d'Athis-Mons :

- 1° d'exhausser et d'élargir le passage inférieur de la station ;*
- 2° de construire un passage souterrain pour les voyageurs ;*
- 3° de dégager les abords de la station, en expropriant les parcelles 56 et 57 ;*

4° de prolonger jusqu'à la Seine la déviation de l'avenue de Seine ; présente les observations suivantes, pour être déposées à l'enquête supplémentaire ouverte à la Sous-Préfecture de Corbeil du 21 au 30 janvier courant.

...

● En semaine, la place de la gare était calme. Il y avait quelques commerçants ; quelquefois, un manège s'installait et un bal était organisé. En début et en fin de journée, la place s'animait.

● On partait en bande à la gare pour prendre le train de 7 h du matin ; on rentrait à 8 h du soir. On montait la côte agréablement. Pour la descendre le matin, je me souviens... c'était à celui qui irait le plus vite. Mon frère attrapait « la môme haricot » (on l'appelait ainsi tant elle était mince) et il l'entraînait à toute vitesse.

En arrivant à la gare, quelques-uns échangeaient les sabots qu'ils avaient portés pour venir des lotissements, contre des souliers propres. Ils les laissaient sous les bancs de la salle d'attente. C'était vers 1925.



Athis-Mons - La Gare

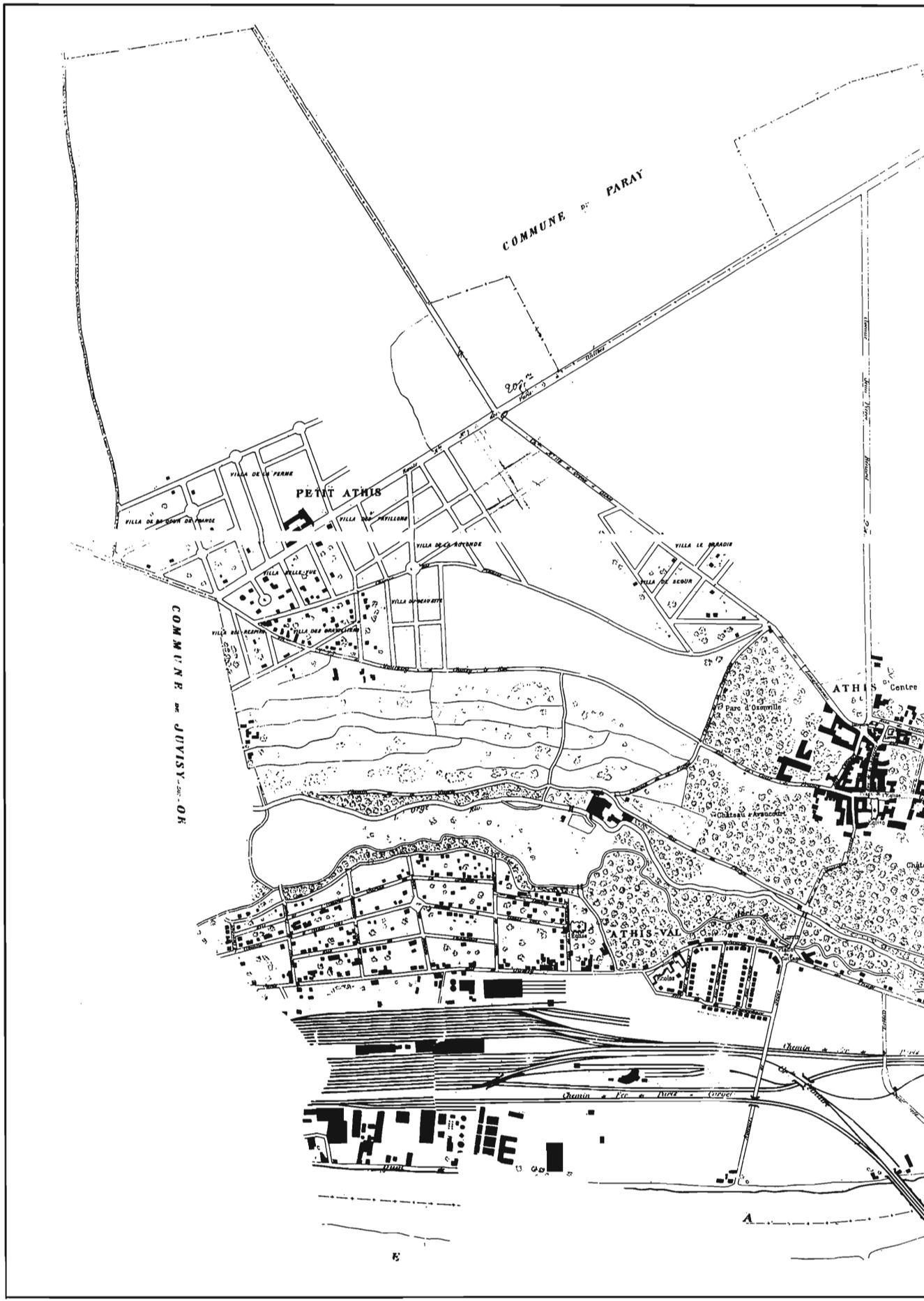
Mme Noir - Aux délices des Pêcheurs



ATHIS — La Poste.

Edwin S. Colard

La poste principale était située Grande-Rue, dans le vieux village d'Athis. Une annexe a été ouverte place de la Gare. Le bâtiment existe toujours, à l'entrée de la rue Edouard-Vaillant.



COMUNE DE PARAY

PETIT ATHYS

COMUNE DE JUVISY-OR

ATHYS Centre

ATHYS-VAL

PLAN DE LA COMMUNE

D'ATHIS-MONS

dressé par M. BARON Mairie, Conseiller Municipal

1913

Légende

-  Limite du Territoire
-  Ventes Ferrées
-  Sentiers
-  Bâtimens communaux ou publics

Echelle
1:10000 0^m03 pour 100^m



Le long du quai de Seine...

De nouvelles industries

Par les facilités de circulation qu'elle offre, la Seine attire plusieurs industries qui s'installent entre le fleuve et la voie ferrée d'Orléans. L'instituteur communal, en 1899, énumère ainsi, dans l'ordre de leur installation :

1890 – un entrepôt de pétrole,

1892 – une fabrique de produits pharmaceutiques (pilules, dragées, granulés), qui ferme en 1896,

1896 – la Société Immobilière et Industrielle du Midi, qui fabrique des fûts métalliques pour le transport des liquides inflammables. Les gens appellent l'usine « les bidons »,

1898 – un atelier de réparation de vieilles machines,

1899 – la Société de « Malt Kneip », établissement de préparation et de torréfaction de l'orge, pour la fabrication d'un succédané du café,

1899 – un établissement de chaudronnerie neuve.

En 1900, ces établissements occupent ensemble 400 ouvriers en moyenne durant toute l'année.

Plus tard, on trouve également une usine d'hydravions puis d'avions et une usine de produits chimiques, baptisée « *vert de gris* ».



- Comme le commerce de mon père ne suffisait pas à faire vivre la famille, mon père entra aux entrepôts de charbon du quai de Seine, où un camarade beauceron travaillait déjà. Il était livreur. Il allait chaque jour dans toute la région (jusqu'à Arpajon, Moissy) livrer les sacs de 50 kg chez les particuliers qui avaient passé commande. A l'aller, il marchait à côté du cheval,

une jument blanche, qu'on appelait « Bijou », d'une grande douceur. Il ne voulait pas la fatiguer. La charrette était pleine à ras bords. C'était une petite voiture à deux roues, dont la partie arrière s'abaissait de telle façon qu'il soit facile de charger les sacs directement sur le dos. On appelait la voiture « une flèche ».

Ils étaient trois livreurs. Ils faisaient de bonnes journées, car en plus du salaire, ils touchaient des pourboires.

Mon père mettait l'argent dans une petite bourse, qu'il vidait tous les soirs devant ma mère.

Son camarade beauceron tenait lui aussi un café sur le quai de Seine, à côté de l'entrepôt : « Aux Trois Entêtés ». Il avait son enseigne au dessin qui était peint : un âne, tiré d'un côté par le cou, de l'autre par la queue par deux hommes entêtés !

L'entrepôt appartenait à M. Séjourné, qui fut maire pendant quelque temps (1). Les péniches venaient de loin, de Hollande et de Belgique. Elles étaient tirées par plusieurs remorqueurs. Pendant le temps du déchargement, le personnel des péniches restait à terre et je me souviens d'une idylle qui s'est terminée par un mariage entre le capitaine des remorqueurs et une jeune fille qui venait livrer des marchandises « Aux Trois Entêtés » !



Les entrepôts de charbon avant la guerre de 1914

- J'ai commencé à travailler aux Pétroles à Athis. On recevait le pétrole du Havre par les péniches. On faisait l'essence d'avion et l'essence ordinaire. En réalité, c'était la même essence, seules les étiquettes changeaient ! Ce pétrole était mis dans des cuves sous la surveillance d'un chef de quai. Ensuite, il fallait remplir les bidons.

J'ai fait plusieurs postes. J'ai été entre autres à l'essayage des bidons. On mettait de l'eau, il fallait voir si ça fuyait. Les mauvais, on leur mettait une croix blanche et on en faisait des piles de 45. Le travail était dur ; quand on faisait 175 F à la quinzaine, c'était beau (en 1928). Quand on demandait quelque chose au patron, on se faisait enguirlander. J'ai travaillé là de 1917 à 1932. Je suis partie à cause d'un différend avec mon employeur. Je n'avais pas été d'accord sur un travail qu'il me demandait. Je ne sais plus quoi exactement. On est allé aux prud'hommes et j'ai perdu. Je n'ai pas été licenciée, mais c'est moi qui suis partie.

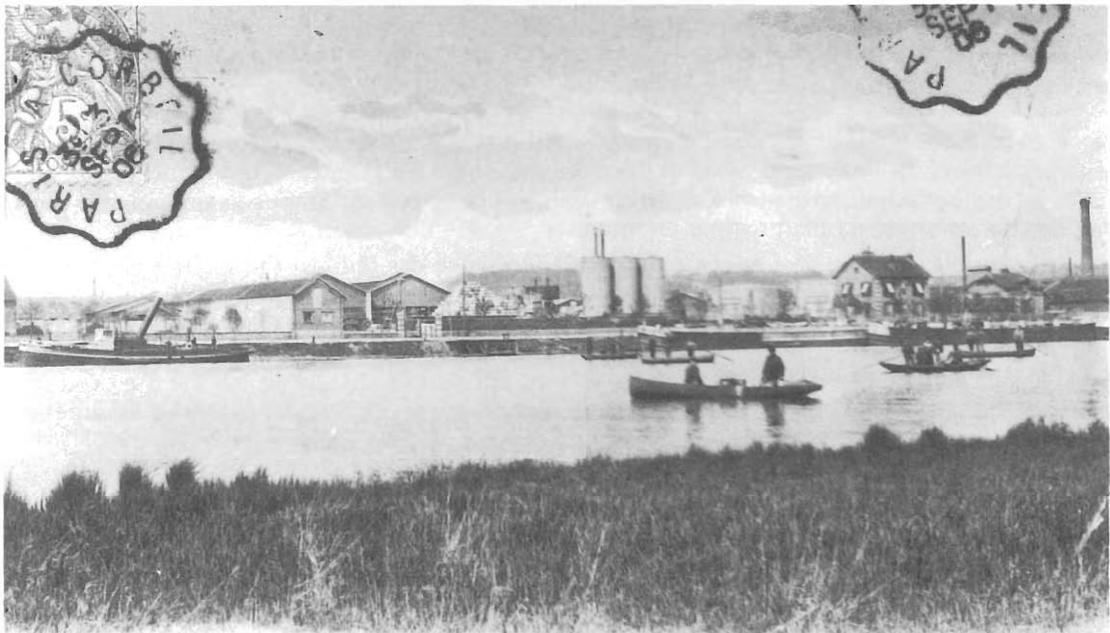
- J'ai travaillé aux Bidons pendant la guerre de 1914 ; mon père s'y trouvait déjà. Je me souviens des grandes feuilles de tôle que l'on passait dans les machines pour les transformer en bidons de 50 litres. Le travail aux machines était dangereux et il y a eu des mains coupées. Il y avait quelqu'un qui débosselait les bidons. Mon père, lui, s'occupait des bains. Il était chef de bains. Il fallait passer les bidons dans un bain d'acide, puis dans un bain de zinc. Quand le soir, on voyait du côté de l'usine, une fumée blanche (produite par le zinc), on savait que mon père serait en retard, qu'il avait des ennuis... les cuves se perçaient quelquefois sous l'effet des acides.

(1) 1912 - 1919

Les bidons passaient ensuite au bain d'eau, pour voir s'ils étaient bien étanches. C'était souvent des femmes plus âgées qui tenaient ce poste. Moi, je soudais où ça fuyait. On passait d'abord un acide avant de souder. Ensuite on mettait des estampilles avec des marques ovales. On était plusieurs à ce travail.



Athis-Mons - Pont du Chemin de fer - Bords de l'Orge



Juvisy - Bord de la Seine
Petrole Maison Deutsch - Société Industrielle du Midi. - Les Bidons.

Collection Bedu, Café des Deux Gares.

Une des premières usines d'aviation...



Le « Payen P.A. 49 », premier avion à aile delta à réaction

C'est sur un terrain appartenant aux Fils A. Deutsch (de la Meurthe), au lieu dit « Les réages tortus de la Marelle », le long du quai à Athis-Mons, que s'installent en avril 1910 les Chantiers Tellier, pour la construction de bateaux et d'hydravions. Le fleuve, tout proche, permet de faire tous les essais nécessaires.

L'année suivante, en mars 1911, l'affaire passe à M. Deperdussin qui construit des avions ; le plus célèbre est le CE 1913, créé par l'ingénieur Beche-rou, qui dépasse le premier les 200 km à l'heure. Au début de la guerre, Armand Deperdussin, par suite d'une aventure financière malheureuse, abandonne l'usine à la SPAD (Société pour l'Aviation et ses Dérivés), qui lance les fameux S 7 et S 13, chasseurs de la première guerre mondiale.

Le premier septembre 1919, Louis Charles Blériot, Ingénieur des Arts et Manufactures, vainqueur de la Manche en 1909, reprend le bail après la liquidation de la Société SPAD. En 1930, le constructeur Raymond Bratu réalise deux trimoteurs de transport public, dont la particularité est d'être propulsés par trois moteurs disposés dans le même axe. Par la suite, un de ses ingénieurs, Monsieur Payen⁽¹⁾ reprend l'usine qu'il garde **jusqu'en 1959**. C'est là qu'il construit, en 1951, le premier avion à aile delta du monde « le Payen Pa 49 Delta », qui est aujourd'hui exposé au Musée de l'Air du Bourget.

(1) M. Payen est originaire d'Athis-Mons. Sa vocation pour l'aéronautique est née très tôt, ses parents étant déjà passionnés par les meetings aériens de Port-Aviation à Viry-Chatillon.

Entré chez Bratu en 1930, il dessine son premier avion en 1933 pour la Coupe Deutsch de la Meurthe.

Le Cottage

De nombreux provinciaux viennent travailler au Chemin de Fer d'Orléans. Une grande partie de la gare de triage de Juvisy s'étend sur le territoire d'Athis, avec ses nombreux services : service de la voie, de la traction, de l'exploitation et de l'entretien. Ils occupent chacun au moins 200 personnes.

C'est alors que se crée à Athis-Mons un premier lotissement avec la « Société du Cottage d'Athis », formant un quartier autour d'une place, avec trois rues, les rues Carnot, Jules Simon et d'Orléans. Moyennant un loyer modeste, les familles de cheminots s'installent dans de petites maisons mitoyennes.

En 1923, la construction du lotissement est amortie et les maisons, vendues avec priorité d'achat aux occupants. La Société du Cottage d'Athis est alors dissoute, mais le nom de « Cottage » reste pour désigner le quartier. C'est une petite cité pleine de vie, avec ses commerces, ses cafés-restaurants, son lavoir et, plus tard, ses bains-douches.

Plusieurs fois par an, les commerçants organisent de petites fêtes, avec manège, troupe théâtrale, jeux et courses auxquelles participe la jeunesse du pays.



Actuellement, place de Lattre de Tassigny

Le quartier du Cottage est relié au vieux village par le chemin de la Forge, qui emprunte successivement le pont sur le Mort-Rû, puis le pont sur l'Orgé, dont il longe le cours, avant de grimper dru en direction de l'actuelle poste. Il fallait bloquer les roues des charrettes pour permettre aux chevaux de se reposer à mi-pente.

Un raccourci permet aux piétons de monter directement au vieux village, pour se rendre notamment à l'église ou à la mairie ou bien encore, avant la guerre de 1914, à l'unique école. C'est le chemin de la « Vieille Montagne ».

- Mon oncle avait conseillé à mon père d'ouvrir un petit café. Mais au début il n'y avait personne et ma mère pleurait souvent. Elle avait 20 ans. Un jour, deux messieurs du chemin de fer sont entrés pour goûter le vin et ont dit à mon père : « Le chemin de fer à l'intention de construire un petit cottage pour les ouvriers. Pourriez-vous éventuellement faire des repas et aussi loger quelques personnes ? ». Le mot « cottage » était lancé. C'était en 1899.

- Il y avait une petite cité de pavillons construits pour les habitants qui travaillaient au chemin de fer. Ils étaient nombreux, car l'entretien des locomotives demandait beaucoup de travail. Les gens venaient de province (Creuse, Corrèze, Bretagne). Quatre ou cinq maisons seulement avaient les wc à l'intérieur ; pour les autres, c'était une petite cabane au fond du jardin et je peux vous assurer que nous avions une terre bien grasse et que les poireaux étaient magnifiques ! C'était malgré tout la preuve d'une pauvreté manifeste.



Les bains-douches place du Cottage (vers 1925)

- Vers la place du Cottage, il y avait déjà un pont. Au pont : une petite maison, récemment démolie, un bateau-lavoir, des douches, une baraque (qui servait à remiser des barques en fer qui s'emboîtaient les unes dans les autres et qui servaient au moment des inondations). Il y avait aussi un gros orme avec une plaque, qui marquait le niveau des inondations. En 1910, il y eut deux mètres d'eau à cet endroit !

La côte d'Avaucourt n'existait pas. Elle a été construite de 1930 à 1935. On empruntait le chemin de la Vieille Montagne ou le Chemin des Forges, qui se poursuivait dans la rue Jean Baptiste de La Salle. C'était un chemin très pentu.

INSTALLATION DE BORNES-FONTAINES A ATHIS VAL

Conseil municipal 10.4.1926

Le Maire donne lecture d'une pétition signée d'habitants d'Athis Val, demandant l'installation de bornes-fontaines. Ils demandent au conseil de bien vouloir émettre un avis favorable à l'installation de deux bornes-fontaines.

Le conseil municipal, considérant que l'on doit faire l'impossible pour satisfaire la population, charge le maire de se mettre en rapport avec la Compagnie Générale des Eaux, pour demander l'installation des deux bornes-fontaines demandées.



C'est en 1913 que le Val est doté d'une église, Notre-Dame-de-Lourdes, érigée en paroisse le 23 décembre de la même année, avec pour curé, l'Abbé Villain. Quelques années plus tard, Lambert, peintre de la région, orne les murs intérieurs de fresques qui connaissent une certaine célébrité. Il avait choisi ses modèles parmi la population du quartier.

L'église est détruite lors du bombardement du 18 avril 1944. Seule, la statue de la Vierge demeure indemne dans les décombres.

Grâce au courage et au dévouement de l'abbé François Laurent (+ 1982), si actif dans l'aide aux sinistrés en 1944, une nouvelle église est bientôt reconstruite. Inaugurée le 1^{er} mai 1954, dix ans exactement après la destruction de la précédente, elle est dédiée à la Vierge, sous le vocable de « Notre-Dame-de-la-Voie » en souvenir des cheminots dont elle reste la patronne. La Vierge, sauvée du bombardement, est dans le jardin qui entoure l'église.



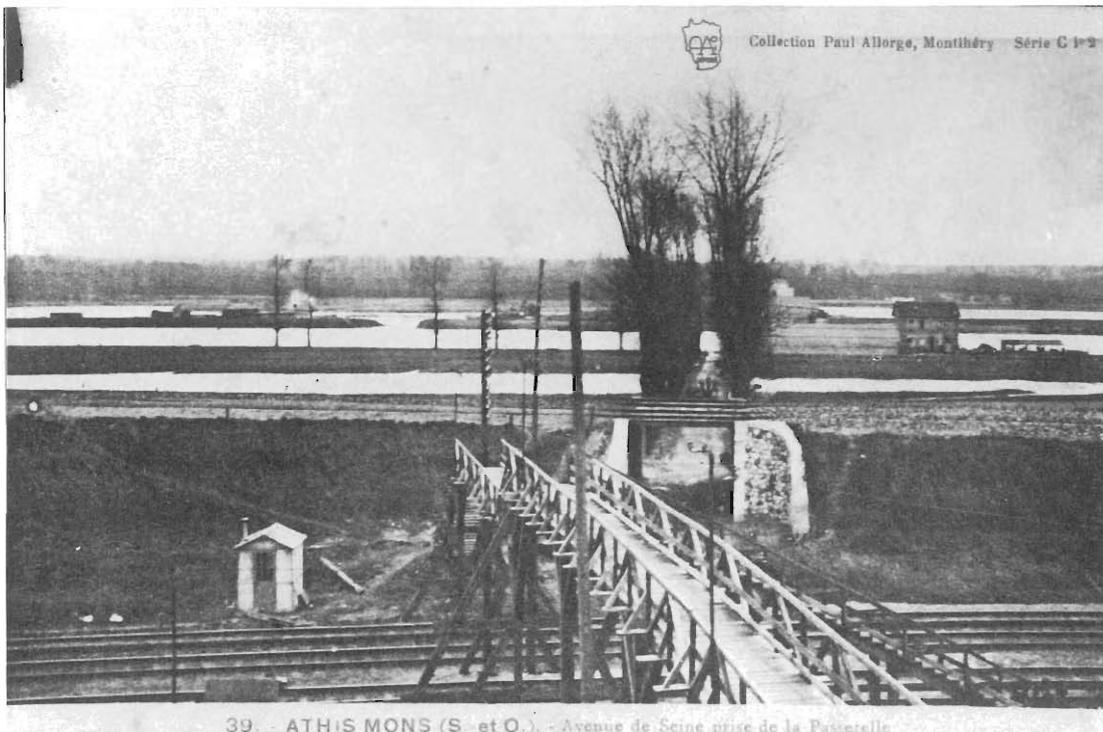
De chaque côté de la rue, les maisons sont construites en lotissement, comme dans les rues voisines.

- Les maisons étaient mitoyennes, elles comportaient chacune trois pièces, une cuisine, une grande salle à manger et une chambre. Les wc étaient au fond du jardin. Nous étions éclairés au gaz et la cuisinière marchait également au gaz. On alimentait le compteur avec deux pièces de bronze, de 10 centimes je crois. C'était très pratique. Ma mère pouvait mettre le pot au feu avant de partir au travail ; quand les deux pièces avaient fait leur temps, le compteur s'arrêtait et le gaz aussi. Une fois par mois, un agent passait récupérer les pièces et calculer la consommation, pour établir la facture. On payait et il rendait les pièces, pour qu'on puisse alimenter le compteur. Ceci se passait encore après la guerre de 1914.

- Je suis arrivée à Athis-Mons en 1909, à l'âge de deux ans. Nous habitions avec mes parents rue de Juvisy (près du tabac le Narval). Cette rue allait de la place du Cottage à la gare de Juvisy. Il n'y avait pas le confort dans cette maison : nous nous éclairions à la lampe à pétrole et nous allions chercher l'eau à la fontaine.

- Notre rue s'appelait « rue de Juvisy » à l'époque. Nous avions tous les commerçants : un familistère, l'épicerie Durant, une autre épicerie « la Ruche », le boucher Gabriel, le boulanger Ganet, la crèmerie et le pharmacien. Notre coin était intime et gai. Deux bistrots, tous deux sur la place du Cottage, faisaient également hôtels.

- La place du Cottage était animée. Les commerçants donnaient des fêtes. On faisait venir un manège que des chevaux faisaient tourner. Des saltimbanques montraient quelques animaux savants. C'étaient toujours les mêmes familles qui venaient d'année en année. On voyait leurs enfants grandir. Ils s'installaient toujours auprès du gros orme. Le dimanche, on organisait aussi des courses auxquelles participaient les jeunes gens du pays. Quelquefois venait une vraie troupe théâtrale, comme celle d'Ablon, qui jouait de bonnes pièces.



39. - ATHIS MONS (S - et O.) - Avenue de Seine prise de la Passerelle.

L'avenue de Seine conduisait directement de la place du Cottage au quai.

- Avenue de Seine (actuellement rue du Maréchal Juin), une passerelle en bois permettait de traverser les voies de la ligne de la gare de Lyon. Un peu plus loin, l'avenue de la Bourbonnais, appelée la côte à Balot, du nom du garde-barrière ; derrière, se trouvait un grand terrain de foot-ball et, à côté, un terrain vague.

- Quand j'étais petite fille, après la guerre de 1914, je me souviens des promenades qu'on aimait faire le long de l'avenue de Seine, jusqu'à la Seine. Il fallait emprunter une passerelle, qui enjambait les voies et qui avait été prolongée quand la quatrième voie avait été faite. Ce chemin était agréable, avec des haies d'aubépine et d'acacias, des champs de blé où nous allions glaner après la moisson.

Un quartier résidentiel...

Le coteau

Proche de la gare, le coteau qui domine la vallée de la Seine et qui fut, jusqu'en 1890, le domaine de la vigne et des jardins, est peu à peu construit par de riches Parisiens qui cherchent des résidences d'été et de week-end. Beaucoup viennent plus tard y prendre leur retraite. La Seine, toute proche, offre à l'époque de nombreux attraits qui ont inspiré, comme la Marne, quelques peintres et chanteurs.

Ce quartier existe toujours, tel qu'il était. Son relief accusé, ses grands arbres, les belles propriétés lui confèrent un aspect particulier et de nombreux sentiers piétonniers permettent de profiter de la vue sur la Seine.

- Mes parents habitaient Paris. Ils sont venus ici pour ma santé. J'avais tout le temps de la bronchite et le médecin leur avait conseillé les bords de Seine, avant que celle-ci ait traversé Paris. C'était en 1912. J'avais 9 ans. Il est vrai que je n'ai plus jamais été malade. La plupart des maisons appartenaient à des Parisiens qui venaient pour l'été. Toutes les maisons avaient été construites autour de 1900. On comptait de belles propriétés, celle de Cadet le marchand de poêles ou le Moulin à Vent par exemple.



A. Desnoë, album

ATHIS-MONS — La Place de la Gare et la Rue du Coteau



L'allée Constance descend du vieux Mons vers la rue Caron, dénommée ainsi depuis 1921 (auparavant rue du Coteau), non sans la réticence de quelques-uns.

Monsieur Caron était un riche Parisien qui habitait la propriété ci-dessus. Il était devenu conseiller municipal. Constance était le nom de son épouse.

Pétition rue Caron

Conseil municipal 6.1.1924

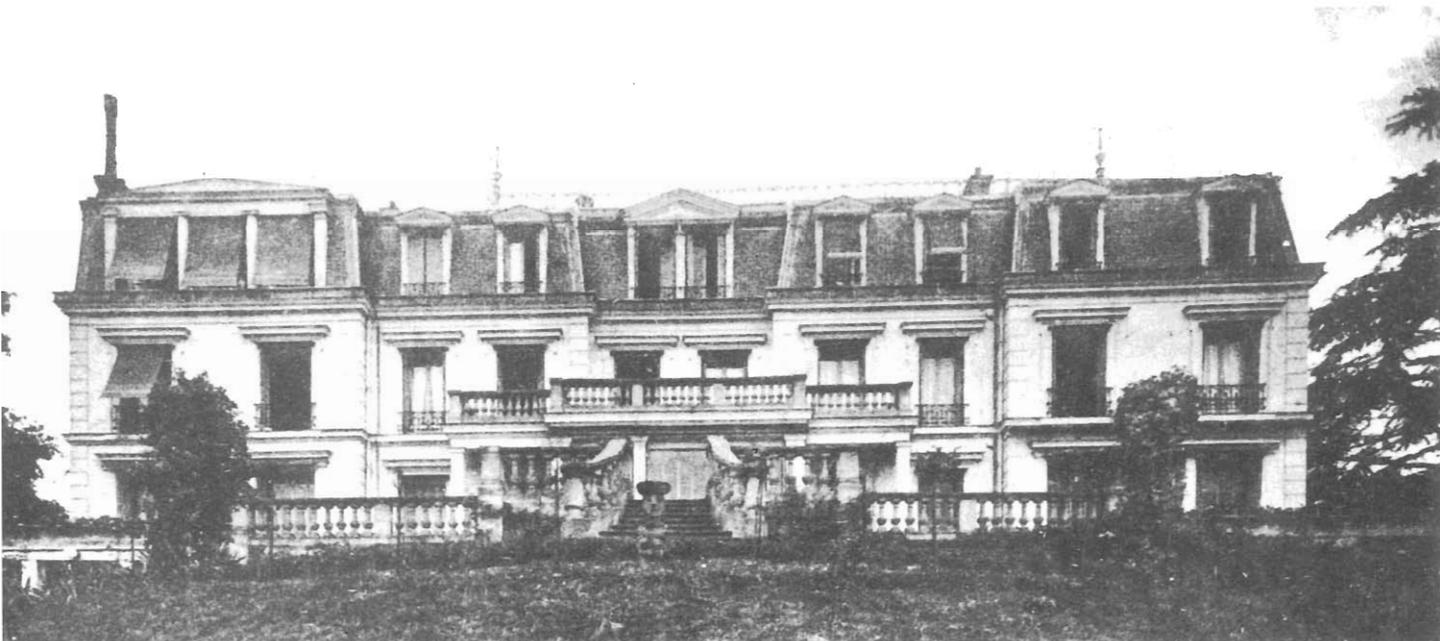
Monsieur le Maire soumet au conseil une pétition protestant contre la nouvelle dénomination de la rue du Coteau, qui par décret du 16 septembre 1921 a reçu la dénomination de rue Caron.

Le conseil municipal

considérant que cette nouvelle dénomination a été demandée par le Président de la Société de Secours Mutuels, au nom de tous ses membres, après en avoir délibéré

rejette à l'unanimité la pétition protestant contre la nouvelle dénomination donnée à cette voie publique.

ATHIS-MONS (S. et O.) - Les Charmilles - Façade de la Clinique - Vue du Parc



Les lotissements

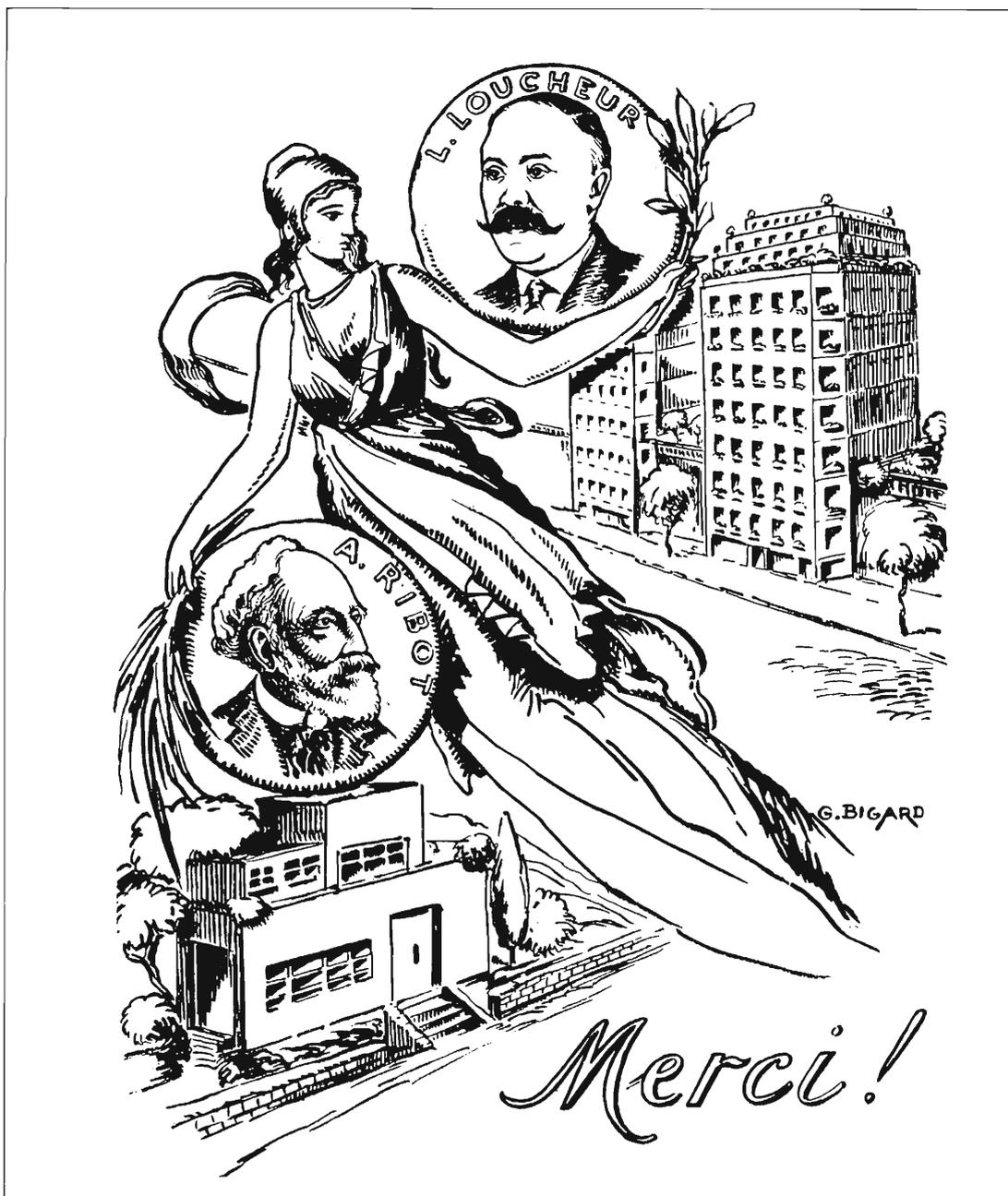
Mis à part le quartier ouvrier du Val, les premiers lotissements se développent timidement : en 1908 la villa des Gravilliers, îlot triangulaire de 3 712 m², isolée au milieu des champs le long de la Nationale 7 ; en 1911, la villa Montmorency dans le Val, la villa du Paradis. C'est le début de l'ère des lotissements de pavillons à jardinet (15 ha de lotis en 1914).

C'est au lendemain de la Grande Guerre et jusqu'aux années de crise économique que s'inscrit la grande poussée des lotissements (1923 - 1932). Aux résidences secondaires des Parisiens aisés s'ajoutent alors, de plus en plus nombreuses, les habitations principales d'ouvriers et de petits employés travaillant dans la capitale.



Il s'agit d'un groupe d'ouvriers d'une petite fabrique d'instruments de chirurgie installée 29 rue des Gravilliers à Paris. Ils constituent une société pour acquérir un domaine qui se vend par lots autour de la ferme du Petit-Athis près de la RN 7. C'est en 1897. Les premières maisons se construisent en 1908. En 1911, les « Gravilliers » ont 75 habitants (tiré de Louis Brunel « la Villa des Gravilliers, premier lotissement d'Athis-Mons », dans le bulletin de la SESAM n° 7 - 1950).

L'expansion urbaine, spontanée, anarchique s'exerce en fonction des intérêts privés de la spéculation foncière. A Athis, bien que ralentie par l'attachement des Chodron de Courcel à leur patrimoine foncier, l'urbanisation gagne peu à peu les terres de culture dans le Val comme sur le plateau. Elle correspond à une **crise de croissance de la capitale** (arasement des fortifications



Couverture de la « Revue mensuelle de l'Habitation populaire », organe de la Fédération nationale des coopératives d'H.B.M. juin 1932.

de 1919 à 1931) ; les provinciaux affluent, victimes de l'exode rural et de la guerre (veuves, anciens combattants, orphelins) ou attirés par la journée de huit heures. Or, louer un meublé à Paris expose les petites gens aux menaces d'expulsion et à des loyers très élevés ; ces mal logés cherchent leur salut en banlieue, à 20 ou 30 minutes de Paris par le train. Ils construisent des pavillons individuels. « *Tous proprios* », **ces mal logés deviennent des « mal lotis »**.

De grosses sociétés immobilières achètent alors des terres de culture aux gros propriétaires athégiens : Baron de La Caze, 60 ha ; Comtesse Thibaut de Rohan-Chabot, Monsieur Roubourdin, 30 ha. Elles réalisent les deux tiers des bénéfices, en revendant les lotissements à des sociétés mutuelles d'épargne, dix fois plus cher que le prix de la valeur foncière de la terre.

Les lotisseurs se déchargent sur l'acheteur-propiétaire du soin des travaux de voirie ; le mal loti, incapable de subvenir à ces frais nouveaux, attend huit à dix ans, sans rues, sans égouts, sans eau courante, ni électricité, ni gaz domestique. L'urbanisation, dépourvue de plan d'ensemble, reste tributaire des aléas des spéculations des promoteurs. La boue l'hiver et le manque d'eau l'été, l'éloignement de la gare, de l'école, de l'église sont des réalités quotidiennes.

Devant tous les abus, l'Etat doit donc intervenir. En 1924, une loi oblige les lotisseurs à déposer un projet d'aménagement à la mairie et à réserver un quart de la surface totale à la voirie et aux services publics. Ambiguë et facilement tournée par les sociétés immobilières, cette loi ne peut mettre fin à une période d'improvisation et d'anarchie, à la faveur de laquelle les lotissements défectueux continuent : en 1928, 128 ha - soit 16% de la commune d'Athis - sont en lotissements, avec une surface moyenne de 485 m² par lot.

A la veille des élections de 1928, le ministre de l'Intérieur, Albert Sarrault, visite plusieurs lotissements à Athis-Mons ; c'est sur des planches qu'il doit traverser les rues, au milieu d'une mer de boue. Aussi, deux initiatives décisives sont-elles prises par l'Assemblée :

La loi Sarrault (15 mars 1928). Sur les lotissements défectueux commencés avant 1924, l'Etat doit supporter 50% des travaux de voirie ; le reste, avancé par une caisse départementale des lotissements défectueux, est remboursable par des **associations syndicales de mal lotis**, en 10 ans avec intérêt de 4%. A Athis, les 32 sociétés d'épargne font alors place à sept associations syndicales de mal lotis ; parmi les plus importantes : l'Orme Robinet (52 ha et 860 lots) ; les Epinettes (56 ha et 500 lots) ; les Noyers (18 ha et 400 lots) ; les Froides-Bouillies (13 ha et 300 lots).

La loi Loucheur (13 juillet 1928). Elle prévoit des prêts à 2% de la Caisse de Crédit Immobilier (réduits à 0,5% par des subventions communales et départementales) sur 40 ans, pour la construction de logements à bon marché. Des subventions sont prévues pour l'achat du terrain.

Ces deux mesures, limitées mais efficaces, assurent à Athis-Mons un équipement à peu près satisfaisant à partir de 1933. Les frais, à la charge des lotis, doublent néanmoins le prix d'achat du terrain : les taxes syndicales s'élèvent en moyenne à 400 F par an (deux semaines de salaire pour un ouvrier). Avec la crise économique (5,5% de chômeurs secourus dans la population active athégienne en 1936), les retards de paiement se multiplient. Sans aller jusqu'à la grève antifiscale de Savigny en 1936-1937, les lotis protestent contre les modalités de perception et d'utilisation de ces taxes.

- Nous nous sommes mariés, nous avons économisé et avons acheté cette petite maison en bois en 1925 à Athis-Mons. Elle coûtait 11 000 F. On la payait à tempérament. Ces maisons étaient fabriquées près d'ici dans une menuiserie. Elles étaient à double paroi. On ne rigolait pas tous les jours à l'époque. Les rues n'étaient pas faites. Quand le laitier passait, les roues faisaient des ornières, on avait peur que la voiture se renverse.



Une rue de lotissement en 1929 (tiré de Jean Bastié : « Croissance de la banlieue parisienne »).

- Je me souviens que ces gens mal lotis avaient deux paires de chaussures pour aller travailler : des sabots qu'ils quittaient en arrivant sur le RN 7 et qu'ils laissaient au café qui faisait le coin de la rue Camelinat, des chaussures propres pour travailler. Le soir, en revenant, ils s'arrêtaient boire un coup en reprenant leurs sabots. Ce brave bistrot a fait fortune. D'autres laissaient leurs chaussures à la gare avant de prendre le train ; ils les retrouvaient toujours le soir.

- Chez les Frères, nous donnions deux ou trois séances récréatives par an au profit des mal lotis, pour les aider à effectuer les travaux nécessaires (c'était entre 1920 et 1930).

- Le terrain n'était pas cher, 6 F le m². Mais il n'y avait rien, ni la voirie, ni l'eau, ni l'électricité, ni les égouts. Il y avait six sociétés, gérant chacune 120 lots, mais il y a eu des abus de confiance. Des noms étaient fictifs, le prix des lots montait exagérément. Heureusement, on s'en est aperçu, sinon on aurait fait faillite. J'ai été nommé Président des sociétés de lotissement (de 1924 à 1935).

On ne pouvait pas construire. La loi de 1935 interdisait de construire sans réhabilitation du terrain. Nous nous sommes démenés, dans les Ministères, les Administrations. On venait les week-ends et l'été pour jardiner, mais c'étaient des terrains très marécageux et l'eau stagnait souvent malgré les travaux et l'assainissement réalisés. C'est un cousin charpentier qui est venu construire notre maison, deux pièces en bois, où nous venions passer l'été. Nous l'avons peu à peu agrandie.



RECLAMATION LOTISSEMENTS

Conseil municipal 14.8.1925

Le maire donne lecture d'une réclamation de petits propriétaires des sociétés, villa du Bol d'Air, villa Lion de Belfort, qui se plaignent de la vente des terrains, car l'eau ne s'écoule pas normalement.

Le conseil décide de transmettre cette réclamation à Monsieur l'agent voyer cantonal pour études.

• Depuis 1923, j'habite Athis-Mons. Avant nous logions à Paris, mais mon mari avait besoin de beaucoup d'air. Il avait été blessé à la guerre de 1914 et trépané ; et puis les Parisiens avaient envie d'aller à la campagne. Mon mari travaillait à la Samaritaine. Il a su par des collègues qu'on vendait des terrains en lotissements à Athis-Mons (c'est ce qui explique qu'il y a beaucoup de « Samaritains » ici). Nous sommes venus voir et nous avons acheté un terrain en 1923. Les lotissements s'étaient faits en 1918, tout de suite après la guerre. Avant c'étaient des champs, qui appartenaient à la Ferme de Champagne (actuellement une maison pour enfants en difficulté). Les surfaces des terrains faisaient autour de 420 m². On payait à la semaine, 20 F par mois. Nous avons payé jusqu'en 1927. On avait construit une petite cabane, où nous venions passer les fins de semaine, comme les voisins. Il y avait une bonne ambiance. Tout le monde jardinait et nous emportions des légumes et des fruits pour la semaine. Les fruits étaient plus beaux que maintenant ; ils n'étaient pas pollués par les avions. Nous sommes juste sur leur passage.

En 1927, nous avons pu faire construire une maison et nous sommes venus habiter ici. Nous n'avons eu l'électricité qu'en 1928, mais on a attendu l'eau et le gaz jusqu'en 1932. On allait chercher l'eau au puits, à 19 mètres de profondeur.

Quelquefois les promoteurs revendent à des sociétés mutuelles d'épargne. Ces dernières, quand elles ne sont pas présidées par des auxiliaires des promoteurs, sont administrées par de vrais défenseurs de la coopération ouvrière. Cet état d'esprit mutualiste (aux racines fouriéristes et proudhoniennes) se retrouve dans le nom des rues nouvelles : rue de l'Avenir, de la Concorde, de la Fraternelle, de la Mutualité, de la Prévoyance, etc. avec le nom des mutuelles elles-mêmes (les Rossignols, les Violettes). **C'est à un profond renouvellement de la toponymie que nous assistons.**

ATHIS MONS (S.-et-O.) — Rond-Point de Lilas



La Route Nationale 7

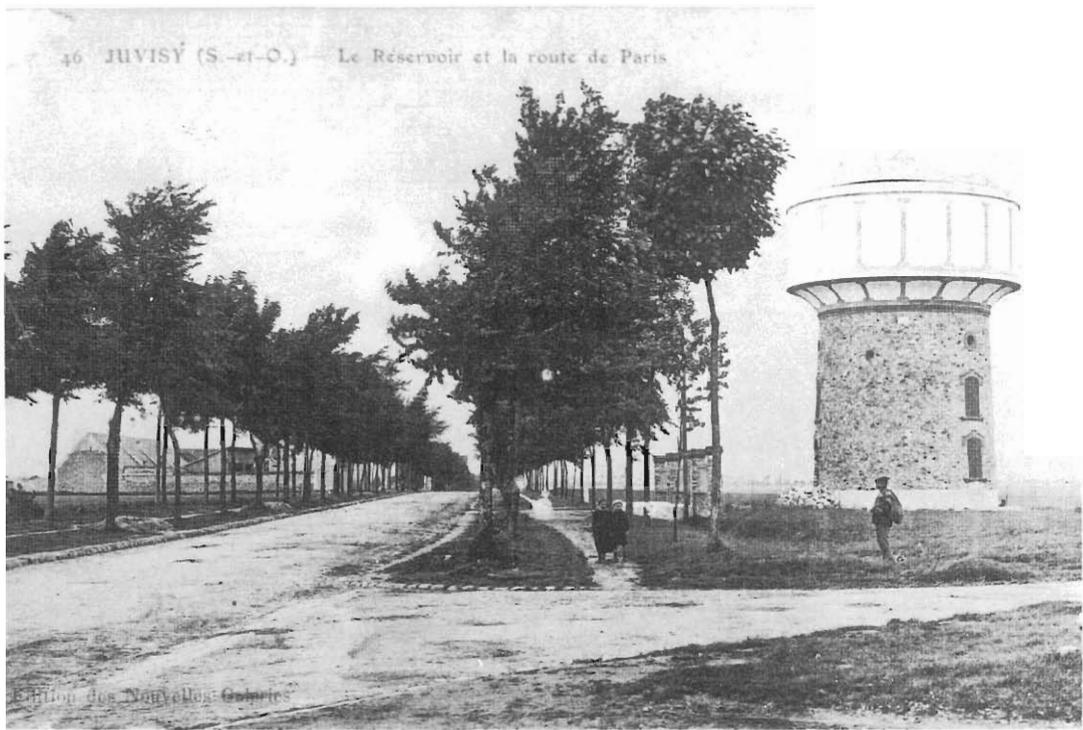
La grande route de Paris à Fontainebleau a joué un grand rôle dans l'histoire de la région. Sortant de Paris par la Porte Sainte-Genève, elle suivait la rive gauche de la Seine, passait à l'ouest d'Ivry, traversait Villejuif où elle grimait sur le rebord du plateau ; délaissant sur le côté Mons et Athis, elle gagnait Juvisy où elle franchissait les marais de la confluence Seine-Orge. Conduisant d'abord jusqu'à Essonnes, elle atteignait Fontainebleau, selon le tracé actuel, dès la fin du Moyen Age, puis plus tard Lyon. **C'était le grand chemin royal de Paris à Lyon, par le Nivernais et le Bourbonnais.** Il existait une autre route par la Bourgogne, qui quittait Paris par la rive droite de la Seine.

Outre qu'elle servait jusqu'en 1789 les nombreux déplacements du roi, de sa cour et des officiers royaux jusqu'à Fontainebleau, elle permettait l'approvisionnement de Paris, faisant naître une foule d'activités, auberges, relais de chevaux, relais de poste. L'hiver, la route héritait du trafic de celle de la rive droite de la Seine, souvent inondée entre Charenton et Villeneuve-Saint-Georges.

Venant de Paris, les deux étapes importantes étaient celles de Villejuif et de Juvisy, à la Cour de France. Entre les deux, le relais isolé de la Vieille Poste.

La Nationale 7, au début du siècle, reste une large avenue aux accotements tapissés de plaques d'herbe, fréquentée par les charrettes, les chars à banc et les promeneurs du dimanche. Depuis 1829, un service d'omnibus existait deux fois par jour entre Paris et Ris-Orangis, via Villejuif, prolongé jusqu'à Corbeil en 1841. Mais les habitants d'Athis-Mons, groupés alors dans le Val ou sur le rebord du plateau, avaient intérêt à prendre le chemin de fer, dont la station d'Athis a été ouverte en 1841.

C'est après la guerre de 1914 que le trafic augmente, les lotissements amènent en effet une population nombreuse et les transports en commun se développent. Un service de taxis assure des liaisons pratiques avec Paris ; les voitures partent dès qu'elles ont fait leur plein de passagers. Il faut attendre les environs de 1925 pour que les « Transports en Commun de la Région Parisienne » (TCRP) proposent un service de cars régulier, longtemps boudé par les Athégiens en raison de la cherté des tarifs (en 1936, 18,50 F la carte jusqu'à la Porte d'Italie). Les interventions auprès de la municipalité de l'époque se multiplient, pour obtenir de meilleures conditions. Par ailleurs, avec le développement de l'automobile, le passage de voitures particulières est de plus en plus fréquent. Si la N 7, à la veille de la dernière guerre, n'est pas la grande voie que nous connaissons aujourd'hui, la circulation commence à être dense. Des accidents se produisent même et une stèle est élevée à la mémoire du premier tué.

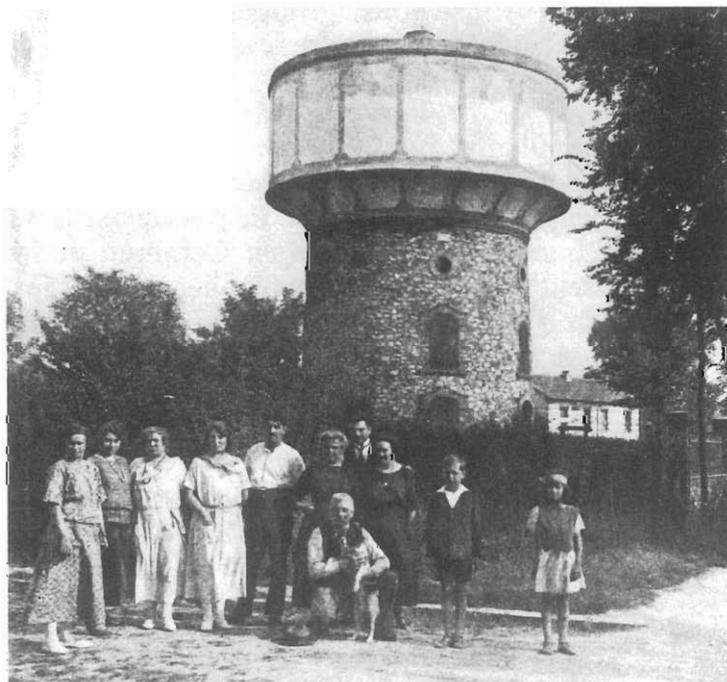


C'est à l'époque un paysage typiquement campagnard, avec ses immenses champs de blé, de betteraves et de pommes de terre, où les enfants d'Athis vont glaner à la saison. Peu de maisons, hormis les vieux bâtiments de la ferme de Champagne. Plus près, on distingue la ferme du Petit-Athis ou ferme Leroux, remplacée aujourd'hui par l'école des Gravilliers. On peut y trouver lait, œufs et volailles.

Plus tard, est édifié, tout à côté de la ferme, un marché qui se tient toujours et qui est très fréquenté. En attendant que leur maison soit construite, les Parisiens de passage viennent s'y approvisionner en produits frais. Madame Leroux, très gentiment, apporte des briques chaudes aux marchands frigorifiés l'hiver et, l'été, des boissons fraîches.

En dehors de la ferme, une seule maison : l'auberge de Monsieur Victor où s'arrêtent les routiers.

Les premières maisons s'élèvent en 1903. Elles remplacent dans les jardinets les petites cabanes du dimanche. Peu à peu, la « villa des Gravilliers » se noie dans la masse des lotissements qui, après la Grande Guerre, se cristallisent le long de la route.



● De nombreux tombereaux et charrettes passaient par la route, venant de loin, souvent de Corbeil. On voyait encore peu de vélos. Les chevaux étaient confiés aux soins des charretiers (nous en avions deux). Mon père lui-même s'en occupait souvent le dimanche et savait les soigner. On faisait rarement venir le vétérinaire de Longjumeau, puis de Juvisy. On les menait plusieurs fois par an chez le maréchal-ferrant. Après, mon père a trouvé un charron qui venait les ferrer à la ferme. Avec les voyages sur la Nationale 7, ils usaient vite leurs sabots. Les transports se faisaient surtout l'hiver, quand il y avait moins de travail dans les champs. Nous cultivions le blé, l'avoine, la pomme de terre et un peu le haricot.

EXPLOITATION DE LA LIGNE D'AUTOBUS
PLACE D'ITALIE - PYRAMIDE DE JUVISY,
NOUVELLES PROPOSITIONS

Conseil municipal
14.8.1931

Le Maire expose au Conseil les conditions d'exploitation de la ligne spéciale « Pyramide - Place d'Italie » et les promesses d'amélioration qui avaient été faites par la TCRP et qui n'ont jamais été tenues.

Des réunions ont été organisées, des démarches ont été faites, mais jusqu'ici aucune solution n'est intervenue.

Le service du contrôle a transmis à la Préfecture un rapport basé sur des propositions qui ont été faites par le concessionnaire, propositions qui ne sont pas de nature à donner satisfaction à la population, mais qu'il ne faut pas rejeter afin de laisser la porte ouverte à toutes les discussions.

D'après ce rapport, la quote-part de la commune serait de 21 145 F pour une période de trois mois.

Le Conseil, après avoir entendu l'exposé de Monsieur le Maire et les renseignements complémentaires fournis par celui-ci, déclare ne pouvoir accepter les conclusions du rapport, qui n'est basé que sur des probabilités incontrôlables, ne tient pas compte qu'un tiers environ des usagers appartient au département de la Seine et que, par conséquent, celui-ci doit fournir sa quote-part dans la rémunération ;

rappelle que le Directeur des Transports en commun à l'Hôtel de Ville a conclu à un abaissement immédiat des tarifs actuels de 25 %, sans qu'il résulte une perte pour la compagnie et que la situation n'a pas eu raison de se modifier depuis ;

proteste contre la tarification des tarifs ouvriers qui doivent être établis de la même manière que sur les autres lignes exploitées par le concessionnaire, les tarifs proposés ne pouvant permettre en aucune façon l'emploi de la ligne par les ouvriers ;

demande une modification de l'horaire établi en collaboration avec les représentants des communes ;

demande qu'à l'expiration du délai de trois mois fixé, il lui soit fourni un compte de gestion de la ligne, à titre d'indication, les résultats ne pouvant être utilement comparés qu'autant qu'ils portent sur une année d'exploitation ;

accepte de prendre à sa charge une partie du déficit actuel, étant entendu que la part de la commune ne passera pas 21 145 F (vingt et un mille cent quarante cinq francs) et sous réserve des observations présentées ci-dessus, qui ne sont d'ailleurs que la répétition de celles faites par le Conseil municipal dans sa séance du 16 août 1930 et dans celle du 26 octobre 1930.



● J'aimais repérer les voitures qui passaient sur la route, pour essayer de connaître leur marque. Panhard, dont les usines se trouvaient Place d'Italie, faisait des essais. Il n'y avait souvent qu'un châssis, un moteur et des poids. La route était pavée, étroite, avec deux rangées d'arbres (1935).

**REGLEMENTATION DE LA VITESSE DES AUTOMOBILES
DANS LA TRAVERSEE D'ATHIS-MONS** Conseil municipal 15.2.1914

Le Conseil municipal, considérant que les automobiles en général et principalement celles de poids lourds, effectuant le service de livraison grands magasins, maisons d'alimentation ou d'industries diverses, sont susceptibles, par la vitesse excessive avec laquelle elles circulent dans la traversée de la commune, de causer accidents, dégradations de routes et immeubles, éclaboussement, etc.

décide qu'il y a lieu de prescrire par arrêté municipal que la vitesse des automobiles dans la traversée de la commune ne devra pas excéder 12 kilomètres à l'heure ;

invite Monsieur le Maire à prendre toutes dispositions utiles pour la mise en vigueur de cette décision.



Juvisy-sur-Orge — La Pyramide destinée à marquer la Méridienne
 Dans le cartouche, à sa base, se trouve cette devise :
Dieu, le Roi, les Dames

La pyramide, construite au XVIII^e siècle pour servir à la triangulation de la France, lors de l'établissement de la carte Cassini. On y lisait encore à la fin du siècle dernier cette inscription aujourd'hui effacée : « Dieu, le Roi, les Dames ». Ce monument, qui est classé, est une pyramide élevée sur un socle, à la limite des communes d'Athis et de Juvisy. Elle est en pierre de taille et d'un dessin gracieux.

A droite, le « pavillon » marque l'entrée du parc du Château de Juvisy.

La méridienne de France (ou de Paris) avait déjà été mesurée en 1665 par l'abbé Jean Picard, astronome, à la demande de l'Académie des Sciences de Paris nouvellement fondée. L'abbé Picard donne tous les détails de l'opération dans son ouvrage intitulé « Mesure de la Terre ». Le calcul du méridien fut de nouveau entrepris par Cassini en 1739 et 1740 sur les mêmes bases. Il s'agissait de mesurer la longueur de la route reliant « Ville-Juive » à Juvisy, parfaitement droite sur cette distance.

Cette mesure permit à Cassini de commencer la première carte de France, dite « Carte de Cassini » qui fut achevée sous Louis XV.

L'Arpajonnais

Certains habitants d'Athis sont amenés, pour se rendre à leur travail, à emprunter l'Arpajonnais.

Cette voie qui relie Paris à Arpajon, soit une trentaine de kilomètres, est mise progressivement en service en 1893-1894. Bien que le nombre de voyageurs passe de deux millions en 1902 à cinq millions en 1924, le matériel n'est pas renouvelé. Les pannes se multiplient et des manifestations de voyageurs mécontents se produisent régulièrement. Le mauvais fonctionnement du train est pour beaucoup dans le moindre développement des lotissements à Wissous, Morangis, Paray, Chilly-Mazarin.

Finalement, l'Arpajonnais, grinçant et brinquebalant, avec sa cheminée en forme de large tromblon, cesse de fonctionner en 1936-1937. Un service d'autobus le remplace.

— — — — —
Gemeau (S.-&-O.). — Le Tramway Paris-Arpajon — La Gare



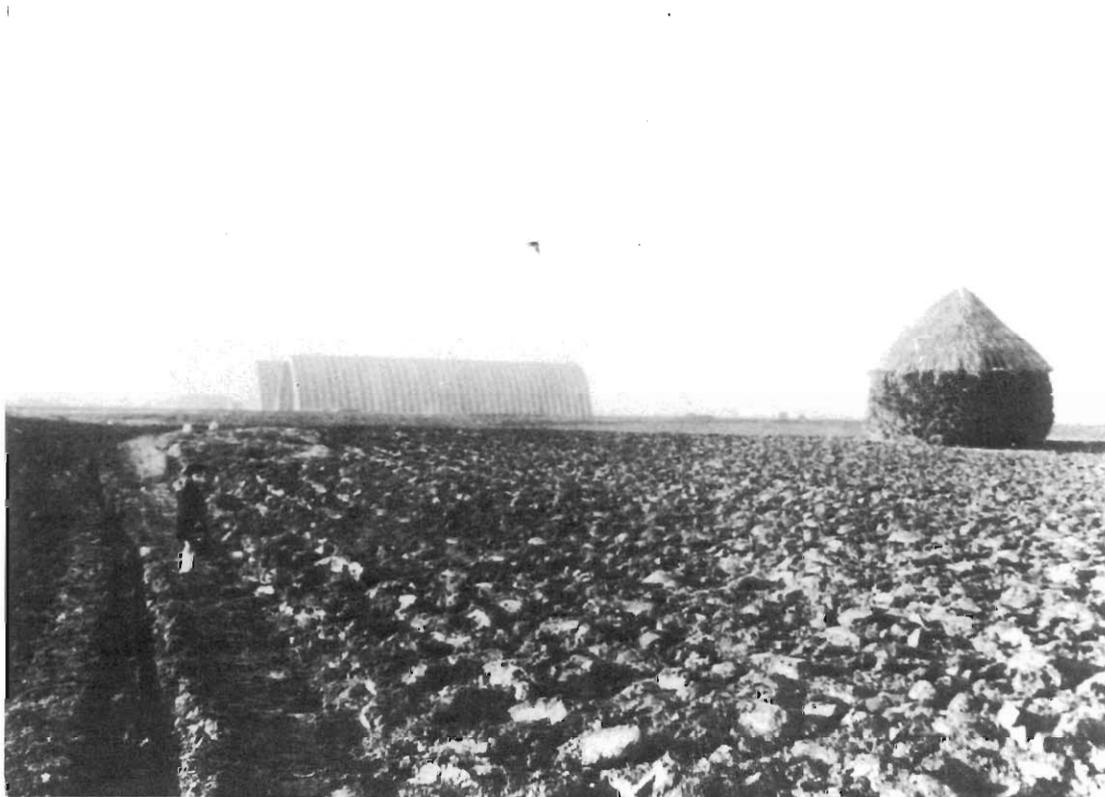
● Nous partions chaque matin à vélo jusqu'à la gare de Morangis où s'arrêtait l'Arpajonnais, petit train de cinq à six wagons appartenant à une compagnie privée, qui suivait la route d'Orléans en direction de la Porte d'Orléans. Mon mari travaillait à la RATP et moi dans des bureaux. Ensuite, nous avons eu notre fils et j'ai dû m'arrêter de travailler pour l'élever.

L'aéroport d'Orly

C'est au début du siècle que l'aviation commence à prendre son essor. On essaie les premiers avions à moteur et, parmi eux, les hydravions dont les facilités de décollage et de retour au sol séduisent, puisqu'il n'est pas besoin de construire d'aéroport.

La région, proche de Paris et peu urbanisée encore, dotée à la fois du plan d'eau de la Seine et des grandes étendues marécageuses du plateau, favorise le choix de certaines installations. C'est ainsi que la marine militaire achète au début du siècle le terrain d'Orly.

Bien que la carrière des hydravions se poursuive, le terrain d'Orly est asséché par les Américains pendant la guerre de 1914-1918, pour en faire une base d'opérations militaires. Après la guerre, l'armée française crée un centre d'entraînement pour les pilotes de réserve, tandis que certains constructeurs utilisent le camp pour y effectuer l'essai et la mise au point de leurs appareils. De nombreux clubs de pilotage se développent jusqu'à la dernière guerre. En 1940, la Luftwaffen allemande occupe la totalité de l'aéroport et pour l'agrandir s'empare de tous les terrains limitrophes appartenant, entre autres, à des fermiers d'Athis. Le terrain passe de 285 ha en 1939 à 760 au lendemain de la guerre. Il dessine un périmètre de 18 km et reçoit ses deux premières pistes en ciment.

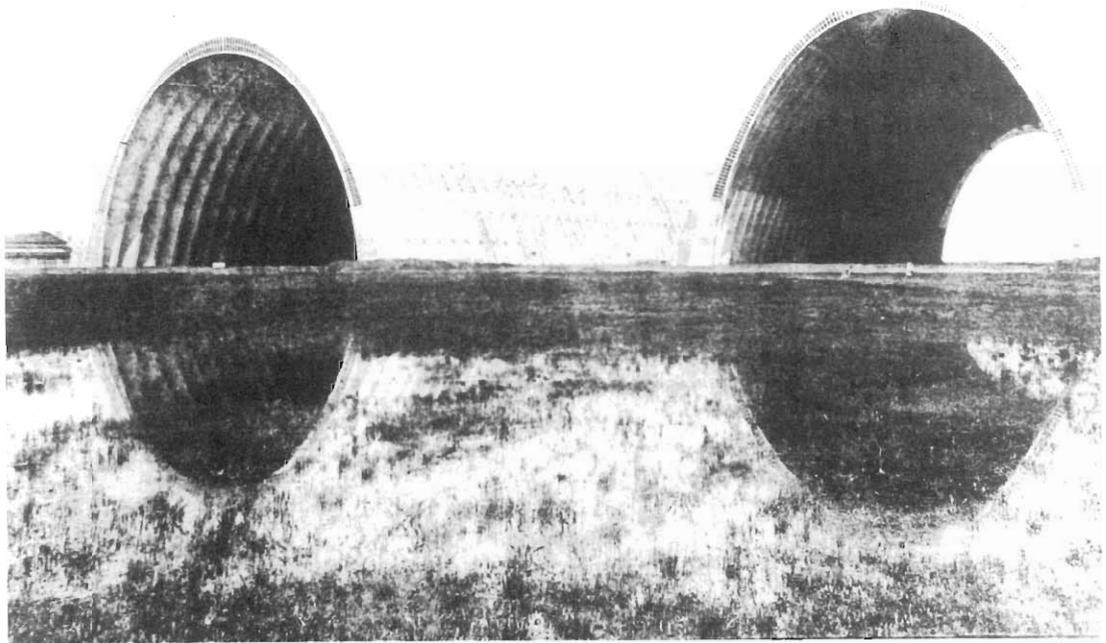


Pendant les vacances, on allait glaner aussi dans le camp d'Orly. Les champs commençaient après le chinois, qui est à l'entrée de la rue J.P.-Besnard. On partait dès 4 h du matin. On glanait souvent jusqu'à Paray. Le plus grand plaisir, à 8 h du matin, c'était quand on pouvait ser- rer de grosses gerbes d'épis. On avait pourtant l'onglée, à cause de la rosée. Les plus belles meules de la région, c'était celles de Monsieur Baron.

● La bergerie se trouvait sur le périmètre du camp d'Orly. La tondeuse à gazon n'existait pas à l'époque et l'herbe aurait gêné l'atterrissage des avions. Les pistes n'étaient pas encore faites. Les moutons jouaient donc un rôle indispensable. Ils venaient d'Afrique du Nord et étaient acheminés par train jusqu'à la gare d'Athis. Là, le berger les conduisait à pied jusqu'à Orly. Comme il fallait traverser des routes, le berger venait à l'école demander de l'aide et nous étions tout heureux de gagner quelques sous. En se tenant la main, on barrait les routes, tout au long du parcours, pour permettre le passage des moutons (1935).

● Une de nos promenades favorites était d'aller visiter les hangars à dirigeables sur le camp d'Orly.

Op. d'Aviation d'ORLY - VILLENEUVE-le-ROI - Hangars.
Hauteur 58 m. - Largeur 100 m. - Longueur 300



C'est en 1921 qu'est réalisée la construction de ses immenses hangars destinés au port de dirigeables de l'aéronautique civile.

Ces deux constructions ovoïdes, visibles de fort loin, coûtèrent une trentaine de millions. Elles furent entièrement détruites par le bombardement américain de juin 1944, sans avoir rempli leur véritable fonction. En fait un seul hangar fut entièrement achevé. La Marine militaire les utilisa. La politique des grands dirigeables, civils et militaires, a été en effet abandonnée peu à peu en raison de leur vulnérabilité et des risques d'accidents.

« De la politique du dirigeable par le Ministère de la Guerre, il ne faudrait rien dire, s'il n'en subsistait deux hangars, sans elle aussi difficiles à expliquer que cathédrales dans un village. Leurs voûtes jumelles s'élèvent, légères, sans contre-fort, près de la route de Paris - Fontainebleau à Orly ». (Aviation Civile Française. Michel Detroyat et Romeyer).

En 1899, l'instituteur d'Athis-Mons écrivait :

La commune est desservie par la Route Nationale 7 de Paris à Lyon, les trois chemins de grande communication n° 25, 29 et 118, sept chemins vicinaux classés et le chemin de fer de Paris à Orléans. La station d'Athis est la cinquième après Paris.

Ces voies de communication relient la commune, non seulement à toutes les localités voisines, mais établissent des relations faciles avec la capitale, le chef-lieu du département, de l'arrondissement et du canton.

Plus loin, il ajoute :

La commune d'Athis-Mons est actuellement dans une voie de prospérité très marquée et ce mouvement ne peut que s'accroître dans l'avenir, à moins qu'il ne soit arrêté par quelque calamité publique.

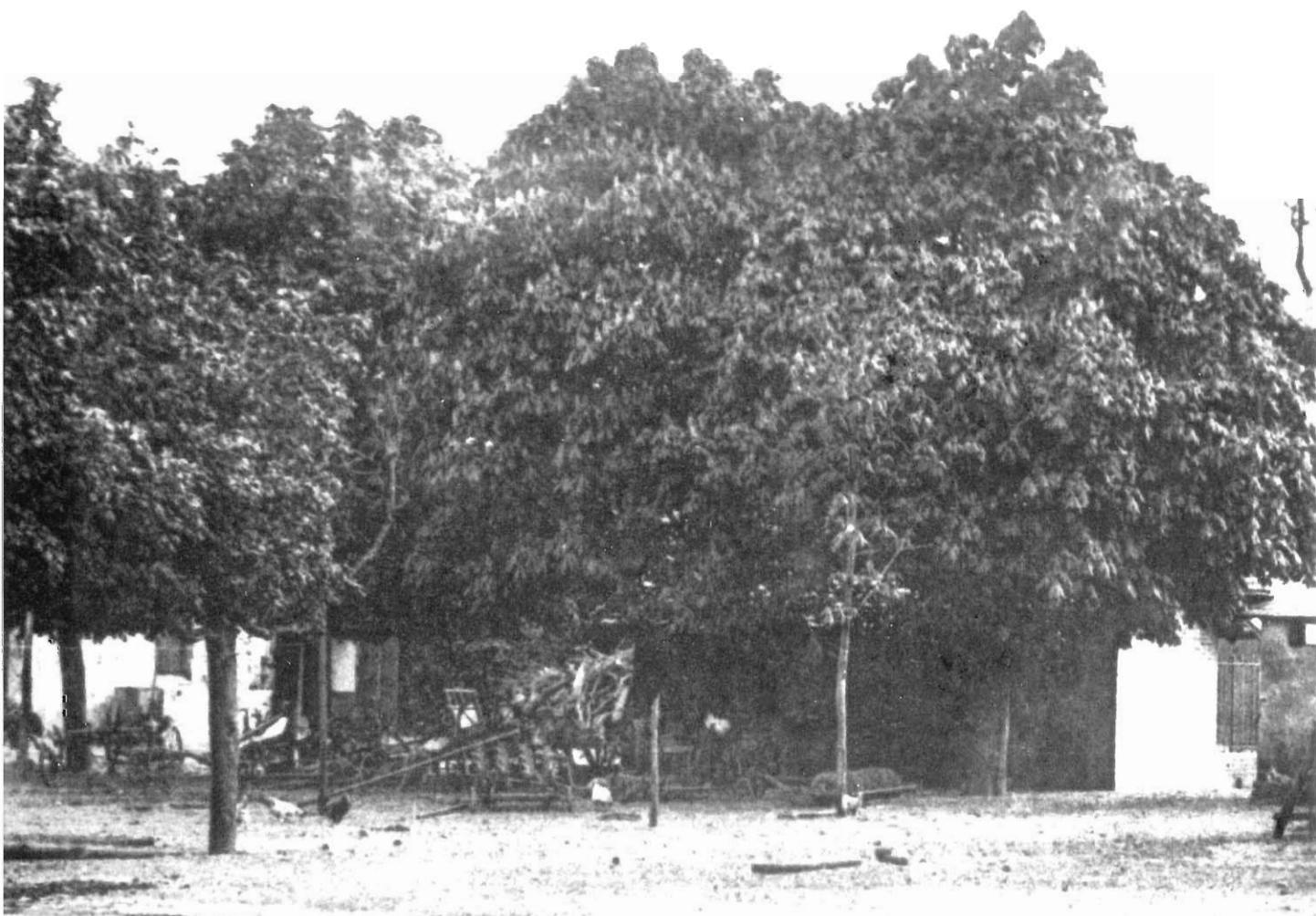
La création de la gare d'Orsay, le doublement des lignes de la Compagnie d'Orléans, la multiplication des trains, le service des bateaux organisé entre le pont d'Austerlitz et le barrage d'Ablon sont autant de causes qui tendent à accroître considérablement encore la population de la commune.

Les familles parisiennes, attirées par la pureté de l'air et celle des eaux de la Seine, ainsi que par la beauté du site, tendent à venir s'y fixer de plus en plus nombreuses. Elles y trouvent les avantages d'une installation plus hygiénique et plus économique que dans l'enceinte de Paris.

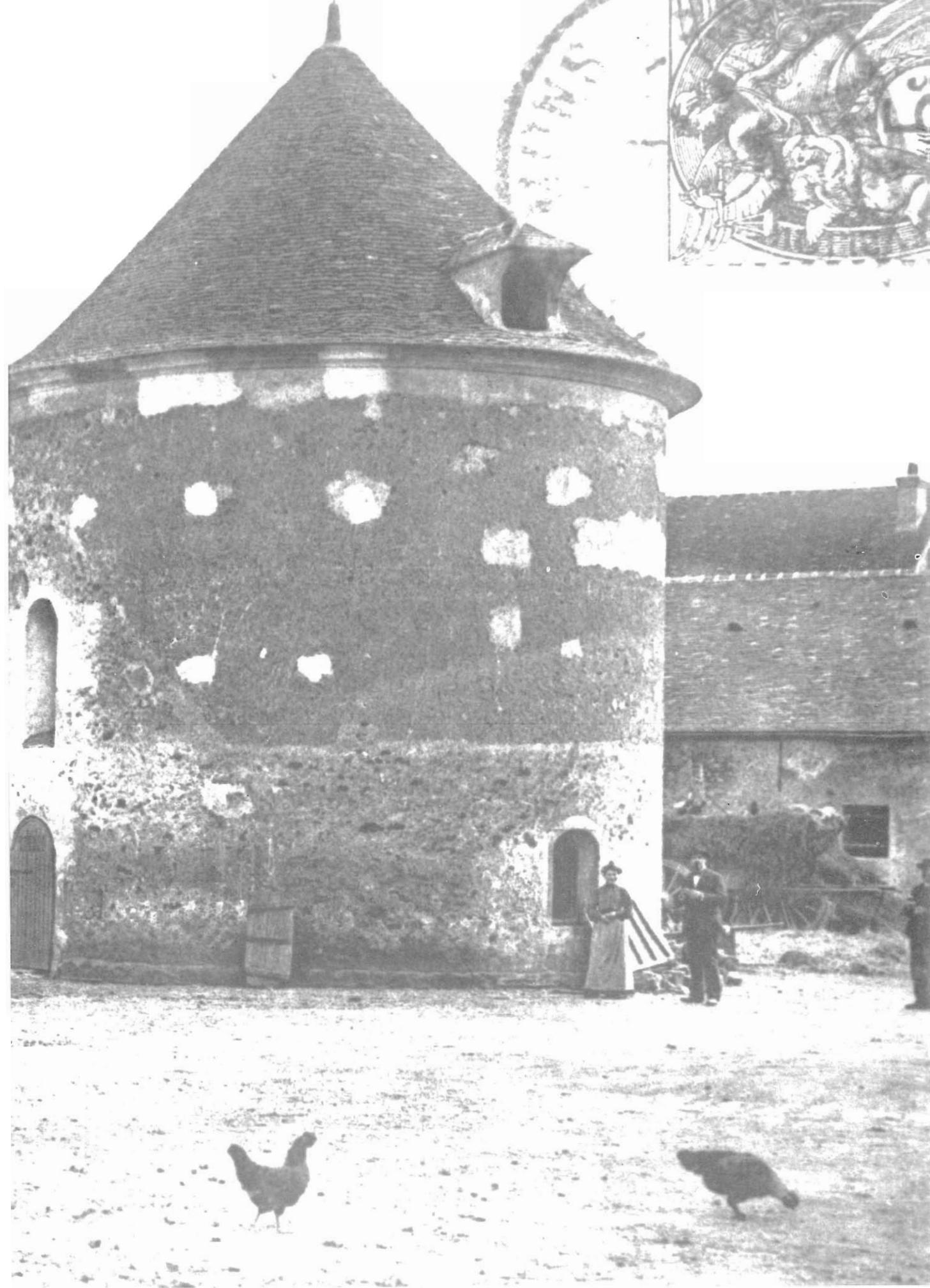
III

HERITAGES ET SURVIVANCES

10. — *Athis-Mons (S.-et-O.)*. - Ferme Baron.



Athis-Mons (S.-et-O.).



Athis-Mons se transforme au rythme de la croissance de Paris et de sa banlieue. Pourtant, les marques d'un passé ancien se lisent encore à chaque pas. Beaucoup ont subsisté jusqu'à aujourd'hui. Le vieil Athis, chargé de dix siècles d'histoire rurale, lègue au nouveau des cadres permanents qui s'imposent toujours dans la vie de la cité.

La géographie a transmis des contraintes, fruits de la nature et du travail des hommes. Le site offre un relief contrasté :

- A 80 mètres, un plateau d'une régularité remarquable marque le domaine de riches terres de culture. C'est la plaine du Longboyau, au nord du Hurepoix. Le terme viendrait de la forme étroite et allongée des champs. Limoneux et monotone, le plateau s'est prêté facilement à une importante concentration foncière, à l'initiative de la capitale. Ses grandes parcelles, de plusieurs dizaines d'hectares, peuvent supporter de vastes opérations de lotissements.

- Le versant dessine un coteau vigoureux, continu et rectiligne de 50 mètres au-dessus de la vallée de la Seine. Les sources, alignées à 65 m entre l'assise supérieure de meulière de Brie et les marnes vertes très imperméables, ont fixé les sites des villages qui fuyaient aussi la plaine basse, inondable. La meulière donne la pierre à bâtir commune et l'argile, la tuile rouge des toitures. Les sources alimentent les lavoirs et les cascades des châteaux. Le coût des travaux de terrassement, la pureté de l'air et l'attrait du panorama sur la Seine ont conservé au coteau une vocation résidentielle : des villas s'implantent à Mons aux dépens du vignoble agonisant en 1900. Mais le morcellement extrême du parcellaire anciennement viticole (529 parcelles pour 27 ha en 1811, au lieu-dit « Trou la Vache ») retarde l'urbanisation. Les secteurs à vigne n'ont pas été lotis en 1939.

- La vallée de la Seine, très humide, est longtemps restée un secteur répulsif. Plaine de confluence entre le fleuve et l'Orge, dont les barrages relevaient le niveau, le « val » a connu de redoutables inondations en 1649, 1651, 1658 et 1740. On l'observe encore en 1910. La disponibilité d'importants espaces plats et la présence du fleuve sont mis à profit pour y implanter un quartier usinier, favorisé par le développement du chemin de fer.

La raideur du versant - qui lui vaut le nom de « montagne », comme à Mons et à Juvisy - isole le val du plateau en temps de gel ou d'orage. Cette pente à 17 % est longtemps restée redoutable. Au début du siècle, encore, un corbillard tiré par des chevaux y a perdu son cercueil.

La situation géographique souligne la proximité de Paris, par la grand-route comme par la Seine. Un courrier à cheval, au XVIII^e siècle, mettait moins d'une matinée pour faire l'aller et retour Athis - Paris. Ce voisinage a marqué toute l'histoire athégienne. Néanmoins, à Athis comme à Mons, les noyaux villageois restent à l'écart des deux grands axes de circulation qu'ils surveillent.

(1) Pour la description du paysage aux XVII - XVIII^e, cf p. 34.

Cette position relativement abritée, à la différence de Juvisy, annonce une distorsion dans l'aménagement de la commune moderne : les vieux villages restent longtemps isolés des quartiers nouveaux qui leur tournent le dos.

Aux anciens cadres administratifs, Athis-Mons doit son territoire et de nombreux lieux-dits. Les limites territoriales renferment celles des deux communes réunies en 1817, sur le vœu réitéré de leurs habitants au préfet de Seine-et-Oise. Or les limites de Mons répondent exactement, suivant l'arpentage cadastral de 1811, à celles de l'ancienne seigneurie, propriété du Chapitre de Notre-Dame de Paris de 1417 à 1791. Et celles d'Athis recouvrent les bornes de la seigneurie, posées sous Pierre Poignant au milieu du XV^e siècle. Elles ne s'en écartent que sur Juvisy, territoire contesté depuis 1596 et jamais en possession effective du seigneur d'Athis-sur-Orge.

Les toponymes (2) anciens sont repris par les cadastres des XIX^e et XX^e siècles. Les principaux correspondent aux noms des chantiers, c'est-à-dire des portions de terroir (30 à 50 ha) qui constituent une unité culturelle en matière d'assolement. A cette catégorie se rattachent le Noyer Renard, la Fosse au Prieur, les Guyards, les Evis, la Fosse Popine, les Picardeaux ou le Paradis. D'autres recouvrent de simples lieux-dits, des quartiers de vigne ou de pré communal : ainsi le Trou d'Agobert, l'Orme Robinet, les Blancs Manteaux, les Rossignols, le Prêne, les Pâtis ou les Parquets.

Avant la « laïcisation républicaine » due aux mairies de l'entre-deux-guerres, les rues d'Athis conservent leur nom d'antan : rue de la Juiverie (rue Etienne Lebeau), Grand-Rue (rue Robert Schuman), rue Arguillier (rue J.B. Renoux) (3). Enfin les fiefs, biens nobles souvent enclos et dépendants du Seigneur châtelain d'Athis, laissent des traces durables dans la toponymie et même dans la topographie :

Le fief d'Oyzonville ou des Cerneaux (parc des Frères), intact jusqu'en 1978.

Le fief de Brétigny-sous-Mons, dont la plus grande partie ceinturée de murs appartient au XVII^e siècle à des parlementaires parisiens, les Perrot, d'où les deux noms clos Perrot et clos Brétigny.

Le fief d'Avaugour qui a donné le château et le parc d'Avaucourt.

Les biens de l'abbé Nollet, physicien illustre du XVIII^e siècle, qui sont à l'origine du clos Nollet.

Mais c'est dans le paysage que l'histoire ancienne d'Athis s'impose visuellement par ses monuments, ses centres villageois, ses voies de communication traditionnelles.

Les monuments qu'Athis garde de son histoire restent nombreux, même s'ils sont quelque peu défigurés par le temps ou le caprice de nouveaux propriétaires ; monuments religieux : l'église Saint-Denis, avec son clocher et son chœur romans du XII^e siècle, sa nef du XVIII^e siècle ; les bâtiments du prieuré, occupés par trois commerçants ; la vieille croix du cimetière. Châteaux seigneuriaux et féodaux dont les bâtiments et les parcs trahissent l'aisance de leurs propriétaires parisiens : le château d'Athis, résidence du baron Courcel ; le château d'Oyzonville, occupé par les Frères des Ecoles Chrétiennes ; le château de Chaiges, détruit. Les moulins sur l'Orge évoquent les anciens moulins banaux où le seigneur percevait un droit de banalité (1/12^e de la récolte).

(2) Noms de lieu.

(3) Cf annexes.

Les noyaux villageois conservent leur tissu serré. Le crépi, les fenêtres et les peintures récentes cachent mal les constructions des XVII^e et XVIII^e siècles : maisons de vigneron avec caves et celliers ; masures de manouvriers, avec une grande pièce et un grenier ; fermes aux portes charretières et à la cour pavée ; ici, de vieilles poutres, là un lavoir, des puits hors d'usage témoignent d'une longue réalité rurale.

Les anciennes voies de communication livreraient bien des secrets si elles pouvaient parler. La Grand-Rue d'Athis, chemin gaulois et gallo-romain, conduisait à la villa d'Orly (4) par Mons. Elle relia ensuite Athis au marché de Monthéry par Grand-Vaux (route de Juvisy) et Longjumeau (Chemin de l'Orme Robinet). La route romaine du plateau du Longboyau, route royale n° 7, devenue nationale. Toujours bordée d'arbres, elle a gardé sa chaussée pavée du XVIII^e siècle. L'Orge et le Mort-Rû, que deux ponts franchissent au bas de la vieille route de la Grande Montagne, seul chemin vers la Seine. Le fleuve enfin, avec ses bateliers, son bac, son chemin de halage qui traverse le confluent de l'Orge sur un vieux pont du XVII^e siècle.

De cette histoire rurale, séculaire, notre commune conserve les traces charnelles dans un paysage encore peu défiguré. Qu'était devenu ce cadre ancien dans la vie d'Athis-Mons entre 1890 et 1939 ?

(4) La villa était un grand domaine rural à l'époque gallo-romaine.

LE CADRE GEOGRAPHIQUE, LA SEINE ET L'ORGE

LA GRANDE RIVIERE... LA SEINE

La Seine constitue depuis des temps très anciens un axe de circulation d'une grande importance. Malgré des conditions de navigation imparfaites, jusqu'aux travaux qui ont permis de régulariser son cours à partir du Second Empire, elle connaît une grande activité.

Elle apporte à Paris un ravitaillement aussi précieux que les blés de Beauce, les bois du Morvan, les vins de Bourgogne, les charbons du Centre. En outre, elle permet la circulation des voyageurs à bord de coches d'eau. Dès le XIV^e siècle, est créé un service régulier Paris - Corbeil. Le trafic est très important. En 1838, à la veille de la mise en service de la voie ferrée, on compte 20 000 voyageurs par an entre Paris et Corbeil. La plupart des bateaux partent de Melun ou Montereau. Ils transportent chacun environ 250 à 300 voyageurs, comme Frédéric Moreau dans *l'Education Sentimentale*. Ils appartiennent à huit entreprises : cinq services sont assurés tous les jours et le trafic est interrompu seulement 45 jours par an en moyenne, en janvier et en juillet. Ces coches d'eau portent le nom de « corbillards » et, lorsqu'ils eurent évacué les victimes d'une épidémie parisienne, le mot est resté pour désigner les voitures qui transportent les morts.

Au début du siècle, les coches d'eau disparaissent, mais de lourdes péniches sillonnent la Seine, tirées par les chevaux sur les chemins de halage. Il faut attendre 1920 pour voir apparaître les remorqueurs.

La circulation s'améliore. Les barrages et écluses de Port à l'Anglais à Vitry et Ablon sont mis en service en 1864 et 1865. Chaque écluse peut être utilisée dans les deux sens.

Les facilités de navigation qu'offre alors la Seine contribuent à la fixation de nombreuses zones industrielles, notamment à Athis-Mons, le long du quai de l'industrie, proche également de la voie ferrée et de la gare de Juvisy.

Mais, par ailleurs, en raison de l'absence de pont, le fleuve constitue pendant longtemps une coupure entre la Brie et le Hurepoix. Aux XVI^e et XVII^e siècles, les mariages unissent rarement des conjoints des deux rives. Il faut attendre le XIX^e siècle pour qu'il y soit remédié.

Le premier pont en amont de Paris est celui de Choisy, édifié en 1811. Avec la Restauration et la Monarchie de juillet, apparaissent les ponts suspendus et l'on construit successivement ceux d'Ivry en 1829, de Bercy et de Ris-Orangis en 1831 et 1832, de Villeneuve-Saint-Georges en 1850 et, plus tard, le pont de Juvisy, après qu'un projet de pont à Ablon soit abandonné.

A Athis-Mons, avant la dernière guerre, les nombreux promeneurs qui viennent le dimanche, attirés par la beauté du site, la pêche et la promenade, empruntent pour traverser des barques de louage ou font appel au service d'un passeur.

ATHIS-MONS PITTORESQUE



Collection Paul Allorge, Monthéry - Série C 1 2

13. - ATHIS-MONS (S.-et-O.) - Les Rives de la Seine et Pont du Chemin de Fer de Lyon

La Seine vue du Coteau d'Athis

« Mais on ne voit ces Montagnes et cette Forest (Sénart) qu'après avoir veü une grande et belle Rivière (Seine), qui pour se montrer de meilleure grace, fait un grand Croissant dont les cornes d'argent, s'il est permis de parler ainsi en une description qu'on fait en Prose, se cachent dans les herbes de deux admirables Prairies.

Mais comme si ce n'était pas assez de voir cette belle et grande Rivière, il y en a encore une petite qui n'osant ce semble paraître si près de l'autre, ne présente qu'un petit Ruisseau (Orge) qu'elle cache et montre à diverses fois : car tantost le détour qu'il fait le dérobe aux yeux et tantost on le voit briller à travers des Saules et couler dans un petit Vallon qu'on diroit estre fait exprès pour des Dames modestes qui voudroient se baigner dans l'ombre ».

Madeleine de Scudéry, *Clélie, histoire romaine*.
(Paris A. Courbé, 1657 - 1661, t. II - 2, pp 796 - 802).



Le chemin de halage.



LA PETITE RIVIERE : L'ORGE

L'Orge prend sa source dans les Yvelines, à Saint-Martin-de-Brétaucourt, 53 km avant de se jeter dans la Seine à Athis-Mons.

L'Orge fut canalisée à Athis-Mons à une époque qu'il est difficile de déterminer, pour servir à l'établissement de plusieurs moulins.

Le Mort-Rû ou « ruisseau des marais » longeait le cours de l'Orge. A la hauteur du moulin d'Orgeval, il formait une grande boucle où se trouvait la propriété des Forges. Devenu un véritable égout, il fut comblé après la dernière guerre.



Le pont qui franchit l'embouchure de l'Orge.

Le pont, tout en pierres, a été construit en exécution de l'Edit royal du 29 décembre 1668, par le service de halage. Il a été abandonné récemment, en 1971, quand on a refait le quai avec un nouveau pont. On peut le voir encore en partie s'enfoncer dans l'eau.



*Les deux arches
du petit pont*



521. ATHIS-MONS — Entrée de l'Orge

*Près de là Ablon se découvre
 Qui mire dans l'eau qui le bat
 Les Quatre tours d'un petit louvre
 Qui voit deux lieues de plat pays*

*Athis et Mons viennent ensuite
 D'où un torrent se précipite
 Quand quelque nuage se fond,
 Et tout plein d'écume et de rage,
 Dégorge les eaux de l'orage
 Par deux arches d'un petit Pont*

Jean Corneillan (1637)

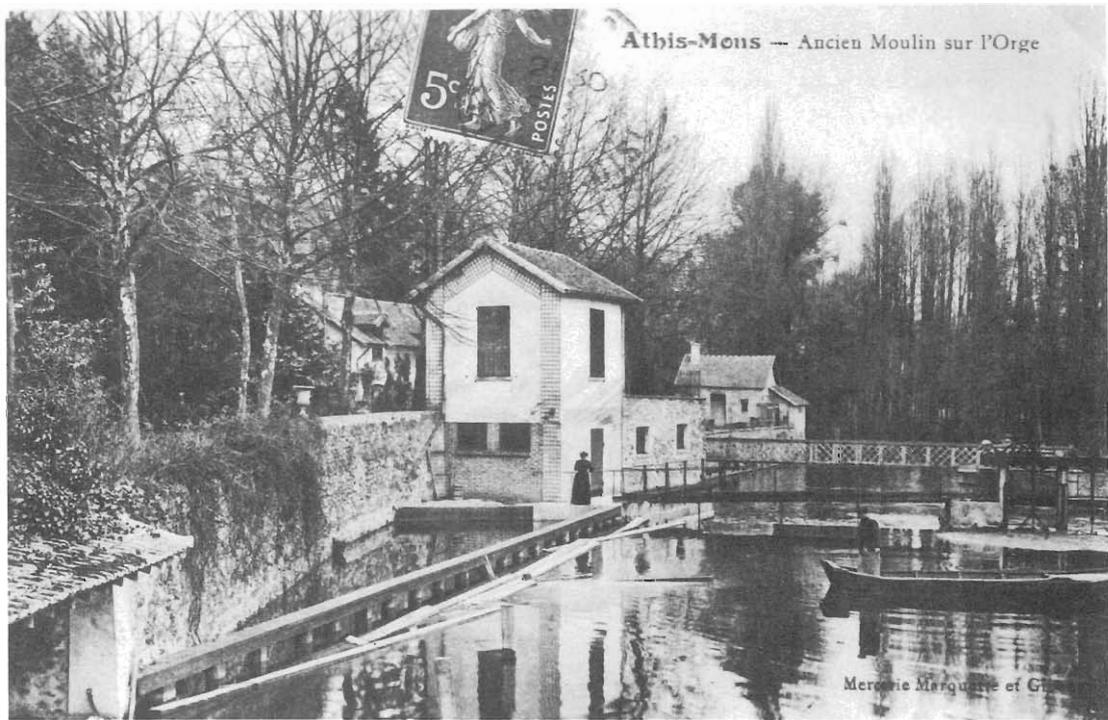


Edition A. Allier.

ATHIS-MONS (S.-et-O.). — Vue sur l'Orge

- Avant, cet endroit était bien différent. Le cours de l'Orge était beaucoup plus sinueux qu'aujourd'hui. Il y avait un moulin et un barrage à la hauteur de la Cité Mozart. Un autre barrage se trouvait en amont, là où est la Société Générale à Juvisy ; il alimentait des marbreries ; un autre, en aval, vers la station d'épuration. Les arbres formaient une voûte au-dessus de l'eau. Au printemps, les brochets montaient de la Seine vers l'Orge, plus chaude, pour frayer. Les gens les tiraient au fusil. On attrapait de la même façon d'énormes carpes de 15 à 30 livres. On nous en avait offert une. Ses côtes étaient aussi grosses que des côtes d'agneau ! Tout alentour, c'étaient des marais, inondés l'hiver ; l'été, on cultivait quelques jardins. Peu à peu, ces marais ont été comblés par des dépôts d'ordure en provenance des communes voisines ; mais, pour finir, il a fallu des trains entiers qui venaient de Paris (1930).

De nombreux moulins longeaient le cours de l'Orge : le premier en venant de la Seine se trouvait juste au-dessous du clos Perault actuel. Il faisait partie, jusqu'à la Révolution, du domaine de la seigneurie ecclésiastique du chapitre de Notre-Dame-de-Paris. Il fut plus tard la propriété de la famille de Courcel. La chute d'eau permettait d'alimenter en électricité la propriété en haut du coteau, Montcourcel.



Le Moulin de Mons ou « Moulin-le-Roy »

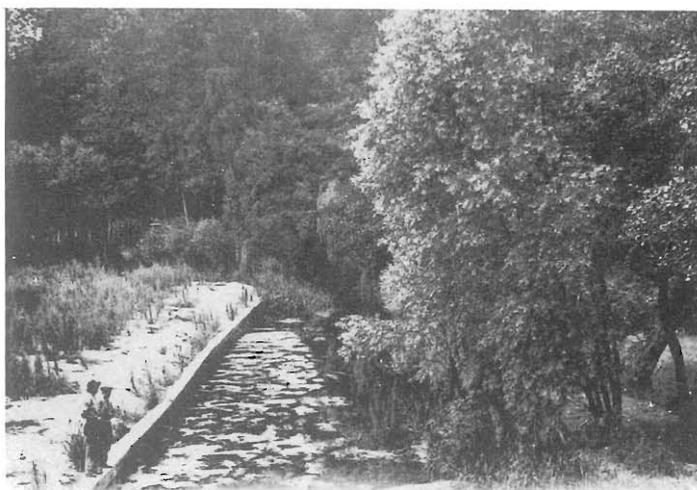
- Quand j'étais petite fille, je me souviens des histoires que me racontait mon père. Il travaillait avant la dernière guerre comme cantonnier. Il était affecté pendant les trois quarts de l'année à l'entretien de l'Orge et du Mort-Rû, depuis Longpont au confluent de l'Yvette jusqu'à la Seine. Il était chaussé de grandes cuirassières... Il coupait les herbes à la faucille, enlevait la vase à la pelle et désinfectait avec des produits et insecticides. L'Orge était alors grouillante de sangsues, vipères et poissons. On pêchait la carpe. Mon père, lui, les prenait à la fourche. On voyait le fond à travers l'eau claire et limpide. Pour la partie de l'Orge qui était souterraine à Juvisy, il faisait appel à une équipe spécialisée des égouts de Paris. A cet endroit, des bouchons de feuilles et de bois se formaient et c'était un repaire idéal pour les rats qui étaient très gros.

L'hiver, il nettoyait le Mort-Rû, qui passait au milieu de la Grande-Rue de Juvisy et qui rejoignait l'Orge à la station de pompage. Le Mort-Rû a été comblé entre 1956 et 1958, à peu près à l'époque où mon père a cessé de travailler.

Quand il faisait beau le dimanche, nous allions pique-niquer dans les forges, où il y avait beaucoup de cabanes et d'arbres fruitiers. Quand il faisait trop sec l'été, nous manquions quelquefois d'eau. L'Orge n'avait alors que trente centimètres au fond... nous allions aux sources du parc d'Avaucourt ; il y en avait huit...



*Tout près du Moulin,
le confluent de l'Orge et du Mort-Rû*



Athis-Mons - Les bords de l'Orge

Ci-dessus, non pas l'Orge, mais le Mort-Rû.

L'Orge, ainsi que le Mort-Rû était entretenue régulièrement. Un employé du Syndicat de l'Orge curait leur lit, armé de cuissardes et de pelle. Il coupait à la faux les grandes herbes et nettoyait les berges.

Le premier syndicat de l'Orge, fondé en 1920, était composé des habitants riverains. Le syndicat actuel est formé de communes riveraines. Il a été créé par arrêté préfectoral le 29 décembre 1945 et regroupe 34 communes.

RIVIERE DU MORT-RÛ. PETITION PELLET

Il est donné acte à Monsieur Cabois de la communication d'une lettre de M. Pellet, demeurant chemin de Juvisy, relative à l'assainissement du Mort-Rû à la limite du territoire, près de Juvisy.



Le pont sur l'Orge, place du Cottage. A gauche, la côte d'Avaucourt n'existe pas ; à droite, la Cité du Parc, non plus. A la place se trouvait le canal du parc, compris dans la propriété du château d'Athis, qui s'étendait jusque-là. En face, on aperçoit très bien le départ de la « vieille montagne ».



Avant 1914, les femmes du voisinage venaient y laver leur linge ; d'autres descendaient de plus loin, des fermes du plateau, notamment, pour laver les draps une ou deux fois l'an. Le nombre des maisons établies sur le cours du ruisseau augmenta et entraîna une grande pollution. Le lavoire fut abandonné. Un autre lavoire fut installé sur le cours de l'Orge, aux environs de 1925, en dessous de l'établissement de bains-douches.

LE CADRE HISTORIQUE, CHATEAUX ET FERMES

Le château d'Athis



Le château d'Athis (Ecole St-Charles depuis 1946).

Le château, construit à l'emplacement de la maison seigneuriale du XV^e siècle, est le siège de la seigneurie d'Athis dont l'origine remonte au début du XII^e siècle. (1).

L'architecture et les plans anciens trahissent une construction du XVII^e siècle, de facture Louis XIII (briques et pierres) ou Louis XIV. Les bâtiments auraient d'abord été élevés par la famille La Brousse, détentrice de la seigneurie de 1628 à 1743.

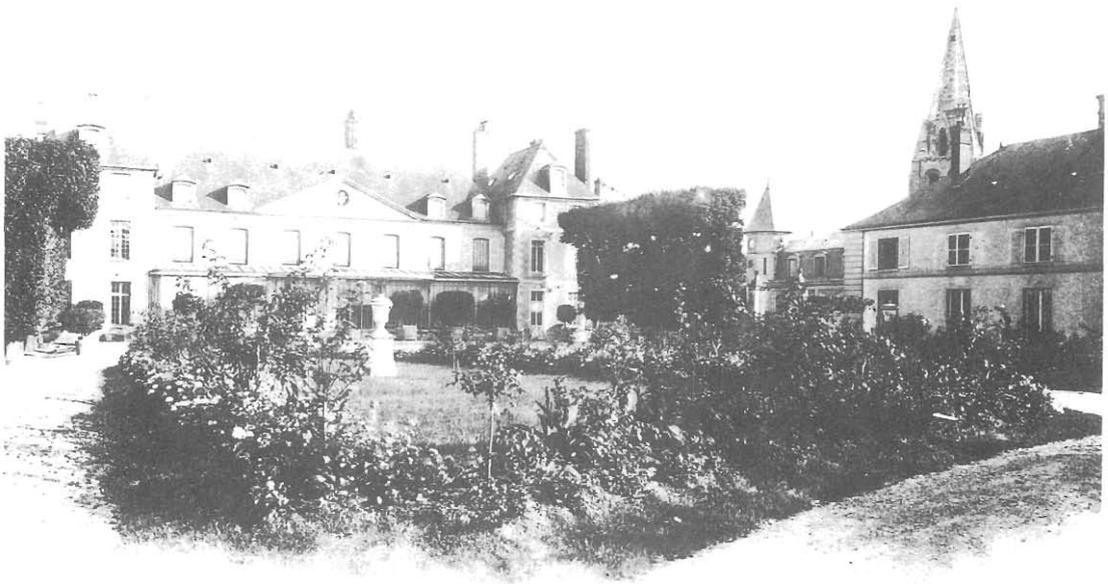
En 1743, Mademoiselle de Charolais, princesse de sang, petite-fille du Grand Condé par son père et de Louis XIV par sa mère, en fait sa demeure d'été. Elle dégage la cour d'honneur en déplaçant la ferme seigneuriale et fait édifier les deux pavillons d'entrée. Sauvé à la Révolution par l'habileté de son propriétaire, Serres de Prat, le château passe en plusieurs mains avant d'être acquis en 1865 par des Jésuites, qui en font une école préparatoire à Saint-Cyr et à Polytechnique : l'école Sainte-Genève. (2). En 1881, ils le vendent au baron de Courcel, ambassadeur à Berlin et sénateur de Seine-et-Oise, qui le conserve jusqu'à la fin de la guerre. C'est là que, dans le cadre de ses fonctions, il reçoit plusieurs fois Bismark.

En 1945, ses héritiers cèdent le château à l'Association Foncière de l'Île-de-France. Il est occupé par le Collège libre Saint-Charles, dont l'école a été détruite à Juvisy en 1944, lors des bombardements.

Le château a été partiellement classé monument historique le 19 octobre 1928.

(1) cf p. 20 - 24 - 41.

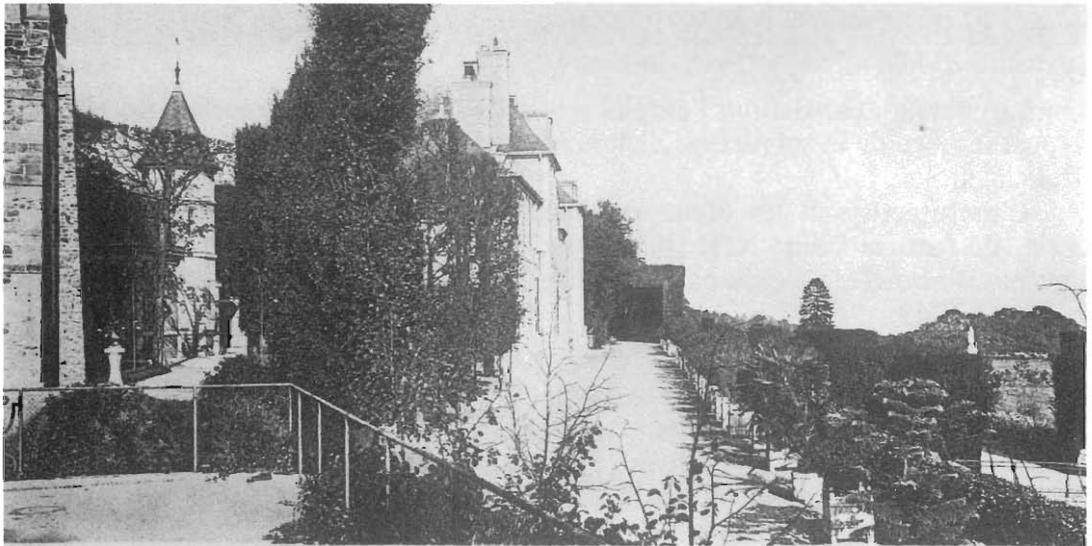
(2) cf p. 50.



ATHIS-MONS — LE CHÂTEAU ET L'ÉGLISE

22 - Janv. 1903

Le parc



Athis-Mons. La Terrasse du Château

Le parc du château est l'œuvre de la famille Viole aux XVI^e et XVII^e siècles. Il s'étend jusqu'à l'Orge.

Aménagé par la famille de La Brousse au XVII^e siècle, embelli au XVIII^e par Mademoiselle de Charolais (fontaines et cascades), il forme en 1760 « *un enclos fermé de murailles, haies et fossés contenant 100 arpents (34 ha), jardins potagers et fruitiers, vergers, parterres, bois de haute futaie et garenne et une petite maison provenant du fief de la Boudracque ou Mercadé* ». Du haut de ses immenses terrasses ornées de jardins qui semblent être suspendus au-dessus

de la vallée de la Seine, Mademoiselle de Charolais contemple l'horizon fermé par les hauteurs de la forêt de Sénart. D'escalier en escalier, de terrasse en terrasse, au milieu de la gaieté naturelle des eaux qui se jettent en cascade vers un canal alimenté par l'Orge, on descend une véritable allée d'eau qui termine le parc en lui apportant le plus heureux des embellissements.

La ferme d'Athis



La ferme d'Athis

En face du château, la ferme seigneuriale est construite sur les ordres de Mademoiselle de Charolais, quand elle fait démolir le vieux bâtiment pour aménager la cour d'honneur, en 1755. Cette ferme n'est donc pas la ferme d'origine. On y trouve le fermier laboureur de la seigneurie d'Athis, premier exploitant du terroir. Les Aubouin, Lamoureux ou Renoult, s'y succèdent. (3)

Après la Révolution, la ferme conserve, en signe de son importance toujours aussi grande, le nom de ferme d'Athis (propriété de Corvisart sous Napoléon 1^{er}). Les bâtiments - logements du fermier et de ses ouvriers, écuries, granges - en belle meulière de Paris, vastes et divers, forment un quadrilatère autour de la cour centrale où s'élève un colombier, privilège seigneurial.

Les terres cultivées, grâce à de vigoureux chevaux de labour, s'étendent dans la plaine basse et surtout sur le plateau, entre le village et la route de Fontainebleau.

La ferme est démolie, sauf l'aile droite en 1955, après deux siècles d'histoire, lors d'une opération immobilière. Il ne subsiste plus que les bâtiments d'habitation (à l'angle de la rue Robert-Schuman et de la rue de Châtillon).

(3) cf p. 41 - 43.

Le château d'Avaucourt

Le château actuel est édifié à la fin du XIX^e siècle sur les fondations de l'ancien château. Le fief de Jean du Puy ou Piedefer ou d'Avaugour était possédé en 1412 par Jean du Puy, écuyer valet de chambre de Charles VI. Il a appartenu ensuite à Jean de Piedefer, avocat au Parlement qui épousa Marie Poignant ; enfin à la famille d'Avaugour, d'origine bretonne.

Ce domaine est vendu en 1756 à Mademoiselle de Charolais, qui en fait une dépendance du château d'Athis. La propriété appartient ensuite à diverses familles et, en dernier lieu, à la famille de Courcel qui la loue à des Parisiens. En 1930, elle vend le château à la commune pour en faire la nouvelle mairie.



ACQUISITION ET EMPRUNT - CHATEAU D'AVAUCOURT

Conseil municipal 19/1/1929

Le maire communique à l'assemblée le dossier concernant l'acquisition du château d'Avaucourt et le procès-verbal de l'enquête à laquelle il a été procédé aujourd'hui 6 février par Monsieur Sagnet, commissaire enquêteur désigné à cet effet par Monsieur le Sous-Préfet ; il indique que toutes les formalités prescrites ont été rigoureusement remplies.

Il expose au Conseil municipal que cette année, la matrice concernant la cote personnelle mobilière va atteindre 2 600 articles, soit une augmentation de 300 dans une année, ce qui indique que la population de la commune peut donc être estimée à 12 000 habitants, soit au cours des deux dernières années une augmentation d'environ 30%. Il faut donc constater que le rythme d'augmentation de la population croît avec une grande rapidité.

L'application des lois du 15 mars 1928 sur l'aménagement des lotissements défectueux et du 13 juillet 1928 facilitant la construction à bon marché vont encore accélérer ce rythme. Dans ces conditions, il nous faut prévoir que dans un avenir très prochain, la commune d'Athis-Mons comptera 20 à 25 000 habitants.

Il faut constater d'autre part que les services de la Mairie sont actuellement installés dans une classe provisoirement désaffectée, mais dont, en raison de l'accroissement de la population, l'administration de l'enseignement public ne manquera pas de nous demander la restitution, surtout si l'on tient compte que le lotissement de la Grande Fosse, qui va certainement être approuvé d'ici quelques jours est près du groupe scolaire.

De toutes façons, nous sommes dans l'obligation inévitable d'acquérir ou de construire une nouvelle mairie ; pour construire cela exigerait une dépense assez difficile à évaluer actuellement, mais qui ne manquerait pas d'être très élevée, étant donné le coût du terrain dans la commune et de la construction. A moins d'expropriation, il est vraisemblable qu'il serait impossible de trouver un terrain ayant la situation et la disposition nécessaires à une mairie. Le château d'Avaucourt se trouvant en plein centre de la ville et ayant des locaux adaptés à cet usage, il sera possible de centraliser les services du dispensaire et de faire installer les rayons X et ultra-violet, ce qui rendrait un grand service à la population ouvrière d'Athis-Mons et des communes environnantes. Les services de la mairie peuvent également y être installés, ainsi que le siège des associations syndicales autorisées, sociétés de secours mutuels, etc.

En outre, dans le parc, il sera possible de faire des jardins ouvriers, un square, etc. Il existe un endroit qui n'est pas très fertile, où il sera facile d'installer un stade municipal, nous permettant ainsi de supprimer celui existant aux Gravilliers, pour y transporter le marché qui se tient actuellement en bordure de la route nationale, celui-ci étant un véritable danger pour la sécurité publique.

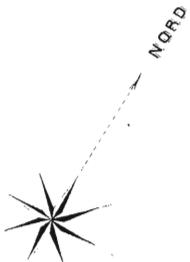
De plus, la création d'une avenue carrossable traversant le parc permettra de relier le haut et le Val d'Athis, faisant disparaître ainsi l'antagonisme constaté entre ces deux parties de la commune et de réaliser ainsi le projet que la commune réclame depuis bien des années.

Il conclut en proposant l'achat du château d'Avaucourt et invite le Conseil à délibérer sur la question.

Le Conseil, après avoir délibéré, considérant qu'une nouvelle mairie est indispensable, que les conditions offertes pour l'achat du château d'Avaucourt et de son parc sont très avantageuses pour la commune, que cette acquisition n'est pas susceptible d'entraver les travaux d'entretien et d'administration de la commune, mais comme moyen d'assurer un bon fonctionnement des services communaux,

décide l'acquisition et l'aménagement du château d'Avaucourt, de ses dépendances et de son parc, ainsi que l'emprunt de deux millions au Crédit Foncier de France, soit 1 500 000 F pour l'achat du château et 500 000 F pour l'aménagement ;

autorise le Maire à réaliser cet emprunt de gré à gré au taux d'intérêts qui n'excède pas 8,30%.



LEGENDE	
Partie d'agrément	3 19.06
Prairie	3 41.50
Potager	29.40
Bons Massifs ABCD	1.87.60
Superficie de la propriété	9 17.56
Terrain en bordure de la rivière d'Orge	12.57
Total général	9 30.15

COMMUNE D'ATHIS-MONS

PLAN

de la propriété

DE M. DASSET

appelée

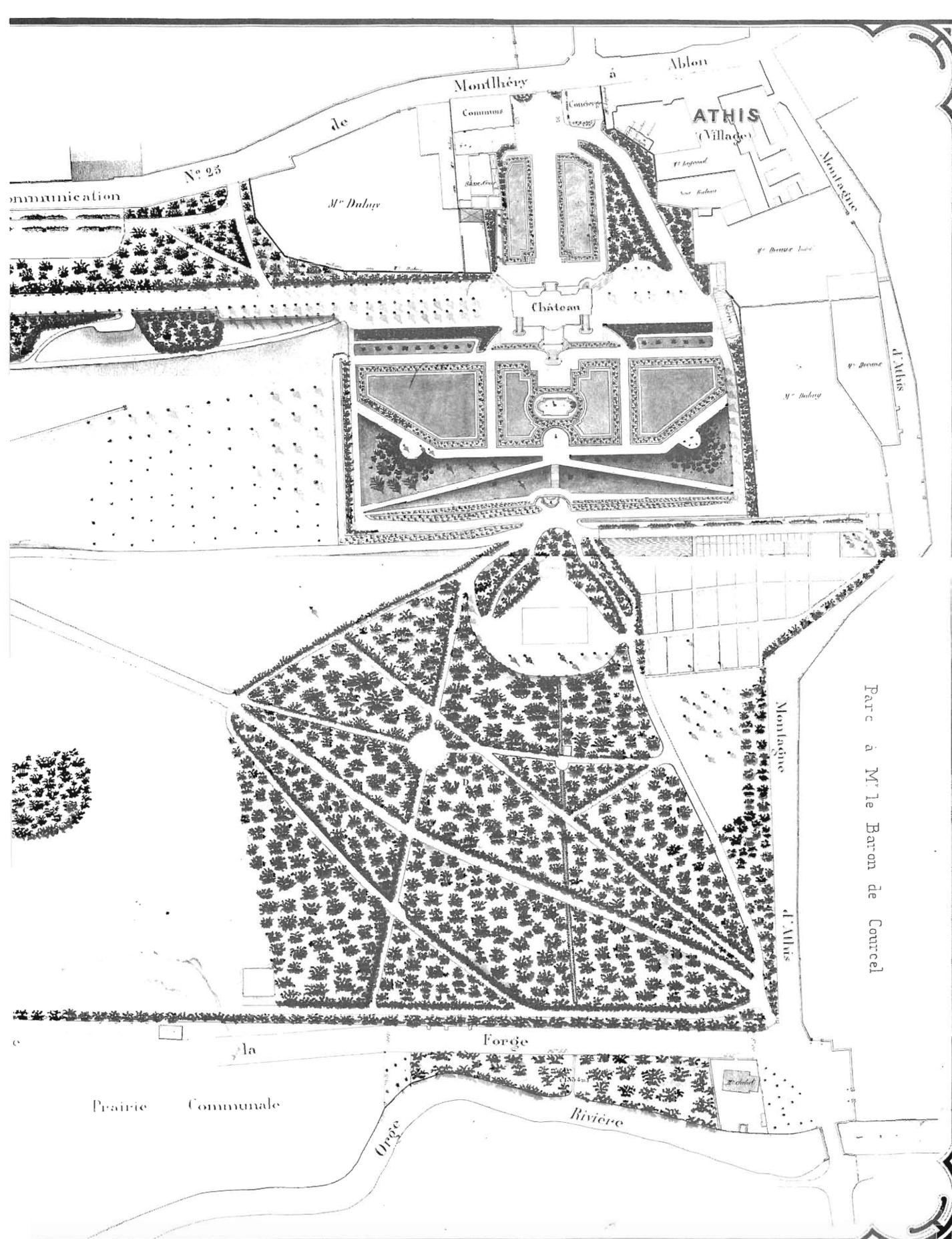
PARC D'AVAUCOUR

Superficie: 9 17.56

Dressé par E. Rouquin Géomètre-Expert à Ferres
1894

Echelle de 1 à 500 mètres.





Parc à M^r le Baron de Courcel

ATHIS (Village)

Château

Montlhéry

Ablon

M^r Dubuy

Montaigne

d. Athis

Forge

Rivière

Prairie Communale

N^o 25

Communication

Orge



Devant le château d'Avaucourt, côté du parc, la petite chienne n'est plus là, mais on peut lire sur la pierre :

*« Ci-gist la célèbre Badine
Qui n'eut ni beauté, ni bonté
Mais dont l'esprit a démanté
Le système de la machine » (1707)*

(La machine évoque la théorie de Descartes sur les « animaux machines », peu appréciée par les Dames de la Cour, comme Madame de Sévigné. Ce monument funéraire provient des bosquets du parc du duc de Roquelaure (château d'Oyizonville ou parc des Frères aujourd'hui - cf Abbé Lebeuf : Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris - Paris - Rééd. 1883, t. IV, p. 420).

Le château d'Oysonville

Le château appartient au XV^e siècle à Pierre d'Allonville seigneur des Carneaux. C'est pourquoi le château est longtemps désigné sous le nom de fief des Carneaux, puis plus couramment sous celui de domaine d'Oysonville, qui reste sa dénomination cadastrale et officielle. (1).

Au cours des siècles suivants, le domaine passe en différentes mains. Parmi les propriétaires qui se succèdent, quelques-uns sont célèbres.

Au XVII^e siècle, il faut citer l'illustre Valentin Conrart, premier secrétaire de l'Académie Française, qui reçoit fréquemment Mademoiselle de Scudéry et toute la société littéraire de son temps.

Il appartient ensuite à Nicolas-Joseph Foucault, marquis de Magny, qui l'achète en 1707. C'est un conseiller d'état, homme très célèbre en son temps et grand amateur d'antiquités, dont il réunit une collection à Athis. Ce domaine est acquis ensuite par le Maréchal de Roquelaure, petit-fils du premier maréchal de ce nom, célèbre par son esprit mordant et satirique. A sa mort, en 1733, Oysonville passe aux mains de la veuve du Maréchal qui le conserve jusqu'à son décès en 1763. La société la plus élégante et la plus distinguée de cette époque s'y réunit souvent. Au moment de la Révolution, en 1789, le château est la propriété du duc de Rohan Chabot.



10 — ATHIS. — N.-D. des Retraites. — Façade du Côté du Parc.

Actuellement « maison des Frères », face à la mairie

Le corps de logis date du XVII^e siècle. Sa façade classique est masquée, côté cour, par la verrière des Frères ; côté jardin, un parc à l'anglaise remplace le parc à la française du XVIII^e siècle.

(1) Un village beauceron (Eure-et-Loir, canton d'Auneau) porte le nom d'Oysonville. Pierre d'Allonville, propriétaire du fief des Carneaux à Athis au XV^e siècle, en est originaire. Un seigneur d'Athis de la même époque Yon (fin XIV^e début XV^e siècles) était venu de Garencières-en-Beauce, village voisin d'Oysonville.

En 1882, le château appartient à Monsieur Mottet-Bey, ancien colonel au service du Pacha d’Egypte pendant les travaux du canal de Suez. Il le cède à cette date, par location-vente, aux Frères des Ecoles Chrétiennes qui désirent en faire leur maison mère. Ceux-ci, dès avant 1900, transforment et agrandissent le château, notamment par la construction d’une verrière et de deux ailes, pour y loger maison de retraite et noviciat. Ils construisent également une chapelle et une école primaire, qui fonctionne jusqu’en 1974. A cette date, les Frères vendent en effet une partie de la propriété à une Société Immobilière, la SCIC. Plusieurs bâtiments sont détruits, ainsi qu’une allée d’arbres centenaires.

Ferme d’Oysonville



Ferme d’Oysonville ou ferme d’Orgeval.

En 1770, cette ferme est l’une des propriétés du Sieur Pierre Joseph de Cauville, fermier receveur de la seigneurie d’Antony, maître de poste d’Orsay et l’un des plus gros notables ruraux de l’Ile de France. En 1789, elle comprend 230 arpents, soit 78 ha de terres dispersées sur le plateau. Son détenteur Alexandre Guillaume Le Bourlier d’Orgeval, fermier-laboureur, avocat au Parlement, secrétaire du Roi, est le premier maire d’Athis en 1790 et Conseiller général du département de Seine-et-Oise sous l’Empire. La ferme garde par la suite le nom de « ferme d’Orgeval ».

Elle est en partie détruite, lors de la construction de la place Henri Deudon. La grange est à son tour démolie, lors de la récente opération immobilière de la SCIC (1976). Restent quelques bâtiments de ferme, dont laiterie, écurie et forge en partie occupés par les Etablissements de déménagement Moreau. Un souterrain partait de là, qui rejoignait une salle se trouvant sous le préau de

l'école (aujourd'hui détruite également). Certains châteaux, en fait, étaient reliés entre eux et plusieurs départs de souterrains sont encore visibles. Ils étaient suffisamment larges pour laisser passer un cheval et une voiture. On dit que certains souterrains se poursuivaient jusqu'à Montlhéry, où les seigneurs d'Athis devaient au Moyen Age accomplir un service « d'estage », en gardant un mois durant la tour de Montlhéry.

Ferme de Mons

Ancien siège de la Seigneurie de Mons (cf p. 21 et 41) et seule grande exploitation du village, la ferme du Chapitre de Notre-Dame de Paris, seigneur du lieu, couvre près de 75 ha aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Les bâtiments se groupent autour d'une cour centrale, dans laquelle on entre par un portail assez large, face à l'hôtel seigneurial (cette porte existe toujours sur la Grande-Rue). De l'autre côté, une autre entrée ouvre sur les champs.

Laboureurs avant tout, les fermiers consacrent la plus grande partie de leur temps à l'exploitation des terres. Ils sont aussi receveurs de la Seigneurie, c'est-à-dire qu'ils louent au Chapitre le droit de percevoir les droits seigneuriaux. Leur richesse contraste avec la médiocrité de la condition paysanne. Ils sont le représentant du seigneur, car le chanoine se contente de visites périodiques.

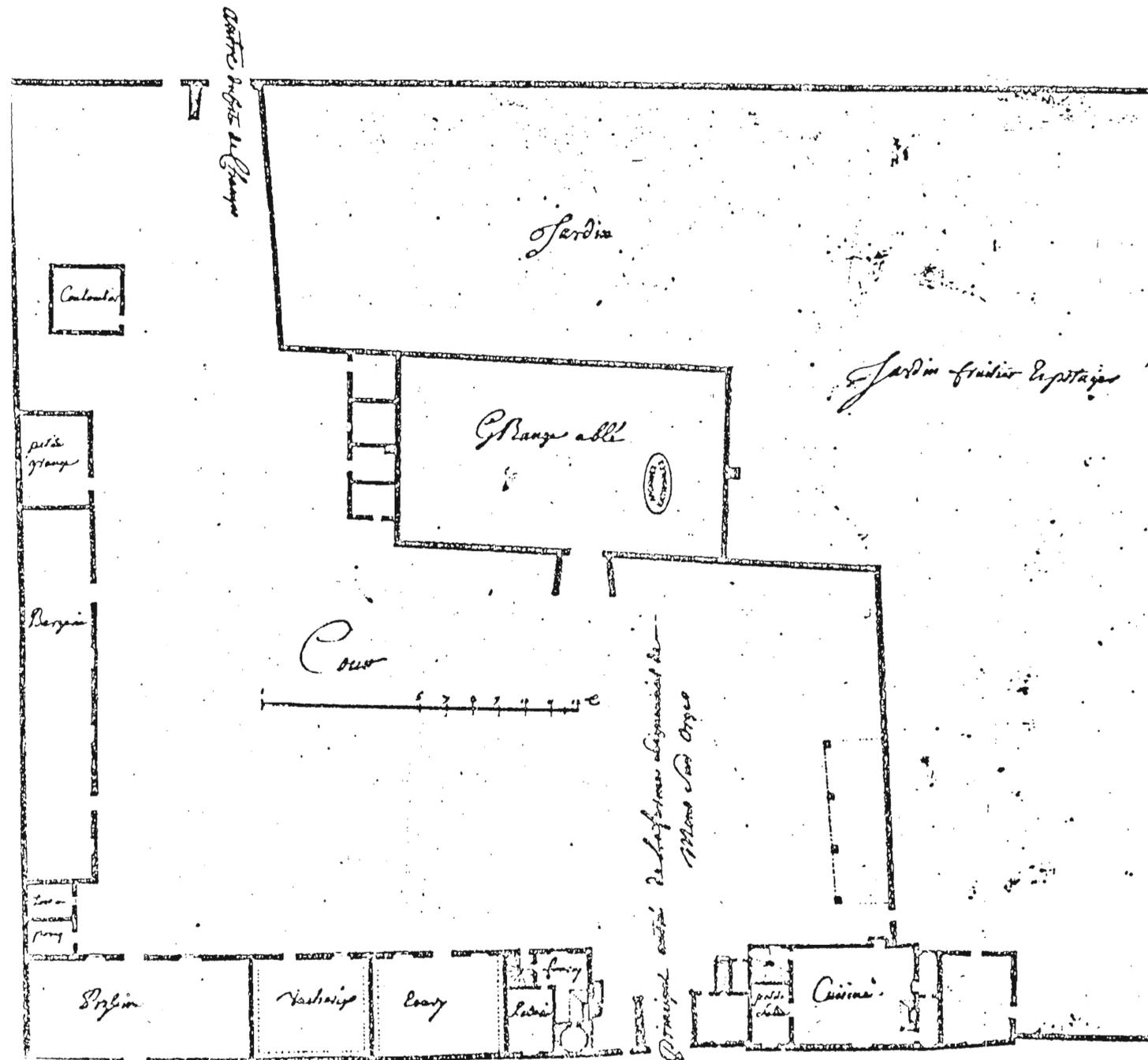


Grange de la ferme de Mons (XVIII^e s.) actuellement 81, rue R. Schumann.

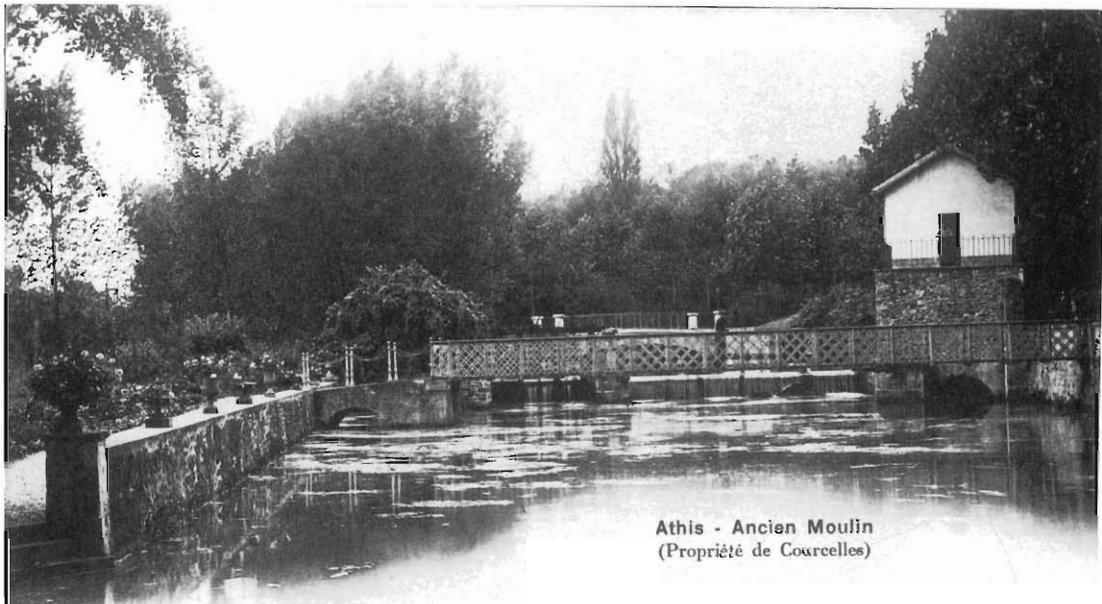
La ferme est louée au XVII^e siècle à Jean Baron et à sa femme « *meusniers demeurant au Moulin de Mons de 1613 à 1627* ». Plusieurs fermiers se succèdent ensuite. Au XVIII^e siècle, on trouve une plus grande stabilité, avec deux familles seulement, les Le Bourlier et Notta.

Les fermiers actuels occupent une demeure récemment édiflée. Quant aux autres dépendances, elles ont été transformées en habitations, y compris une partie du jardin fruitier et potager. Seuls subsistent la grange et le colombier, un hectare de champs en exploitation (qui appartiennent à l'aéroport d'Orly depuis la guerre) et un petit verger clos.

Plan de la ferme seigneuriale de Mons en 1722. Distribution des lieux.
(Arch. Nat. NIII Seine-et-Oise 180).



Le Moulin de la Seigneurie de Mons



Athis - Ancien Moulin
(Propriété de Courcelles)

Le Moulin-le Roy, au-dessous de l'actuel Clos Perrault.

« Le moulin à eau dépendant de ladite recette et seigneurie de Mons, estant sur la rivière d'Orge, appelé le Moulin-le-Roy, garny de ses meules, tournans et travaillans et autres ustanciles y servant, faisant le bled et autres grains, farine, cave, cour, bâtimens dépendants dudit moulin et 4 arpents de pré estant proches le dit moulin en deux pièces... »

Avant chaque prise de possession du moulin, une prisée des lieux et ustanciles consignée dans un procès-verbal est effectuée par deux experts commis, par les meuniers entrants et les meuniers sortants.

Sous-bail du moulin de Mons 9 novembre 1692 AN S 482 cité par E. Blaizot et B. Dujardin-Roquet. La Seigneurie de Mons-sur-Orge aux XVII^e et XVIII^e siècles (p. 63-64).

Le château de Chaiges

Entre la Seine et l'Orge s'étend un ancien fief de la Seigneurie d'Athis. Le château appartient successivement à Pierre Grassin, conseiller au Parlement de Paris et à Dom Jean de Watteville, dont l'existence fut très mouvementée.

En 1789, il est aux mains de Madame Bellot de Maisonfort dont le fermier, Cabouret, exploite une cinquantaine d'hectares. En 1839, la propriété est rattachée à celle du Comte de Montessuy, maire de Juvisy.

Elle est achetée en 1926 par la Compagnie du Chemin de Fer d'Orléans qui la loue à des cheminots. Le château est détruit après la dernière guerre pour permettre l'extension de la nouvelle gare de triage de Juvisy.

Il reste à Athis-Mons la rue du Château de Chaiges.



Athis - Le Château de Chaige

Le corps de logis central, avec ses deux tourelles, pourrait remonter au XV^e ou au XVI^e siècle. Il correspond bien à un dessin du château datable de 1596. Les ailes, de style classique, sont à imputer au XVIII^e.

● Le château de Chaige était loué à des cheminots. C'était la broussaille dans le parc, mais il y avait de grands fossés herbeux où les femmes venaient s'installer pour coudre et tricoter.

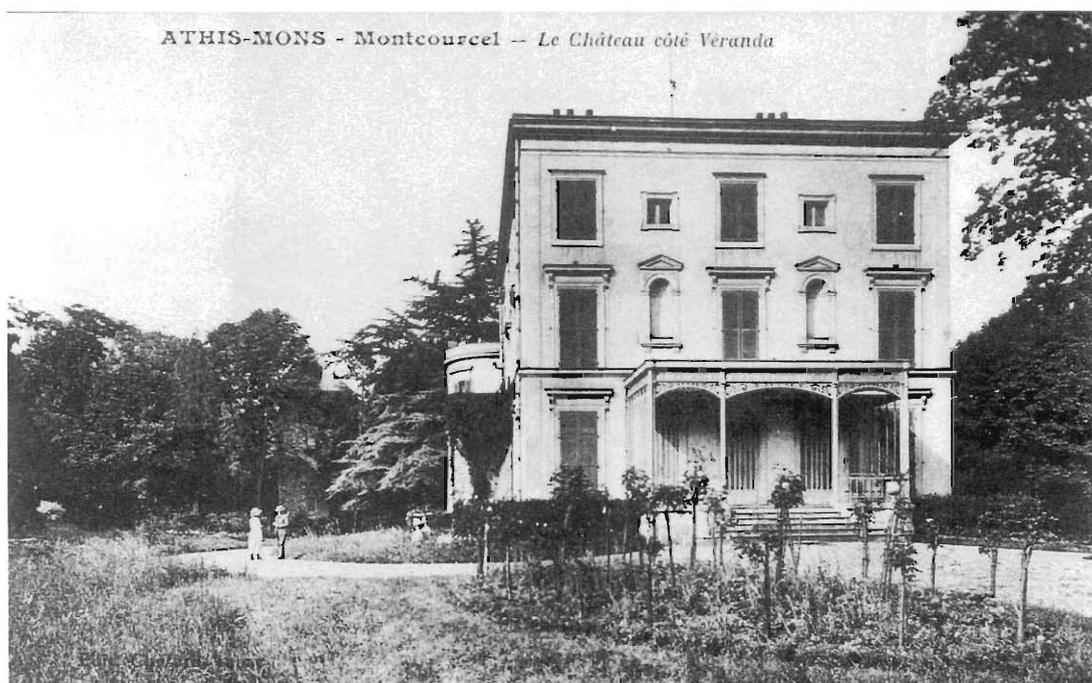
Les Clos

On trouve sur le territoire de Mons une terre et seigneurie, appelée Brétigny, achetée au XVIII^e siècle par le seigneur d'Athis.

Ce fief appartient au XVII^e siècle à Nicolas Le Jay, Premier Président du Parlement de Paris, personnage illustre à son époque, mort en 1640. Il passe ensuite aux mains de Henri-François Le Jay, dont la fille épouse Benoît Perrot, chef de l'Echansonnerie de la Maison du Roi.

Au XVIII^e siècle, le célèbre abbé Nollet, maître de physique des Enfants de France et professeur de physique au Collège Royal, y possède une maison de campagne où il fait ses premières expériences sur l'électricité.

Au XIX^e siècle, la propriété passe aux mains de la famille de Courcel, qui fait construire un château.



Le château, édifié vers 1838, est démoli lors de l'opération immobilière de 1963, quand il s'agit de construire la résidence du Clos Nollet.

Il était entouré de cèdres magnifiques et d'un bois appelé « la Remise », endroit charmant paraît-il, où tout le monde aimait aller se promener.

Un souterrain permettait aux châtelains de quitter le château pour se rendre à la gare, par dessous la grande-Rue (rue Robert Schuman).



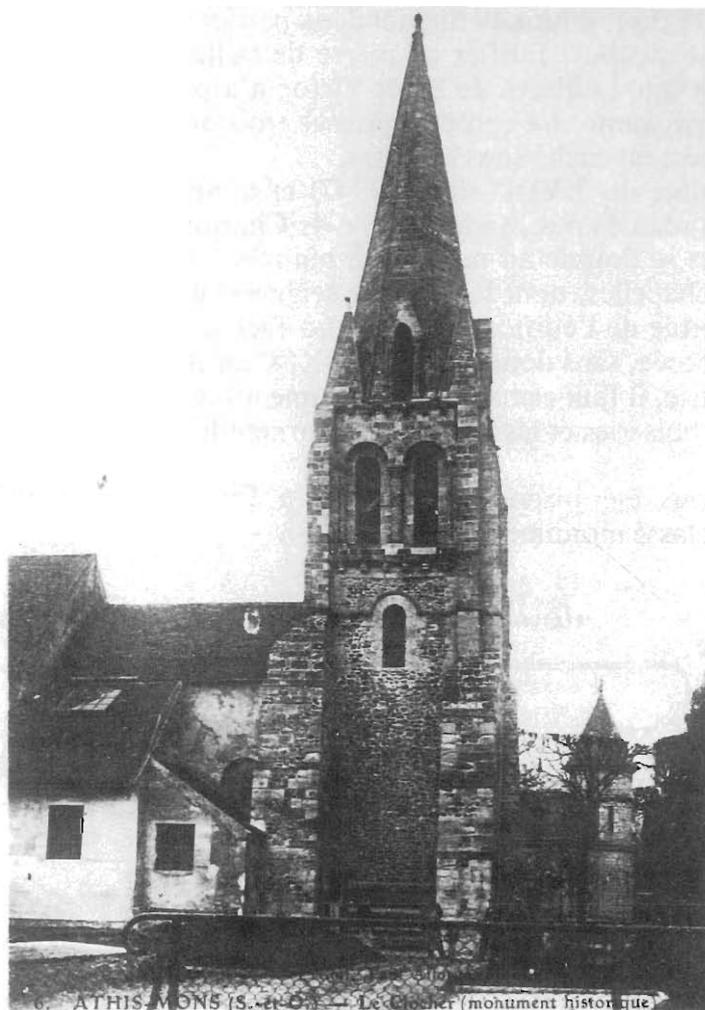
Edit. Chotard, tabac

ATHIS-MONS - Montcourcel - L'Entrée des Trois Ponts

Les souterrains qui passent sous la grande rue

LE CADRE PAROISSIAL

L'ÉGLISE SAINT-DENIS



6. ATHIS-MONS (S.-et-O.) — Le Clocher (monument historique)

Tout près du château d'Athis et bien plus ancienne que lui, l'église Saint-Denis est bâtie au Moyen Âge. Le chœur et le clocher remontent en grande partie à la fin du XII^e siècle.

C'est l'église du prieuré Saint-Denis d'Athis, donné en 1140 à l'abbaye de Saint-Victor par Etienne, évêque de Paris (1). Dès cette époque, elle tient lieu de paroisse aux villages d'Athis, de Mons et d'Ablon, desservie par les chanoines de Saint-Victor pendant plus de sept siècles, jusqu'en 1792. Certains sont célèbres, comme Jean Bordier, qui quitte Athis pour aller réformer l'abbaye de Saint-Victor au début du XVI^e siècle ; Mathias Touzet un érudit humaniste, célèbre prêcheur à la fin du XVI^e siècle ; Jean de Toulouse au XVII^e siècle qui tient remarquablement les registres paroissiaux ; prieur d'Athis de 1628 à 1636

(1) cf p. 18-19

et de 1641 à 1652, entre temps prieur vicaire de Saint-Victor, il laisse des *Mémoires* fort riches sur l'histoire de la région parisienne de 1605 à 1659, avec de nombreux témoignages sur la vie à Athis à cette époque. Il écrit en latin les *Annales de Saint-Victor*, qui restent une source fondamentale de l'histoire de cette Abbaye (2).

Dans cette église, il faut distinguer deux parties :

- le chœur et le clocher. Edifiés en pierre de taille, ils portent témoignage du soin et du coût que l'abbaye de Saint-Victor n'a pas épargnés en faveur de sa dépendance athégienne. Le chœur conserve trois arcs romans brisés, dont l'un est malheureusement caché sous le plâtre.

- la nef. Elle date du XVIII^e siècle (1747) et a été construite au moment des aménagements réalisés par Mademoiselle de Charolais pour son château, voisin de l'église. Elle se double au nord d'un bâtiment allongé de la même époque, abritant trois chapelles, dont la chapelle seigneuriale, et la salle d'école, juste à gauche de l'entrée de l'édifice religieux. La façade a été ravalée et malheureusement recomposée, sans doute à la fin du XIX^e siècle.

Dans l'église, il faut remarquer la tribune du XV^e siècle, classée monument historique, les boiseries et les tableaux qui ornent les murs. Ils datent du XVIII^e siècle.

Ils ont tous été inscrits récemment à l'inventaire supplémentaire ; le « David » est classé monument historique (3).

DIRECTION GENERALE DES DOMAINES

SEINE-ET-OISE

DIRECTION
VERSAILLES

INVENTAIRE

*Des Biens dépendant d' la fabrique de l'église
d' Athis-Mons (Seine-et-Oise)*

Dressé en exécution de l'art. 3 de la loi du 9 décembre 1905

*L'an mil neuf cent six, le deux mars à neuf heures 1/2
du matin*

*En présence de MM. l'abbé Derama, curé de la
paroisse et Philippe Hirsch, président du bureau
des tranquillisés de la fabrique de l'église de
ladite paroisse, tous deux demeurant à
Athis-Mons.*

(2) cf p. 37

(3) cf étude de Louis Brunel sur l'église d'Athis. Bulletin de la SESAM n° 7, 1949.

Nous soussigné (nom)^s *Hissong*, sous-inspecteur des Domaines à Corbeil,
dûment commissionné et assermenté, spécialement délégué par le Directeur
des Domaines, à Evreux.

Avons procédé ainsi qu'il suit, à l'inventaire descriptif et estimatif des
biens de toute nature détenus par la fabrique de l'église d'Albi.
Nous, après lecture donnée par M. l'abbé Devaux,
de la présente, devant le texte écrit et signé par
lui, est annexé au présent procès-verbal.

§ 1^{er} - *Immubles.*

L'église date du 12^e siècle, elle entra dans
le domaine national en vertu des décrets de
l'Assemblée nationale des 2-4 juin 1789 - l'article
12 du concordat du 23 juillet 1801 - l'article
de la République le 18 germinal an X, la remit
à la disposition de l'évêque pour l'exercice de culte.
La propriété en fut ensuite attribuée à la Commune
par un avis du Conseil d'Etat du 2 pluviôse an XIII,
approuvé par l'empereur le 6 du même mois (16
janvier 1805)

En 1839 l'église fut agrandie par l'adjonction
d'une sacristie et de la chapelle des fonts baptis-
maux, construits par la Commune sur l'emplacement
d'une maison contiguë cédée à elle-ci, par un acte
notarié de 1839 dont le sous-inspecteur soussigné
n'a pu prendre connaissance, mais qu'il sera toujours
faible de se faire représenter.

Une chapelle latérale, séparée de l'église
par des portes vitrées, mais faisant corps avec elle-ci,
est revendiquée par M. le baron de Courcel, comme
ayant été édifiée par l'un des précédents propriétaires
du Château qui lui appartient aujourd'hui, sur
un terrain dépendant du parc de ce château.

La revendication de M. de Courcel se parait
par fondée - cette chapelle a été élevée en 1766 sur
1767, sur un terrain cédé à cet effet, à la prière
de Bourbonne, alors propriétaire du château, par

(1) La fabrique, le maire, le conseil presbytéral, etc.

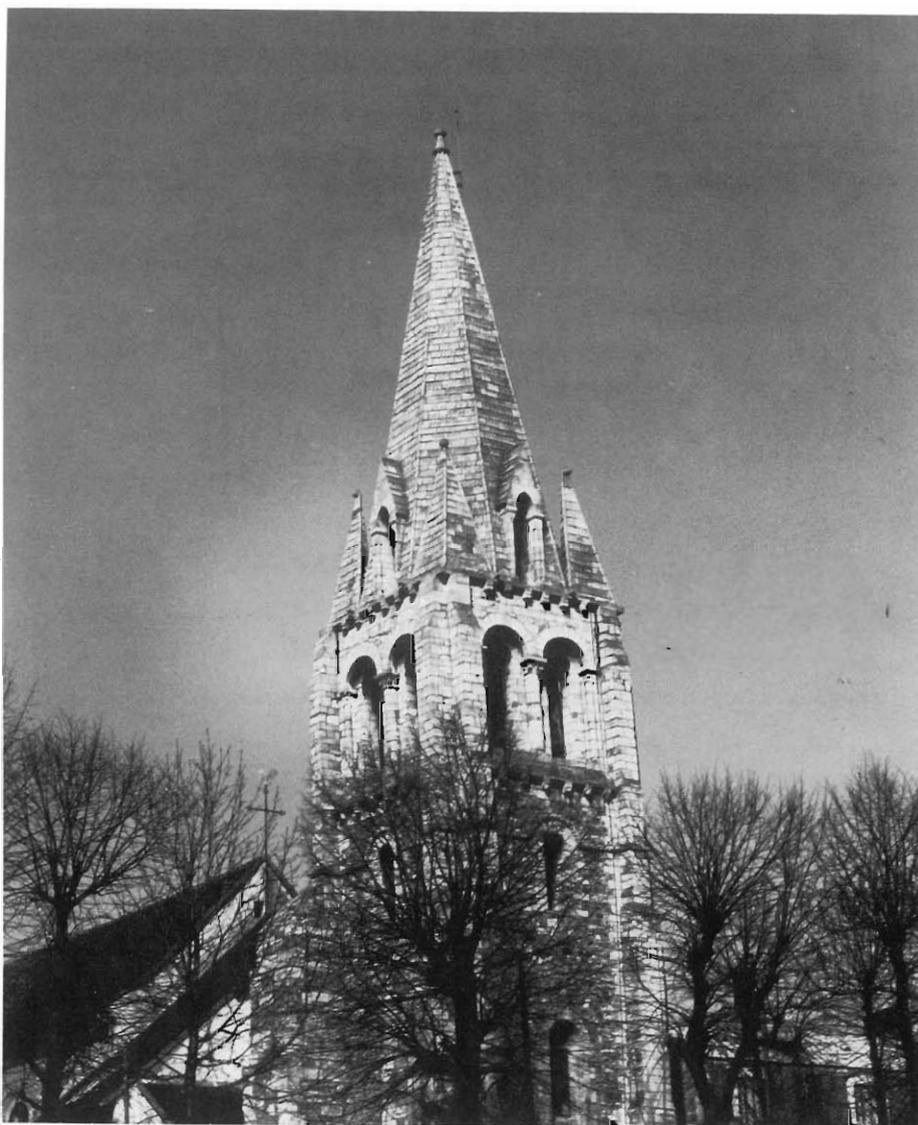
EGLISE, MAUVAIS ETAT DU CLOCHER

Le Conseil Municipal

Conseil Municipal 26.5.1895

attendu que depuis quelque temps le mauvais état du clocher de l'Eglise d'Athis-Mons, classé dans les monuments historiques, présente des dangers pour la sécurité publique par suite de la chute de pierres qui s'en détachent

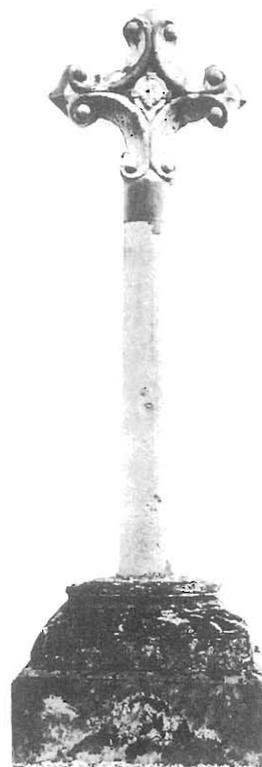
prie Monsieur le Préfet de vouloir bien signaler cette situation à l'administration des Beaux-Arts.



Le clocher d'Athis - la vie du village se déroule à l'ombre du clocher de l'église, qui date du XII^e siècle. Très restauré au cours des XV^e, XVII^e et XIX^e siècles, il a été démonté et consolidé de 1899 à 1900.

Il reste la copie fidèle du clocher de l'abbaye parisienne de Saint-Victor, aujourd'hui détruite. La flèche, exécutée en pierres d'une hauteur de 13 mètres, est octogonale, accompagnée à sa base de pyramidions faisant contrepoids au-dessus des trompes d'angle. Le clocher a été classé monument historique en 1848.

LA CROIX DU CIMETIERE



Si cette croix pouvait parler, elle raconterait l'histoire d'Athis depuis sept siècles.

Restaurée et réédifiée en 1887 par les soins de la municipalité, elle a été transportée dans le nouveau cimetière communal.

On distingue en relief, dans le losange central, une tête de Christ nimbée et couronnée d'épines ; de l'autre côté, une main bénissant. La base serait d'une époque plus ancienne que la croix et aurait pu provenir d'une colonne isolée, peut-être de l'ancienne nef de l'église Saint-Denis.

La croix a suivi les déplacements successifs du cimetière d'Athis depuis le Moyen Age.

Moyen Age : le cimetière borde le côté nord de l'église Saint-Denis, le côté sud étant occupé par les bâtiments du prieuré.

XVI^e siècle : un cimetière plus grand est édifié au nord du village, à 300 mètres de l'église, près du chemin qui conduit d'Athis à Mons (terrain occupé aujourd'hui par l'école Saint-Charles, en face du groupe scolaire Pasteur). Parmi les testateurs consignés dans le registre paroissial de 1568 à 1587, dix font élection de sépulture « au cimetière d'Athis, près la Grand-Croix ». En 1597, après les guerres de religion, le seigneur d'Athis obtient, par échange, la portion inutile du cimetière pour agrandir son parc.

1744 : une nouvelle transaction entre Mademoiselle de Charolais et les paroissiens aboutit à un second déplacement. La croix quitte l'ancien cimetière pour le nouveau, établi au bout de la grande rue (emplacement actuel de la salle des Fêtes).

1793 : la croix est démolie, au moment de la déchristianisation. Le même entrepreneur est rappelé pour la reconstruire en 1802, une fois la tourmente passée ! Mal restaurée, la croix subit les injures du temps.

1885 : elle trouve son emplacement actuel dans le cimetière moderne, avenue Henri Dunant. Restaurée, elle est telle que nous la voyons aujourd'hui.

(d'après « Note sur ancienne croix de cimetière à Athis-Mons » - Montcourcel 1902).

LE CADRE VILLAGEOIS

LE VIEIL ATHIS

Vieux pays où les maisons villageoises, les fermes, les petits commerces et cafés, les ateliers d'artisan voisinent avec des édifices plus anciens.

Il est relié au village de Mons par la Grand-Rue où se trouvent l'unique école, l'église et la poste. Il est séparé du Val par un sentier pentu qui dégringole entre la propriété Duboscq (marchand d'éponges à Paris) (1) et le parc du château d'Athis. C'est la rue « de la Vieille Montagne ».

Longtemps cœur d'Athis-Mons, il a gardé l'essentiel du tissu villageois des XVII^e et XVIII^e siècles. Par rapport au plan de 1772, la plupart des maisons et des fermes sont restées telles quelles. Il est délaissé par les habitants du Val, quand le nouveau quartier se dote d'une église et d'une école.



Rue de la « Montagne d'Athis », « la Montagne », « la Petite Côte » ou encore « la Côte des Curés », « la Grimpette », d'après le témoignage des anciens, il n'a pas manqué de noms le chemin pavé qui conduit de la place du Cottage au village (il existe toujours aujourd'hui).

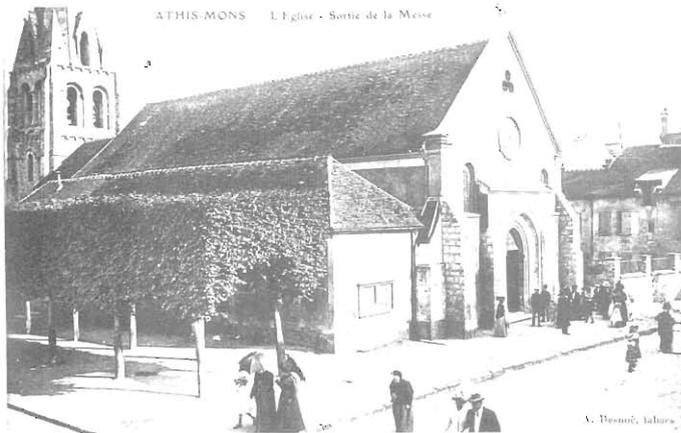
● Dans les rues d'Athis, on pouvait marcher au milieu des chaussées. Seules passaient les voitures de ferme, tirées par de gros chevaux, ou les voitures des commerçants : le marchand de poissons, qui s'annonçait en soufflant dans un clairon, le boulanger, le mercier. De temps en temps, la voiture automobile de La Samaritaine ou du Bon Marché qui venait faire des livraisons. Car, de ce temps-là, on commandait beaucoup par catalogue. C'était pratique.

(1) Actuellement annexe de la mairie.



Le « grand carrefour d'Athis », centre du village

De cette place partent les différentes rues qui sillonnent le vieil Athis.



En face de l'église, le restaurant billard « Chez Petit » où les hommes se retrouvent souvent pendant que les épouses sont à la messe.

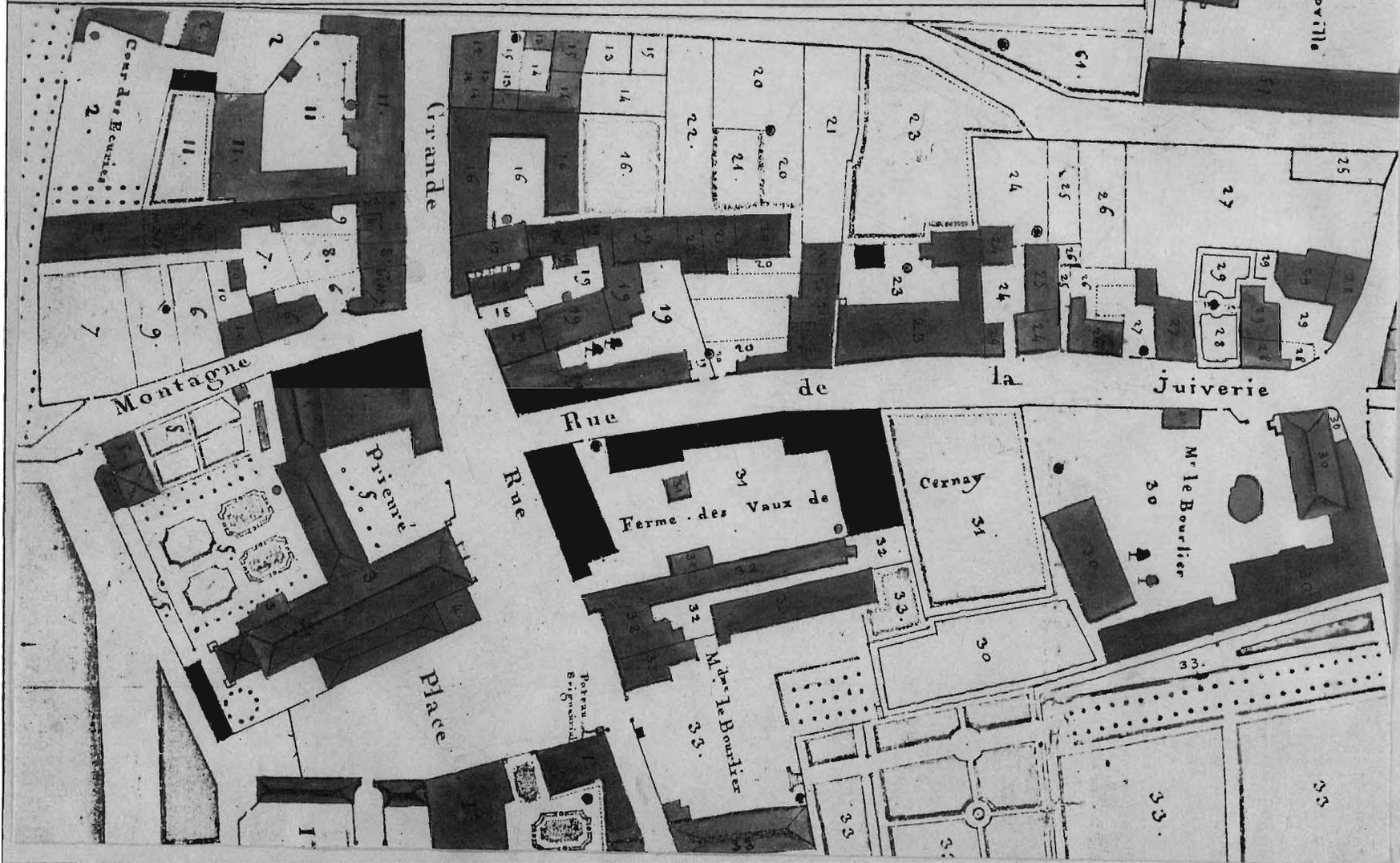
16

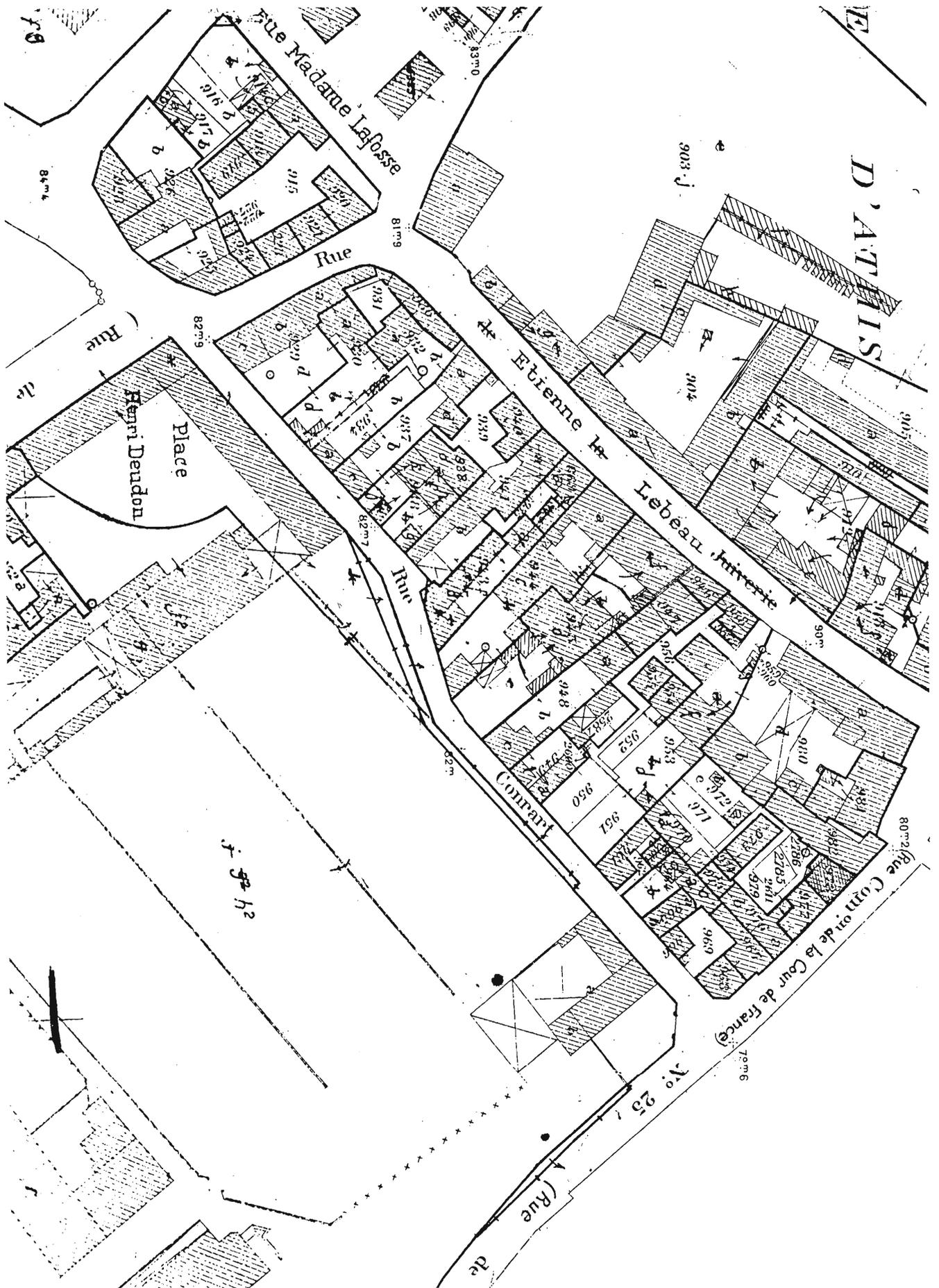
PLAN DU VILLAGE D'ATHIS en 1772

extrait du plan de RIVIERE
(Archives communales)

Ferme de M^{rs} Couvillie
51

○ = Puits

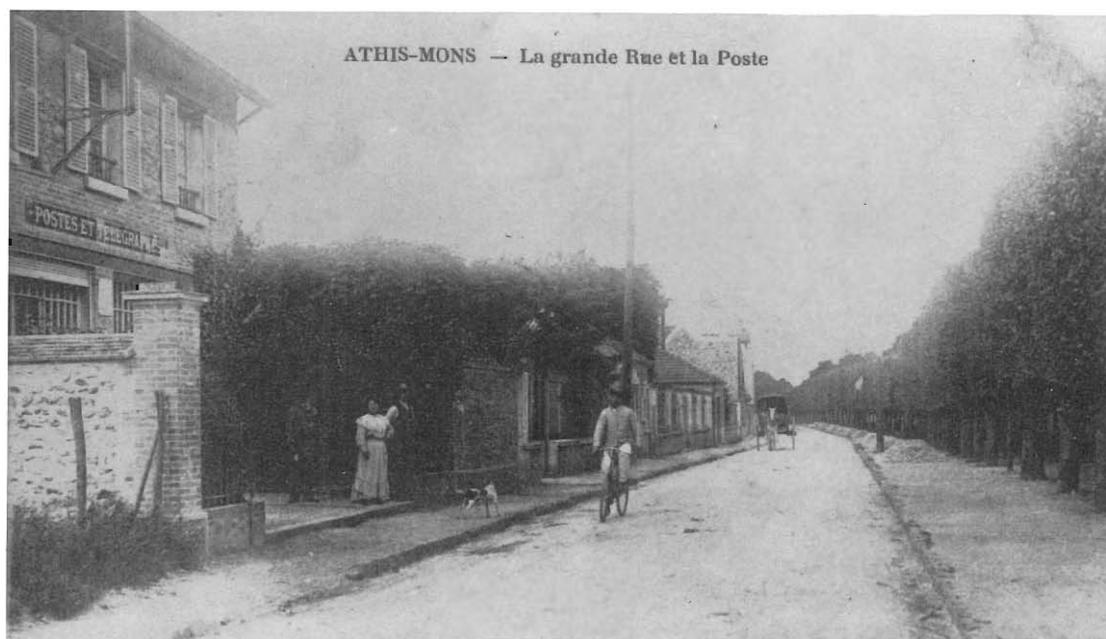




Village d'Athis-Mons en 1933, d'après le cadastre. Les noms des rues ont changé, mais les habitations du XVII^e siècle sont restées.



Rue de la Cour de France depuis 1892 (cf annexes), devenue rue Paul Vaillant-Couturier. Autrefois, s'appelait « Route de Juvisy ».



La Grand-Rue relie Athis à Mons (aujourd'hui rue Robert Schuman). La poste se trouvait au milieu de la rue entre Athis et Mons, juste à côté de l'école Pasteur.

- Dans la Grand-Rue, tous les commerces étaient rassemblés. En face, à côté de la pompe où les habitants du coin allaient tirer l'eau, se trouvait le boucher. Un peu plus loin, sur notre trottoir, M. Devigne, élagueur, et des jardiniers ; puis le dépôt de pain Simon, un abattoir et des écuries où tous les samedis Paul Maréchal venait porter les bêtes. Plusieurs artisans se succédaient en allant sur Mons : le quincailler, M. Boquillon, le bourrelier, M. Haber, où je faisais arranger mon ballon de foot, M. Champois, le maréchal-ferrant, puis c'était le domaine des fer-

mes, les deux fermes Hamel, la ferme Arbillot, la ferme Périchou. Face à la Chartreuse (2), vers Mons, nous avions deux médecins, le docteur Navarre et le docteur Henri Roussel, des laboratoires du même nom, qui venait de Paris chaque week-end.

- Avant la guerre de 1914, nous habitons tous rue Etienne Lebeau, d'abord au n° 8, puis au n° 11. Il y avait un puits dans chaque cour. Au n° 8, j'ai entendu dire souvent par mes parents que c'était autrefois une cantine...la rue a bien changé. A la place de la salle Etienne Lebeau, c'était une ferme ; là où sont les sœurs se tenait le casernement Shady, pendant la guerre de 1914. Le café « la Lanterne » c'était le Paragot. On était solidaire, on se connaissait tous.



Actuellement rue Etienne Lebeau. C'était une rue très animée. Le soir, à la belle saison, chacun sortait sa chaise sur le trottoir en attendant qu'on vienne éteindre les becs de gaz. C'était entre les deux guerres.

- Il n'y avait pas l'eau, ni le gaz, ni l'électricité au début, nous avions une pompe dans la cour et, pour économiser l'eau, l'abreuvoir à animaux était juste en-dessous pour recueillir l'excédent, car cette eau était pour les gens et les bêtes.

Je crois que nous avons eu le gaz en premier et notre habitude de l'économie nous amenait à réduire le débit des becs « Auer » et quelquefois à éteindre le gaz, ce qui nous faisait peur car on nous racontait que le gaz était très dangereux ; nous avons été heureux d'avoir par la suite l'électricité. Avec l'eau et l'électricité la vie dans les fermes est devenue plus facile.

- Je suis née rue de la Juiverie. Les conditions de logement n'étaient pas très bonnes. Pour se rendre de la cuisine et de la salle à manger aux chambres, il fallait passer par l'extérieur... Le chauffage se faisait juste avec une cuisinière et des poêles Godin, qui marchaient au charbon.

- Je devais avoir 11 ans quand nous sommes arrivés rue de la Juiverie « cour des miracles ». Il n'y avait pas l'eau, ni l'électricité. Ces maisons ont bien 200 ans. Il a fallu faire refaire la toiture et les balcons. Nous prenions l'eau à la pompe.

Les nouveaux arrivants s'installaient souvent là en attendant d'avoir mieux. Il y avait toujours beaucoup d'enfants et de cris...

(2) Cette grande maison existe toujours en haut de la rue du général Koenig, à côté de la pharmacie.



ATHIS-MONS PITTORISQUE

Coll. Paul Allorge, Montlhéry

96 — **Athis-Mons** (S.-et-O.) — La Cour des Miracles, 16, Rue de la Cour de France

La « Cour des Miracles », telle que les gens la nommaient était en réalité au n° 8 de la rue de la Juiverie, où elle existe toujours d'ailleurs. Il s'agissait sans doute à l'origine d'une dépendance de la ferme de Vaux-de-Cernay (1).

L'illustration ci-dessus correspond à une cour située près de la Mairie, au dos de la maison actuelle du photographe.



Vieilles cours actuelles rue Etienne Lebeau (anciennement rue de la Juiverie)

(1) Cf p. 19 - 20 - 23.



E. Laplanche, Athis-Mons (S.-et O.).

(Actuellement rue Marcel Sembat). Ferme d'Oysonville ou d'Orgeval (cf p. 118)



6. — Athis-Mons (S.-et-O.). - Ferme d'Orgeval. - Route de Longjumeau et Rue Comard.
E. Laplanche, Athis-Mons (S.-et-O.).

(Intérieur de la ferme d'Orgeval).

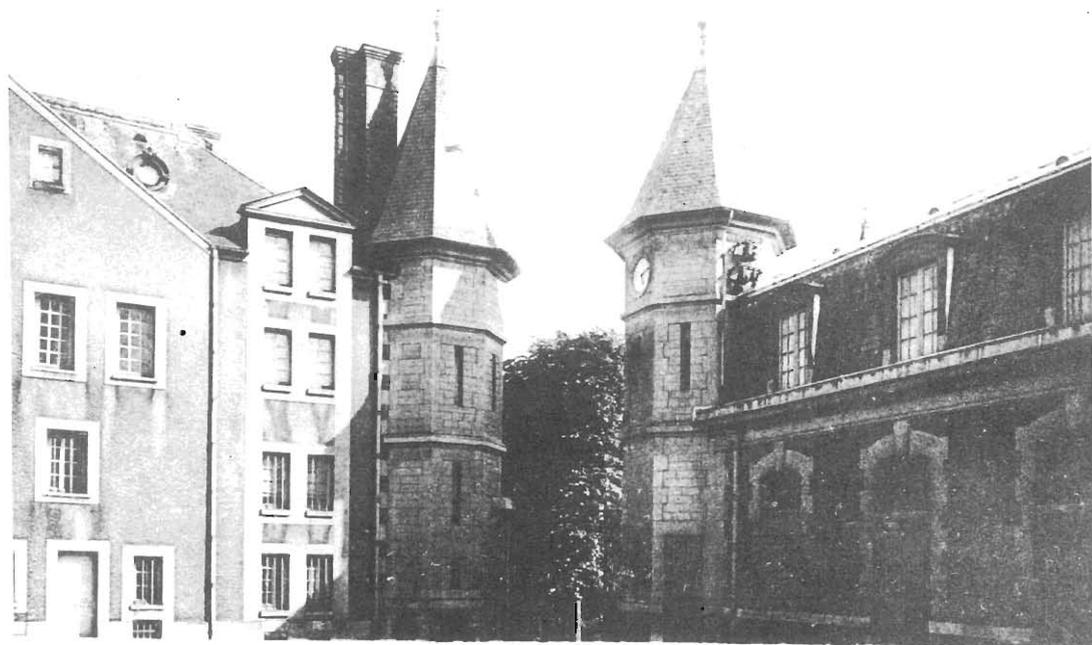
Cette ferme est caractéristique des grosses fermes de l'Ile-de-France. On remarque le toit de tuiles rouges, les tuiles plates traditionnelles du pays ; la tourelle en encorbellement, au-dessus de la porte charretière, à droite les remises surmontées d'un grenier avec trois ouvertures auxquelles on accède par des échelles.

● Nous sommes revenus à Athis-Mons aux environs de 1910. Comme mon père était connu des Frères, ces derniers lui ont loué le rez-de-chaussée d'une belle ferme, qui malheureusement a

été démolie quand on a fait la place Henri Dodon. C'était une ferme Louis XIII, avec un sol en carrelage hexagonal magnifique. J'ai été très triste de la quitter en 1933, quand nous avons été congédiés. Les Frères avaient besoin du terrain pour faire un échange avec la ville et avoir un terrain au cimetière...

A côté de cette maison, qui était au n° 3 de la route de Longjumeau se trouvait la ferme occupée actuellement par les déménageurs Moreau.

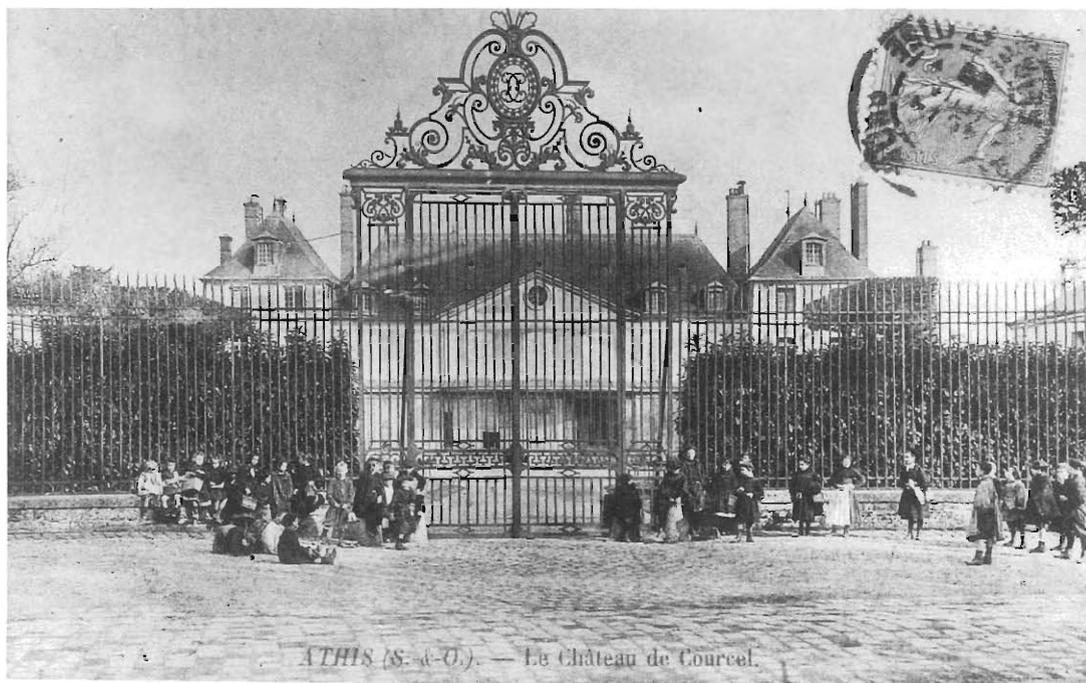
En face de notre ferme habitait le père Fontanon, qu'on appelait « peau de lapin ». Il achetait en effet les peaux de lapin. Pour le jour de l'an, je me forçais un peu pour lui faire la bise, car il nous donnait un sou.



29. - ATHIS-MONS (S-et-O). - Château "Les Tourelles".

Au cœur du village, le château de la famille de Courcel (autrefois siège de la seigneurie d'Athis)

● Avant la guerre de 1914, les enfants du village allaient voir souvent la sortie du Baron de Courcel, dans sa calèche tirée par des chevaux. Chaque fois qu'il y avait des noces ou un baptême, on tirait un tapis rouge depuis le château jusqu'à l'église. Quand la calèche passait, les de Courcel jetaient des pièces de 20 ou 40 sous. Tous les gosses, nous accourrions. Ils étaient bons pour les pauvres. Ils les habillaient pour les communions et donnaient des secours.



ATHIS (S.-O.). - Le Château de Courcel.

LE VIEUX VILLAGE DE MONS

C'est en 1817 que Mons est relié à Athis pour former la commune d'Athis-Mons (ordonnance royale du 5/8/1817).

La population de cultivateurs, de vigneron et de petits artisans se transforme peu à peu avec le déclin de la vigne, l'apparition des industries du Val et les facilités de plus en plus grandes d'accès à Paris. Le Coteau s'urbanise créant une zone résidentielle qui prolonge le vieux village.

On grimpe au vieux Mons par la rue de la Montagne de Mons ou un raccourci, le sentier de la gare (dont la partie supérieure a été transformée en 1971 en rue du « Général Koenig »).

Ci-dessous, le croisement des deux chemins : la propriété dont on voit le mur (qui existe toujours) appartenait à la famille de Courcel. Les enfants allaient y jouer librement et pêcher des tétards dans le bassin, au-dessus de la « tour d'angle ».



ATHIS-MONS. — Rue de la Montagne de Mons

Un homme se repose sur sa brouette, avant de finir la montée.



Athis-Mons (S.-et-O.) — Grande-Rue de Mons



*La place de Mons en haut de « la Montagne ». Elle n'a guère changé aujourd'hui, sinon que les commerçants l'ont désertée.
Le quartier était autrefois très animé, c'était le cœur de l'ancien village.*

LAVOIR DE MONS

Conseil municipal 24.9.1893

Monsieur le Maire signale au Conseil le mauvais état de l'escalier et du mur de soutènement situé au long du lavoir de Mons.

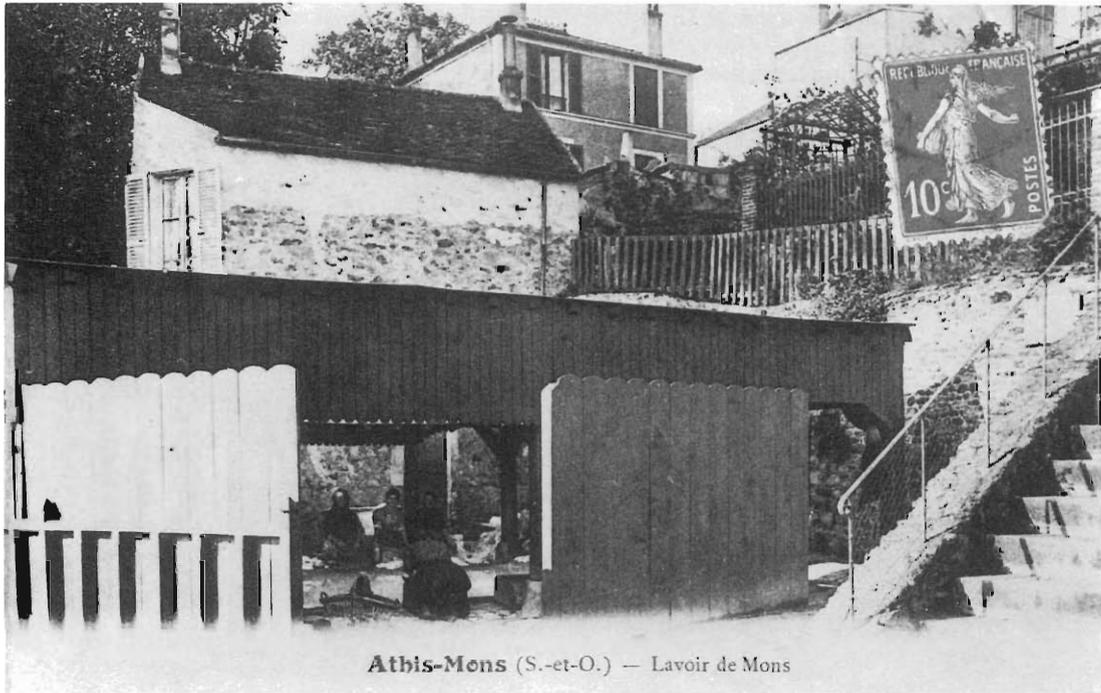
LE CONSEIL

Vu l'urgence des travaux à entreprendre.

Autorise Monsieur le Maire à faire démolir le mur existant, à faire enlever les terres et niveler le terrain jusqu'à l'escalier, à faire reconstruire le mur le long dudit escalier, qui devra être reconstruit aux frais des propriétaires qui y ont accès.

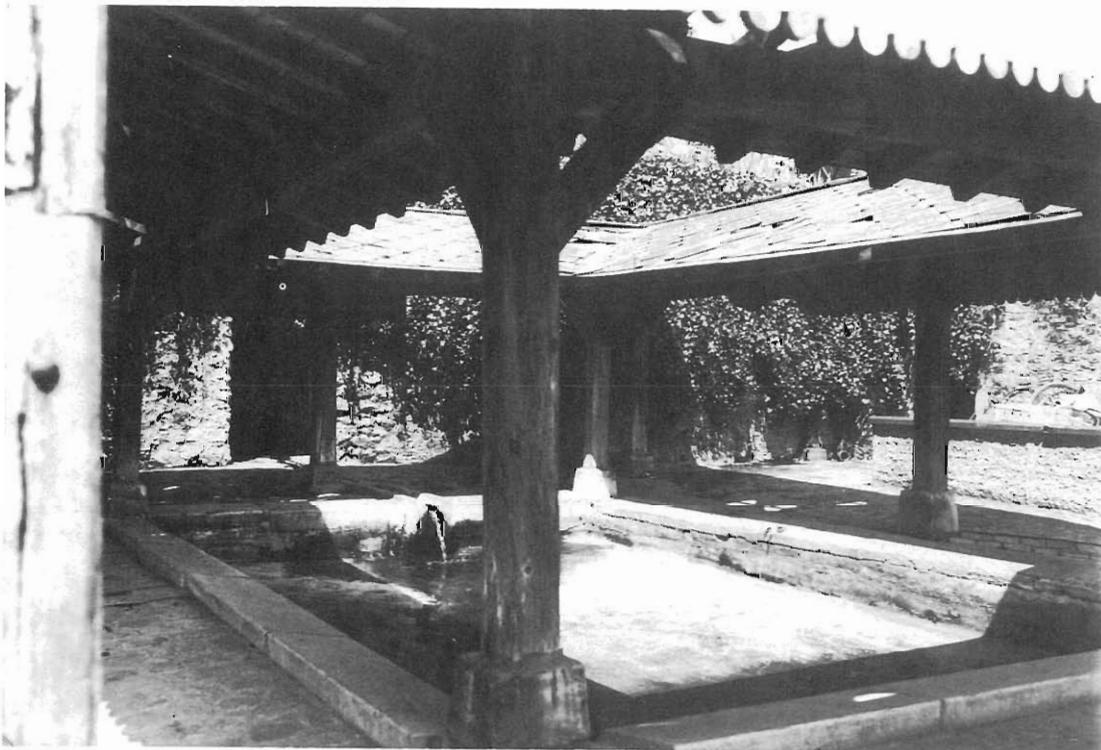
Invite Monsieur le Maire à profiter desdits travaux pour faire établir sous l'escalier des cabinets d'aisances, pour le lavoir de Mons, et à faire payer, jusqu'au mur nouveau auprès de l'escalier.

Vote dès à présent les crédits nécessaires sur les fonds libres de l'exercice.



Athis-Mons (S.-et-O.) — Lavoir de Mons

Lieu de rencontre des femmes du vieux Mons, le lavoir existe toujours, alimenté par une source, à laquelle certaines personnes du quartier viennent s'approvisionner. L'eau a été analysée et serait toujours potable.



- Deux épiceries-cafés se tenaient sur la place. Au 1^{er} plan à droite, chez « Richard », un peu plus loin (à la hauteur de la charrette), chez « Cannet ». Chez Richard, c'était un peu plus grand. C'est là que j'ai vu le dernier pain de sucre.



- L'épicerie Cannet : Mes parents travaillaient beaucoup. Le magasin était ouvert en même temps que le café, de 7 h du matin à 8 h du soir. Dès l'âge de huit ans, on aidait. On déployait les journaux qui servaient à emballer la marchandise. On prenait les commandes et on passait les livrer.

Nous avons été les premiers à vendre de l'essence à Athis, car nous avons une demande émanant de la clientèle riche du coteau. Beaucoup de Parisiens avaient fait construire leur maison de campagne et beaucoup avaient une automobile. L'essence était dans des bidons de cinq litres, eux-mêmes placés en caisse, que nous achetions aux « Pétroles » sur les quais. Avec un entonnoir, on versait à travers une peau de chamois l'essence dans les réservoirs. La peau de chamois retenait l'eau qui restait toujours dans les bidons.

Grâce à cette clientèle et aux gens du quartier, le commerce de mes parents marchait très bien. Maintenant, c'est un quartier mort.

- La vie du café était très agréable. Nous avons de nombreux clients qui venaient là prendre une chopine après leur travail, beaucoup d'entre eux étaient cheminots. On faisait aussi les casse-croûtes. On chantait en compagnie du cordonnier, M. Fillon. Les dimanches après-midi des hommes venaient faire leur belote ; d'autres jouaient au billard, « à la poule et au gibier ». Nous travaillions tous les jours de la semaine, nous ne fermions jamais. On nous livrait d'abord, avant 1935, en charrettes puis en camionnettes. Les commis venaient en vélo. Nous gardions les boissons au frais, soit dans les caves, soit dans les puits. Ensuite, nous avons des pains de glace. Notre livreur limonadier venait de Choisy-le-Roi. Mes parents m'envoyaient chercher de l'eau fraîche à la source du lavoir pour servir le pernod à ces Messieurs du bâtiment qui s'arrêtaient un moment chez nous avons de rentrer chez eux.



IV

ENTRE ATHIS ET PARIS

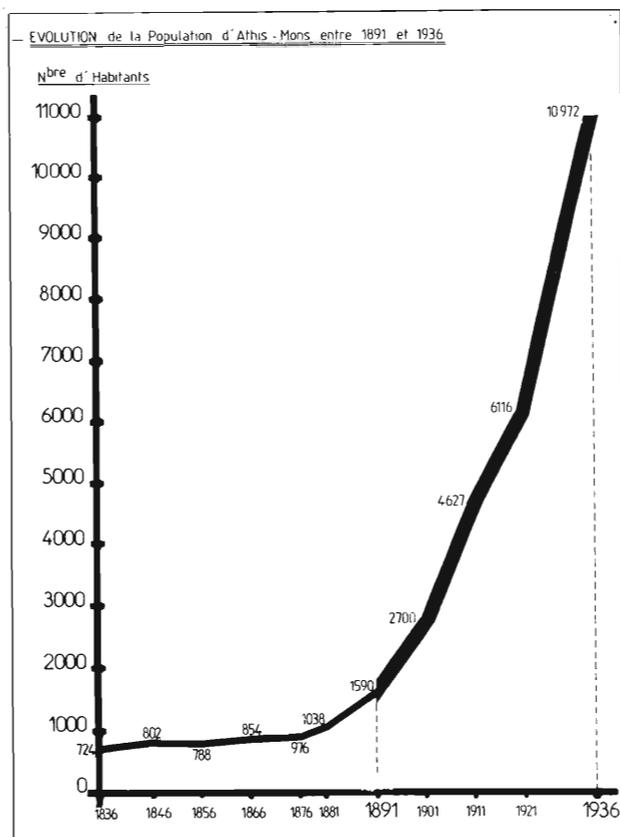
METIERS TRADITIONNELS – METIERS NOUVEAUX

C'est dans ce contexte, encore profondément marqué par les structures anciennes, que l'exode rural s'opère par vagues successives. Pendant longtemps, métiers traditionnels et métiers nouveaux coexistent, mais ces derniers dominent très largement à la veille de la dernière guerre.

En 1891, la commune compte 2 000 habitants (contre 700 en 1817, lors de la réunion des deux villages d'Athis et de Mons). C'est encore une société traditionnelle, proche de l'Ancien Régime, par ses caractéristiques sociologiques et économiques : persistance de l'agriculture et des grands domaines fonciers ; société de type seigneurial et rural où les châteaux et les fermes emploient une nombreuse domesticité ; importance des activités villageoises d'artisanat et de commerce, qui utilisent sur place une main-d'œuvre abondante.

En 1936, la commune compte 11 000 habitants. L'ouvrier, le cheminot, mais aussi l'employé, ont remplacé progressivement l'agriculteur, l'artisan et le domestique. La plupart d'entre eux vont travailler sur Paris et le temps des transports s'ajoute à de longues journées de travail.

C'est essentiellement à travers les mutations professionnelles que s'élabore une vie de banlieue, marquée déjà, comme elle l'est toujours aujourd'hui, par l'éloignement du lieu de travail. Cependant l'urbanisation n'est pas achevée. Les lieux de promenade et de rencontre sont encore nombreux. Ce n'est plus la campagne, mais ce n'est pas encore la ville de banlieue anonyme.



Une progression spectaculaire de la population

L'explosion démographique

Avec une population qui septuple de 1891 à 1936, Athis-Mons subit une croissance démographique très rapide, même pour une ville de banlieue.

Grâce à l'étude des recensements (1), on mesure l'afflux des immigrants, leur composition et leur provenance. Pourquoi s'installe-t-on à Athis-Mons dans le premier tiers du siècle ? Dans quel quartier ? Répondre à ces questions, c'est expliquer la croissance de la banlieue.

L'arrivée des nouveaux venus s'effectue par étapes.

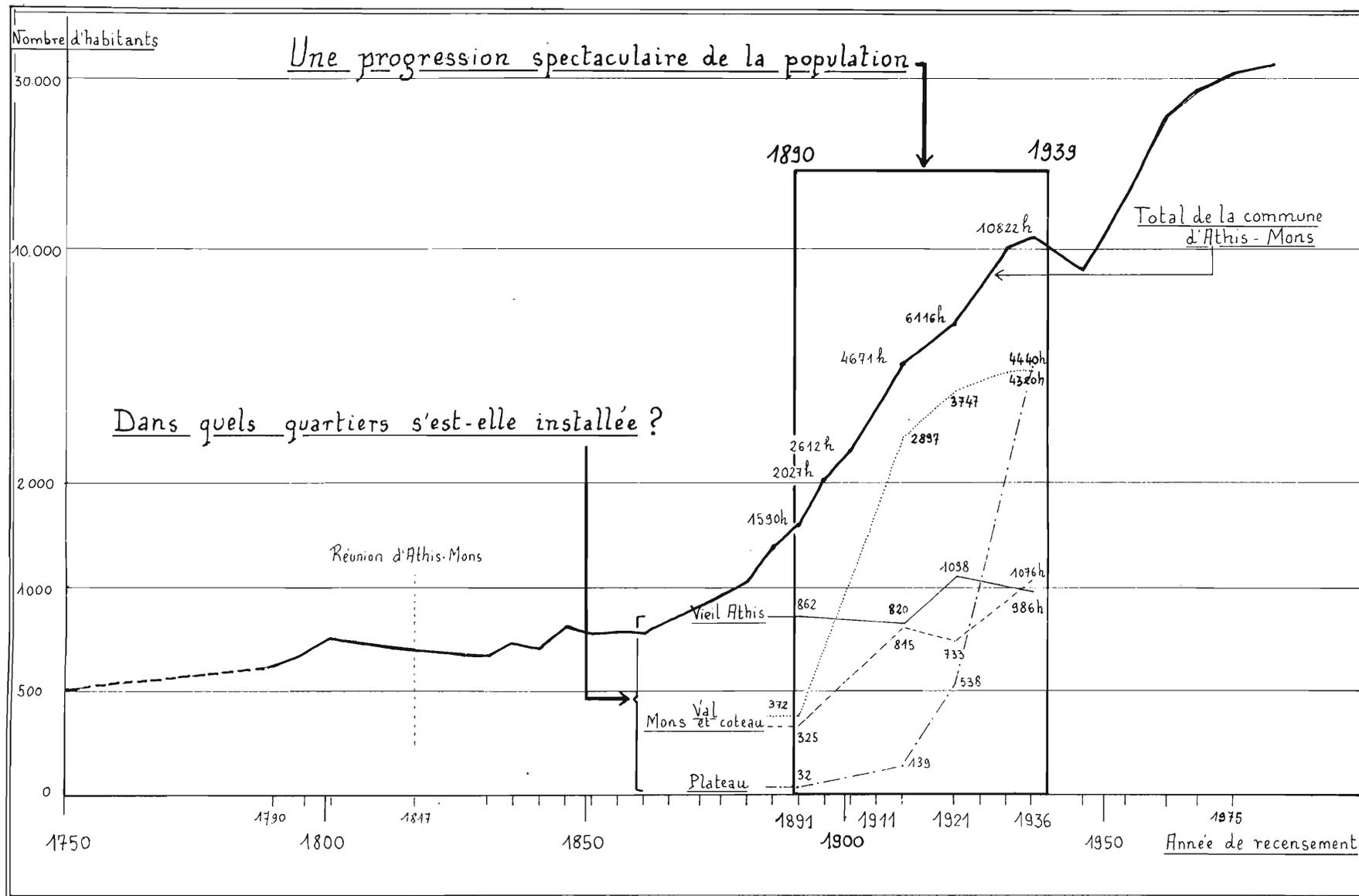
Jusqu'en 1911, ce sont surtout des cheminots, avec une forte proportion de Bretons et de gens du centre. (La ligne de chemin de fer dessert en effet ces deux régions). Ils s'installent essentiellement dans le Val, à proximité des gares (Athis et Juvisy).

Après 1914, la politique des lotissements amène une forte proportion d'employés et d'ouvriers parisiens, chassés de la capitale par la crise du logement et la cherté des loyers. Les spécialistes de la spéculation immobilière exploitent la situation, d'autant plus que cette couche de population, arrivée souvent à Paris depuis peu, garde la nostalgie de la campagne. Il lui faudra cependant lutter longuement pour obtenir les équipements collectifs indispensables et donner aux nouveaux quartiers l'aspect confortable qu'on leur connaît aujourd'hui. C'est l'époque où le plateau est conquis, où l'occupation du Val se poursuit, tandis que le vieil Athis et Mons voient leur population stagner.

Les nouveaux venus sont surtout des adultes de 25 à 35 ans, l'âge où l'on se décide à « faire construire » ; quel que soit le recensement étudié, ces classes d'âge demeurent les plus représentées. En 1891, les petits enfants sont nombreux, mais après la guerre de 1914, la crise démographique qui touche l'ensemble de la France devient très sensible. La population d'Athis-Mons vieillit et les jeunes se font plus rares. L'enfant unique est souvent la règle.

Le brassage de population est tel que les Athégiens de naissance sont sans cesse moins nombreux : seulement 13% en 1936. Les habitants de la commune sont soit des Parisiens, soit des provinciaux montés à Paris. Les étrangers sont rares, surtout des travailleurs saisonniers dans les fermes.

(1) Ce travail doit beaucoup à deux professeurs du Lycée d'Athis-Mons, Mlle C. Roux et M. C. Dumond auxquels nous empruntons une partie des conclusions.

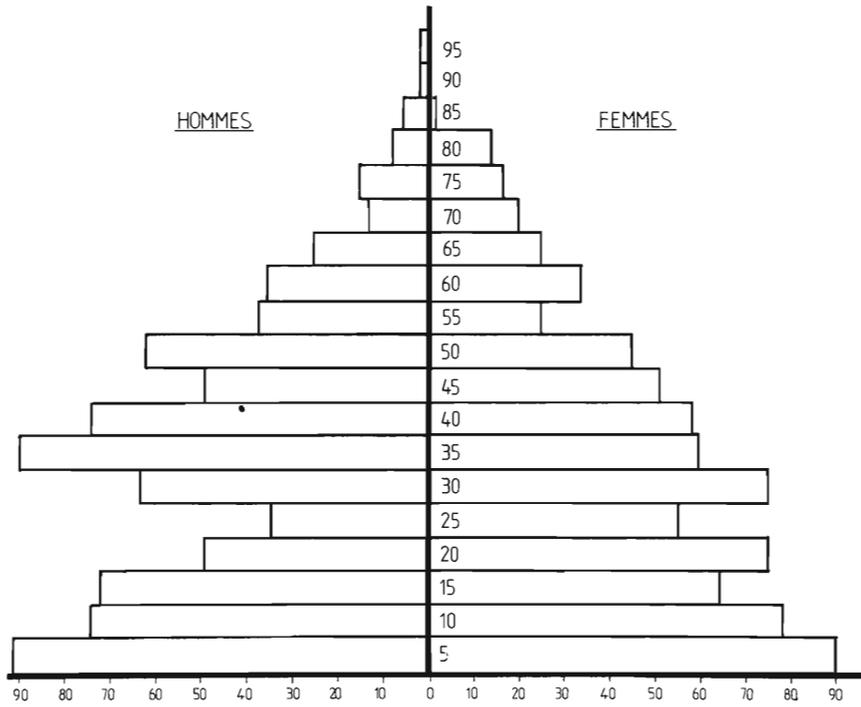


Athis-Mons voit sa population multipliée par 7 de 1891 à 1936. Ralenti par la guerre de 1914, le mouvement s'opère en deux étapes : la première, de 1891 à 1914, est marquée par le développement d'un habitat ouvrier dans le Val, et secondairement des villas bourgeoises du coteau ; la seconde, de 1921 à 1936, correspond à la poussée des lotissements sur le plateau. Ensuite, les conséquences de la grande dépression arrêtent la croissance. Mais entretemps, la hiérarchie des quartiers s'est bouleversée ; le vieil Athis, qui dominait encore en 1891, est de loin distancé, en 1936, par les quartiers neufs du Val et du Plateau.

Pourquoi et comment vient-on à Athis, à travers les témoignages

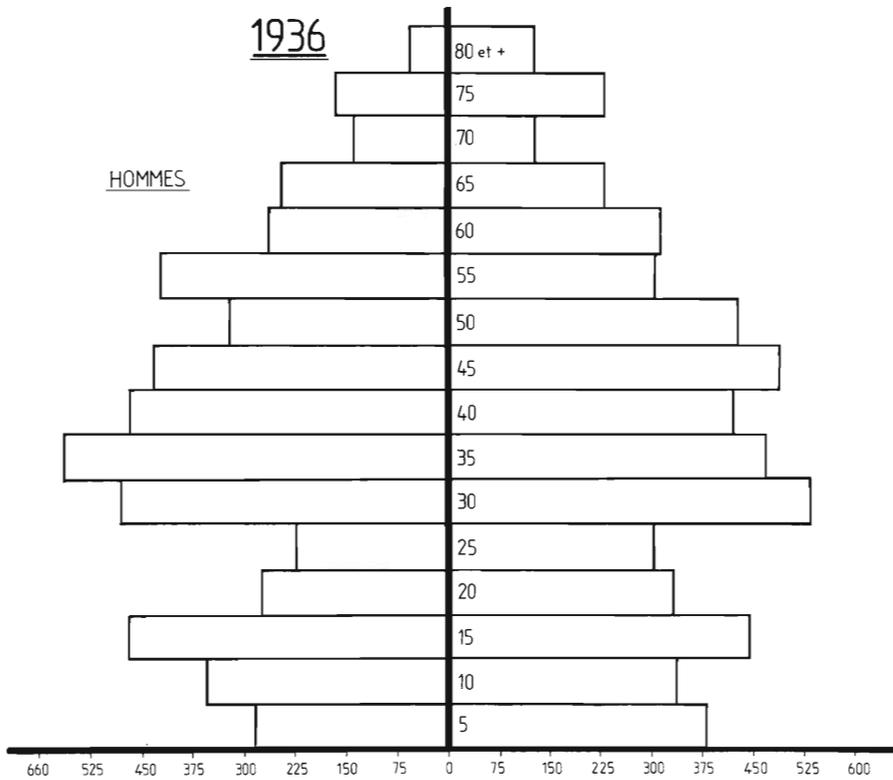
- Ma mère était berrichonne, mon père était lorrain et ils sont venus s'installer à Athis-Mons, car mon père était forgeron et s'est fait embaucher aux Forges, avant 1900.
- Mon mari travaillait au chemin de fer. Il y a fait toute sa carrière. Ses parents étaient venus du Nord. Ils étaient employés à la ferme Baron. Mon beau-père était charretier.
- Je suis né en 1900 à Athis. Mon grand-père paternel était originaire de Normandie et je ne sais pour quelles raisons il est venu à Athis. Ma mère était de Wissous.
- Je suis arrivée à Athis en 1921 avec mon mari. Nous venions de la Vienne. Mon mari travaillait au chemin de fer et avait été muté dans la région parisienne.
- Je suis arrivé en 1920, venant d'Angoulême. Mes parents étaient dans l'agriculture. Mon frère ayant pris la succession de mes parents, j'ai fait une demande pour entrer au chemin de fer et j'ai été affecté dans la région parisienne.
- Je suis née à Athis-Mons aux environs de 1905, rue du Miroir. Mon père était du Lot et travaillait au chemin de fer. Il était poseur à la gare de Juvisy. Ma mère travaillait aux Pétroles sur le quai.
- Mon arrière-grand-père maternel était gardien aux Forges et ma grand-mère est née à Juvisy en 1865. Elle se maria avec mon grand-père qui venait de Champagne où sa mère était restée veuve avec trois garçons. Il était devenu chef d'entretien aux Forges. Il réparait les fours et les entretenait.
- Nous logions des Bretons qui travaillaient aux fouilles de Vigneux. Sur les rives de la Seine en effet, on draguait pour trouver du sable, qui était très apprécié pour l'industrie du bâtiment. Cela occasionnait de grandes « fouilles », remplies d'eau, qui formaient des espèces de marécages, que l'on comblait peu à peu avec des dépôts d'ordures. Cela ne sentait pas très bon. Beaucoup de Bretons venaient travailler là et cherchaient à se loger aux alentours. C'était un travail dur. Ils cherchaient des loyers modestes pour envoyer le maximum d'argent à leur famille restée au pays. Un jour, un des locataires de mon père s'est noyé à la baignade au bord de la Seine. On a ramené le corps à la maison. Cela m'a beaucoup frappée.
- Je suis né en 1897. J'ai habité à la campagne dans le Loiret où je me suis marié. J'étais garçon de ferme. En 1923, j'ai quitté le pays avec ma femme pour venir chercher une situation dans la région parisienne. Comme ma sœur, mariée à un cheminot, était fixée à Athis-Mons, c'est là que nous sommes venus.
- Mon père était né déjà à Athis, aux environs de 1866. Ma mère aussi. Elle était de famille lorraine. Mes grands-parents maternels étaient venus là, à l'occasion de la guerre de 1870. Ils avaient opté pour la France.
- Mes parents étaient de la Nièvre. Mon père travaillait dans les fermes. Il est venu à Ris-Orangis, certainement pour trouver du travail. En 1893, il gagnait 3,50 F par jour. Ma mère faisait des lessives, elle gagnait 4 sous de l'heure. Elle travaillait 10 heures par jour.

1891



Pyramide des âges 1891

1936



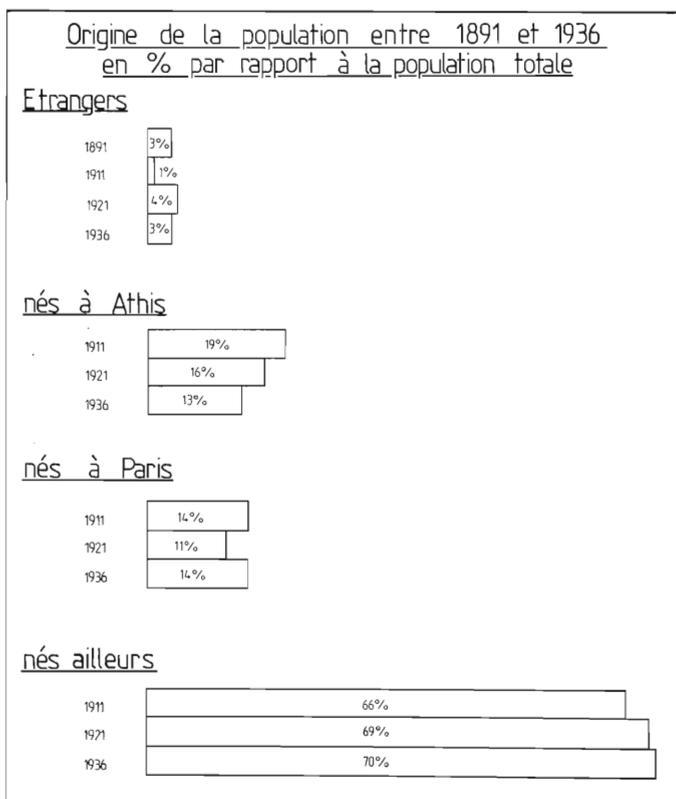
Pyramide des âges 1936

Pour chaque pyramide, les bandes sont proportionnelles au nombre d'habitants (l'âge est indiqué sur la ligne verticale : 0 - 6 - 10 ans, etc.).

La comparaison de ces pyramides des âges fait ressortir deux phénomènes permanents :

- les adultes 25-40 ans et surtout 30-35 ans ont toujours formé la classe la plus nombreuse. Cette situation originale s'explique par l'apport constant de nouveaux venus.

- la population d'Athis connaît un très net vieillissement. La base de la pyramide diminue sans cesse, alors que le sommet se renforce. Il s'agit là d'un phénomène général qui touche l'ensemble de la France : déclin de la natalité, réduction de la taille des familles et, pour les adultes, allongement de la durée de vie. Le déficit des naissances, dû à la guerre de 1914, est très sensible sur les pyramides de 1921 et 1936. Il est toutefois moins important que pour l'ensemble de la France.



Le pourcentage des habitants nés dans la commune diminue régulièrement, leur proportion est très faible.

La part, relativement importante, des Parisiens d'origine indique clairement que la crise du logement a bien poussé les habitants des quartiers modestes à quitter la capitale.

Il est difficile de retracer l'itinéraire des provinciaux mais il semble que beaucoup d'entre eux aient habité quelque temps Paris ou ses environs immédiats avant de se fixer à Athis-Mons.

Les étrangers sont en moyenne moins nombreux que dans le reste du département. La plupart sont peu tentés à l'idée de faire construire en France. Ils ne participent pas au grand mouvement de construction dans les lotissements.

Le déclin progressif de l'agriculture

En 1900, bien que 50% environ des hommes travaillent dans l'industrie (les Forges et le chemin de fer essentiellement), Athis-Mons a encore l'aspect d'une commune rurale. Le total des terres cultivées représente 670 ha sur 856 que compte la commune. Le tiers appartient à la famille du baron de Courcel.

La vigne qui, vingt-cinq ans plus tôt, était la principale culture du pays a presque totalement disparu ; au recensement de 1891, on dénombre encore cependant dix vignerons. On cultive, dans l'ordre d'importance :

- blé	160 ha	- betterave	8 ha
- pommes de terre	140 ha	- seigle	6 ha
- avoine	126 ha	- prairies	47 ha

Les gros chevaux de labour, traînant charrettes et tombereaux, font partie du paysage quotidien. On en compte 96 en 1900. Avec 200 moutons et 55 vaches, le bétail n'est pas négligeable.

Une dizaine de fermes se partagent la plus grande partie du sol. Dans les vieux villages : la ferme Baron dépendant du château d'Athis, la ferme Hamel, la ferme Arbillot, la ferme Rivière, celle de Mons. Sur le plateau : la ferme du Petit-Athis et, à la limite d'Athis-Mons mais sur le territoire de Paray, la ferme Contin où plusieurs Athégiens travaillent comme charretiers ou ouvriers agricoles, en compagnie des étrangers venus notamment pour les moissons.

BOUILLEURS DE CRU

Conseil municipal du 2/6/1905

Le Conseil municipal, en vue de l'application de l'article 12 de la loi du 23 avril 1905, d'accord avec l'administration des contributions indirectes, déclare que la place du lavoir de Mme Lafosse pourra être affectée aux opérations de distillation des bouilleurs de cru, tous les jours de 8 heures du matin à 7 h du soir.

Fait et clos les jours, mois et an ci-dessus.

- **Ferme Rivière**, rue de la Juiverie - J'ai eu une vie difficile et je n'ai que peu de souvenirs du pays. J'ai travaillé à la ferme, pour ma ferme, jusqu'en 1931.

Notre grange était dans la propriété des Frères, nous n'étions alors séparés que par un chemin très étroit.

Nous avions 10 vaches, 3 chevaux et 20 hectares de terres situées à l'emplacement de la rue J.-P. Besnard. Nous faisons beaucoup de pommes de terre (près de 10 hectares) et le reste en blé, luzerne, betteraves.

Un charretier aidait mon mari ; il s'agissait de saisonniers belges qui venaient se louer à l'année ou pour la saison. De nombreux Belges venaient ainsi dans la région et je me souviens que, le 2 août 1914, notre Belge de l'époque, ayant reçu son ordre de mobilisation, nous l'avons payé en or pour qu'il puisse retourner dans son pays.

Les produits de nos champs se vendaient à Paris, place des Innocents. Il y avait un marché pour discuter et vendre verbalement la marchandise. C'était livré ensuite. A l'époque, la confiance régnait entre les gens et il n'y avait pas besoin de papiers, ni d'échantillons.

Nous avions aussi une basse-cour, tout le monde, même les ouvriers de la Forge, élevait des lapins, des poules, un cochon, une chèvre (pour le lait et le fromage). Avec un petit jardin potager, c'était le ravitaillement presque assuré, le salaire servant pour les achats d'épicerie et le reste.

● **La ferme Leroux** ou Ferme du Petit-Athis sur la N 7 - Mes grands-parents tenaient déjà la ferme. Les gens disaient « la ferme Lerou ». Nous en famille, nous l'appelions « la ferme des quatre vents », parce qu'elle était isolée au milieu des champs. Nous n'étions pas propriétaires et je ne connais pas son origine. Mes grands-parents venaient de la région : mon grand-père de Saulx-les-Chartreux, ma grand-mère, de Moulin-Galant (1). Mes oncles avaient des fermes dans la région.

Quand mes grands-parents furent âgés, ils se retirèrent à Juvisy. Mes parents prirent la succession et j'ai grandi à la ferme. Elle fut démolie en 1921-1923, pendant que j'étais au régiment, pour permettre la construction des écoles. Mon père s'occupa alors de jardins et travailla dans les autres fermes de la région.

La ferme comprenait deux bâtiments : la ferme proprement dite, avec la grange et l'écurie ; une maison de location, occupée par le personnel de la ferme Champagne, ouvriers, charretiers, bouviers ; il y avait sept logements. La ferme Champagne était la plus grosse ferme de la région avec la ferme Contin.

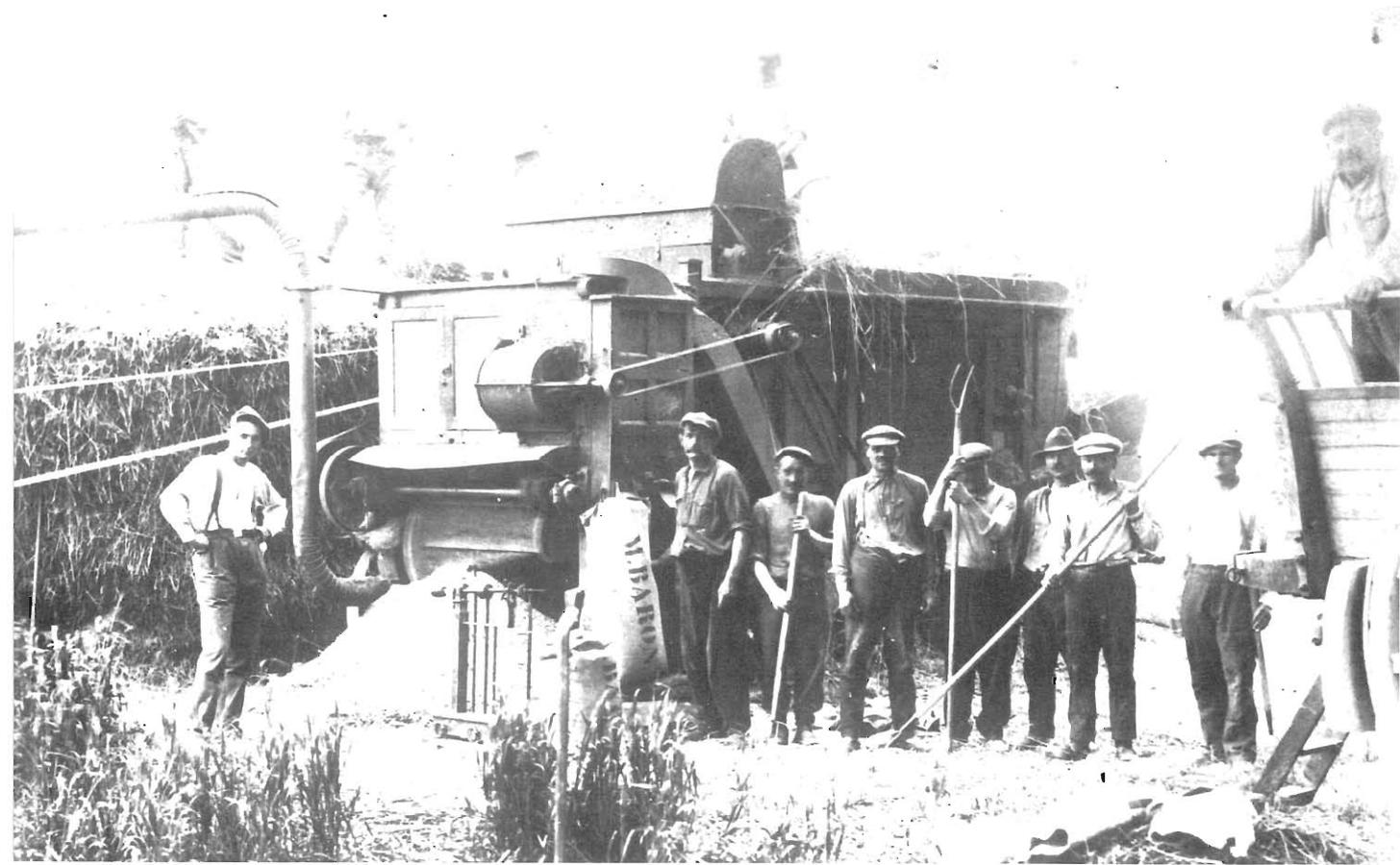
Notre ferme était assez grande, mais les terres ont été peu à peu achetées pour la construction des lotissements. Au début, nous possédions une cavalerie de six chevaux, qui se réduisit jusqu'à un seul... les chevaux étaient utilisés pour les labours et les semailles. Pour le labour, on en plaçait deux côte à côte et un devant. Ils servaient aussi à assurer les transports jusqu'à Paris. On allait livrer la paille chez un grainetier et les pommes de terre par sacs de 50 kg ; l'avoine aussi, car la demande était importante à cause des chevaux à nourrir dans la capitale.

C'était le premier charretier qui conduisait le train. Il partait tôt le matin, vers trois ou quatre heures, pour être rentré le soir avant la nuit.

Pour les grands travaux, comme la moisson, la plantation des pommes de terre et l'arrachage, on embauchait chaque année la même équipe de Belges, qui se louaient dans la région de ferme en ferme. Ils étaient trois. On les installait tous dans une chambre, où ils faisaient leurs repas. Mes parents leur fournissaient la soupe midi et soir ; pour le reste, ils mangeaient surtout du lard.

(1) Sud de Corbeil.

La moissonneuse-batteuse...



Après les récoltes, tout le monde venait glaner le blé, les pommes de terre, c'était la coutume. Les moissons finies, on dressait de grandes meules dans les champs, recouvertes par les élaqueurs de tiges de seigle pour les protéger des intempéries. C'était une technique très précise et efficace. Le blé restait parfaitement sec. Tout le monde cultivait un carré de seigle à cet effet. L'hiver, on dépiquait les meules pour les rentrer et battre le grain. Nous avions une batteuse à demeure.

Nous élevions aussi quelques vaches et vendions du lait dans des carafes en verre, marquées « Ferme du Petit-Athis Leroux ». Mais jusqu'à la guerre de 1914, peu de monde habitait les environs, à part les occupants du lotissement des Gravilliers.

- Pendant la période des moissons, nous avions des saisonniers, jusqu'à quinze personnes à nourrir pendant trois ou quatre jours. C'était très gai.

J'allais livrer de la paille et du foin à Paris, pour le zoo, avec mes chevaux. On appelait la charrette « une fainéante ». Elle avait deux roues et nous devions tenir les chevaux par les rênes et donc aller à pied. A l'arrière de la fainéante, se trouvait un siège qui débordait au-dessus de la route. On ne s'asseyait que lorsque nous avions dépassé le poste de police de Belle-Epine. Les gendarmes donnaient des amendes à ceux qui étaient sur leurs chevaux. Pourtant, il n'était pas possible de se tenir sur la charrette, pleine de marchandises. Combien de fois, nos chevaux nous ont emmenés endormis jusqu'aux Halles ! Par la suite, il y eut des charrettes à quatre roues. Là, nous guidions les chevaux par les rênes, assis dans la charrette.



14. — Athis-Mons (S.-et-O.). - Ferme Contin. M^{me} Rabourdin.

E. Laplanche, Athis-Mons (S.-et-O.).

La ferme Contin était en fait sur le territoire de Paray. Aujourd'hui, la grange est devenue église paroissiale.

- Mes grands-parents tenaient une ferme. Ils ont fait de mauvaises affaires. Mon grand-père avait été à l'école jusqu'à 24 ans et il était sorti premier d'une école d'horticulture. Il avait la technique, non la pratique. Ils sont venus alors à Paris. Une grand-tante m'a raconté l'histoire suivante. Mon grand-père, qui était très pieux, était entré un jour dans une église ; il avait l'air très affligé. « Qu'est-ce que vous avez mon pauvre Monsieur » lui dit alors une femme qui se trouvait là. C'était Madame Rabourdin de la Ferme Contin. Elle l'a embauché. Mais mon grand-père avait une certaine instruction ; il allait garder les moutons avec jaquette et melon... il a travaillé là très tard. Ensuite, nous l'avons pris avec nous. Il est mort en 1912, à plus de 80 ans. Je ne sais pas exactement quand il était arrivé à Athis.

La ferme Baron

Les deux Baron, père et fils, incarnent la persistance des activités agricoles traditionnelles à Athis-Mons : ils se succèdent dans la plus grosse exploitation du village.

Louis Valentin Baron est né à Orly le 21 janvier 1844, fils d'un cultivateur du lieu. Il épouse le 3 mars 1868 la fille du meunier d'Athis, Thilda Mercier, et ne quitte plus sa commune d'accueil où il loue la grande ferme de Monsieur de Courcel, l'ancienne ferme seigneuriale du XVIII^e siècle, pendant quarante ans. Il devient vite un notable du village. Conseiller municipal, premier adjoint de Valentin de Courcel, il est élu enfin maire de 1908 à 1912. Il meurt dans sa ville, au 13 Grande-Rue, le 18 février 1919, âgé de 75 ans. Son fils, Maurice Baron (1872-1951) prend la relève et assure seul la direction de la ferme.

La générosité de Monsieur Baron père était proverbiale. Il se faisait parfois gruger par ses ouvriers agricoles. Certains pourtant l'ont servi avec dévouement et probité : en 1905 et en 1908, une médaille est accordée à deux d'entre eux.



Les charretiers de la ferme Baron

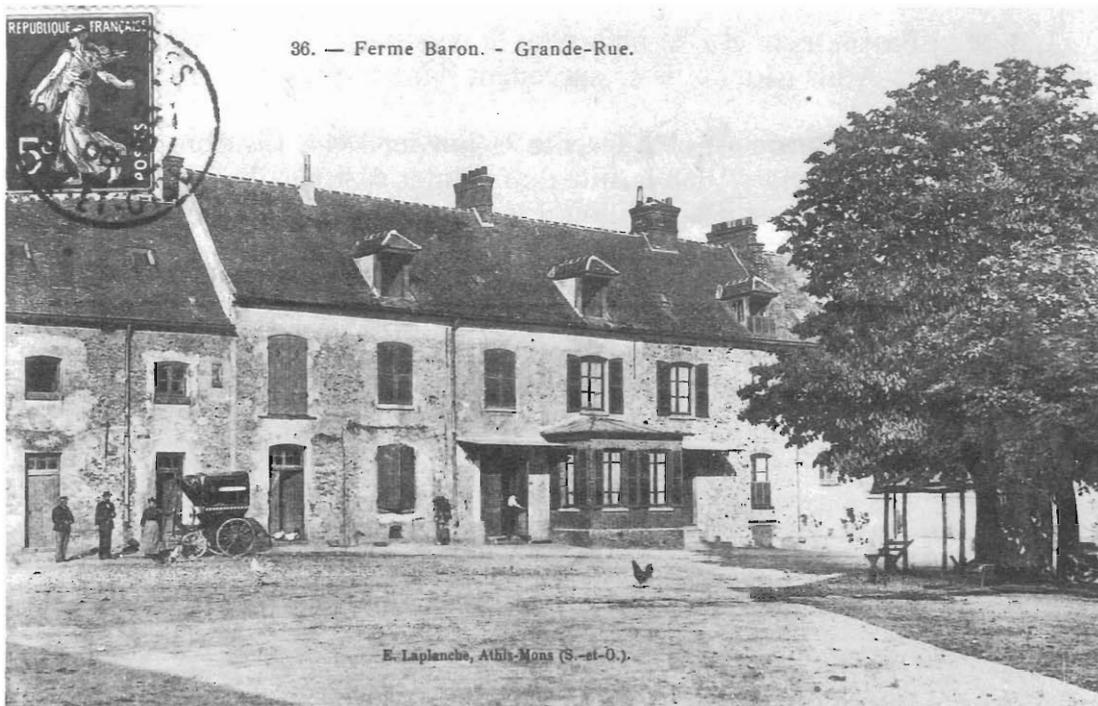
Conseil municipal 30.6.1905

MEDAILLE D'OUVRIER AGRICOLE

Le Conseil Municipal,

Vu le certificat de Monsieur Maurice Baron, fermier à la ferme d'Athis, en date du 18 juin 1905, constatant que le sieur Secq Paul Laurent Joseph, ouvrier de culture, né à Haverskergue (Nord) le 9 août 1857 est entré en service de M. Baron Père à la ferme d'Athis en 1874, en qualité de moissonneur et que, depuis cette époque, il n'a pas cessé de travailler dans le même établissement au service soit de M. Baron père, soit de M. Baron fils, c'est-à-dire pendant une durée de 31 années sans interruption considérant que le sieur Secq Paul Laurent Joseph est estimé de tous ceux qui le connaissent comme honnête et excellent travailleur décide qu'il y a lieu de prier Monsieur le Ministre de l'Agriculture de décerner une médaille d'honneur du travail à M. Secq, Paul Laurent Joseph, en reconnaissance de ces bons et longs services d'ouvrier agricole pendant plus de trente années dans le même établissement.

Une deuxième médaille est également accordée à Louis Perreux, ouvrier de culture du Loiret (né en 1851), au service de M. Baron père, puis du fils, depuis le 1^{er} mars 1873 (délibération du 13.2.1908).



● C'était la ferme de Monsieur Baron, qui a été quelque temps maire d'Athis-Mons. Les Baron n'étaient pas propriétaires (c'était le Baron de Courcel), mais c'étaient des notables. Ils avaient une voiture, un téléphone et un kiosque dans la cour où ils déjeunaient. Le dimanche matin, on allait chercher chez eux des fromages frais, pleins de crème. Tout était très propre. Les femmes du pays venaient le trouver pour écrire leurs lettres. C'était un homme très bon. Je ne comprends pas qu'il n'ait pas une rue à son nom.



Persistance de l'artisanat

En 1899, nous apprenons par la monographie écrite par l'instituteur du village qu'il existe à Athis-Mons : deux maîtres serruriers, deux maîtres menuisiers, un maître charron, un maître treillageur, un maréchal-ferrant, deux entrepreneurs de peinture, deux entrepreneurs de maçonnerie, un entrepreneur de couverture, un maître bourrelier, deux perruquiers-coiffeurs, deux maîtresses blanchisseuses, deux maîtresses couturières, une modiste.

Dans les recensements de 1911 et 1921, on note également les métiers suivants chez les hommes : tailleur de pierre, tailleur d'habits, sourcier et puisatier, ferblantier, cordonnier. Mais beaucoup de métiers d'artisan commencent à s'exercer au sein d'entreprises industrielles, notamment au chemin de fer qui emploie un grand nombre de spécialistes.

Chez les femmes, ce qui surprend c'est le nombre élevé des couturières (80 en 1911 et 1921) et celui des blanchisseuses (une vingtaine). Le succès de ces métiers s'explique par le fait qu'ils peuvent s'exercer dans le cadre de la vie domestique et sans investissement important. Il s'explique aussi par les débouchés nombreux que ces métiers rencontrent. Les blanchisseuses - repasseuses travaillent pour la population aisée qui habite les châteaux et les résidences du coteau. Il arrive même qu'elles aillent en semaine livrer le linge à Paris. Quant aux couturières, elles travaillent pour toute la population : le prêt-à-porter n'existe pas encore ! Après la guerre de 1914, il faut noter cependant qu'un grand nombre (une moitié peut-être) s'emploie dans les maisons de couture parisiennes.

Les femmes exercent beaucoup d'autres petits métiers qui, souvent, ne figurent pas dans les recensements. Une activité mérite une mention particulière, car elle est très ancienne et très pratiquée : c'est la prise en nourrice des enfants parisiens.

Malgré la persistance des métiers nouveaux, l'artisanat reste donc très vivace à Athis-Mons jusqu'à la deuxième guerre mondiale, particulièrement chez les femmes, puisque près d'un tiers d'entre elles se consacrent encore à cette activité lors du recensement de 1936.

LES MENUISIERS

- Entre les deux guerres, on comptait deux menuisiers à Athis, l'un rue de la Juiverie, l'autre, chemin des Plantes.

Je suis née en 1901, rue de la Juiverie. Mon père, menuisier-ébéniste, était d'origine berriçonne. Lors de son tour de France, il a rencontré ma mère à Arpajon. Ils se sont mariés en 1898. Bientôt, il a appris qu'un vieux menuisier d'Athis vendait son fonds. Ils sont venus alors s'installer dans une cour, en face de chez les Sœurs, rue de la Juiverie.

- J'ai commencé mon apprentissage comme menuisier à 15 ans, en Italie. On me faisait raboter, affûter les outils, faire des mortaises, jusqu'à l'âge de 17 ans. Je ne trouvais pas le métier trop dur, du moment que ça me plaisait ; je me blessais même, ça ne faisait rien...

J'ai appris à faire les mortaises ; c'est les premières choses qu'on fait ; on perce un trou ou une entaille dans une pièce de bois pour recevoir le tenon. Quand on était bien rodé, on nous donnait à faire une fenêtre ou un petit meuble.

On savait reconnaître les différents bois, à force de travailler : le sapin, le noyer, le cerisier, le poirier, le chêne. Moi, j'aimais bien travailler le noyer, le chêne je trouve qu'il a des nœuds. Pour les meubles, on se sert du noyer ; pour les portes et fenêtres, du chêne ou du châtaignier. Je suis quand même allé dans une école de dessin. Cela m'a fait comprendre comment on trace, comment on fait une maquette, plan par terre et sur élévation. C'est très intéressant. Dans ma carrière, comme jolies pièces, j'ai fait des salles à manger, des chambres à coucher, des bureaux, des canapés. Je ne faisais pas de sculpture sur bois, car c'est une spécialité. J'étais simplement menuisier. Le placage, c'est très difficile à faire. On colle le placage sur le bois, on l'ajuste et on le met en pression, pendant cinq ou six jours. Parmi les outils de menuisier - le rabot, la scie, le ciseau, la varlope - le dernier est très important. C'est un outil de 60 cm de longueur avec un fer d'environ 6 cm ; il permet de faire les champs droits ; avec un rabot, on fait des bosses... Autrefois, on faisait tout à la main. On sciait une planche à la force des bras ; on redressait après à la varlope... maintenant tout est fait à la machine. Oui, j'ai des souvenirs d'odeurs, d'essences de bois dans les ateliers : le chêne, le noyer ça a une odeur ; je pouvais reconnaître chaque bois à son odeur. J'aurais à recommencer ma vie, je choisirais le même métier. C'est une passion.

LE MARECHAL-FERRANT



Chez Champois. maréchal-ferrant, dans son atelier de la Grand-Rue.

LES BLANCHISSEUSES



Les blanchisseuses, rue de la Juiverie. Le lavoir, qui se trouvait à l'emplacement de la caserne des pompiers, n'a jamais été photographié. C'était un lavoir fermé, entouré d'arbres.

● Ma mère allait au lavoir. C'était un beau lavoir, avec trois bassins : le « démerdoir » pour le linge très sale ; le bassin pour laver, le bassin pour rincer. Chacune apportait son petit chaudron pour faire chauffer l'eau. On se rendait service ; les femmes se prêtaient l'eau de Javel et se passaient l'eau chaude. Ma mère travaillait beaucoup. Outre la lessive, elle faisait le jardin, élevait des poules, des lapins, des cochons. Quand c'était l'enterrement du cochon, il y avait de la joie. On invitait la famille et on donnait un morceau de boudin à ses amis. Et quand c'était les cerises, on s'amusait bien, on chantait.

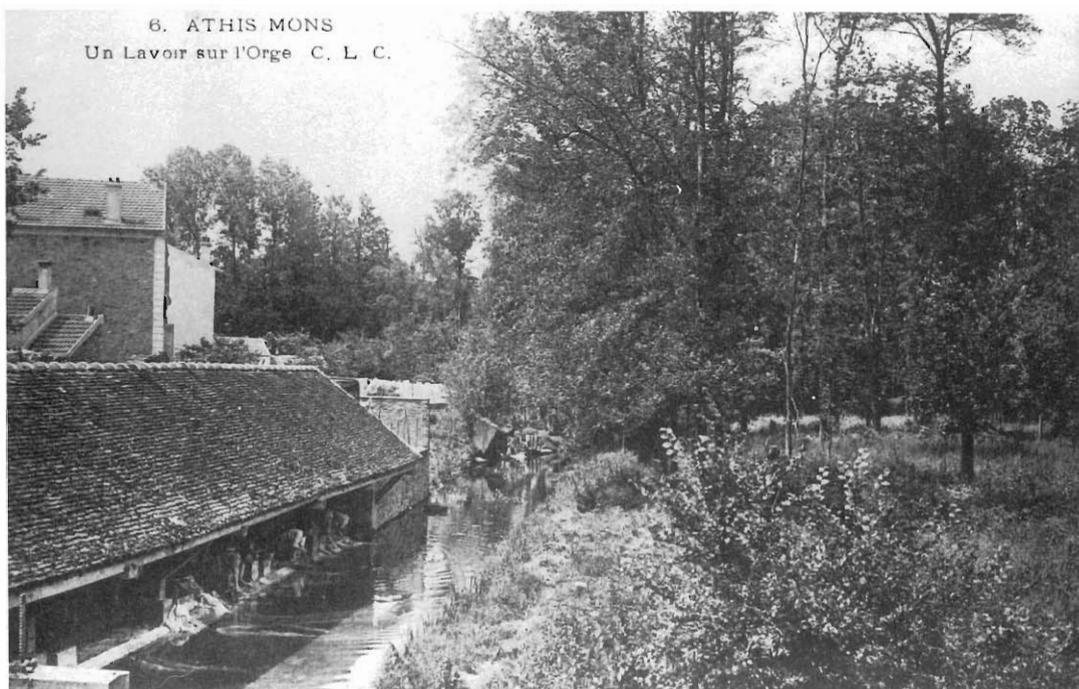
● Ma grand-mère maternelle était blanchisseuse, comme le furent mes tantes, maternelle et paternelle, ainsi que ma mère et beaucoup d'autres femmes du pays. Ma tante paternelle tenait une blanchisserie, juste en face des pompiers aujourd'hui. Ma tante maternelle, Madame Berthe, avait une blanchisserie rue de la Juiverie (là où existe maintenant une quincaillerie). À côté, c'était un marchand de graines et de charbon. Le lavoir était tout près, à la place de la salle des fêtes. J'y allais souvent. Il y avait toujours une dizaine de femmes autour des trois bassins : un petit bassin pour dégraisser, un grand pour faire la lessive, un petit bassin pour rincer. Les femmes amenaient le linge dans de grands ballots. Elles apportaient aussi un petit chaudron en fonte pour faire chauffer l'eau, une brosse et un battoir. Elles « démerdaient » le linge dans le petit bassin, puis le faisaient bouillir dans le chaudron, quand besoin était. Quand il était bien propre, elles le mettaient dans la brouette et allaient l'étendre avenue du Télégraphe (J.P.-Besnard), une belle avenue au milieu des champs. Elles portaient un cordeau sur l'épaule et le plaçaient d'arbre en arbre, pour suspendre le linge.

Une autre blanchisserie se tenait à Mons, chez Madame Mornas, où ma mère travaillait : elle repassait surtout. Les femmes allaient dans ce quartier au petit lavoir, rue de la Montagne de Mons.

La clientèle ne manquait pas. C'était la bourgeoisie d'Athis, comme la famille de Courcel. L'hiver, comme ils séjournaient à Paris, on allait chercher le linge et on le ramenait. C'était du beau linge fin et mes tantes, comme ma mère, étaient d'habiles repasseuses. Ma mère ensuite s'est mise à son compte. Elle a travaillé jusqu'à sa mort, à 72 ans.

Les femmes du village lavaient souvent au baquet et venaient rincer leur linge au lavoir.

Les gamins, eux, venaient jouer autour du lavoir. Ils trouvaient des os et des crânes. Il y avait eu là un ancien cimetière (1).



Les lavandières...

*On voit les lavandières
Avec leur ballot
Sur le dos
Elle longent la rivière
Toutes souriantes
Et trottinantes
Elles passent sur le pont
De ce petit ruisseau
Avec leur seau
Elles frottent leurs jupons
De dentelles blanches
Sur une planche
Les flanelles rincées
Rejettent leur mousse
Dans la source.*

Michèle (CES Delalande - Athis-Mons)

(1) Consacré en 1744, désaffecté au XIX^e siècle (cf p. 129).

LES NOURRICES

La prise en nourrice des enfants est une activité très ancienne à Athis. En fait c'est un phénomène général propre à l'ensemble de la région parisienne. Beaucoup de Parisiennes, en effet, ne tenaient pas à interrompre leur travail urbain, relativement bien rémunéré (à l'échoppe de l'artisan, au comptoir du commerçant), aussi se déchargeaient-elles de l'allaitement sur les nourrices de l'Ile-de-France, qu'elles rétribuaient médiocrement. De leur côté, les paysannes trouvaient dans cette activité des ressources d'appoint qu'il ne fallait pas négliger. Vingt mille d'entre elles travaillaient ainsi pour la capitale au XVIII^e siècle. Les registres paroissiaux d'Athis signalent des décès de nourrissons de Paris dès 1572. C'est une des plus anciennes dates relevées jusqu'ici dans toute la région.

Au XIX^e siècle, le phénomène persiste. Si les familles aisées, suivant les conseils du médecin, envoient les nouveaux-nés respirer l'air pur de la campagne, beaucoup de femmes modestes y sont contraintes par leurs horaires de travail. Dans le recensement de 1841, on compte 41 nourrissons à Athis. En 1899, une médaille est accordée à Madame Delanoue pour en avoir élevé 42, avec seulement cinq décès à déplorer. La mortalité des nourrissons était en effet très élevée habituellement.



« La Nourrice » lithographie d'après Dévéria, vers 1840. (Extrait de « Le corps dans la société traditionnelle ». Berger-Levrault. 1979).

● Ma mère a élevé jusqu'à 40 nourrissons. Elle avait eu elle-même dix enfants ! On est resté deux garçons et deux filles. Les autres sont morts très petits, sauf une sœur qui est morte à 7 ans de la typhoïde, et un frère d'une chute dans l'escalier. J'étais l'avant-dernière et je vais avoir 88 ans.

Ma mère n'a perdu aucun des nourrissons qui lui étaient confiés. Elle les aimait, je crois, autant que ses enfants. Elle n'en gardait jamais plus de un ou deux à la fois. C'étaient des petits parisiens que leurs parents venaient voir régulièrement. Ils les reprenaient, en général, quand ils marchaient bien. Nous, on ne s'en occupait pas. Ma mère n'aimait pas qu'on les tripote.

N° d'ordre

70.

Demande d'une médaille pour la femme Delanoue ^{Ethiophile}

Le Conseil municipal, considérant, que la femme Delanoue ^{Ethiophile}, âgée de 57 ans, a élevé jusqu'à ce jour, avec une remarquable dévouement, quarante deux nourrissons;

Que, ainsi que le certifie le docteur Valencie, elle pratiquait l'élevage au lait stérilisé et ne se servait d'aucune sorte de biberon pour l'alimentation des enfants;

Que par suite de l'observation scrupuleuse de cette pratique, il n'y a eu, sur 42 nourrissons élevés que 5 décès;

Que la famille Delanoue ^{Ethiophile} est des plus honnêtes et recommandables, bien que dans une situation voisine de l'indigence;

Et à l'unanimité M. le Maire se fera auprès de l'Administration les démarches nécessaires pour obtenir, en faveur de la femme Delanoue ^{Ethiophile}, une des récompenses honorifiques et pécuniaires prévues par l'article 1^{er} de l'arrêté du Comité départemental des Seine-et-Oise institué par la loi du 23 août 1894.

Fait et clos en séance les jours, mois et an que dessus.

J. Ractat

A. Lecomte

Boyeaux

Labolle

Lebeaux

Yohuy de Paul

Leau

Jousséaux

J. de Courcel

Convocation pour la réunion fixée au jeudi 7 décembre à deux heures du soir a été adressée aujourd'hui individuellement et par écrit à chaque conseiller municipal et affichée à la porte de la Mairie.

Athis-Mons, le 2 décembre 1899

Le Maire,

J. de Courcel

Demande d'une médaille pour la femme Delanoue.

Madame Delanoue, née Eugénie Louise Martin (Morsang-sur-Orge 2/09/1843 - Athis-Mons 20/01/1916) n'a en fait que 56 ans. Son mari, Louis Théophile Delanoue (Athis-Mons 15/01/1833 - 29/09/1907) exerce le métier de forgeron. Elle est déclarée « sans profession » sur l'acte d'état-civil ! Ils habitent tous deux au 179, rue de Juvisy.

LES COMMERÇANTS

En 1900, dans la monographie de l'instituteur, on relève un boulanger, deux bouchers, deux charcutiers, six épiciers, **17 cabaretiens**, deux marchands de vin en gros, cinq restaurateurs, un marchand de nouveautés, un marchand de charbon, trois marchands d'articles de pêche, trois bureaux de tabac.

On remarque le nombre important de cabaretiens-restaurateurs qui ne diminue pas dans les années suivantes (on en compte 27 rien que dans le Val). Il faut dire que c'est le seul lieu de rencontre et de loisir pour les hommes quand ils ont terminé avec les rudes journées de travail.

Plus tard, avec l'augmentation de la population, le nombre des commerces de bouche augmente. La plupart des commerçants assurent des tournées dans la ville. Certains ne font même que le commerce ambulante, comme le marchand de poissons. Chacun a son signal pour s'annoncer : coup de trompette, petite chanson.

Trois marchés se tiennent par ailleurs chaque semaine : place du Cottage, place du Centre et aux Gravilliers.

Pour les achats importants, notamment l'habillement, on va à Juvisy, rarement à Paris ; plus commodément, on achète par correspondance dans les grands magasins ou à la Redoute (1).



Monsieur Caron, marchand de vins en gros. C'est un notable. Il habite le coteau et fut un temps conseiller municipal.

(1) cf p. 130

LES MARCHANDS AMBULANTS

● Ma mère vendait du poisson. Elle allait se ravitailler aux Halles à Paris, avec sa hotte sur le dos. On conduisait un petit âne à la gare pour la ramener. Elle vendait le poisson le mercredi et le vendredi. Au début, elle avait une sorte de poussette, ensuite, une charrette et un âne. Elle s'annonçait par un coup de trompette. Elle commençait le tour par la rue Caron, puis revenait ici par le vieux Mons. Elle faisait aussi le marché de Juvisy. Elle a dû arrêter vers 1936-1937. On ne trouvait plus d'âne !



Les marchands ambulants, rue Caron

Nostalgie

*Où êtes-vous petits marchands ambulants ?
« Petite bretonne » vendant à la criée
Son fromage blanc et son beurre salé,
Tout autour de vous tournaient les enfants gourmands.*

*Qu'êtes-vous donc devenus primeurs ambulants ?
Tirés par « Bijou » dont les sabots résonnent
Dans ma mémoire en un rythme monotone
Hélas ! vous êtes trop lents pour les temps présents.*

*Qu'êtes-vous donc devenus marchands ambulants ?
Les magasins aux silhouettes sans âme,
Aux clients anonymes, fantômes qui flânent,
Ont volé la place à tous vos boniments.*

*Katia
(CES Delalande - Athis-Mons)*

LES MARCHES

CONVENTION ADDITIONNELLE AU TRAITE DU 25 juin 1910, CONCEDANT L'EXPLOITATION D'UN TROISIEME MARCHÉ AUX COMESTIBLES, ROUTE DE FONTAINEBLEAU.

Monsieur le Maire soumet au Conseil une convention additionnelle au traité du 25 juin 1910, autorisant M. F. GERAUD, demeurant à Paris, 203, faubourg Saint-Denis, à installer un troisième marché, route de Fontainebleau, concurremment avec ceux existant, place du Centre et place du Cottage, avec prorogation des trois marchés jusqu'au 31 décembre 1933.

*Le conseil municipal reconnaissant l'utilité de la création d'un troisième marché aux comestibles, qui rendra un réel avantage à la population après en avoir délibéré approuve le tarif des droits à percevoir et le taux de la redevance annuelle de 500 francs pour 30 places couvertes et 1 000 F s'il y a plus de 30 places, à payer à la Commune par M. Géraud, à partir du 30 septembre 1923. Autorise M. le Maire à signer la convention additionnelle et prie M. le Préfet de bien vouloir la revêtir de son approbation.
(approuvé le 18 avril 1923)*



● Le quartier n'était pas très riche en commerçants. On avait un marché sur la place du Centre, deux jours par semaine, le mardi et le vendredi. Un autre, place du Cottage, mais il avait lieu l'après-midi et c'était moins frais. Peu à peu, ces marchés ont été abandonnés, au profit du marché de Juvisy qui était plus important. Les commerçants passaient, le laitier entre autres et celui qui tirait une grande charrette avec des légumes, de piètre mine quelquefois. Il criait : « Carottez Mesdames, carottez ! » ou bien, s'il vendait des marrons : « Marronnez Mesdames,

marronnez ! ». On allait rarement dans le vieil Athis, à cause de la côte. On allait faire ses achats à Paris, presque toujours à La Samaritaine. La plupart des gens avaient leur jardin et produisaient les légumes qu'ils consommaient. Nous étions propriétaires d'un jardin sur les coteaux, dans les vignes. Autrefois, c'était un peu à l'abandon, mais avec la guerre tout a été nettoyé et cultivé. Beaucoup louaient au baron de Courcel ou au chemin de fer.

- Le petit marché des Gravilliers sur la N7 a dû commencer juste après la guerre de 1914. Ils étaient une dizaine de marchands. Je me souviens de celui qui vendait des gâteaux et d'un autre qui vendait des vêtements.

L'ÉPICERIE

Il faut noter le rôle particulièrement important de ce commerce. On y trouve de tout, l'alimentation, la mercerie, les jouets, les tissus, tous les produits de première nécessité qui sont vendus en vrac ou en paquet. Souvent, l'épicerie fait aussi café, dans une salle attenante. La femme s'occupe de la vente, tandis que le mari sert les consommations.

L'épicerie joue en fait un véritable rôle social.

C'est là que le médecin vient prendre la liste des malades à visiter ; le commis du pharmacien, les commandes ; éventuellement, le barbier s'installe un jour par semaine pour raser la clientèle, comme dans une épicerie de Mons. On y vient pour bavarder, prendre conseil.

Tandis que la femme tient boutique, le mari ou les enfants assurent les livraisons : le mari en fait exerce souvent un autre métier.

Une épicerie de Mons

- Le magasin comportait deux parties, d'un côté l'épicerie, de l'autre le café.

On trouvait de tout à l'épicerie : de la farine, du sel, du riz, des pâtes... tous ces produits alimentaires étaient en gros sacs de 25 kg, nous vendions au détail la quantité demandée. L'huile, le vinaigre, le vin étaient en tonneaux et nous les vendions au litre, nous mettions nous-mêmes sur la bouteille une étiquette, collée avec un mélange de farine et d'eau que nous fabriquions.

Nous vendions aussi des toiles cirées, des faïences, de l'alcool à brûler pour l'éclairage, du pétroniole, de l'eau de Javel en bouteilles de deux litres, des bonbons au poids, des bâtons de réglisse, des balais de bouleau et des balais de bruyère.

Nous fournissions des graines pour les bêtes, du blé, du son et de l'avoine. On nous livrait ces graines de Champlan. Un autre livreur venait de Longjumeau. On l'appelait Laporte. Il transportait la marchandise dans des camions réformés de la guerre de 1914.

Nous tenions aussi des volailles que nous allions acheter à Chartres et à Limours. Elles attendaient dans notre poulailler avant d'être plumées, le jeudi, par mon frère et moi.

Nous avons été les premiers à fournir des bidons d'essence « Luciline » de cinq litres, venant de la Maison Deustche (devenue la Schell) sur le quai de l'Industrie. Tous les bourgeois de la rue Caron venaient s'approvisionner chez nous.

Un commis du pharmacien venait régulièrement prendre les commandes de médicaments, il les emportait à Ablon chez Bultinguère et les rapportait le soir pour que nous puissions faire la distribution. Un médecin d'Ablon passait aussi prendre la liste des malades à visiter ...et le marchand de peaux de lapin se renseignait pour savoir chez qui passer !

Deux fois par semaine, un perruquier-coiffeur s'installait dans un coin de la boutique pour raser les hommes et couper les cheveux.



Rue de la Juiverie (actuellement rue E. Lebeau)

Une épicerie du Val

● C'est alors que nous avons trouvé un commerce de laiterie alimentation à Athis-Mons, 47, avenue Jean Jaurès. Moi, je tenais l'épicerie et mon mari assurait avec un cheval la livraison de lait. Il prenait les commandes et livrait le lendemain matin le lait qu'on achetait à la ferme de Champagne. J'avais beaucoup de travail à la boutique, je faisais tout, l'épicerie, les graines, le pain, la mercerie. Je commençais à 5 h du matin. C'est l'heure où Raymond Cortet, âgé de 12 ans, apportait le pain et les croissants, avec son père. Il repassait à midi. L'après-midi, j'étais livrée par Bladinier, boulanger à Juvisy. Les uns préféraient le pain de Cortet : d'autres, celui de Bladinier. Les gamins travaillaient de ce temps-là : pendant que les pères restaient en bas avec la voiture et le cheval, ils grimpaient les étages pour faire les livraisons.

Je ne sortais jamais de la boutique. Je n'avais pas le temps. Je suis sortie juste quelque temps pour porter mon lait (j'allaitais à ce moment) à un gosse qui avait mal aux oreilles, on lui mettait du lait dans les oreilles, il paraît que c'était efficace.

Nous avions autrement de très bons médecins. Ils passaient tous les jours à l'épicerie prendre la liste de ceux qui les demandaient. Le téléphone n'existait pas alors... J'avais toute une clientèle de petites femmes de cheminots ; elles sortaient de la brousse... elles ne savaient souvent pas emmailloter leur bébé. Je leur montrais. A cette époque, elles accouchaient presque toujours chez elles, avec l'aide de la sage-femme.

● Entre la place du Cottage et Juvisy, on comptait une quinzaine de bistrots. Les gens buvaient beaucoup : le matin, un calva, dans la journée, le vin ; le patron payait souvent sa tournée, on appelait ça la « rincette ».
Autour de l'église et rue de la Juiverie, on ne manquait pas de cafés non plus. Il devait y en avoir six.



● Ce café s'appelait « Le Toulousain ». Il était tenu par Monsieur Paul, et fréquenté par les ouvriers des Forges et de l'Entretien, qui venaient souvent y jouer au billard. Il a été démolli pendant la dernière guerre. On a trouvé un wagon de chemin de fer encastré dans la maison. Les cafés étaient nombreux entre Juvisy et la place du Cottage ...peut-être 27, plus ou moins importants !

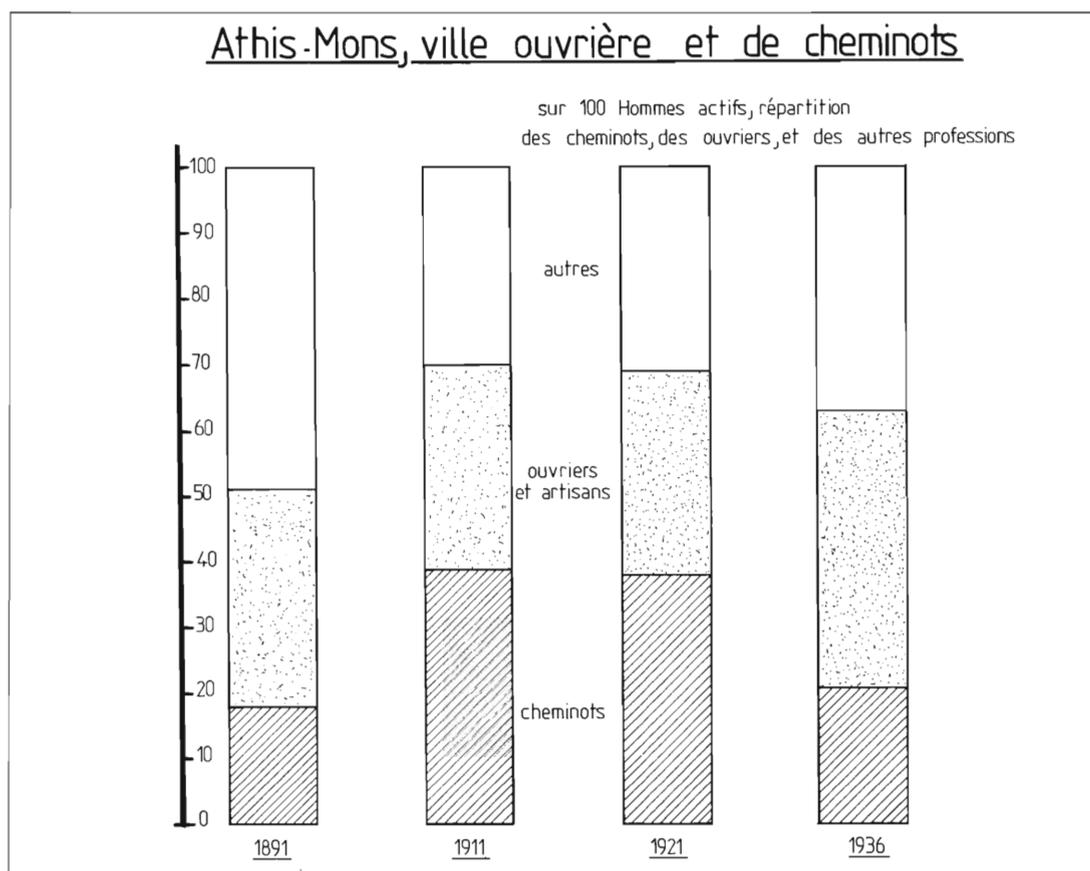
Une population ouvrière et cheminote

Malgré la survivance des métiers traditionnels, la population active devient peu à peu essentiellement ouvrière et cheminote, surtout parmi les hommes. Même les métiers d'artisan s'exercent de plus en plus au sein des entreprises industrielles, particulièrement du chemin de fer et des Forges.

Dans ce processus, l'arrivée du chemin de fer en 1841 a été en effet déterminante. La construction de la voie, l'entretien du réseau et du matériel (qui amène à Athis l'ouverture d'un important atelier de réparation) nécessitent une nombreuse main-d'œuvre. Le chemin de fer entraîne aussi le développement des Forges et l'installation dans le Val d'une dizaine d'établissements, attirés par les facilités de communication qui leur sont offertes (cf pp 58 et suivantes).

Toutes ces entreprises occupent, dès 1900, 1 500 personnes environ, dont un nombre de femmes non négligeable. A côté des ruraux reconvertis et de nombreux artisans, dont les compétences trouvent à s'exercer dans ce nouveau secteur, travaillent des ouvriers professionnels, notamment dans les Forges, venus des régions sidérurgiques du Nord et de l'Est.

Cependant, le chemin de fer est le secteur qui domine : plus du tiers de la population active masculine y travaille en 1911 et 1921 ; dans le Val, ce pourcentage s'élève même à 57% en 1911.



Sur 100 hommes actifs entre 15 et 65 ans, proportion des travailleurs de l'industrie (chemin de fer et autres).

En 1936, le phénomène est moins marqué. De nouveaux métiers sont apparus, notamment dans le secteur tertiaire avec les emplois de bureau.

De plus en plus nombreux aussi sont les Athégiens qui se rendent à Paris pour trouver du travail, entraînant de longues migrations quotidiennes, caractéristiques de la vie de banlieue.

La vie d'un cheminot d'Athis-Mons

● J'étais ajusteur. Je m'occupais de la réparation des wagons. Je travaillais dans les ateliers qui sont en face de « la Vendange ». Le père Maupomé tenait un café à cet endroit. J'ai travaillé là de 1919 à 1927, ensuite j'ai conduit des machines.

Je me souviens bien des grèves de 1920, car c'était le retour de la guerre ; nous étions gonflés à bloc... La première a eu lieu en février ; elle a duré un mois, nous voulions une augmentation de salaire, ce fut l'échec par la faute d'un secrétaire CGTU (à l'époque) qui a accepté des pourparlers. J'avais été nommé piquet de grève et j'ai été suspendu pour avoir empêché un gars d'aller au travail.

J'ai tout de suite trouvé du boulot à Juvisy et je gagnais beaucoup plus qu'au chemin de fer. Mais quinze jours après, j'ai été convoqué au chemin de fer et j'ai été réembauché.

Pour être conducteur, il fallait faire un stage de six mois. C'était très dur. On roulait pendant dix jours ; on se reposait deux jours... on repartait. On emmenait souvent trois repas avec nous ; l'été, le troisième était aigre ; il fallait le jeter ! Quand on arrivait dans une ville, on couchait dans les dépôts, mais on se reposait mal, car ils étaient situés en bordure des voies ferrées ; les gars se levaient à n'importe quelle heure pour reprendre le travail... De plus, c'était plein de punaises...

Notre horaire était irrégulier. On pouvait faire six heures, comme treize heures... Quand on arrivait dans les villes, notre temps de repos n'était pas payé. On a fait des grèves pour ça.

Je conduisais toujours debout ; c'était plus fatigant, mais je me sentais mal à l'aise, assis. De mon temps, on avait une plaque sous les pieds qu'il fallait sans arrêt actionner avec le pied. C'était « l'homme mort ». En cas de malaise, si le pied s'arrêtait, le train freinait pile. Maintenant « l'homme mort » se fait par manipulation.

Les permis avaient été institués du temps de mon père, pour permettre aux cheminots de rentrer une fois par semaine chez eux. On a fait des grèves pour obtenir l'utilisation plus étendue du permis. En fait, nous avions de faux avantages. Par exemple, on pouvait circuler gratuitement, mais une fois sur place, on ne pouvait se payer l'hôtel ou le restaurant, sauf ceux qui avaient des fermiers dans leur famille et pouvaient ramener de la victuaille. On avait des permis aussi pour aller une fois par semaine à l'économat à Paris. C'était intéressant. Maintenant, ce n'est plus rentable avec les grandes surfaces ; celui de Juvisy a fermé.

Je suis en retraite depuis 1946, au parti communiste depuis 1924. Je pourrais écrire un livre sur le chemin de fer, tellement j'en ai vu.

V

**NAISSANCE
D'UNE VIE DE BANLIEUE**

ATHIS-MONS

Café - Restaurant H. Poupelard



LES PÊCHEURS.

COUPELARD



LE VEGETAL



ENTREE DES BOISQUETS



La vie quotidienne n'est pas la même en 1939 qu'en 1890, ni la même pour tous les Athégiens au long de la période. Elle correspond à deux modes de vie qui se juxtaposent, tout en interférant de plus en plus : le mode de vie traditionnel des ruraux dans les vieux villages et le mode de vie essentiellement ouvrier des nouveaux venus (il faut exclure ici la bourgeoisie parisienne, qui ne considère Athis que comme un lieu de villégiature le dimanche ou l'été).

Mais des ponts sont jetés entre les deux sociétés : le fils du fermier rencontre les enfants du cheminot à l'école, puis plus tard au bal et les mariages sont nombreux ; souvent, il va à son tour travailler à l'usine, tandis que les autres gardent de leur origine campagnarde - à une ou deux générations près - le goût de cultiver un jardin. Peu à peu, les progrès matériels (eau, gaz, électricité) profitent à tous, qu'ils habitent un lotissement ou une maison du vieux village.

Ainsi se dessine peu à peu une vie de banlieue. *Elle est caractérisée par des activités professionnelles de plus en plus citadines, mais une vie quotidienne - de relations et de loisirs en particulier - encore imprégnée d'habitudes villageoises. Tout le monde se connaît et s'entraide, en particulier dans les moments difficiles, guerres et inondations.*

Les loisirs se déroulent sur place, partagés entre les bals du dimanche, la célébration des grandes fêtes laïques ou religieuses et les plaisirs qu'offre la campagne toute proche. Faut-il s'en étonner dans une région où la banlieue pavillonnaire a encore préservé de larges zones rurales et où les agréments du site, en particulier les bords de Seine, attirent les banlieusards comme les Parisiens ?

Loisirs et festivités font oublier un moment les longues journées de travail, alourdies pour beaucoup par les déplacements quotidiens. A la veille de la dernière guerre, hormis quelques familles, l'essentiel de la population travaille en effet sur Paris.

Cette évolution apporte de profonds changements dans la vie politique locale. L'orientation à gauche des résultats électoraux traduit le désir chez toute cette population d'ouvriers et de petits employés d'améliorer leurs conditions de vie et de travail. Athis-Mons se trouve intégré à la « ceinture rouge » de la capitale.

L'école

Fils d'ouvriers ou de paysans, originaires d'Athis-Mons ou nouveaux venus, les enfants se retrouvent dans les écoles laïques ou privées, suivant les convictions de leurs parents. Quelle que soit l'origine de la famille, ce sont maintenant des petits « banlieusards ».

Au début du siècle, les écoles sont nombreuses à Athis. Les lois de Jules Ferry (1881 - 1882) développent un enseignement public, gratuit et obligatoire dans le primaire, à côté des établissements religieux. Dès 1888 est créée dans la commune une des premières caisses des écoles du département, dont le but premier, tel qu'il est indiqué dans les statuts, est de favoriser la fréquentation des classes.

Une école laïque toute neuve est construite en 1880 dans la Grande-Rue qui relie le village d'Athis à celui de Mons, pour remplacer la vieille école dégradée par l'occupation des Prussiens durant la guerre de 1870 ; de toutes façons, l'école était devenue trop petite. En 1885, on ouvre une école maternelle rue de Châtillon. Dans le même temps, deux écoles religieuses sont créées : l'une pour les garçons au domaine d'Oysonville, dans le vieil Athis, l'autre en 1888 pour les filles, à Mons.

L'école laïque, baptisée « école Pasteur » comprend deux sections, situées de part et d'autre de la mairie : à droite, les filles, à gauche, les garçons. L'instituteur loge au-dessus de la salle et des bureaux de la mairie.

L'année scolaire dure du 1^{er} octobre au 14 juillet. Le décalage des grandes vacances de cette époque par rapport aux nôtres est dû aux moissons. La fin de l'année scolaire donne lieu à une distribution des prix, à laquelle assistent les notables du pays.

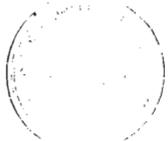
Les enfants vont à l'école jusqu'au certificat d'études, qu'ils passent à 12 ans. Ensuite, ils entrent en apprentissage.

Comme toutes les écoles sont situées dans le vieux village, tout au moins avant la guerre de 1914, certains enfants viennent de loin, notamment des lotissements du plateau et du Val. A midi, ils restent à la cantine, créée en 1892. Ouverte seulement les mois de mauvais temps, de novembre à février, elle fonctionne ensuite toute l'année. On paie deux sous par repas. Il faut attendre l'après-guerre pour que soit construite l'école Jean-Jaurès dans le Val et l'école Jules-Ferry sur la Nationale 7.

Departement
de
Seine et Oise

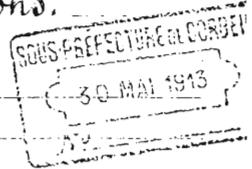


Arrondissement
de
Corbeil



Commune d'Athis-Mons.

Caisse des Ecoles



Statuts

Article premier

La Caisse des Ecoles d'Athis-Mons, fondée en 1888 en exécution des articles 15 de la loi du 10 avril 1867 et 17 de la loi du 28 mars 1882, sera à l'avenir régie par les présents statuts, abrogeant ceux de 1888 et ceux de 1892.

Elle a pour but de faciliter la fréquentation des classes.

1° En assurant la gratuité des fournitures scolaires dans la limite du possible, à tous les enfants qui fréquentent les écoles communales.

2° En contribuant aux dépenses et à la prospérité de la cantine scolaire.

3° Dans le cas où les ressources de la Caisse le permettraient, en récompensant les efforts des élèves les plus intelligents et les plus studieux, soit par des livrets de Caisse d'épargne, soit en leur facilitant l'entrée aux écoles professionnelles ou aux écoles du Gouvernement.

4° En organisant dans la limite des ressources disponibles des voyages instructifs à Paris ou dans la région.

5° En soutenant dans la mesure du possible, les œuvres post-scolaires.

A cet effet, une société est formée pour subvenir aux charges de cette institution et administrer les fonds qu'elle pourra recueillir.

En même temps, l'assemblée donnerait aux fonds de la société une destination conforme au but de l'œuvre; en aucun cas ils ne pourraient être répartis entre les sociétaires.

Article 18

Les présents statuts seront soumis à l'approbation de Monsieur le Préfet, sans l'autorisation

duquel, aucune modification ne pourra y être apportée.

Athis Mons le 11 Janvier 1913
Le Vice-Président Le Maire, Président

Les Membres du Bureau
F. Leche
Paul
Deligny
Bantombel
E. Rauff

VU ET APPROUVÉ
VERSAILLES, le 11 JUIN 1913
P^r LE PRÉFET
LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DÉLÉGUÉ

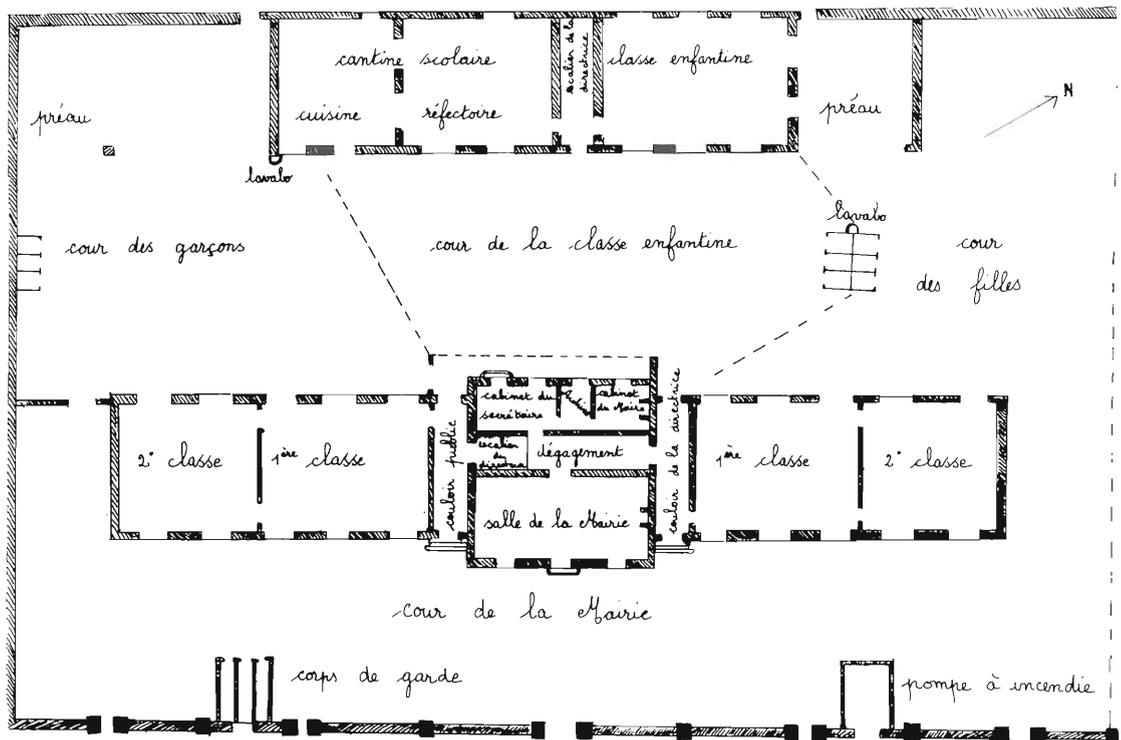
L'école Pasteur

- Quand j'étais petite fille, avant 1914, j'allais à l'école qui encadrait l'ancienne mairie : à droite, se trouvaient les deux classes de filles ; à gauche, celles des garçons. En revenant de l'école, on allait quelquefois glaner dans les champs de pommes de terre. Ma belle-mère, qui avait des poules, allait glaner le blé ou l'avoine. Ensuite, j'allais chercher le lait avec d'autres petites filles. Nous faisons sauter les bidons et tachions souvent nos tabliers noirs. La ferme était en face du collège Saint-Charles. C'était la ferme Baron.

- Nous allions aussi quelquefois, dès que nous avions un sou, nous acheter des « roudoudous » au café-épicerie. C'était des sortes de bonbons, très durs, qu'on mastiquait longtemps.



Le bâtiment existe toujours ; il abrite les services de la médecine scolaire, rue Robert-Schuman.



Plan de l'école.

Quelques images d'Athis-Mons autrefois.

*A six heures, mon père partait pour les Forges
 Qui se dressaient noires sur les bords de l'Orge.
 Il était sept heures quand je me levais,
 Ma mère dans la cuisine déjà travaillait.
 Après déjeuner, j'enfilais mon tablier noir
 Et partais en courant bruyamment sur le trottoir,
 Je croisais le cantonnier avec la carriole,
 Balai en main, il nettoyait les rigoles.
 Je passais devant l'atelier du forgeron
 Qui dans son foyer activait les tisons.
 Je respirais cette odeur de corne brûlée
 En caressant le cou d'un cheval attelé.
 Le maître, de loin, nous regardait arriver.
 Les filles apportaient leurs cordes à sauter,
 Les garçons avaient, eux, des sacs gonflés de billes.
 Le maître nous appelait, puis fermait la grille.*

Pascal (CES Delalande d'Athis-Mons)

L'école du Val.

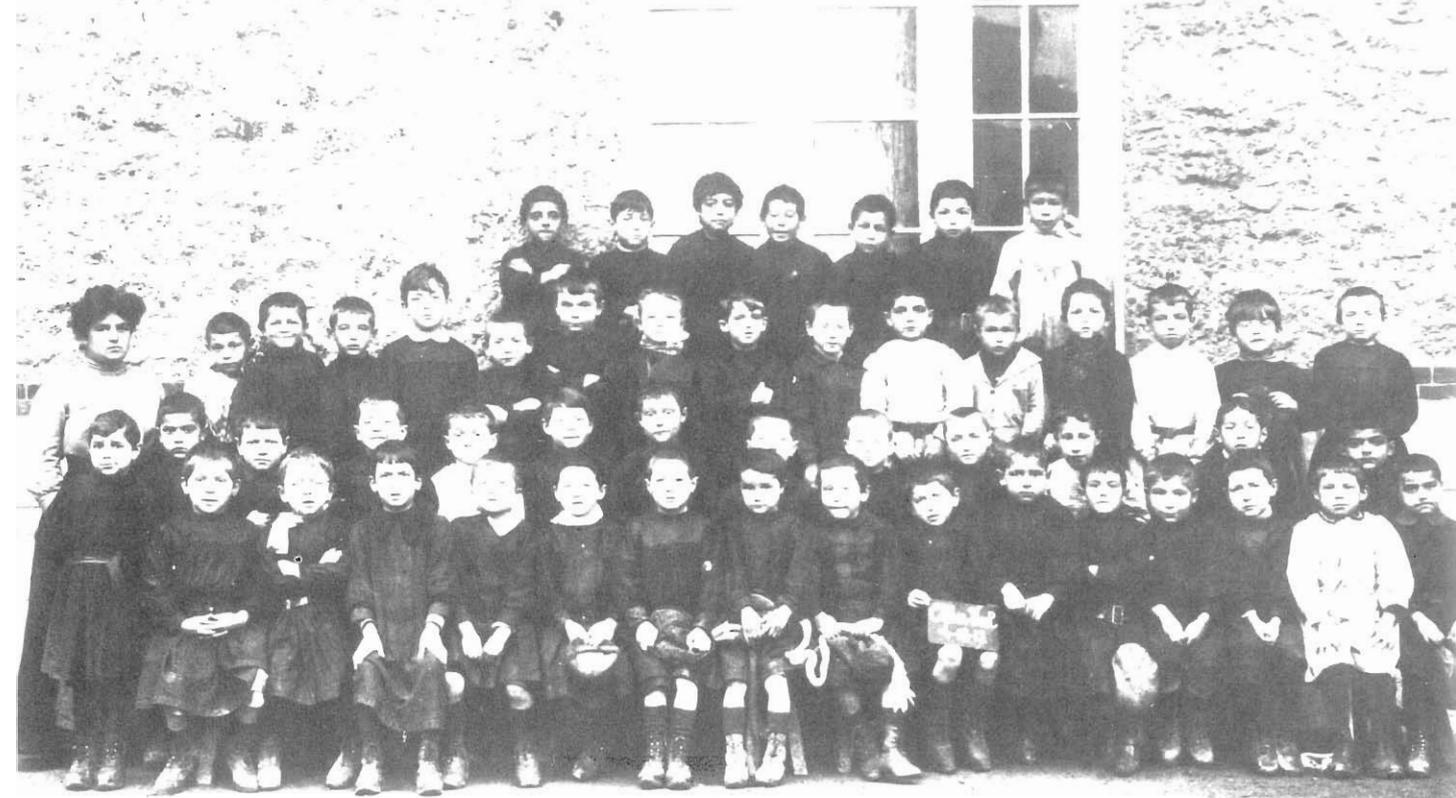


L'école est aménagée en 1920 : elle fut détruite, lors du bombardement du 18 avril 1944.

- J'ai donc passé mon enfance à Athis. Je me rendais chaque matin à l'école du Val. Nous avions deux cours par classe et nous étions une vingtaine d'élèves dans chacune. Je me souviens très bien de la remise des prix. Cette « cérémonie » se déroulait devant la mairie, avec la fanfare qui jouait la Marseillaise. Chaque élève, avant d'emmener son prix, devait chanter une chanson ! En dehors des heures scolaires, nous jouions dans la rue et dans les bois, qui s'étendaient de la place du Cottage à Juvisy.

- L'école était rue de Juvisy, juste avant la boulangerie Cortet. D'un côté se trouvaient les filles ; de l'autre, les garçons ; avec au milieu le logement des gardiens au rez-de-chaussée, du directeur au-dessus et la cantine. En face de l'école, nous aimions à aller faire des glissades l'hiver sur la grande mare gelée. Nous quittions les jeux à regret, quand nous entendions le sifflet de l'instituteur, qui marquait la rentrée en classe.

- ● Moi, je suis allé à l'école jusqu'à 12 ans, en 1905. Le jour de mon certificat d'études, je rapporte mon diplôme à ma mère, qui me dit : « voilà, je t'ai préparé ton tablier, il y a Julien qui cherche un apprenti cordonnier, tu commences demain matin à travailler ». J'ai fait mon apprentissage pendant trois ans. A cette époque, cordonnier, coiffeur, c'était les derniers des métiers. On ne changeait pas de chaussures comme maintenant ; on portait des galoches et des gros brodequins qui duraient une vie !



Les garçons du Val.

Les filles du Val.



CONSTRUCTION DE L'ÉCOLE DES GRAVILLIERS

Conseil Municipal 14.8.1925

Monsieur Moriet demande s'il ne serait pas possible de faire provisoirement une école aux Gravilliers, pour la rentrée d'octobre. Monsieur Maupomé répond qu'il est impossible de faire quoi que ce soit, avant le départ du locataire de la propriété qui aurait pu servir éventuellement de classe provisoire. Monsieur le Maire présente un projet de délibération, pour la création d'une école dans le quartier des Gravilliers. Le Maire expose que de nombreuses sociétés se sont constituées sur le plateau d'Athis-Mons et que le nombre croissant des habitants crée une obligation à la commune de demander la création d'une école primaire laïque dans ce quartier ; que, de plus, la commune fait l'acquisition d'un terrain, dit « la Ferme du Petit-Athis », dans l'intention de construire une école et que ce terrain se trouve au centre de ce quartier très peuplé ; qu'il y a nécessité de faire cette construction en raison de l'éloignement de l'école d'Athis-centre, car les parents se trouvent dans l'obligation de garder les enfants chez eux pendant la mauvaise saison et que l'école d'Athis-centre se trouvera, dans un temps très rapproché, surchargée.

En conséquence, le Maire invite le Conseil municipal à délibérer en principe sur la création de l'école.

Le Conseil municipal, vu l'exposé de Monsieur le Maire, vu la loi du 30 octobre 1886, articles 11 et 14, considérant que l'établissement d'une école primaire constitue une dépense obligatoire pour la commune, considérant que le terrain de la ferme du Petit-Athis est situé au centre des sociétés de lotissements de ce quartier, que ce terrain acquis par la commune dans le but de construire une école est en mesure de faire face à cette obligation, vote en principe la création de l'école et charge Monsieur le Maire de faire auprès du Conseil départemental toutes les démarches nécessaires.

L'école des Frères.

● J'allais à l'école chez les Frères, qui assuraient six classes primaires. Ils ont continué cette activité, jusqu'à ce qu'ils vendent leur terrain pour la rénovation du centre-ville. Ma sœur et mes frères ont fréquenté aussi cette école, ainsi que mon fils et mes petits-enfants. Le jeudi, j'allais au patronage paroissial, qui a été ouvert en 1914 rue J.P.-Besnard. On s'amusait, on jouait au foot. Le dimanche, nous allions d'abord à la messe, puis aux vêpres l'après-midi. Je jouais aussi dans le jardin avec mes frères et sœurs. Le soir, en rentrant de l'école, nous allions dans la « remise », une partie du bois de Montcourcel que le baron mettait à la disposition des habitants. Si le petit bois pouvait chanter, il chanterait les amoureux et tous les gosses qui venaient jouer. Devant la propriété, les cèdres étaient magnifiques et formaient un dôme. Valentin de Courcel donnait là des kermesses pour la Croix-Rouge. Les Frères offraient un repas aux clochards, chaque jour : deux louches de soupe bien épaisse, un morceau de pain et de fromage. On leur installait une table à l'entrée.



Face au château, la statue de Jean-Baptiste de La Salle, fondateur de l'ordre des Frères des Ecoles Chrétiennes au XVII^e siècle, dont la vocation était d'ouvrir des écoles gratuites (dans un pays où l'instruction publique obligatoire n'existait pas encore).

L'école Sainte-Anne.

SOEURS DE L'ECOLE LIBRE
AUTORISATION

Conseil municipal - décembre 1901

Monsieur le Maire invite le Conseil municipal à délibérer sur la demande formée par la Congrégation des Religieuses du Saint-Cœur de Marie, dont le siège est en France (Drôme), en vue d'obtenir l'autorisation prévue par les articles 13 et 18 de la loi du 1^{er} juillet 1901, en ce qui concerne l'établissement d'Athis-Mons.

Le Conseil, après en avoir délibéré

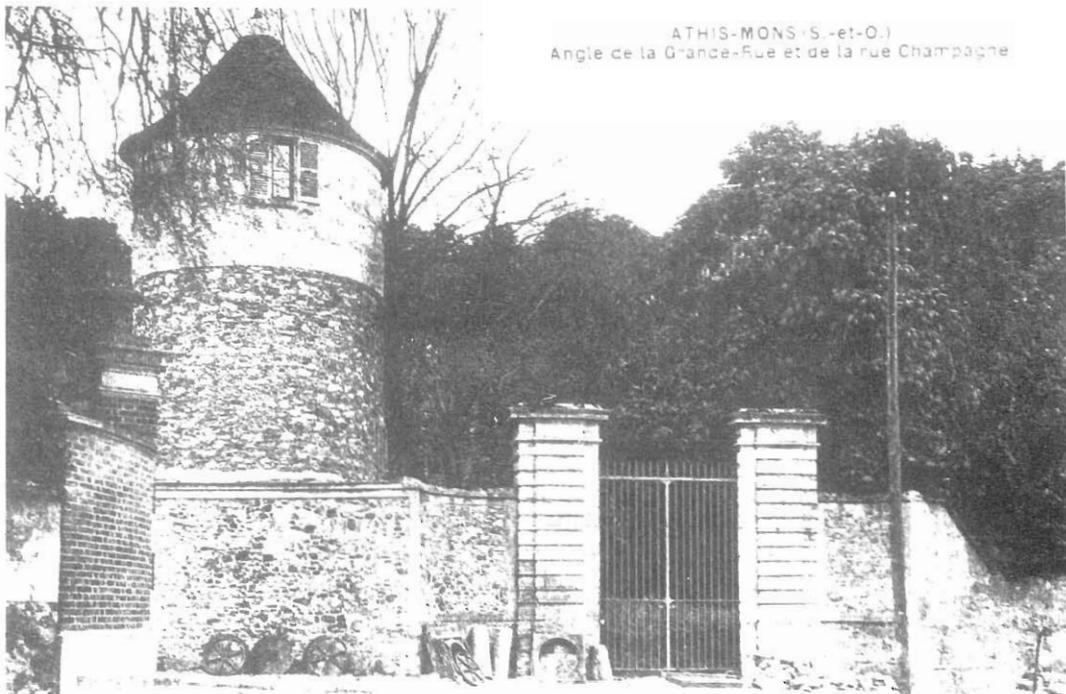
Emet à la majorité des suffrages un avis favorable à la demande en question.

Ont voté contre M. CARON

déclarant que, par principe, il préconise l'enseignement laïque obligatoire.

● J'allais à l'école libre des filles jusqu'à 12 ans. Elle était à Mons, en haut de la côte de la gare. Elle comptait trois ou quatre classes. Nous emportions notre repas dans des paniers et nous le faisons réchauffer. J'ai de bons souvenirs de l'école. Les institutrices étaient gentilles. Nous étions une vingtaine par classe. Nous étions bien habillées et bien chaussées, avec des bottines à boutons et, quand il pleuvait, nous portions des caoutchoucs protégeant des chaussons en feutre. Les tabliers étaient en satinette noire.

L'enseignement était très intéressant. J'aimais bien surtout les cours d'Histoire de France. Mes frères fréquentaient l'école des Frères.



*Ecole privée, Saint-Anne.
Les bâtiments abritaient autrefois la ferme de Brétigny, tenue par le sieur Benoît Perrot, échan-
sonnier du Roi. Au premier plan, l'ancien pigeonnier.*



Une classe à l'école des filles Sainte-Anne (1912).

- A l'école Sainte-Anne, nous portions des tabliers noirs avec de petits cols blancs. Nous avions toutes des nattes, une seule dans le dos ou une de chaque côté. La cour de récréation était plantée d'acacias. L'école a été bombardée pendant la dernière guerre et n'a pas été reconstruite.

- J'allais à l'école privée Sainte-Anne, là où se trouve actuellement le Clos Brétigny. Ce n'était plus des Sœurs qui tenaient l'école, mais des laïques. J'en garde un bon souvenir. On nous emmenait en promenade, jusqu'au kiosque à musique de Villeneuve-le-Roi. On prenait tout le long un sentier.

Quand on sortait de l'école, on attendait le passage du charbonnier, pour s'accrocher à sa voiture. On faisait ensuite enrager le forgeron, en lui fermant ses volets. Maman ne s'en doutait pas... quelles bonnes parties aussi quand nous allions chercher le lait à la ferme de Monsieur Baron ! C'était la plus grande distraction. Il nous laissait jouer dans les granges et, souvent, nous rations la première traite. Il fallait attendre la seconde ! Il était très gentil. Pour le certificat d'études, que nous passions à Longjumeau, il prêtait sa voiture.

- Je me souviens avoir vu ma première banane vers 10 ans (1910). J'étais à l'école Sainte-Anne et c'était la fille d'un docteur qui l'avait apportée. Je voulais en goûter un petit bout, mais elle n'a pas voulu !

Les fêtes et cérémonies

Les fêtes et cérémonies ponctuent la vie quotidienne. Ce sont les fêtes religieuses traditionnelles et la Saint-Denis, patron de l'église d'Athis, le 9 octobre. C'est souvent l'occasion de quelques processions qui conduisent jusqu'aux reposoirs dressés dans le parc du château d'Oysonville. La Noël se passe en famille. On améliore un peu le repas et on offre quelques sucreries aux enfants et des oranges. Les jouets sont encore rares et ne sont offerts que dans les familles les plus aisées.

Le 14 Juillet, la Saint-Jean sont l'occasion de fêtes populaires, avec bal, défilé de lampions, baraques foraines. Certains maires organisent aussi des fêtes dans le parc d'Avaucourt où se déroula la première fête de l'**Humanité** en 1931. Ces fêtes sont animées par la fanfare locale.

Les commerçants, de leur côté, suscitent des petites fêtes de quartier. Les cafés des bords de Seine font venir des spectacles sur les péniches, en particulier des joutes. Ils organisent des courses de canard, des courses en barque. Chaque dimanche, le quai de Seine est très animé. Les commerçants de la place du Cottage accueillent des saltimbanques et des manèges, quelquefois une troupe de théâtre. Le dimanche, ils organisent des courses à pied où se retrouvent tous les jeunes gens du quartier.

Il faut compter aussi avec les fêtes et banquets donnés par les différentes associations, les anciens combattants ou les conscrits par exemple.

Enfin, les occasions ne manquent pas de se réjouir, si l'on compte également les mariages. En général, c'est avant tout prétexte à un bon repas et quelquefois à un bal. Mais, comme on est modeste, le repas se passe souvent à la maison.

Quand la cérémonie concerne la famille de Courcel, tout le monde est là pour assister à la sortie du cortège qui se rend à l'église. Les enfants, en particulier, ne veulent pas manquer les pièces qui sont jetées à la volée.

FETE NATIONALE DU 22 SEPTEMBRE
ET FETE DE LA SAINT-DENIS

Conseil municipal du 7.8.1892

Le Conseil municipal décide qu'à l'occasion de la fête nationale du centenaire de la proclamation de la République, une retraite aux flambeaux parcourra les rues de la commune le 21 septembre au soir ; qu'une distribution extraordinaire de secours aux indigents aura lieu à la Mairie et que les bâtiments communaux seront pavoisés et illuminés.

La fête de la Saint-Denis aura lieu comme d'habitude sur la Place d'Athis, qui sera décorée de guirlandes et d'illuminations.

Et vu l'insuffisance du crédit de 300 F inscrit au budget pour l'année 1892, décide que des crédits supplémentaires seront votés lorsque la commission des fêtes aura établi son rapport.

Sont nommés membres de cette commission MM. Baron, Hédiard, Cule.

FETE COMMUNALE

Conseil municipal du 10.6.1900

Le Conseil municipal

ouit le rapport verbal de la commission des fêtes

considérant que la fête organisée place du Petit Mons, sur la Seine, du 3 au 10 juin courant a attiré un grand concours des populations que la fête nationale du 14 Juillet est très prochaine et qu'il paraît excessif d'organiser une nouvelle fête pour le 24 courant ; délibère la fête dite de la Saint-Jean est et demeurera supprimée comme fête communale.

Il ne sera plus célébré à l'avenir qu'une seule fête communale, laquelle se confondra avec l'ancienne fête patronale de la Saint-Denis et aura lieu à la fin de septembre ou au commencement d'octobre à la Mairie.

FIXATION DE L'EPOQUE DE CETTE FETE

SEPTEMBRE OU DECEMBRE

ORGANISATION D'UN BAL LE 14 JUILLET

La commission des fêtes est chargée d'en fixer chaque année la date et de s'entendre à cet effet avec les marchands forains.

A l'occasion de la fête nationale du 14 Juillet, il sera donné cete année, comme d'habitude, un bal populaire sur la promenade publique, au devant de la Mairie.

FETE D'ATHIS VAL

Le Conseil municipal

Conseil municipal 23.8.1908

considérant qu'un groupe d'habitants d'Athis Val s'occupe d'organiser une fête publique sur la Place d'Athis-Val, pour le premier dimanche de septembre, décide qu'il sera alloué aux organisateurs une subvention de cent francs, qui sera mandatée au nom de Monsieur Troussard, restaurateur, à prendre sur les fonds libres de l'exercice courant.

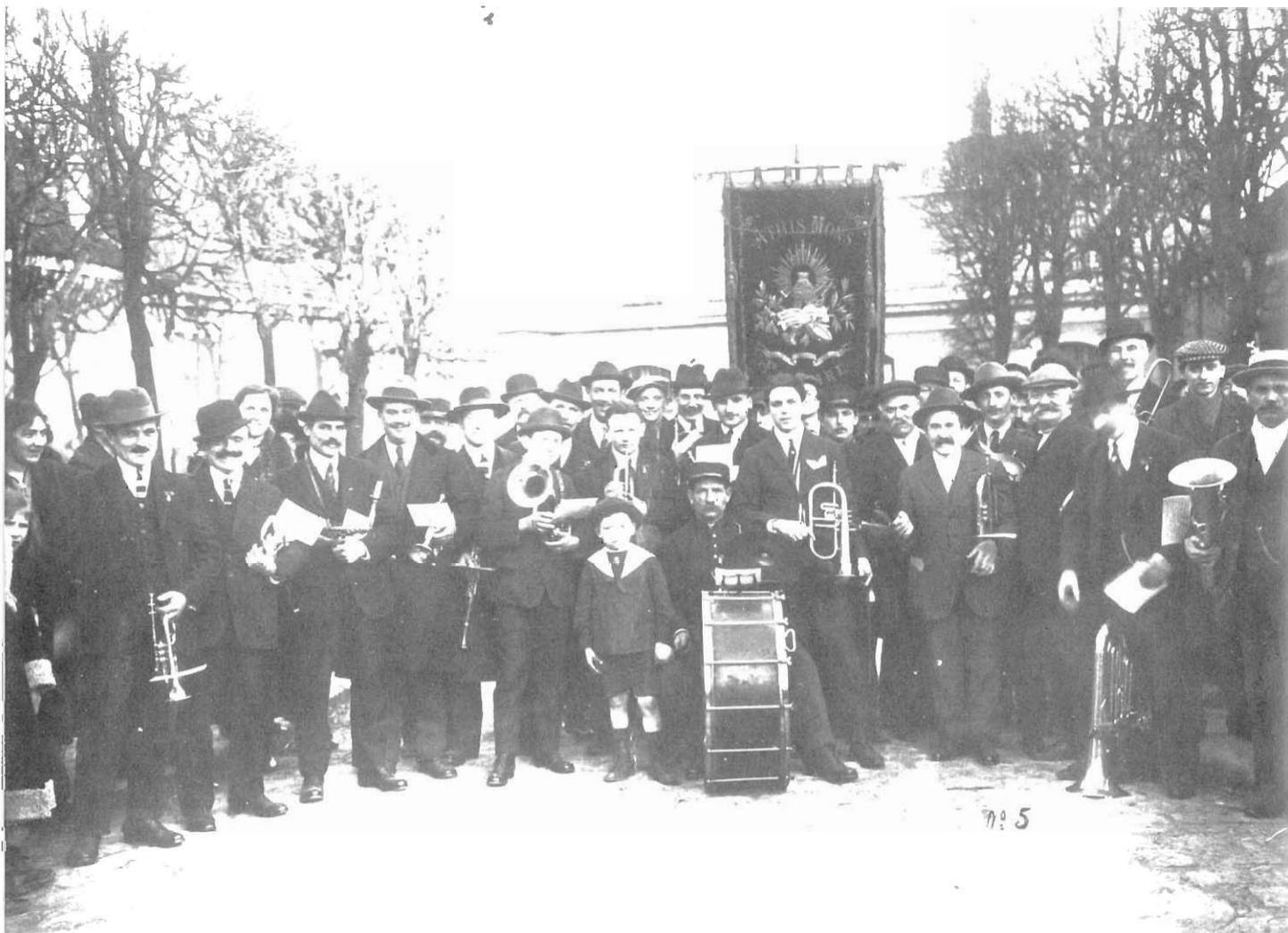
FETE DE LA PLACE DE LA GARE

Conseil municipal du 2.7.1911

Considérant qu'un groupe de commerçants a organisé sur la Place de la Gare une fête publique le jour de la Pentecôte, Dimanche 4 juin

Le Conseil municipal décide qu'il sera alloué aux organisateurs une subvention de 100 francs, qui sera mandatée au nom de Monsieur Mesnois, restaurateur, à prendre sur l'article 78 de l'exercice courant.

La fanfare d'Athis anime les fêtes locales.



● Mon père, sa grande joie c'était de fumer un cigare le dimanche, un petit « ninas », que ma sœur et moi allions lui chercher. Il faisait aussi partie de la fanfare et allait souvent faire les bals pour gagner quelques sous. J'ai perdu un petit frère et il paraît qu'il a dû partir au bal, son enfant étant mourant. La vie était dure...

● Le jour du 14 Juillet, un manège de chevaux de bois venait s'installer sur la place de l'église. Il y avait aussi un marchand de nougat, un stand de tir et des balançoires. Nous nous y amusions bien. Le soir, on faisait la retraite aux flambeaux ; quand on avait fait le tour du pays, on allait se coucher après avoir accroché notre flambeau à la fenêtre. Quelquefois, on donnait des bals le samedi soir et un carnaval au Mardi Gras.

● Nous allions, chaque année, à la fête de la Saint-Jean qui se tenait place du Cottage ; il y avait bien sûr des manèges, un grant mât de cocagne et le feu d'artifice. Au cours de cette fête, les jeunes gens qui cherchaient du travail pour la période des moissons se faisaient connaître en portant sur l'oreille une feuille de papier à cigarettes ; les jeunes filles, elles, portaient une fleur à leur corsage ou dans leurs cheveux.

● Nous avions également le 14 Juillet, avec le défilé des lampions et le feu d'artifice. La fanfare y participait et la jeunesse s'amusait beaucoup. On faisait aussi des soirées costumées ou on allait au bal. C'était gai. Nous aimions aussi les promenades à bicyclette, mais cela coûtait cher ; comme mon père était pauvre, j'utilisais la bicyclette des fermiers et nous allions à travers champs, par des chemins de terre bien entretenus.

● Les fêtes étaient nombreuses et nous nous amusions bien. Mais les jeunes filles étaient toujours chaperonnées par les mamans ! C'étaient des fêtes à l'église, avec de nombreuses processions, pour la Fête-Dieu, la Toussaint, les Rameaux. Ces processions amenaient beaucoup de monde et c'était l'occasion de rencontres et de retrouvailles. C'étaient aussi les nombreuses fêtes laïques et particulièrement la grande fête du village.

La Fête de l'Humanité à Athis (1931).

● La Fête de l'Humanité a attiré beaucoup de monde. Elle se tenait dans le parc d'Avaucourt. Il y a eu des discours, des jeux, beaucoup d'attractions.

Monsieur Midol, maire d'Athis-Mons nous a raconté

« Je n'ai pas été présent à la Fête de l'Humanité à Athis-Mons, car j'étais en prison avec Marcel Cachin et Vaillant-Couturier. Mais je peux vous expliquer l'origine de la Fête.

On avait créé la Banque Ouvrière et Paysanne, la banque de la classe ouvrière, dont le principal actionnaire était l'Humanité. La banque a connu des difficultés et il a fallu trouver de l'argent pour rembourser les actionnaires et sauver l'Humanité. Un appel a été lancé dans le journal. Il a été entendu par tous les militants de France et même d'autres pays. Les sommes recueillies étaient apportées par pleins sacs et ont été largement suffisantes. La femme de Cachin a pu racheter toutes les actions.

Ce mouvement de solidarité a été à l'origine des CDH, « Comités de Défense de l'Humanité ». Tous les dimanches, des volontaires allaient vendre le journal. C'était en 1929.

L'opération a eu un tel succès que l'Humanité a décidé de rassembler tous ceux qui avaient participé aux CDH, pour une grande fête. Comme Athis-Mons était la seule commune qui avait une direction communiste, il a été décidé de faire la fête en cet endroit, dans le parc d'Avaucourt. La Fête bien entendu n'avait pas l'ampleur qu'elle connaît aujourd'hui. C'était d'abord un bon déjeuner et un spectacle dans le théâtre de verdure. Il n'y a pas eu beaucoup de discours. Beson, le maire de l'époque, n'était pas un orateur ».

(M. Midol, maire de 1945 à 1947, décédé en 1979).

Hier, à Athis-Mons, dans le parc d'Avaucourt LA FÊTE DE « L'HUMANITÉ » A REMPORTÉ UN MAGNIFIQUE SUCCÈS

Plusieurs dizaines de milliers de travailleurs sont venus affirmer leur volonté de soutenir, de défendre et de développer le seul journal de la classe ouvrière révolutionnaire



La foule rassemblée autour du Théâtre de verdure pendant le discours de notre camarade FRACTION

Nous publions de la lettre que le directeur de l'Humanité, notre camarade Marcel Cachin, vient d'écrire à Athis-Mons...

Le lendemain, elle exige des journaux des rigueurs nouvelles car elle n'est pas telle qu'elle méritait...

Les militants d'aujourd'hui, réunis pour sauver la décade de l'Humanité...

Le lendemain, elle exige des journaux des rigueurs nouvelles car elle n'est pas telle qu'elle méritait...

Mais à mesure que les capitalistes et leurs complices poursuivent leur marche de répression et d'assaut...

Le lendemain, elle exige des journaux des rigueurs nouvelles car elle n'est pas telle qu'elle méritait...

La ministre Tardieu avait saisi cette occasion pour tenter de frapper à mort l'Humanité...

Le lendemain, elle exige des journaux des rigueurs nouvelles car elle n'est pas telle qu'elle méritait...

Théâtre de verdure, c'est une époque de grande bataille révolutionnaire...

Le lendemain, elle exige des journaux des rigueurs nouvelles car elle n'est pas telle qu'elle méritait...

En fait, pas plus que le spectacle de la vie humaine...

Le lendemain, elle exige des journaux des rigueurs nouvelles car elle n'est pas telle qu'elle méritait...

EN AUTRICHE

Les fascistes de la Heimwehr tentent un coup d'Etat en Styrie

Devant l'offensive du fascisme autrichien les social-démocrates s'en remettent au gouvernement

Vienne, 13 septembre. — Une note communique par l'agence officielle...

PARIS OUVRIER FIDÈLE A "L'HUMANITÉ"

Quelle joie pour tous les militants de Paris de retrouver...

Les chefs du mouvement des Palmiers ont été arrêtés...

Après la catastrophe du « Trait-d'Union II »

IL SE CONFIRME QUE LE MILLIARDAIRE COTY A ENVOYÉ TROIS HOMMES A LA MORT POUR LA RÉCLAME DE SA « MAISON »

« Notre journal est le journal qui a toujours appliqué le mot d'ordre... »

Vraiment les constatations que le ministre républicain Damaisil a cru devoir produire...

« Les premières affirmations, le premier jour de la catastrophe... »

Mais aucune réponse précise sur les causes de la catastrophe...

« Ce qui est sûr, c'est que l'homme qui était à la tête de la catastrophe... »

« Discipline républicaine » ...ou front unique d'action?

« L'Union républicaine est un front unique d'action... »

« L'Union républicaine est un front unique d'action... »

« L'Union républicaine est un front unique d'action... »

« L'Union républicaine est un front unique d'action... »

UN CATAPULTÉ EN HONGRIE

An passage d'un radiorapide Budapest-Cologne s'écrase dans un ravin

IL Y AURAIT 22 MORTS ET 14 BLESSÉS GRAVES

« Le premier de la catastrophe... »



LA REPRESSION Deux camarades P.S. I. C. sont arrêtés à Laon

« Les deux camarades P.S. I. C. sont arrêtés à Laon... »

« Les deux camarades P.S. I. C. sont arrêtés à Laon... »

« Les deux camarades P.S. I. C. sont arrêtés à Laon... »

« Les deux camarades P.S. I. C. sont arrêtés à Laon... »

« Les deux camarades P.S. I. C. sont arrêtés à Laon... »

« Les deux camarades P.S. I. C. sont arrêtés à Laon... »

« Les deux camarades P.S. I. C. sont arrêtés à Laon... »

« Les deux camarades P.S. I. C. sont arrêtés à Laon... »

« Les deux camarades P.S. I. C. sont arrêtés à Laon... »

« Les deux camarades P.S. I. C. sont arrêtés à Laon... »

« Les deux camarades P.S. I. C. sont arrêtés à Laon... »

« Les deux camarades P.S. I. C. sont arrêtés à Laon... »

En dehors des grandes fêtes, de nombreux événements étaient l'occasion de se réjouir ou de se retrouver entre amis.

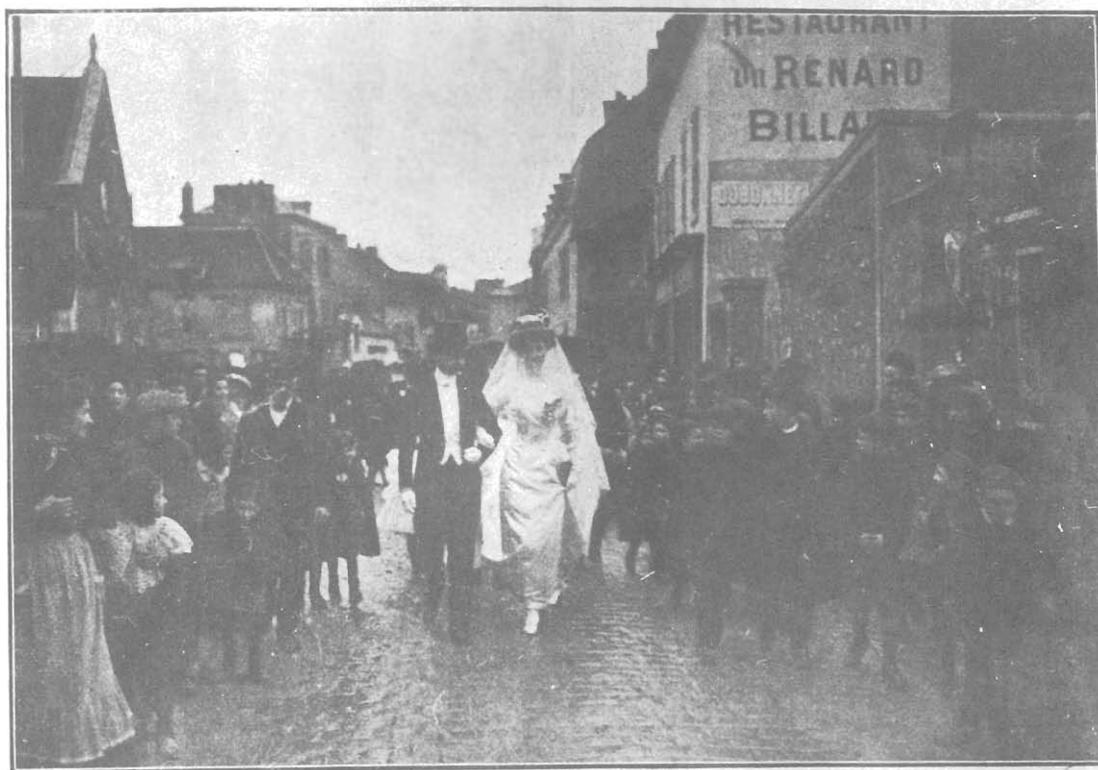
- Nous habitions rue de la Juiverie. La maison appartenait à un riche Strady. Il sortait avec un landau. Nous allions voir souvent aussi la calèche du baron de Courcel, tiré par huit chevaux. Chaque fois qu'il y avait des noces, un baptême, on tirait un tapis rouge depuis le château jusqu'à l'église. Quand le carrosse passait, on nous jetait des pièces de 20 ou 40 sous. Nous accourions.

LE MARIAGE DE M^{lle} DE COURCEL

En l'église d'Athis-Mons, ces jours derniers, on donnait la bénédiction nuptiale à Mlle Elisabeth de Courcel et au marquis de Duras-Chastellux. La jeune mariée est fille du baron de Courcel, membre de l'Institut, sénateur de Seine-et-Oise, ancien ambassadeur, président du conseil d'administration de la Compagnie d'Orléans.

tenu par quelques boutons d'oranger. Un programme musical fort bien composé a été exécuté par la maîtrise, et plusieurs solistes parisiens se sont fait entendre.

Après la cérémonie, un lunch a réuni les invités dans la grande salle à manger du château. Ils ont été ensuite conviés à admirer les cadeaux princiers

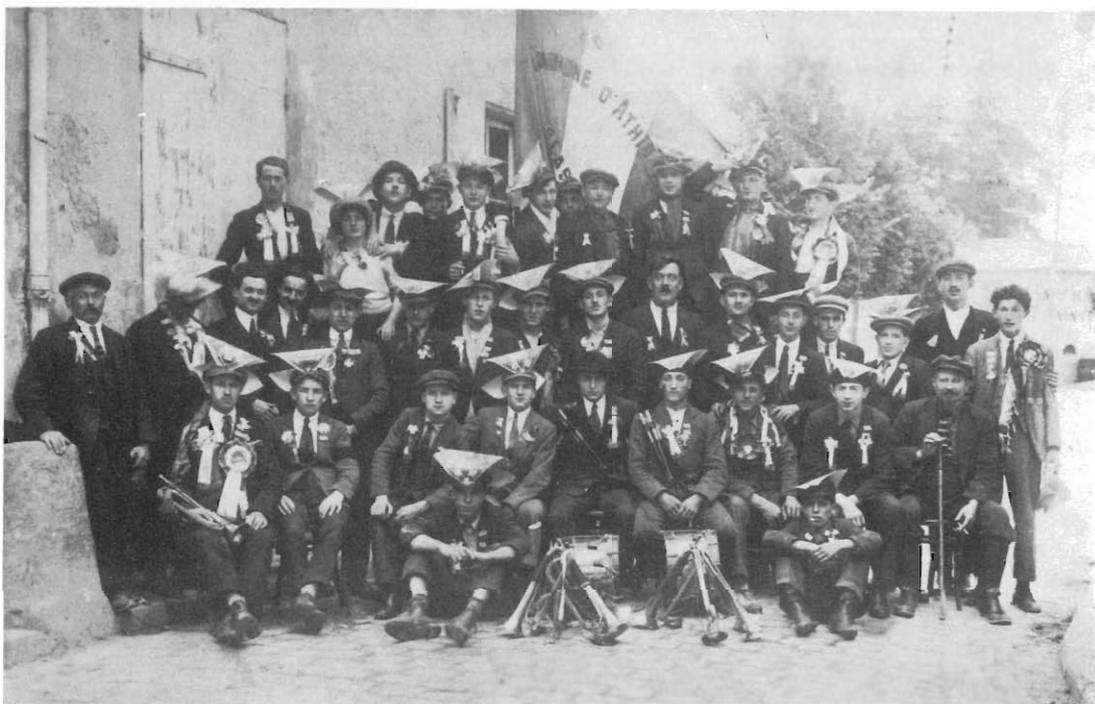


Les jeunes époux regagnant le château après la cérémonie nuptiale à Athis-Mons
(Cliché CENTRAL ILLUSTRATIONS)

- Pour nous, les mariages se passaient plus simplement. On allait à la messe de 11 h et on faisait le plus souvent un repas chez soi. Il y a des restes comme on dit ! Les plus riches allaient au restaurant. Dans l'après-midi, on allait se promener.

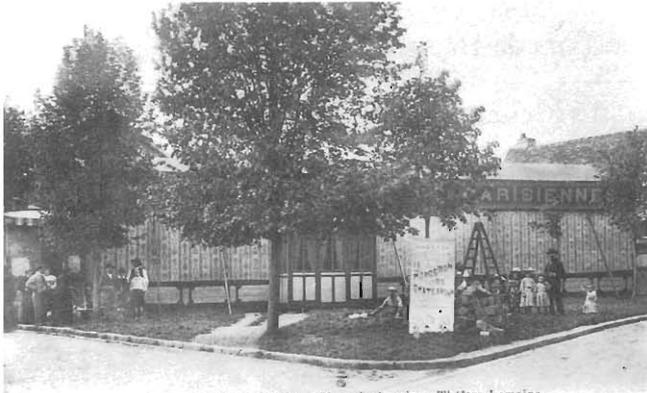
- Pour le conseil de révision, on partait à pied à Longjumeau, qui était le chef-lieu de canton. On s'en allait de bonne heure, avec clairon, tambour et drapeau en tête. On chantait en route. Quand on avait soif on s'arrêtait. Pour cela, un « trésorier » du jour nous demandait un franc à chacun au départ. Après le conseil, ceux qui étaient acceptés portaient cocarde et drapeau de papier multicolore sur leur casquette. On se retrouvait tous place de l'Eglise et on terminait gaiement la journée au café, avant de faire un tour sur les bords de Seine.

A Longjumeau, nous retrouvons les conscrits de Champlan. Nous les appelons « les mangeurs d'âne », parce qu'à cette occasion ils tuaient un âne !



● Je faisais partie de « l'accord parfait ». C'était une formation de « violons », qui avait été créée par le père Mabillot, avant la guerre de 1914. Les répétitions avaient lieu dans la salle de danse du Cottage.





A. — Athis-Mons (S.-et-O.). — Place du Lavoir. — Théâtre Lemoine.

E. Laplasche, Athis-Mons (S.-et-O.).

Des théâtres ambulants s'installent place du Lavoir
(à l'emplacement de la caserne des pompiers).
Ils viennent encore entre les deux guerres.

Les Gitans

*Epiées par les villageois
Les roulottes des Gitans
Construites de vieux bois
Arrivaient en cahotant.
Au milieu du village
Après du vieux lavoir
Sur la place du Cottage
Ils veillaient tous les soirs.
Vêtue de brocarts sombres
Un foulard autour du cou,
La grand-mère, près de l'arbre,
Contait d'anciens fabliaux.
Le père, avec son gilet noir
Tressait un large panier
Avec des rameaux d'olivier
Cueillis le soir, près du marais.*

Del Fabro (CES Delalande - Athis-Mons).

Des séances de cinéma sont données, place du Cottage, entre les deux guerres.

REPRESENTATIONS CINEMATOGRAPHIQUES

14.9.1912

Monsieur le Maire communique au conseil une lettre de Monsieur PETIT qui demande l'autorisation d'installer chez lui un appareil cinématographique, à l'effet de donner des séances publiques et payantes deux fois par semaine, en sus du dimanche et jours fériés.

Le Conseil, invité à donner son avis sur la question des redevances au profit du Bureau de Bienfaisance, qui devront être imposées aux dits spectacles cinématographiques.

*Après en avoir délibéré
décide*

que les représentations cinématographiques seront autorisées sur le territoire de la commune, à charge pour les opérateurs de se conformer aux mesures de police générale.

que tous les commerçants de la commune devront une somme de un franc pour chaque représentation dans leur établissement.

décide en outre que les entrepreneurs de cinématographes de passage, étrangers à la commune, seront passibles d'un droit de cinq francs par représentation donnée sur une place publique, non compris les droits de stationnement.

Un film est même tourné à Athis-Mons en 1935, intitulé « *Le Mioche* ». Il connaît un certain succès, dans le style des mélodrames du temps.

Le metteur en scène était Léonide Moguy ; le producteur, Daguière. Plusieurs comédiens célèbres y participèrent, comme Pauline Carton, Madeleine

Robinson et Michèle Morgan, âgée alors de 16 ans, dont c'était un des premiers rôles.

Le décor du film était planté dans le château d'Athis.

- L'enfant qui a tenu le rôle du « mioche » avait quinze mois. Il était d'une famille pauvre. La mère était seule avec six enfants. Le producteur fut ému par ce cas douloureux et décida d'adopter l'enfant, mais me le confia. Je le gardais cinq ans. Monsieur Daguière venait le voir tous les dimanches, mais l'enfant nous était très attaché. Un jour, l'enfant avait cinq ans, ils l'emmenèrent au Portugal où ils devaient s'installer. La séparation fut très dure. Je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles...

Les loisirs du dimanche

En dehors des fêtes et cérémonies traditionnelles, la population - et particulièrement la jeunesse - trouve une distraction privilégiée dans les cafés et bals groupés presque tous dans le Val d'Athis.

Les plus célèbres sont ceux de la place du Cottage, « chez Nonque » et des quais, chez « Poupelard ». On peut y danser au son de l'orchestre ou du piano mécanique. Bien que les jeunes filles y viennent toujours chaperonnées par leur mère, c'est là bien souvent qu'elles rencontrent leur futur mari.

Mais il existe aussi beaucoup de guinguettes au bord de l'eau et de nombreux cafés, on va y faire une partie de billard, prendre un verre après une partie de pêche, une longue promenade à pied ou en vélo ou encore, pour les jeunes gens, après les parties de foot-ball qui les rassemblent régulièrement dans un stade qu'ils ont aménagé eux-mêmes dans le Val d'Athis.

Beaucoup profitent du dimanche pour travailler dans le petit jardin attenant à la maison construite en lotissement ou loué au baron Courcel, sur les nombreuses terres qu'il possède dans la commune.

A la population villageoise s'ajoutent d'ailleurs les Parisiens du dimanche, venus par train entier profiter des bords de Seine et quelques-uns, de leur maison de campagne, ou, plus modestement de leur petit terrain surmonté d'un cabanon acheté en lotissement.

LES BALS

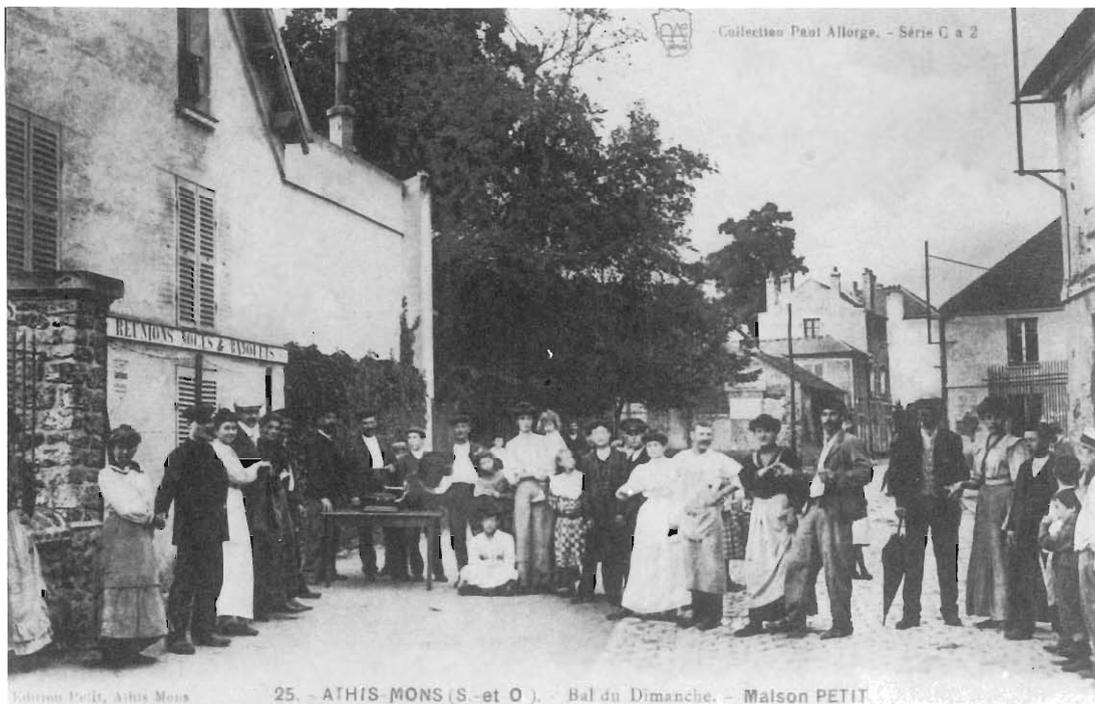
- Il y avait des petits bals un peu partout ; je fréquentais surtout celui-là. Dans la même maison on pouvait aller au cinéma ou au théâtre et, quand le spectacle finissait, se rendre au bal, juste au-dessus. J'adorais danser. J'avais beaucoup de succès. Mais j'arrêtais tout de suite les garçons qui me faisaient la cour. Je leur disais « seulement pour danser »... J'ai connu mon mari au bal ; j'avais 18 ans. C'était en 1926. Nous sommes restés fiancés deux ans.

Les orchestres de bal étaient très beaux. Il y avait deux ou trois violons, une scie musicale, un accordéon, quelquefois un chanteur. Quand un des violonistes ne jouait pas, il venait m'inviter à danser.



Place du Cottage, chez Troussard, puis Nonque.

On dansait à cette époque le fox-trot, la marche, les valse, le charleston, quelques tangos, des quadrilles... Je chantais beaucoup. Dans les rues, on m'appelait « le rossignol ». Oui, je me souviens de quelques chansons : Quand on est deux - Dans ma torpédo citron, j'emmène ma femme à Meudon - Il m'a vue toute nue, de Mistinguett - Paris, c'est une blonde - La femme à la rose. C'est la période 1925 - 1930.



- Les danses étaient : le fox-trot, le chimy, le slow, le charleston, la valse, le boston (ou valse anglaise), le tango, la java (déformation de la mazurka), le paso doble. Le tango se chantait, je crois, avant la guerre de 1914. Le plus vieux tango argentin que je connaisse est le « tango de rêve ». Quand j'ai arrêté la musique, on commençait tout juste la rumba. Les danses d'avant guerre, je les ai connues à mes tout débuts. Avant Gibraltar, j'avais joué à Juvisy, dans les salons Baudon, au bord de la Seine, des polkas, des mazurkas, des vales, mais c'était la fin. Aujourd'hui, il suffit que j'écrive des titres sur un morceau de papier, je me mets au piano et, pendant trois heures, je ne m'arrête pas ...mais bien sûr, je fais des fausses notes, j'ai du mal avec ma main gauche.

L'évolution de la mode s'est faite lentement. Ce sont les jeunes qui ont assuré le succès des nouveautés et du jazz. Les plus grands succès, ceux que tout le monde fredonnait, étaient tirés le plus souvent des opérettes comme Nono-Nanette, Phi-Phi ta bouche, Dédé... des chansons de Maurice Chevalier, de celles écrites par Maurice Yvain ou Vincent Scott. Après 1930, ce fut la mode des « collégiens » de Ray Ventura et de leurs chansons : Tout va très bien Madame la Marquise - Ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine...

- A cette époque, on dansait beaucoup, on organisait des bals de sociétés. Les jeunes filles venaient jusqu'à leur mariage avec leur mère ; elles avaient un carnet de bal.

Le Gibraltar et les dancings étaient fréquentés par des gens aisés, des petits bourgeois ou des ingénieurs du chemin de fer, qui habitaient les beaux pavillons de Draveil. La tenue de soirée était de rigueur. Beaucoup venaient là pour se marier !

Autrefois, chaque hôtel avait son petit orchestre. Ce qui nous a fait arrêter, c'est la radio !

Dans les années 1930, de 10 h à minuit, on diffusait de la danse. Les stations anglaises étaient excellentes. Avec ma femme, on dansait à la maison, on s'amusait bien.

LES CAFES ET GUINGUETTES



- Il y avait deux sortes de bals, les bals musette, comme « Poupelard » (où j'ai appris à danser), « La Petite Vitesse » à Juvisy, et les dancings comme le « Pavillon bleu » ou les bals de sociétés.

L'orchestre musette était en général composé d'un accordéon, d'un banjo et d'une batterie. Il jouait surtout des vales. Le public était plus populaire. C'étaient des ouvriers. On dansait sans cravate, on quittait la veste... des choses qu'on n'aurait pas fait au dancing.



Guinguettes au bord de l'eau.

*Les jeunes se rencontraient tous les soirs
 Bien avant qu'arrive la nuit noire,
 Chaque garçon courtisait la plus belle
 A côté du château de Courcel*

*Ils allaient se promener dans les champs,
 Cueillaient des fruits tous ensemble riant,
 Quelques-uns racontaient des histoires,
 Les autres s'efforçaient de les croire.*

*Au bout d'une heure, ils arrivaient enfin,
 Ereintés par ce trop long chemin,
 En vue de la Place du Cottage
 Où attendaient les jeunes filles sages.*

*Les garçons portaient des costumes noirs,
 Des casquettes brunes et un foulard,
 Les jeunes filles s'enveloppaient d'un long châle
 Et étaient prêtes pour aller au bal.*

Nadia (élève du CES Delalande d'Athis-Mons)



22 octobre 1932 : ouverture du café « Noury », route de Longjumeau (aujourd'hui 25, rue Marcel Sembat).
C'est mariage ce jour-là à Athis : les invités de la noce inaugurent l'épicerie-buvette.

LES BORDS DE SEINE



Une foule nombreuse se promène chaque dimanche le long de l'eau.

● Nous venions par le train bien entendu. Mon amie et moi portions des robes du dimanche, avec souliers blancs et chaussettes blanches. Le train était bondé. Les promeneurs étaient nombreux ainsi que les pêcheurs. Les pêcheurs venaient davantage par les premiers trains de la journée. A l'époque de l'ouverture de la pêche, certains venaient même la veille et dormaient à la belle étoile sur les berges... Les promeneurs, eux, encombraient le train de 11 heures.

C'était très gai sur les quais à cette époque. De nombreux cafés restaurants-guinguettes s'étaient installés au bord de l'eau ; chacun avait sa spécialité : on allait danser chez Poupelard, nager chez Roth ou voir la course de canards, manger chez Tolard. Le plus important était Poupelard, qui se trouvait juste derrière la gare, à l'endroit du parking. Il faisait l'angle du quai avec une grande salle pour noces et banquets, une salle de bal, un restaurant « Aux délices des pêcheurs ». Il y avait aussi un passeur.

On dansait aussi chez Terrier (là où se trouve « le pêcheur tranquille ») au son du piano mécanique. Chez Poupelard, il y avait tant de monde qu'il était difficile de danser avant le départ du dernier train pour Paris, qui vidait en partie la salle de bal.

Le café de « La Terrasse », tout à côté, attirait beaucoup de monde. Après Jacques et Parfait, Monsieur Roth, le nouveau propriétaire l'avait fait agrandir et installé vers 1935 une sorte de piscine sur la Seine, très appréciée. Même les enfants des écoles venaient s'y baigner. On pouvait disposer de cabines et louer des maillots. C'est là que ma fille a appris à nager. Cette piscine a existé jusqu'aux alentours de 1955. L'installation était devenue vétuste et on avait mis M. Roth en demeure de la rénover, mais l'eau de la Seine était devenue plus sale, M. Roth avait vieilli et la piscine a été abandonnée...

Le café Tolard était à l'angle de la côte à Balot (rue du Bourbonnais). Il était fréquenté en semaine par les ouvriers du quartier, mais le dimanche, recevait des promeneurs. La cuisine avait très bonne réputation.

Tous ces cafés louaient des barques à la journée. Les riverains possédaient aussi chacun leur bateau et les bords de l'eau étaient encombrés par les « fiches », sortes de pieux auxquels on attachait les embarcations. Plus tard, il était exigé d'avoir un numéro.

● Avant la guerre, la vie était facile... Le dimanche, on prenait le bateau du passeur avec ma fille et le chien. On restait sur l'eau, on faisait cinq, six allers et retours, pour le plaisir !



Beaucoup prennent le passeur ou louent des barques à la journée. Ici, le passeur de Poupelard, à « la patte d'oie ». La traversée coûtait deux sous avant la guerre de 1914.

Il y avait beaucoup de monde sur l'eau et, en particulier, les pêcheurs qui se rendaient sur les lieux de pêche. Le père de mon amie aimait beaucoup aller pêcher et nous l'accompagnions souvent, de l'autre côté de la rive, vers la propriété des de Courcel. On pêchait beaucoup de friture : gardons, goujons, ablettes, mais aussi en septembre du brochet, de la tanche et de la brème... même des écrevisses ! Nous n'allions jamais vers l'Orge, ça sentait la vase...

On donnait de nombreuses fêtes sur l'eau : des concours de bateaux fleuris, des courses de bateau de pêche, des spectacles sur les péniches, des joutes entre bateaux, chaque concurrent étant armé d'une longue perche.

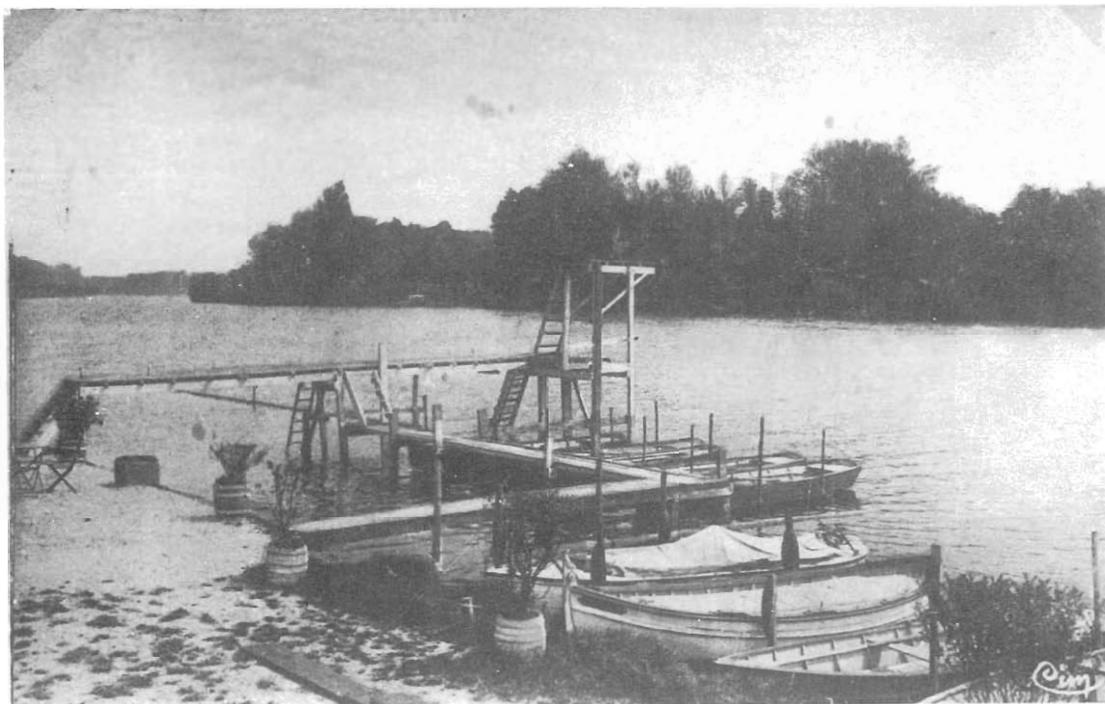
C'était gai. C'était la campagne... le quai n'était pas encore goudronné... c'était un chemin de halage. Je me souviens des chevaux tirant les péniches, mais je me souviens aussi - parce que ça m'a beaucoup frappée, quand je suis arrivée en 1917 - des femmes qui tiraient les péniches harnachées de courroies... les chevaux étaient à la guerre !

**CONCOURS DE PÊCHE A LA LIGNE
DEMANDE D'ARRÊT D'UN TRAIN VERS MINUIT A ATHIS**

Conseil Municipal 16/6/1898

Le Conseil, informé qu'il doit se tenir dans la commune, le 31 juillet prochain, un concours de pêche à la ligne qui paraît devoir attirer un grand nombre de visiteurs, s'associe au vœu formulé par la réunion préparatoire qui a eu lieu le dimanche 12 juin dernier

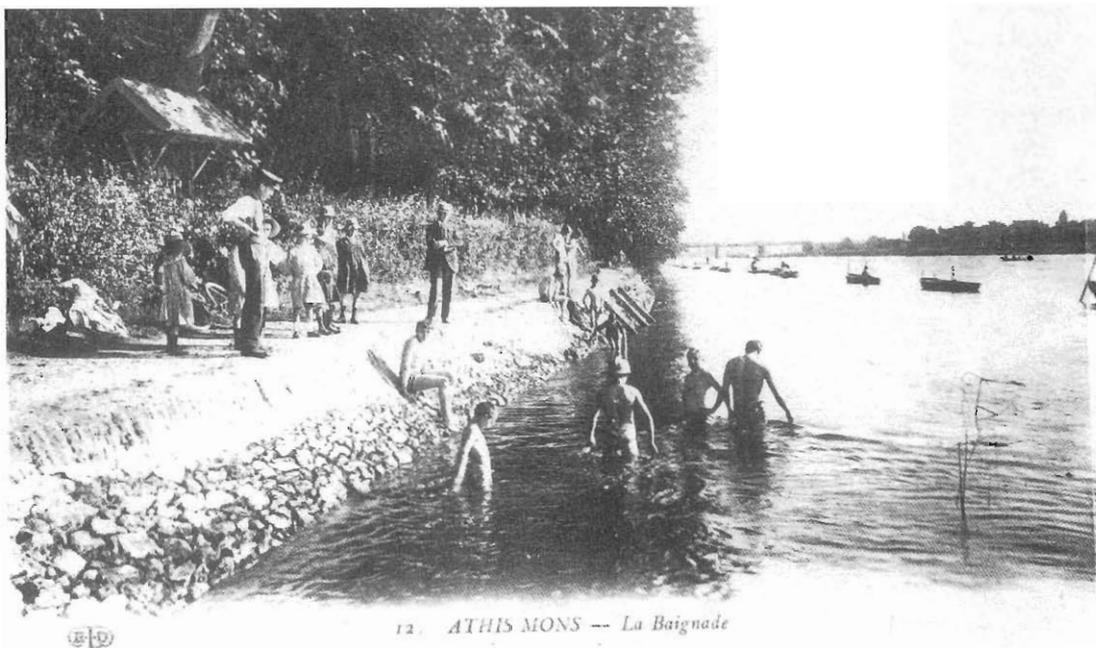
Invite M. le Maire à faire une démarche auprès de M. le Directeur du Chemin de Fer d'Orléans, à l'effet d'obtenir l'arrêt exceptionnel, à cette date, d'un train se dirigeant vers Paris, à minuit environ, pour permettre aux personnes qui prendront part au concours et au banquet qui suivra de rentrer en ville quelques heures plus tard qu'un dimanche ordinaire.



Chez Roth.

- A la belle saison, j'allais souvent me baigner chez Roth. Il y avait du sable, un ponton pour se faire dorer et un plongeoir. C'était agréable. Madame Roth était gentille. Comme les enfants n'étaient pas bien riches pour payer une cabine, elle avait mis une vieille voiture à leur disposition pour leur permettre de se déshabiller. Il fallait juste payer l'entrée de la plage. S'il manquait un peu d'argent, elle disait « allez, va vite te débarbouiller ». Un marchand de glaces passait souvent. Il vendait des glaces à l'eau dans des sortes de coquilles Saint-Jacques en biscuit. C'était vers 1930-1935.

- Le dimanche nous allions à la baignade au bord de la Seine, chez Roth. Nous mangions des frites et des moules en retrouvant les amis. Un passeur nous conduisait, si nous le voulions, de l'autre côté. Certains pêchaient. Il y avait là aussi des chèvres qui broutaient dans le pré au bord de l'eau. Nous allions parfois danser... On retrouvait souvent de nombreuses connaissances.



OUVERTURE D'UNE BAIGNADE

Conseil Municipal 27/5/1926

Le Maire donne connaissance d'une lettre de M. Malteste, dans laquelle celui-ci demande l'autorisation d'ouvrir une baignade et une école de natation, face au 39 du quai de l'Industrie.

M. Malteste étant détenteur du diplôme de maître-nageur marinier n° 85, délivré par la Préfecture de Police de Paris, et attendu que ce sport est une nécessité pour les enfants et jeunes gens.

Il invite le Conseil à délibérer

Le Conseil Municipal, considérant que M. Malteste présente toutes les garanties professionnelles pour tenir cet établissement que la surveillance sera assurée par lui personnellement considérant d'autre part que M. Malteste s'engage à faire respecter les mœurs et que les caleçons de bains ou maillots soient rigoureusement exigés et que les slips soient interdits.

Que ce sport est appelé à éviter des baignades tragiques et à développer physiquement la jeunesse.

Autorise M. Malteste à donner ses leçons de natation et à ouvrir une baignade.

LES PROMENADES



ATHIS-MONS - Montcourcel - Le Rocher

En dehors de la Seine, le petit bois de « la Remise », dans la propriété de Montcourcel, constituait une des promenades privilégiées. Valentin de Courcel, le propriétaire, en laissait la disposition aux villageois. « Si les arbres pouvaient chanter, a dit un Ancien, ils chanteraient les amoureux en promenade dans l'aubépine et les folles parties des enfants... »

- Le dimanche, on allait se promener avenue du Télégraphe (J.-P.-Besnard) ou bien du côté de la Remise (où se trouve le Clos Nollet). On allait y ramasser du bois. Ou bien, on faisait le tour par la Seine, jusqu'à Ablon ou Juvisy.

- Les jeudis et dimanches, avec les copains du coin, nous allions jouer vers les mares à canards près du camp d'Orly ou bien dans les hangars à dirigeables, où nous regardions tout simplement l'immense troupeau de 500 moutons, avec son berger, qui tondaient les pelouses du camp ! Nous aimions bien aussi voir le banc d'essai des moteurs d'avion de Gnome Rhône.

Nous nous cachions dans les fossés de drainage de la « Plaine d'Athis ». C'était un vrai labyrinthe... Quand il faisait beau, on allait se baigner chez Roth ou on prenait le passeur pour traverser, beaucoup d'entre nous pêchaient. Nous jouions aussi au ballon et nous allions dire bonjour au singe qui se trouvait chez Boquillon.

Les filles jouaient à la marelle sur la route devant l'épicerie. Nous les garçons, nous mettions des pièges, avec du crottin de cheval et un morceau de pain, pour attraper les oiseaux.

- Les distractions du dimanche étaient le cinéma, place du Cottage, le football pour les jeunes gens, les balades à vélo, la baignade et les soirées dansantes, où toute la jeunesse se retrouvait.

Nous nous distrayions aussi entre amis, dans l'entourage du quartier. Nous allions les uns chez les autres... nous chantions, nous dansions, vieux et jeunes. Pour le Mardi-Gras, nous nous déguisons... l'ambiance était très sympathique. On avait aussi chacun un jardin et on faisait les légumes.

LE SPORT

Un groupe de jeunes gens qui participaient aux courses du dimanche sur la place du Cottage organise en 1909 « l'Union Sportive d'Athis-Mons ». Ils installent le siège dans un café du Val « A l'Espérance ». Leur principale activité est le football. Après avoir joué sur un terrain, le long de la Seine, ils obtiennent du Baron de Courcel un terrain le long de la côte à Balot (actuelle rue du Bourbonnais). Ils l'aménagent eux-mêmes, posent la clôture. L'association, disloquée par la guerre de 1914, est reconstituée en 1920.

Toute la jeunesse du pays se retrouve là le dimanche. Les filles viennent regarder jouer leurs frères ou leurs voisins. Après, on va danser chez Troussard (devenu Nonque) sur la place du Cottage.



Les footballeurs du Val d'Athis.

● Nous donnions souvent des matchs le dimanche et toute la jeunesse du pays venait y assister. Un jour, on a fait venir des équipes féminines de Paris, les seules qui existaient : Fémina Sport et la Sportive. Elles étaient en jaune et bleu ! C'était en 1923.

Après, on allait tous danser. Il y avait des valse, des polkas, le pas des patineurs, l'orchestre. C'était une sorte de grande boîte à musique, actionnée par un homme qui tournait la manivelle. Quelquefois, on montait un petit théâtre, chacun chantait. Les mères, bien sûr, accompagnaient toujours les jeunes filles !

Les footballeurs, nous avions des abonnements pour nous faire raser chez le coiffeur de la place du Cottage.

Les costumes

Il y a les habits des dimanches et fêtes et les habits de tous les jours...

Les femmes, pour s'habiller, portent des jupes longues avec des blouses ouvragées. En semaine, elles ont souvent de grands tabliers. Leurs cheveux sont coiffés en chignon, portés haut sur la tête.

Les hommes ont souvent un pantalon bleu marine, forme hussarde, ou un pantalon rayé, une chemise et, pour les fêtes, une cravate et un gilet en satinette noire. Les commerçants, artisans, agriculteurs portent généralement une grande blouse. Ils coiffent presque tous une casquette et les « messieurs » un chapeau. La casquette du dimanche est bleu marine avec une visière de cuir.

Les enfants vont à l'école en tablier noir (tablier à fronces pour les filles, à gros plis pour les garçons). Le tablier des filles est souvent garni d'un petit col blanc. Celui des garçons, d'une lavallière. Au pied, ils ont des galoches dont les parents vérifient les clous souvent. Les petites filles plus aisées chaussent des bottines. Leurs cheveux sont coiffés en nattes. Ceux des garçons sont courts et ils portent eux aussi souvent un béret.

Le dimanche, dans les familles aisées, les garçons ont un costume marin. Les filles, de jolies petites robes avec des chaussures vernies et une charlotte sur la tête.

Le costume en fait dépend du milieu et, comme le dit un ancien : « L'habillement, c'était un moyen de distinguer les gens ».



La famille d'un notable.



- Le dimanche, les garçons portaient des costumes marins et un béret avec un ruban derrière en passementerie, noir. Les filles, nous mettions des chaussures en vernis noir ; sur la tête, des petites charlottes en plumetis, qui faisaient bavolet tout autour, avec un ruban de soie et souvent une fleur en soie. Quand nous allions jouer, on nous mettait par-dessus un joli tablier rose, retenu sur l'épaule par un ruban.

- Avant la guerre, les enfants étaient bien habillés. Les petits garçons portaient des culottes aux genoux. Les tout petits avaient les cheveux plus longs. Le dimanche, ils mettaient leurs petits costumes marins. Quant aux petites filles, elles ne portaient pas de pantalon. Elles étaient toujours habillées avec des robes claires et fleuries ; le dimanche, elles mettaient leur jolie robe en organdi, avec leur petit chapeau.



- Maman n'a jamais travaillé. Elle s'occupait de ses cinq enfants et faisait de la couture. Nous étions toujours bien habillés. De ce temps-là, les petites filles portaient des tabliers noirs froncés, des petits cols blancs en dentelle, avec une faveur rose ou grenat, pour aller à l'école. Leurs cheveux étaient séparés au milieu et retenus par une natte dans le dos. Au pied, elles avaient des bottines ; ce n'était pas toujours pratique avec les boutons ! ...

Les garçons avaient eux aussi des tabliers noirs avec de gros plis. Ils avaient quelquefois un grand col avec une sorte de cravate, une lavallière, c'était joli. Les enfants de milieu modeste n'avaient pas ces accessoires, mais ils étaient toujours très propres.

Quand nous rentrions de l'école, on était prié de mettre notre tablier de maison : pour mes sœurs et moi, il était à carreaux roses ; pour mes frères, à carreaux bleus.

- J'ai connu mon mari très jeune. Il habitait la même cour que moi. Ils étaient cinq et sa mère est devenue veuve, encore jeune. Les parents étaient sévères. Nous sommes restés fiancés trois ans. On se rencontrait au match de foot du dimanche et au bal qui suivait. On s'est marié en 1925 et on a habité un an chez mes parents. Après, on s'est installé rue de la Juiverie, là où est la teinturerie. C'est seulement en 1934, qu'on est venu ici dans ses HLM, pour avoir plus de confort. Là-bas, nous n'avions pas les WC !



Habits de noces : le mariage d'un employé du chemin de fer d'Athis dans un village limousin (5 juillet 1920).

La vie sociale et politique

En introduisant l'école laïque publique, la République de Jules Ferry dote la commune française d'une institution essentielle. La question scolaire anime pour un temps la chronique du village. Mais la vie politique d'Athis se développe aussi à partir de **la loi municipale du 5 avril 1884** : désormais, tous les quatre ans, les citoyens vont aux urnes élire leur conseil municipal, qui choisit librement le maire de la commune.

Jusqu'à la guerre de 1914, les maires élus sont de grands notables (comme les Courcel) ou de gros fermiers ; après, des employés, artisans ou cheminots, souvent d'appartenance socialiste ou communiste (cf annexe p. 232).

La rupture due à la grande guerre, l'origine ouvrière des nouveaux venus, le mécontentement des mal lotis expliquent cette évolution. Les consultations nationales cantonales et municipales traduisent l'orientation à gauche des électeurs athégiens, qui en 1921 se dotent d'une des premières mairies communistes de France, reconduite en mai 1925. Les mal lotis d'Athis-Mons assurent la majorité absolue (54,5% des voix) au parti communiste aux élections législatives de 1924.

C'est le taux le plus fort de toute l'histoire athégienne. C'est aussi le maximum enregistré dans toute la banlieue sud en 1924. C'est dire l'acuité des problèmes d'aménagement dans une commune envahie par la ville.

Aux élections cantonales d'octobre 1925, c'est un communiste, ouvrier aux PTT, qui est élu conseiller général du canton de Longjumeau, au siège qu'avaient occupé avant la guerre le baron de Courcel, puis le sénateur Bonnefille.

De 1924 à 1936, le comportement électoral des Athégiens manifeste bien l'appartenance à la « banlieue rouge » : après les résultats de 1924, le PC obtient encore 47,5 % des suffrages en 1928, 36,5 % en 1932, 44,5 % en 1936. Malgré un certain fléchissement, les taux sont supérieurs à l'ensemble de la banlieue ; ils le restent jusqu'en 1958.

Dès leur élection, les municipalités populaires prennent différentes mesures importantes dans le domaine social ; certaines complètent les initiatives prises déjà prises par les frères des Ecoles Chrétiennes ou par la famille de Courcel.

En février 1927, un dispensaire est ouvert, avec des permanences dans le Val et dans un quartier de lotissement du Plateau. Il est transporté plus tard dans des baraques en bois place du Lavoir. En 1930, après l'achat du château d'Avaucourt, le dispensaire s'installe dans le sous-sol de la mairie. Il est doté en 1931 d'un appareil de radioscopie, instrument très rare à l'époque. Deux infirmières accueillent les malades et dispensent les soins toute la journée, et deux médecins assurent des permanences. Ce dispensaire est très fréquenté par la population laborieuse ; il disparaît pendant la seconde guerre mondiale.

Par ailleurs, en dehors des questions locales qui se multiplient avec la croissance de la commune, le conseil municipal manifeste la solidarité athégienne à l'égard des victimes des catastrophes, comme celle des mines de Courrières en France ou du mont Pelée à la Martinique.

ACHAT D'ISOLOIRS ET D'URNES Conseil municipal février 1914

Le Conseil municipal

Vu la loi du 29 juillet 1913 sur la liberté et le secret du vote

Considérant que la commune est divisée en deux sections de vote, représentant chacune plus de 600 électeurs

Que cette situation nécessite l'acquisition de six isoloirs

que l'achat de deux urnes conformes aux exigences de ce nouveau mode de scrutin est nécessaire

que de l'étude des propositions émanant de diverses maisons fabriquant ces appareils, il ressort que la maison Sardou, boulevard Saint-Jacques à Paris, réunit les meilleures conditions comme prix, simplicité, rapidité d'installation et minimum d'encombrement

décide de commander à la maison Sardou deux cabines à 3 isoloirs au prix de 84 F l'une, soit : 168 F

sur lesquels une somme de 90 F doit être prise à charge par l'Etat

deux urnes à 40 F l'une : 80 F

soit, au total : 248 F

ouvre un crédit de pareille somme de 248 F, à prendre sur fonds libres, art.

94. Dépenses imprévues exercice courant.

TABLEAU DU CONSEIL MUNICIPAL (1896)

(Exécution de l'art. 49 de la loi du 5 avril 1884.)

NOTA. — Ce Tableau doit être dressé en 3 expéditions pour les communes des arrondissements autres que celui de Versailles : une pour la Mairie, une pour la Sous-Préfecture et une pour la Préfecture ; et en 2 expéditions pour les communes de l'arrondissement du chef-lieu ; une pour la Mairie et une pour la Préfecture (c).

N° D'ORDRE	NOMS ET PRÉNOMS DES MEMBRES DU CONSEIL MUNICIPAL (a)	QUALIFICATION PROFESSION OU FONCTIONS	AGE	NOMBRE de suffrages obtenus	DÉSIGNER par les lettres R ou N si le Conseiller est réélu ou nouveau	OBSERVATIONS (b)
1	Sourdeau Ernest	propriétaire	51	345	R.	
2	Baron Valentin	Cultivateur	52	320	R.	adjoint
3	Mercier Désiré Philippe	propriétaire	54	310	R.	
4	Rachet Henri	d.	45	289	R.	
5	Cabois Antoine	d.	49	285	R.	
6	Jean Henri	Directeur d'usine	35	268	R.	
7	Caron Louis Constant	Médecin en chef	52	265	R.	
8	de Cagny Jules	avocat à la Cour d'Appel.	60	258	R.	
9	Hédard Paul	Cultivateur	52	240	R.	décidé
10	Le Bouvier Volny	propriétaire	56	233	R.	
11	Sebeau Etienne	journalier	50	188	N.	
12	Chodron de Courcel Valentin	propriétaire	58	187	R.	Maire,
13	Cule Le Désiré	d.	75	177	R.	
14	Cadé Ernest	d.	51	173	N.	
15	Boyreau Auguste	Prof. d'Institution		170	N.	
16	Froment Arthur	chef de fabrication tous arts forges	41	169	N.	



Certifié exact
Le Maire,
J. de Courcel

(a) Les Conseillers doivent être inscrits sur ce Tableau dans l'ordre des suffrages obtenus par chacun d'eux, et suivant l'ordre des scrutins ; si deux ou plusieurs Conseillers ont obtenu le même nombre de voix, ils doivent prendre rang entre eux d'après leur âge.

UN GRAND NOTABLE A LA MAIRIE : VALENTIN DE COURCEL

1871-1881 maire nommé

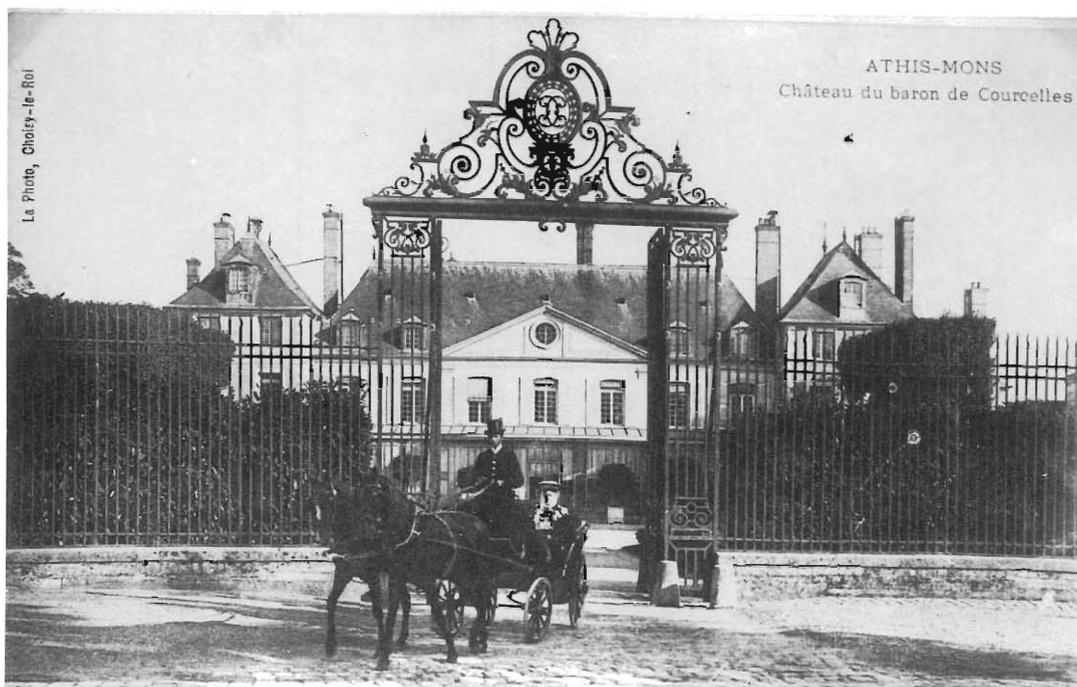
1884-1907 maire élu

Il appartient à une famille de grands notables, les Chodron de Courcel, issus d'un notaire de Talleyrand, anoblis à la fin du Second Empire. Les Courcel ont acquis un à un les anciens biens seigneuriaux : la ferme d'Athis (156 ha) en 1823 ; celle de Mons (84 ha) en 1840 ; en 1881, le château d'Athis, avec la chapelle seigneuriale dans l'église, conservée après un long procès.

En 1914, ils sont trois frères, détenant un millier d'hectares, plus de 40% du sol d'Athis-Mons.

L'aîné, Louis-Alphonse, est ambassadeur de France à Berlin, puis à Londres ; sénateur de Seine-et-Oise (1892-1919) ; président du Conseil d'administration du Paris-Orléans ; membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques ; administrateur à la Compagnie du canal de Suez. Il possède à lui seul 320 ha (156 sur Villeneuve-le-Roi, 108 sur Orly, 55 sur Athis-Mons), et le château d'Athis.

Le cadet, Georges, détient sur la rive droite de la Seine à Vigneux, avec le château de Port-Courcel, la petite et la grande ferme de Noisy, la ferme de la Longue Roue, au total environ 320 hectares.



Le second, Louis Valentin, possède 320 ha (290 ha sur Athis, 30 sur Villeneuve-le-Roi) et les châteaux de Montcourcel et d'Avaucourt. C'est le maire de la commune, pendant un tiers de siècle.

Sa place au village et à l'église, son rôle actif dans la politique municipale, sa générosité à l'égard des petits lui attirent l'estime et le respect de ses administrés. Il fait figure de patron d'Athis-Mons, peut-être davantage que les seigneurs de l'Ancien Régime.

Son fils, Louis-Valentin (1879-1968), sorti premier de l'Ecole Nationale des Chartes, délaisse une brillante carrière d'archiviste pour se consacrer à la

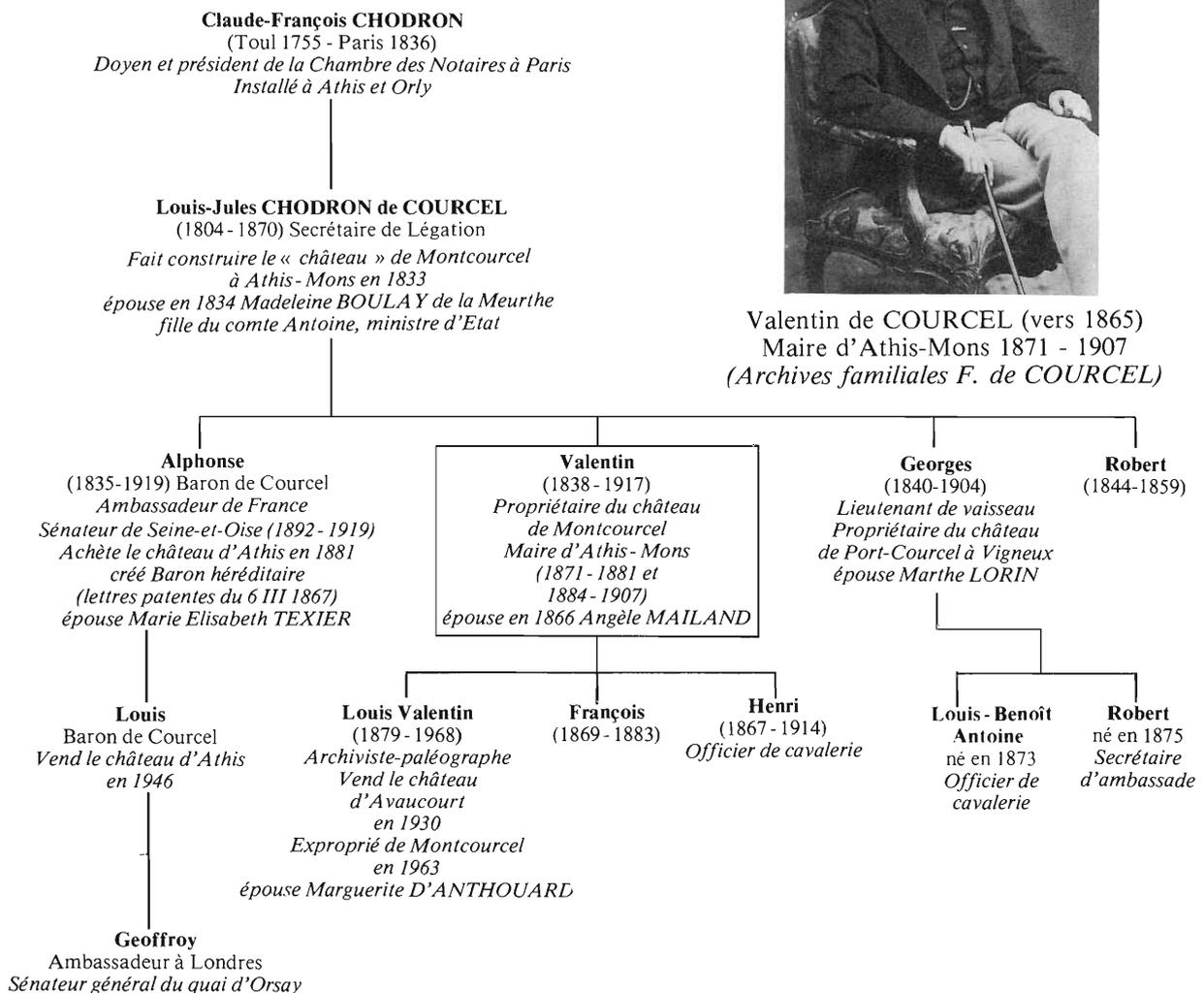
vie locale d'Athis-Mons. En 1930, à la suggestion du maire de l'époque, Bertrand Maupomé, il cède son château d'Athis à la commune qui le rachète avantageusement pour y transporter l'Hôtel de ville. Son épouse, Marguerite-Marie d'Anthouard s'occupe des affaires sociales. Elle fait construire dans les années 1920 un premier dispensaire dans les lotissements du Contin sur le plateau, occupé par des Sœurs et bientôt remplacé par une construction en dur (les bâtiments existent toujours sur le RN 7, de l'autre côté de l'Euromarché). Elle crée une maternité à Athis dans les années 1930 à l'emplacement de l'actuel commissariat de police.

Installés à Athis depuis quatre générations, les Courcel doivent se résoudre à abandonner la commune qui a bien changé depuis 1830. Louis, le fils de l'ambassadeur de France, vend le château d'Athis en 1946. Son cousin, Louis-Valentin, sera exproprié de son domaine de Montcourcel en 1963, lors des travaux d'aménagement du CD 25. Un cèdre seul rappelle à Athis la belle propriété d'antan !

La Famille de Courcel à Athis-Mons (tableau simplifié)



Valentin de COURCEL (vers 1865)
Maire d'Athis-Mons 1871 - 1907
(Archives familiales F. de COURCEL)



● Valentin de Courcel, l'un des deux frères du Baron, est mort aux environs de 1916-1917. J'étais enfant de chœur à son enterrement. Une calèche nous a emmenés jusqu'au cimetière de la famille, avenue de l'Europe. On l'appelait « le bossu », parce qu'il était voûté. Il avait son banc réservé à l'église, auquel il ne fallait pas toucher. A sa mort, Madame de Courcel est restée avec son fils Louis-Valentin jusqu'en 1923. Elle est morte et, après la guerre de 1939, le château a été vendu aux Frères de Saint-Charles, dont l'école avait été détruite à Juvisy. La municipalité, à qui il avait été offert, n'avait pas voulu l'acheter. Valentin et son frère Alphonse étaient les plus gros propriétaires à Athis. Outre le Montcourcel et le château d'Athis où ils habitaient, ils possédaient le château d'Avaucourt et presque toutes les fermes entre les deux, en particulier la ferme Baron qui était la plus importante.

Valentin de Courcel avait à Montcourcel un charretier qu'on appelait « le Marquis », parce qu'il était parent avec la famille paraît-il, ou Pouet-pouet, car il avait une trompette. Plus tard il allait vendre des légumes à la gare avec son cheval « Bijou ».

● Quand Valentin de Courcel se rendait à la gare d'Athis, il prenait la voiture et le cheval et empruntait le souterrain, qui passait sous la Grande Rue (rue Robert Schuman).

Le troisième frère de Courcel s'appelait Georges.

Il habitait de l'autre côté de la Seine, à Vigneux. Quand on allait voir notre cousin, gardien de la propriété, on prenait le passeur, attaché au café « le Poupelard ». S'il n'était pas là, on le sifflait. La traversée coûtait deux sous. On pouvait prendre un autre passeur bénévole à côté du café Terrier, mais il n'était pas toujours disponible.

● Les de Courcel allaient à la messe le dimanche matin. Ils avaient leurs sièges réservés dans l'Eglise, dans une petite chapelle latérale.

Le jeudi, nous allions travailler dans notre jardin, près de leur cimetière ; nous apercevions souvent la calèche, tirée par des poneys blancs, qui emmenait les enfants à la promenade.

● Nous avons travaillé chez les de Courcel à Paris, puis au château d'Athis. Nous étions logés à l'entrée. Je faisais le ménage et, dans les grandes occasions, pour les réceptions, je travaillais aux cuisines. Des réceptions, il y en avait peu à Athis. Je me souviens pourtant que l'évêque de Versailles est venu et que mon mari a servi avec des gants blancs.

La famille vivait surtout à Paris, dans un hôtel particulier et se rendait fréquemment dans son château de Sologne.

Le 8 mai 1902, l'éruption de la montagne Pelée (1397 m), sommet volcanique de La Martinique, s'accompagne d'une nuée ardente, qui détruit la ville de Saint-Pierre (30 000 victimes). Cette catastrophe provoque un grand mouvement de solidarité.

SINISTRES DE LA MARTINIQUE

Conseil Municipal du 8.5.1902

Le Conseil municipal, vu la lettre de M. le Préfet en date du 23 mai dernier, faisant appel aux sentiments de générosité et de solidarité des populations du département de Seine-et-Oise, en faveur des victimes de la catastrophe de la Martinique, a voté à l'unanimité la somme de 50 F à prendre sur le crédit des dépenses imprévues à l'exercice courant, pour venir en aide aux malheurs et aux souffrances qui ont frappé notre colonie.

En 1906 un coup de grisou provoque 1300 morts dans la mine de Courrières, Pas-de-Calais.

CATASTROPHE DE COURRIERES

Conseil Municipal 24.4.1906

Monsieur le Maire informe le Conseil qu'il a fait parvenir à M. le Préfet de Seine-et-Oise la somme de 147 F 50 provenant des souscriptions recueillies parmi leurs membres par les différentes sociétés de la commune d'Athis-Mons, pour venir en aide aux familles des victimes de la catastrophe de Courrières.

Ces sociétés, au nombre de neuf, sont les suivantes :

1 - La société des Secours Mutuels « La Fraternelle » d'Athis-Mons

2 - La société des Vétérans des Armées de Terre et de Mer

3 - La société des Membres honoraires des Sapeurs-Pompiers

4 - La Subdivision des Sapeurs-Pompiers

5 - La société de la fanfare

6 - La société de la Bibliothèque Populaire

7 - L'Ecole Libre des Filles

8 - La société Athlétique d'Athis-Mons

9 - Le Comité républicain démocratique d'Athis-Mons.

A ces cotisations il y a lieu d'ajouter celle de la Société Amicale des anciens élèves des Ecoles Communales des garçons, dite le « Souvenir Scolaire » qui a été adressée directement par M. l'Instituteur à M. l'Inspecteur d'Académie.

Le Conseil municipal, désirant s'associer au témoignage des sentiments de solidarité qu'a éveillés dans tout le pays la catastrophe de Courrières.

Après en avoir délibéré

Décide à l'unanimité qu'il sera ouvert un crédit de 25 F à prendre sur les fonds libres de l'exercice courant, pour venir en aide aux familles des sinistrés de Courrières.

UN MAIRE D'ORIGINE POPULAIRE, AU TEMPS DES MAL LOTIS BERTRAND MAUPOME (1870-1935)

Maire de juin 1921 à avril 1923

et de mai 1925 à janvier 1928

Bertrand Maupomé, originaire des Pyrénées, après avoir fait le tour de France comme compagnon pour apprendre le métier de charron, monte à Paris pour trouver du travail. Il s'embauche dans une usine de carrosserie américaine qui fabrique des sulkies.

Mais il supporte mal l'air parisien ; il vient chercher la campagne à Athis-Mons, qu'il connaît par un membre de sa famille employé au chemin de fer. C'est en 1899. Il faut gagner sa vie. Le chemin de fer d'Orléans amène toute une population cheminote qui s'installe dans un lotissement « le Cottage ». Monsieur Maupomé ouvre un café-restaurant, avec chambres à louer, que fréquentent les ouvriers employés sur les chantiers. Il fait aussi le commerce du vin qu'il va tirer au tonneau. Pendant ce temps, les grands-parents maternels, venus de la Sarthe, gardent la petite fille.

La santé de Madame Maupomé les oblige à mettre le café en gérance. Monsieur Maupomé reprend alors son métier de charron. Il installe un atelier à côté de la maison qu'il fait construire près du café. Il répare les essieux et les cercles de roue et fait de la ferronnerie pour les nouvelles maisons. Pour compléter ses revenus, il ouvre une petite laiterie et élève jusqu'à huit vaches.

Pendant ces années, Monsieur Maupomé est devenu Conseiller municipal, sous l'administration de Monsieur de Courcel.

Après la guerre de 1914, le métier de charron ne paie plus ; les voitures automobiles commencent à remplacer les voitures à chevaux. Monsieur Maupomé prend alors la gérance des « Grands Economats Parisiens ».



En juin 1921, il devient maire jusqu'en juin 1923 ; puis de mai 1925 à janvier 1928. Non réélu en 1928, il retourne quelque temps dans les Pyrénées. Il meurt à Issoudun sur le chemin du retour. Sa femme et sa fille reviennent s'installer à Athis-Mons.

Sous le mandat de M. Maupomé, plusieurs décisions ont été prises pour l'amélioration de la vie quotidienne : la construction de deux lavoirs (novembre 1922) et de bains-douches (février 1923) dans le Val d'Athis ; l'installation de deux dispensaires dans des villas louées à cet effet, rue de Juvisy et rue du Bel-Air (avril 1927) ; la construction de l'Ecole des Gravilliers (octobre 1927).

PROCES-VERBAL
DE L'INSTALLATION
DU CONSEIL MUNICIPAL
ET DE L'ELECTION D'UN MAIRE ET DE DEUX ADJOINTS

Conseil municipal
du 17/1/1925

L'an mil neuf cent vingt cinq, le dix sept de mai à 15 heures, les membres du Conseil municipal de la commune d'Athis-Mons, proclamés par le bureau électoral à la suite des opérations du 3 mai 1925, se sont réunis dans la salle de la mairie sur la convocation qui leur a été adressée par le Maire, conformément aux articles 18 et 77 de la loi du 5 avril 1884.

Etaient présents MM. les conseillers municipaux :

1 - Henquel Eugène	9 - Lalot Gaston	17 - Perrin Louis
2 - Maupomé Bertrand	10 - Bazin René	18 - Barbéron Louis
3 - Denis Antoine	11 - Ridel Baptiste	19 - Pineau Henri
4 - Valin Henri	12 - Grosse Jean	20 - Barra Hubert
5 - Besson Léopold	13 - Moriet Emile	21 - Plu Louis
6 - Hazemann Robert	14 - Lavoisin Auguste	22 - Mocorréa Bernard
7 - Raynal Paul	15 - His Raoul	23 - Mérandon Paul
8 - Mauduit Marcel	16 - Schweiger Paul	

La séance a été ouverte sous la Présidence de Monsieur Prêtre, Maire, qui après l'appel nominal a donné lecture des résultats constatés aux procès-verbaux des élections et a déclaré installés MM. Henquel, Maupomé, Denis, Valin, Besson, Hazemann, Raynal, Mauduit, Lalot, Bazin, Ridel, Grosse, Moriet, Lavoisier, His, Schweiger, Perrin, Barberon, Pineau, Barra, Plu, Mocorréa, Mérandon, dans leurs fonctions de conseillers municipaux. M. Maupomé, le plus âgé des membres du Conseil, a pris ensuite la parole.

Le Conseil a choisi pour secrétaire M. Ridel.

ELECTION DU MAIRE - 1^{er} TOUR DE SCRUTIN

Le Président, après avoir donné lecture des articles 76 - 77 et 80 de la loi du 5 avril 1884, a invité le Conseil à procéder à un scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages à l'élection d'un maire ; chaque conseiller municipal, à l'appel de son nom, a remis, fermé, au Président, son bulletin de vote écrit sur papier blanc.

Le dépouillement du vote a donné les résultats suivants :

Nombre de bulletins trouvés dans l'urne	23
A déduire : bulletins blancs ou ne contenant pas une désignation suffisante et dans lesquels les votants se sont fait connaître	1
Reste pour le nombre de suffrages exprimés	22
Majorité absolue	12
Ont obtenu :	
M. Maupomé : vingt-deux voix	22
M. Maupomé, ayant obtenu la majorité absolue, a été proclamé Maire.	

SUBVENTION DU COMITE DE LA CROIX-ROUGE

Le Maire expose au Conseil municipal qu'il y a à Athis-Mons un comité de la Croix-Rouge, dont le rôle est utile pour la commune d'Athis-Mons et environ une trentaine d'autres communes voisines ; cette œuvre a été créée pour venir au secours de tout ce qui touche à l'enfance, dans les lotissements populeux de notre région. Elle s'attache à suivre l'enfant depuis sa naissance, jusqu'au moment où son organisme devient résistant. Ce rôle est rempli en plein accord avec les municipalités intéressées. D'ailleurs la commune d'Athis-Mons se propose de subventionner le Comité.

Les budgets et comptes du Comité s'établissent comme suit, pour les années 1927 à 1930 :

- en recettes : 526 059,10 F

- en dépenses : 714 564,40 F

soit un déficit total pour les trois annuités de 188 505,30 F.

Il conviendrait de prévoir une extension du rôle du Comité et de lui constituer quelques réserves à cet effet pour les années à venir, en même temps qu'il importerait d'éteindre son passif. Une somme de 150 000 F est nécessaire.

Pour faire face à ces charges, la municipalité s'offre à recevoir elle-même la subvention, à l'inscrire dans son budget et à la déléguer ensuite au Comité, à charge par elle d'en suivre l'emploi exact.

Le temps des épreuves

Athis-Mons, situé en région parisienne, connaît de tous temps le passage de nombreuses armées. Sans remonter trop loin dans le passé, rappelons l'occupation des armées alliées en 1814 et 1815.

On relève dans la monographie de l'instituteur écrite en 1899 le passage suivant :

« On cite le beau fait d'armes du général Lucotte qui, à la tête de la brigade, pénétra dans Athis au mois de mars 1814, y culbuta deux bataillons russes et s'empara de l'une des fermes du village ».

« En 1870, le territoire d'Athis-Mons fut aussi occupé par l'ennemi envahisseur pendant toute la durée du siège de Paris. La plupart de ses habitants durent quitter leurs maisons. Le nombre des troupes bavaroises et prussiennes montant quelquefois jusqu'à 30 000 hommes, les rares habitants qui demeurèrent dans la localité ou y revinrent pendant l'occupation eurent à subir beaucoup d'outrages de la part de l'ennemi. La plupart des maisons furent pillées et dévastées ; les pertes subies furent considérables et ont laissé parmi les habitants un souvenir durable de cette douloureuse époque. »

Nous savons par les anciens qu'à la ferme de la route de Longjumeau les habitants, avant de s'enfuir, cachèrent leur « trésor » dans une niche du mur,

rapidement bouchée. Les Prussiens, voyant le ciment frais, découvrirent la cachette.

La guerre de 1914, meurtrière pour les hommes au front (104 morts), n'est pas trop dure pour la population restée au village. Les femmes doivent, bien sûr, prendre la place des maris dans les usines et se débrouiller pour trouver du charbon. Il y a cependant deux morts dans le Val et quelques blessés, atteints par des obus.

Qu'il s'agisse de la guerre (1870 - 1914) ou des inondations (1910), les épreuves vécues en commun contribuent beaucoup à resserrer les liens entre les Athégiens et à rapprocher notamment ceux du Val et du plateau.

LA GUERRE DE 1870

Conseil municipal
1902

VETERANS DES ARMEES DE TERRE ET DE MER

Le Conseil, désirant s'associer à la fête, projetée pour la remise du drapeau aux vétérans du groupe d'Athis-Mons, et contribuer à l'éclat de cette solennité, décide que la remise du drapeau fera partie du programme de la prochaine fête communale, laquelle aura lieu dans le courant de septembre, et décide qu'il sera inscrit à cet effet au budget additionnel de l'exercice courant une subvention de deux cents francs en faveur du groupe des vétérans de la commune.

Fait et clos, les jours, mois et an que dessus.



Collection Paul Allorge - Série C 1 2

16 - ATHIS-MONS (S.-et-O.) — Fête des Vétérans du 2 Juin 1907
sous la présidence d'honneur de M. le baron Alph. de Courcel, Sénateur de S.-et-Oise.

La fête se déroule chez Poupelard, célèbre surtout pour son bal et sa pâtisserie renommée (le parking entre gare et Seine occupe actuellement cet espace).

MANŒUVRES DE MOBILISATION



1 Atbis-Mons — Dans la nuit du 24 Octobre 1903, les pontonniers du 1^{er} génie ont reçu l'ordre du général Brugère de jeter un pont de bateaux sur la Seine

HT. MARQUIGNON, JUVISY

LA GUERRE DE 1914

318

Adresse de félicitations à l'Armée,
au citoyen Clémenceau, aux Maréchaux Foch,
Joffre et Pétain.

Le Conseil Municipal d'Atbis-Mons
Réuni en séance ordinaire le 24 Novembre 1918,
Se faisant l'interprète des sentiments unanimes des six mille
habitants de la Commune.
Adresse à l'Armée et à ses Chefs, l'hommage de sa profonde admiration,
S'incline devant ses glorieux drapeaux.
Charge son Président de transmettre au grand Patriote, Clémenceau
ainsi qu'aux maréchaux Joffre, Foch et Pétain, l'assurance de
sa vive gratitude pour l'œuvre magnifique qu'ils ont accomplie.
Décide que les noms de Clémenceau, Joffre, Foch et Pétain
seront donnés à quatre des principales rues de la Commune.

Adresse de félicitations à l'armée au citoyen Clémenceau, aux maréchaux Foch, Joffre et Pétain.

Conseil municipal 24.11.1918

PROPOSITION DE M. BARON. ORDRE DU JOUR A LA MEMOIRE DES CONSEILLERS MUNICIPAUX DECEDES AU COURS DE LA GUERRE. HOMMAGE A LA MEMOIRE DU SERGENT BRIALY, CONSEILLER MUNICIPAL, MORT AU CHAMP D'HONNEUR.

Les Membres du Conseil Municipal

Réunis le 24 novembre 1918 en session ordinaire, pour la première fois après la signature de l'armistice,

Enthousiasmés par la victoire complète remportée par la Civilisation sur la barbarie, victoire qui clôt définitivement la liste si longue de leurs concitoyens tombés au Champ d'Honneur,

S'inclinant respectueusement devant les tombes des héros qui firent le sacrifice de leur vie pour le triomphe des droits de la Justice, de la Liberté et la gloire de la France,

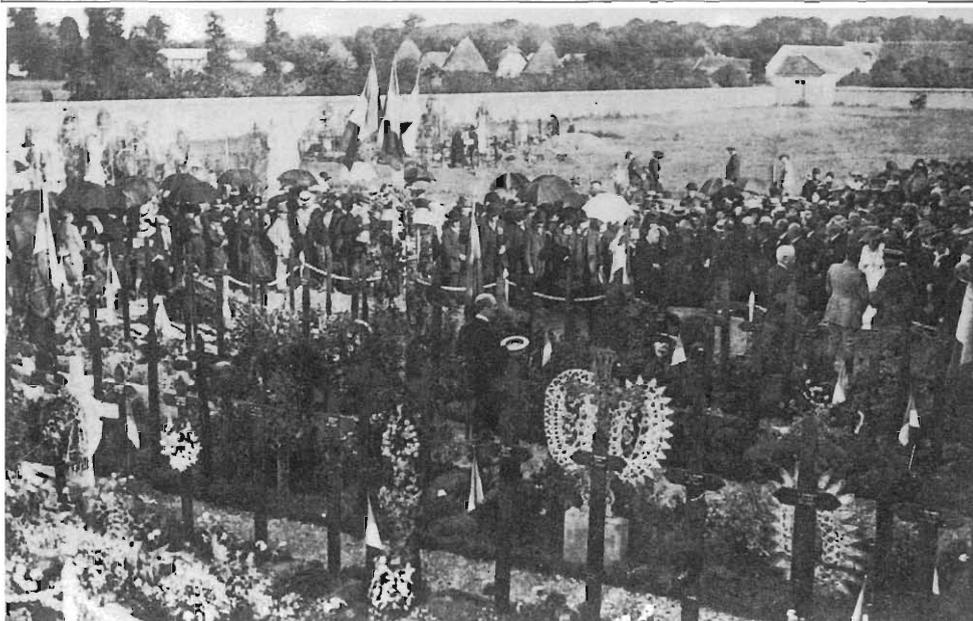
Expriment à leurs familles, leur sentiments de douloureuse sympathie.

Adressent tout spécialement l'hommage de leur admiration et de leur reconnaissance à la mémoire du sergent Brialy Charles, Conseiller Municipal, mort en brave pour la France, alors que sa situation de mobilisé à la Compagnie du Chemin de Fer d'Orléans le dispensait de toute participation active à la guerre.

Décident de commémorer son acte patriotique et son sacrifice héroïque par l'apposition, dans la salle des délibérations du Conseil Municipal, d'une plaquette perpétuant son souvenir et la gloire qui rejaillit de son nom sur l'Assemblée Communale.

Adressent un souvenir ému à la mémoire de leurs collègues décédés au cours de cette longue guerre - MM. Hamel, de Courcel, Louvet - qui ont souffert du fléau sans avoir la joie d'assister au triomphe des armées alliées et à l'écrasement d'un peuple barbare.

Saluent la paix qui s'annonce, réparatrice et rédemptrice au cri de Vive la France, ses Alliés et leurs Armées : Vive l'union de tous les Français dans la Paix ! Vive la République Française immortelle !



OEUVRE DU SOUVENIR PATRIOTIQUE D'ATHIS-MONS
(Anniversaire de la Marne, 10 Septembre 1917)
La Foute autour des Tombes des Soldats

MOTION DE M. RACHET PROPOSANT MM. RAYE ET BARON
POUR L'OBTENTION D'UNE DISTINCTION HONORIFIQUE

Conseil municipal 24.11.1918

Le Conseil municipal,

Sur la proposition de M. Rachet

Considérant que M. Rayé, l'adjoint et M. Baron, 1^{er} Conseiller municipal ont, dès le début de la guerre, pris en main la direction des affaires communales en l'absence du maire, mobilisé.

Considérant qu'ils ont eu à faire face à de nombreuses difficultés résultant de l'énorme travail à accomplir, découlant de l'état de guerre et qu'une grande partie de ce travail a été accompli par eux-mêmes, le personnel faisant défaut.

Considérant, d'autre part, qu'ils ont dû assurer l'approvisionnement général d'une population dont le chiffre a presque doublé pendant la guerre, s'élevant actuellement à près de 7 000 habitants. Que du fait de leur administration active et prévoyante, les habitants ont pu se procurer les diverses denrées d'alimentation ou de chauffage, sans souffrir de la rareté des produits de première nécessité, grâce à leur dévouement et à leur désintéressement, si l'on considère qu'ils ont dû opérer tous les achats de leurs deniers personnels.

Attendu que la population tout entière leur est reconnaissante des mesures prises et de la sécurité qu'ils lui ont assurée et qu'elle est désireuse de leur témoigner cette reconnaissance.

A l'unanimité

Prie Monsieur le Préfet de vouloir bien proposer M. Rayé, l'adjoint, et M. Baron, 1^{er} conseiller municipal, pour l'obtention d'une distinction honorifique en récompense du service incontestable qu'ils ont rendu à la commune et du dévouement dont ils ont fait preuve.

Quelques témoignages

- Ma mère faisait des petits métiers (des boutons, des plumes, du cannelage de chaises pour le Faubourg St-Antoine), des métiers de misère ! Pendant la guerre de 1914, alors que mon père était soldat, elle déchargeait des wagons au Chemin de Fer. Elle a travaillé aussi aux Pétroles sur la Seine. Elle partait tôt le matin. Elle me laissait au lit, les pieds emmaillottés de chiffons et de papier, et me disait : « Quand l'aiguille sera là, tu partiras à l'école ». L'hiver de 1916-1917 a été rude. Il n'y avait pas de charbon et l'école était souvent fermée.

- Pendant la guerre, je mangeais à la cantine. On nous donnait souvent de la morue trop salée. Ma mère achetait du pain avec des tickets de rationnement car c'était les restrictions. A la fin de la guerre, les denrées ont augmenté considérablement, l'argent n'avait plus la même valeur. Les lotissements se sont construits à la fin de la guerre de 1914. En 1920, il y a eu une grande grève des cheminots qui réclamaient une augmentation des salaires qui étaient très bas. Presque tous les habitants du bas d'Athis étaient des cheminots.

- Pendant la guerre de 1914, ma nourrice qui habitait en face (Madame R., qui s'occupait de moi le matin avant le départ à l'école) avait reçu un éclat d'obus dans l'œil et un autre voisin avait été tué devant sa porte, ainsi qu'un monsieur, dans une rue voisine, qui était encore sur son lit (rue Carnot).

- Je n'ai pas beaucoup souffert de la guerre de 14. Je sais qu'il y a eu des bombardements dans le Val. Mon père était en permission et il a dit : « Je ne serais pas ici, je croirais qu'il est tombé une bombe ». On manquait surtout de charbon. Il fallait aller le chercher à la brouette jusqu'au pont de Lyon ou bien chez Canet dans le vieux Mons. On allait aussi chercher du bois dans les Forges où l'on avait fait des coupes. Je me souviens aussi que dans le Val, en mettant l'oreille sur le sol, on pouvait entendre le canon au moment de l'avance sur la Marne.

- J'avais six ans à la déclaration de la guerre. J'ai dit à ma mère : « Je rentre à la grande école pour la guerre ». A l'école, on nous faisait faire de la charpie. On triait des brins de laine pour faire des pansements pour les blessés. Tout un quai de la gare de Juvisy était réservé aux grands blessés de guerre. On avait construit un camp d'aviation sur la route de Morangis qui n'a servi qu'à la guerre. Il a été aussitôt détruit à la fin de la guerre. C'est là que j'ai vu les premiers bimoteurs.

- On n'a pas beaucoup souffert de la guerre. Le Val a tout de même été bombardé et il y a eu des blessés, même un mort je crois. On manquait surtout de charbon, mais on se débrouillait avec les scories de la forge.

Les inondations

La Seine, réputée fleuve sage, n'est pas exempte de crues. Des crues, dépassant la cote de 6,50 m au pont d'Austerlitz pendant le XIX^e siècle, se produisent en 1802, 1807, 1836, 1861 et 1871.

La plus catastrophique reste celle de 1910 ; elle atteint 8,70 m. Plus près de nous, la dernière inondation importante date de 1955. De grands travaux sont alors entrepris, notamment la création de bassins de déversement.

Si les crues existent toujours, elles n'obligent plus comme par le passé les habitants du Val à quitter leurs maisons et à se réfugier chez amis et parents. Le Val était particulièrement défavorisé, par sa position à la confluence de l'Orge et de la Seine.

Les photos qui suivent sont éloquentes. On ne pouvait circuler qu'en barque, y compris quand il fallait transporter les cercueils : l'eau atteint souvent le premier étage des maisons, voire au-dessus.

- En 1910, la crue de la Seine provoque une inondation catastrophique. Place du Cottage, il y avait une plaque gravée à deux mètres du sol : l'inondation dépassait cette plaque ! Pour aller chez nous, il fallait monter quelques marches. Cela n'a pas empêché que nous avons eu un mètre dix d'eau dans la maison. Tout le mobilier a été fichu. Je revois encore une barque qu'on avait attachée au perron pour nous déplacer. Nous avons des inondations à peu près tous les trois ans. Le niveau des maisons était beaucoup plus bas que maintenant.

- Je me souviens des inondations de 1910. Les gens du Val et de Juvisy étaient réfugiés en haut. Il y avait dix personnes chez mes parents. Les trains ne circulaient plus vers Paris et ils partaient après les « Belles Fontaines ».

Crue de Janvier 1910.

17. - ATHIS-MONS. - La Seine à la place du Petit-Mons



Editon A. Desobry

CRUE DE JANVIER 1910

ATHIS-MONS — Seize émouvante place de la Gare



Editon A. Desobry

Crue de Janvier 1910.

13. - ATHIS-MONS - Quai de l'Orge et Pont de Lyon



Crue de Janvier 1910.

3. - ATHIS-MONS. - Aspect du café-restaurant pendant la journée du 26 janvier



L'histoire d'Athis-Mons a toujours été dominée par l'influence de Paris, mais le phénomène s'est intensifié de 1890 à 1939 avec l'explosion de croissance que connaît la capitale. L'équilibre relatif qui unissait Athis à Paris depuis des siècles s'est effondré. A l'ère de l'interdépendance a succédé, avec la banlieue, une ère de domination étroite et souvent anarchique, essentiellement à l'avantage de la capitale.

Jusque-là, Paris avait peu marqué le paysage de notre commune, resté entièrement rural comme bien des villages de la région parisienne. Seule, la fréquence des parcs et des maisons de plaisance soulignait visuellement la proximité de la grand-ville. Désormais, le sol d'Athis est envahi par l'urbanisation. Athis-Mons quitte définitivement son visage d'antan.

Longtemps, la population fidèle à son terroir avait évolué autour d'un seuil moyen de 500 âmes. Au début du siècle, la courbe démographique décolle et l'exode rural apporte à notre commune un flot continu d'immigrants, déracinés de Bretagne, du Nord ou du Massif Central et chassés de Paris par des loyers trop chers. Autrefois, les gens trouvaient à s'employer sur place ; laboureurs ou vigneron ne se rendaient à Paris que pour signer un bail ou vendre les produits du sol. Maintenant, la plupart des nouveaux arrivants, malgré le développement sur place d'activités industrielles nouvelles, gagnent chaque matin la capitale pour y travailler.

Après une première étape, marquée à la fin du XIX^e siècle par la création d'un habitat de plaisance pour Parisiens aisés, la vague des lotissements a fait naître - 1923 à 1932 - un tissu urbain confus et improvisé : celui de la banlieue pavillonnaire à la géométrie monotone. Les bouleversements qui affectent la population, les activités et le paysage de notre cité se traduisent par une vie quotidienne difficile et une orientation à gauche des réactions politiques. Voilà comment l'histoire d'Athis-Mons de 1890 à 1939 illustre la naissance de la vie de banlieue.

Dans le processus de satellisation par rapport à Paris, le chemin de fer semble avoir joué un rôle fondamental. En élargissant l'aire de ravitaillement de la capitale, il a compromis les activités économiques traditionnelles du plat pays, céréales et vin surtout. Ici, Athis n'a pas su - ou pu ? - jouer la carte de la reconversion agricole (comme dans les cultures maraîchères). En favorisant l'exode rural, la voie ferrée a chassé des immigrants qui venaient habiter Athis sans pouvoir tous y travailler. Elle a suscité l'apparition d'une activité chemote importante. Ainsi, l'histoire de la banlieue à Athis serait fille d'un équilibre rompu.

Les initiatives des années 1920 ont marqué un tournant dans le destin d'Athis-Mons comme dans la plupart des communes de la région parisienne voisines des grands axes de circulation. Malgré d'immenses difficultés immédiates, bien ancrées dans le souvenir de ceux qui furent longtemps les « mal-lotis », des changements décisifs pour la vie matérielle (eau courante, gaz, électricité) interviennent ici bien avant le reste des campagnes rurales du Bassin parisien. Pourtant, en 1939, l'urbanisation s'est ralentie avec les effets de la crise de 1929 et la guerre qui s'annonce interrompt le mouvement. La ville et la campagne s'interpénètrent dans une banlieue inachevée.

La seconde guerre mondiale marque une grande coupure. Le 18 avril 1944, le Val est entièrement détruit par un bombardement américain qui vise la gare de triage de Juvisy, toute proche. Quatre mille personnes sont sinistrées, trois cents trouvent la mort. Il faut reconstruire.

C'est ce à quoi s'emploient activement les mairies qui se succèdent après cette période difficile. La mutation s'achève dans les années 1950 - 1970. La surpopulation de la capitale, le manque de logements - avec la cherté des loyers et la spéculation immobilière qui s'ensuit - incitent de nombreux Parisiens à s'installer à la périphérie. A ce mouvement, s'ajoute l'afflux des Provinciaux et celui des travailleurs immigrés, dans les années 60.

Les derniers espaces encore agricoles du plateau s'urbanisent ; la construction de grands ensembles - comme le F.F.F. - marque la dernière étape de la banlieue. Le Val, pourtant marécageux, est aménagé et reçoit les cités Mozart et Edouard Vaillant. Le coteau, où le coût de la construction reste le plus élevé, conserve sa vocation résidentielle : le Clos Perault en est une formule moderne. La zone pavillonnaire qui s'étend toujours, reprend un processus ancien.

Athis-Mons quitte définitivement son aspect champêtre. La campagne a disparu. **En 1980, la ville compte 31 000 habitants**, dont 8,8% d'immigrés. Cette population jeune - 33% de moins de 20 ans - vit davantage dans les zones pavillonnaires (59%) que dans les grands ensembles (41%).

Depuis les années 1920, la commune a dû faire face à des problèmes d'aménagement et d'équipement sans précédent. Deux dangers s'étaient alors révélés : l'absence initiale de plan d'aménagement de la région parisienne et la faiblesse des pouvoirs des communes de banlieue face aux initiatives venues de la capitale.

Confrontées à ces réalités, les différentes municipalités ont vite cherché à s'adapter et à satisfaire les espoirs des nouveaux arrivants. Elles n'ont pas ménagé leurs efforts pour doter les quartiers d'équipements satisfaisants, préserver quelques avantages de l'environnement et conserver à la ville une certaine personnalité.

ANNEXES

QUELQUES ENTRETIENS

Propos recueillis auprès de Mme GRIGNON,
née le 17/3/1895 à Athis-Mons

Ma mère était des Vosges, mon père de Saint-Dizier, un pays de hauts fourneaux. Il est venu à Athis pour travailler aux laminiers. Ma mère avait alors trente ans. C'était aux environs de 1890. Elle avait déjà de nombreux enfants. Je suis la septième d'une famille de dix (huit filles et deux garçons). C'était une femme admirable. Elle faisait tout de ses mains. Le soir, elle lavait notre chemise pour que nous la mettions propre le matin. Nous mangions toujours à notre faim. Nous avions un poulailler, des cochons et des lapins.

Le dimanche, maman faisait un pot au feu ou un lapin. C'était un régal. Pourtant, quand elle nous envoyait à l'herbe l'été et que tout était grillé, nous pensions: "si ces lapins pouvaient crever..." surtout, quand en rentrant elle soulevait le peu d'herbe qui était dans nos paniers et déclarait: "il faut y retourner, il n'y en a pas assez"!

Une de mes sœurs est morte quelques semaines avant ma naissance. Elle s'est noyée dans le Mort-Rû, en lavant ses habits de poupée. Les femmes du lavoir lui avaient dit d'aller un peu plus loin... elle avait huit ans! On l'a retrouvée le soir dans la vase, après avoir poursuivi des romanichels qui, croyait-on, l'avaient enlevée... les pauvres gens, n'ont-ils pas déjà assez d'enfants! Ma mère a eu un choc terrible et je suis née avant terme. Ma mère n'avait pas une goutte de lait. On m'a nourrie au champagne et au bouillon de légumes!

Malgré tous ses enfants, ma mère élevait des nourrissons, pour gagner quelque argent. Elle s'en occupait aussi bien que de nous.

Mon père travaillait beaucoup aux forges. Il était au four. Le fer coulait comme de l'eau. Il fallait l'attraper avec des pinces. Ma mère lui préparait trois à quatre litres d'eau mêlée à du café, qu'il buvait dans la journée pour se désaltérer. Il faisait 15 jours de jour, 15 jours de nuit.

Nous habitons au pied de la vieille côte, au-dessus d'un café. Nous avons déménagé plusieurs fois à cause des inondations. En 1910, il y avait au moins quatre mètres d'eau. Nous montions alors dans le vieil Athis. Après 1910, mon père a fait construire une maison, mais l'entrepreneur était un escroc. Comme mon père avait donné l'argent de la main à la main, il a tout perdu. C'était dans la rue de l'usine à gaz, sur un terrain qui appartenait au chemin de fer. J'allais à l'école avec mes frères et sœurs, à côté de la mairie. On mangeait à la cantine pour deux sous et deux des enfants sur les quatre ne payaient pas. Nous avions des galoches que mon père entretenait toutes les semaines. Il vérifiait les clous et remplaçait ceux qui manquaient.

J'ai été en apprentissage comme lingère à 14 ans, chez des Italiens qui habitaient le Val. Je m'occupais aussi de leur petite fille. On nous utilisait sur toutes les coutures, c'est le cas de le dire! Vers 15 ans, je suis entrée aux "Lampes Electriques" à Juvisy. On ne voulait pas m'embaucher parce que je paraissais 12 ans. Mes parents m'ont fait établir un petit livret de famille (que j'ai encore) pour prouver mon âge. J'y suis restée 10 ans. Je piquais le filament à la chaleur d'un chalumeau. Je gagnais 400 à 500 francs par mois. Ça payait plus que la couture!

A l'époque, j'habitais le vieil Athis. On dévalait la Montagne de la gare. Ce n'était pas éclairé l'hiver et il m'est arrivé de tomber dans le fossé plein d'orties...

J'ai connu mon mari d'une drôle de façon. Devant l'église, il y avait un café où l'on jouait au billard, à la poule, au canard, au lapin. Les femmes n'aimaient pas toujours que les maris risquent leur argent. Mon beau-frère a voulu prendre le porte-monnaie de ma sœur pour faire une partie. Elle me l'a passé en criant de me sauver. Toute une bande m'a couru après, dont un ami de mon beau-frère, un beau brun avec une petite moustache. Quelques jours plus tard, il m'a fait savoir par ma sœur que je lui plaisais et nous avons été invités chez elle à déjeuner ensemble. Ma mère m'avait dit: "tu auras le droit d'avoir un amoureux, s'il a fait son service militaire". C'était le cas. J'en parle à maman. Elle a pris ses renseignements et a donné son accord. Malheureusement, la guerre s'est déclarée. Nous nous sommes mariés tout de même sans attendre la fin.

Mon mari était venu habiter Juvisy à l'âge de sept ans, route de Fontainebleau, un endroit qu'on appelait "la Cour de France". Son père était venu travailler dans les fermes, puis il était devenu cantonnier. A 13 ans, mon mari allait rincer les bouteilles à l'établissement des "Sources", à deux sous l'heure. Il existait à l'époque plusieurs petites fabriques de mise en bouteilles, comme "les Roses", "la Vieille Montagne". Ils allaient livrer leur eau à Paris, avec des charrettes et quatre ou cinq chevaux.

Nous avons habité un peu le vieil Athis. J'y avait habité plusieurs fois durant mon enfance, notamment rue de la Juiverie.

On appelait l'endroit "la Vieille Cantine" ou "la Cour des Miracles". N'importe qui venait habiter là, particulièrement ceux qui arrivaient à Athis. Certains buvaient et ça se disputait. Plusieurs fermes étaient dans le coin : celle de la "Mère Carotte", rue de la Juiverie, avec une sortie place de l'Eglise. Le purin descendait par la rue Courard ; ensuite, la ferme Baron, la ferme de la "grande Hamel" (elle mesurait au moins 1 m 90), la ferme Arbillot. Je me souviens d'une plaque sur une maison : "la mendicité est interdite dans tout le département de Seine et Oise".

J'allais à l'école Pasteur, Grande-Rue. Pendant les récréations, on chantait des chansons en même temps que les garçons qui étaient dans la cour d'à côté, des chansons un peu militaires comme "la liberté guide nos pas" et "du Nord au Midi". Je me rappelle de mon premier prix : c'était "l'histoire du Petit Vidonne" ; je l'ai toujours. Après l'école, ma mère ne nous laissait pas sortir. On avait seulement le droit le soir, à la belle époque, de se mettre dehors avec les parents. Nous nous asseyions sur le trottoir et on nous faisait chanter.

Après mon mariage, j'ai fait des ménages à quatre sous l'heure chez les instituteurs. Mon mari a fait plusieurs métiers. Il était habile en tout. Il pouvait être menuisier, peintre, maçon. Nous avons fait construire 23, rue René Chartron, où j'habite toujours. C'était le lotissement du "Plateau Central". Nous n'avons jamais eu d'ennuis.

La guerre a été terrible. Mon mari était petit caporal. Il a vu ses six hommes tomber morts à côté de lui, le ventre ouvert. Il ne voulait pas d'enfant de crainte d'avoir un fils qui puisse un jour aller à la guerre !

Nous avons eu tout de même une fille ; elle est morte à 14 ans, des suites d'une opération de l'appendice. Ça a été un très grand chagrin. Mon mari n'avait plus la même santé après la guerre. Un de mes frères aussi est mort plusieurs années après. Il avait été gazé. Ma mère a vécu jusqu'à 82 ans, mais elle a été paralysée pendant 15 ans, une femme si vaillante, si courageuse !

Avec mon mari, nous ne sortions pas beaucoup. On allait deux fois par an à Paris pour acheter des choses utiles. Autrement, on se rendait à Juvisy, en particulier pour acheter des tenues de travail dans un magasin spécialisé. Pour sortir, les hommes portaient un pantalon bleu marine, forme hussard, une chemise et, pour les fêtes, une cravate et un gilet en satinette noire. Le dimanche, ils mettaient une casquette bleu-marine avec une visière en cuir (ils avaient une autre casquette en semaine). Le dimanche, on faisait le jardin et on allait sur notre petit terrain dans le côteau... pour casser la croûte à l'ombre de notre beau pommier. Mon mari était un homme extraordinaire. Il est mort à 87 ans, après bien des misères.

Je pense souvent à un petit poème que mon père m'a appris quand j'étais petite et que j'ai récité l'autre jour aux médecins de l'hôpital qui m'ont soignée.

"Vivre en soi, ce n'est rien
Il faut vivre en autrui
Et chaque matin, ce qu'il faudrait se dire
A qui puis-je être utile, agréable aujourd'hui.
Et, le soir, quand des cieux la clarté se retire
Heureux à qui son cœur a répondu
Ce jour qui va finir, je ne l'ai pas perdu.
Grâce à mes soins, j'ai vu sur une face humaine
la trace d'un plaisir ou l'oubli d'une peine."

Propos recueillis auprès de M. ARBILLOT né le 15/6/1912

J'avais six ans en 1918. J'ai été élevé chez ma grand-mère jusqu'à cet âge. Tous les soirs, en sortant de l'école, j'allais porter le lait dans les sentiers. J'accompagnais ma mère, qui faisait sa tournée dans le côteau, en partant par la rue Robert Schuman et en revenant par la gare. Pendant qu'elle servait le lait, je reprenais les bouteilles.

Une de nos premières clientes était Mme Damien, rue de la Gare, qui fut bienfaitrice de l'Hospice des Vieillards. Les jeudis, en hiver, je ne faisais pas grand chose ; mais en été, j'étais souvent occupé dans les jardins ; je cueillais les haricots, les légumes, les cerises.

J'ai eu mon certificat d'études à 12 ans et depuis je ne suis plus jamais retourné à l'école. Le père m'a dit : "maintenant que tu as ton certificat, il faut que tu te mettes au boulot". J'ai commencé à bricoler à la ferme, nettoyage, binages... ce qu'il fallait faire ; l'année d'après, mon père a acheté trois chevaux de plus et je suis devenu le deuxième charretier de la maison.

C'était un métier dur. J'ai pleuré plus d'une fois, surtout quand la charrue versait. Généralement, on commande les chevaux à "hue et à dia", pour les faire tourner à droite et à gauche ; on suivait le mouvement des chevaux pour faire culbuter la charrue, mais moi je n'étais pas tellement costaud, alors bien souvent la charrue versait dans les bouts.

Le premier charretier, lui, allait deux à trois fois à Paris par semaine. Il allait livrer la paille, du fourrage, du grain, des pommes de terre. A cette époque, les patrons cultivateurs allaient tous les mercredis à la Bourse du Commerce, car les coopératives agricoles n'existaient pas. Donc tout ce qui n'était pas vendu sur place était vendu à la Bourse. On présentait un échantillon de chaque produit et il fallait que la livraison soit conforme.

Les jours où le premier charretier partait à Paris, moi je me levais à 4 heures 1/2 du matin, pour soigner les chevaux, cirer leurs sabots. Lui, arrivait à 5 heures. Il les étrillait, les garnissait. J'allumais ses lanternes à huile, je l'aidais à sortir de la cour de la ferme, car ce n'était pas facile : juste devant la porte, nous avions un gros tilleul et il fallait calculer son coup pour que la flèche de la charrette ne cogne pas l'arbre. C'était un attelage de trois chevaux.

Je me souviens qu'on allait aussi livrer à Corbeil, après la création du premier syndicat agricole. Les trois chevaux montaient 5.000 kgs à la côte de Ris. C'était un des attelages les plus réputés, parce que généralement les autres montaient 500 kg de moins. Quelquefois, ils étaient même chargés à 5.200 kg ! Le cheval de devant avait l'habitude ; à un endroit de la côte, il se déportait sur la gauche, de telle façon que la flèche recule contre le trottoir, pour caler la roue. C'est ainsi que les chevaux pouvaient souffler un peu, avant de redémarrer.

On a eu de jeunes chevaux qui n'avaient jamais tiré, mais on laissait toujours un vieux cheval devant et le jeune, comme quatrième ; il fallait au moins un mois, avant qu'il s'habitue au collier. A l'époque un cheval coûtait bien 10.000 francs. Un de nos premiers charretiers en a dressé quatre ou cinq. On les faisait venir de Bretagne, Normandie, Seine et Oise.

Nous avions aussi une vingtaine de vaches, mais mon père s'en est défait quand j'avais 12 ou 14 ans pour une question d'hygiène surtout : le purin coulait dans la rue. Il trouvait aussi que ce n'était pas d'un très bon rapport. C'étaient des vaches qui restaient à l'étable. Nous n'avions pas de prairies.

On faisait surtout de la grosse culture : blé, avoine, orge, fourrage, pommes de terre, luzerne pour les bêtes en hiver.

Plus tard, je m'occupais des labours. Je commençais à déchaumer après la moisson et j'arrêtais au mois d'avril. Les jours de pluie, on allait à la batteuse. En été, c'est moi qui faisais les meules. J'avais 16/17 ans, le père était venu me montrer un peu : il fallait tourner deux rangs d'un côté, deux rangs de l'autre, équilibrer. On faisait des meules rondes. Pour faire les meules, on mettait les culs de bottes en arrière et on montait comme ça jusqu'au milieu, en tournant. On ne tournait pas toujours dans le même sens, sinon le meule aurait tourné comme une toupie et serait tombée par terre. Il fallait inverser. Avec ce travail, on n'avait plus d'ongles, plus de bouts de doigt... les pantalons aussi étaient tout usés.

Pour la moisson, on faisait venir un sapeur du Nord. Au lieu de travailler avec une faucille, ces hommes utilisaient une "sape", genre de grande faucille avec un manche. C'étaient des hommes très adroits : chaque coup de sape passait au ras de leurs chaussures. Ils travaillaient à la tâche, à la botte.

J'ai travaillé à la lieuse vers l'âge de 14 ans. Les lieuses, c'étaient des "tue-chevaux". Les deux chevaux de flèche portaient le timon, qui leur tirait sur le garrot. Si ça bourrait, il fallait qu'on essaie de reculer la lieuse. La botte tombait par terre et on mettait en "diziou" ou dizaine. C'est-à-dire par 10 bottes rassemblées ensemble tout debout pour que le grain sèche. Quand le temps était humide, il fallait recouvrir les "diziou" parce que l'avoine ou le blé germait. C'était un de ces boulots, mais on passait de bons moments ! Quand on coupait, on commençait vers 8 heures du matin, quand la rosée était tombée, et on rentrait à la ferme vers 8 heures le soir. On était à peu près une dizaine pour faire les meules, en deux équipes. On faisait appel aussi au couvreur, pour les revêtir d'un toit de chaume qui les protégeait.

Pour les pommes de terre, c'étaient des tâcherons qu'on employait. Ils étaient payés à l'hectare. Ils arrachaient et ramassaient ; le soir, on passait prendre les sacs.

Les soirées dans mon enfance, il n'y en avait pas. On était fatigué, on allait se coucher. Une fois par semaine peut-être, on passait une heure chez un autre cultivateur. Les parents faisaient une partie de cartes.

**Propos recueillis auprès de Mme Léonie DESPREZ
née en 1900**

Je suis née à Athis Mons au 61, Grande Rue sur Mons. Mon père et ma mère venaient tous deux de la Nièvre. Mon père avait été embauché par une entreprise au moment de la construction de la gare d'Orsay à Paris. Ensuite, il a travaillé à la Société du Midi à Athis Mons, aux "bidons", comme on disait. Ma mère faisait des ménages. C'étaient des ouvriers.

Quand j'étais petite, je restais à Mons. On n'allait pas dans le vieux pays. Je fréquentais l'école Ste Anne et j'y suis restée jusqu'au certificat d'études, que j'ai passé à Longjumeau en 1912.

Le jeudi, j'allais à l'ouvrier organisé à l'école. C'était une demoiselle qui s'en occupait. Elle nous achetait de l'étoffe et on confectionnait des combinaisons, des pantalons ou des chemises. Si les points étaient trop gros, il fallait recommencer: je n'aimais pas recommencer: on pouvait ensuite emporter les habits.

Le dimanche, on allait à la messe, on ne faisait pas de sortie. La première fois que j'ai été au cinéma, c'était chez les frères. J'avais 10 ans environ.

La grande sortie, c'était pendant les grandes vacances. On partait tôt le matin, pour se rendre chez une tante à Montgeron. On rentrait le soir, à pied bien sûr: on passait par le pont suspendu de Villeneuve le Roi. Les autres jours on allait glaner pour les poules.

Entre temps, mon père a acheté un lotissement rue des Plantes et a fait construire une petite maison. C'était au milieu des champs. La rue J.B. de la Salle n'existait pas. Il y avait encore quelques vignes sur le coteau, la vigne au Père Prieur et chez Legrand.

Pour la St Denis, il y avait une fête sur la place de l'Eglise avec un manège de chevaux de bois. Ma mère nous donnait 2 sous. C'était vite dépensé... quelques tours de manège et un petit gâteau! Le lundi, le manège nous offrait un tour gratuit.

Il y avait quelquefois des représentations données par la Maison Jugal d'Ablon. C'était place du lavoir ou place du Cottage. C'est là aussi que la Croix Rouge venait peser les enfants.

J'ai commencé à travailler à Paris à 14 ans, chez un joaillier où une amie m'avait fait entrer. Il fallait polir les pièces. Je prenais le train de 6 h 5 le matin et je rentrais à 8 heures du soir. Je gagnais 3 F par semaine et je dépensais 2 F 50 de transport. Il restait 50 centimes, mais j'étais contente! J'ai arrêté au début de la guerre de 1914. Ma mère ne voulait plus que j'aille à Paris, elle avait peur.

On n'a pas beaucoup souffert de la guerre. Le Val a tout de même été bombardé et il y a eu des blessés, même un mort je crois. On manquait surtout de charbon. Mais on se débrouillait avec les scories de la Forge.

J'ai commencé à travailler aux Forges en 1917. Avant j'ai travaillé aux bidons, là où était mon père.

Je me souviens des grandes feuilles de tôle que l'on passait dans les machines pour les transformer en bidons de 50 litres. Le travail aux machines était dangereux et il y a eu des mains coupées. Il y avait quelqu'un qui débosselait les bidons. Mon père lui s'occupait des bains. Il était chef de bains. Il fallait passer les bidons dans un bain d'acide, puis dans un bain de zinc. Quand le soir on voyait du côté de l'usine une fumée blanche (produite par le zinc), on savait que mon père serait en retard, qu'il avait un ennui... les cuves se perçaient parfois sous l'effet des acides.

Les bidons passaient ensuite au bain d'eau, pour voir s'ils étaient, bien étanches. C'était souvent des femmes plus âgées qui tenaient ce poste.

Moi, je soudais où ça fuyait. On passait d'abord un acide avant de souder. Ensuite on mettait des estampilles avec des marques ovales. On était plusieurs à ce travail.

Après j'en ai eu assez et je suis donc rentée aux Forges. C'est la meilleure maison que j'ai faite. Le maître des Forges était très gentil. Il y avait plein d'enfants. Ils se retrouvaient entre copains. On les employait à "la masserie", (l'atelier où l'on mettait la ferraille en paquet de 10 kg ou 20 kg). C'est aux Forges que j'ai vu la première femme conduire un camion. Il y avait beaucoup de gens du nord, surtout aux laminoirs et aux fours.

J'ai d'abord travaillé au bureau, puis à l'infirmerie où j'aidais sœur Bernadette. Quelquefois, elle ne pouvait pas venir et j'étais seule pour soigner les blessés. Il y en avait tous les jours. Je n'avais pas peur. C'était surtout les ouvriers des laminoirs qui se brûlaient aux jambes quand ils étiraient les bandes de fer. Ils tenaient les bandes avec des grandes pincettes, mais des fois ils les lâchaient... heureusement ils étaient jeunes et sautaient prestement. Une fois, l'un s'est ouvert la poitrine avec une scie mécanique, je l'ai soigné toute seule.

Pour l'inauguration de la centrale, Mlle Chehet avait peint un grand tableau que l'on a accroché, un Christ ou une Ste Vierge, je ne sais plus.

Je suis restée là jusqu'en 1922. Les Forges marchaient moins bien et ont été vendues à Blanc Misseron. Mes oncles qui étaient charretiers, à leur compte, on travaillait aussi pour les Forges. Ils transportaient les marchandises.

Je me suis mariée à ce moment là. Mon mari était un voisin. Il venait jouer avec mes frères.

On a fait le mariage à la maison. On n'était pas assez riche pour aller au restaurant. On faisait un repas, on chantait et on dansait.

Mon mari connaissait le travail de charretier, mais en rentrant de la guerre de 14 où il était parti en 1916 à l'âge de 18 ans, il a préféré rentrer au chemin de fer (avant il avait travaillé chez un oncle à Vitry dans la maçonnerie).

J'ai travaillé moi aussi un peu au chemin de fer mais ça ne m'a pas plu. J'ai fait les marchés pendant 15 ans pour vendre beurre et fromage. J'allais entre autres sur la route de Fontainebleau à côté de la ferme Leroux, presque en face du château d'eau. La N.7 était une petite route tranquille, avec 3 rangs d'arbres de chaque côté.

Nous avons habité longtemps rue E. Lebeau, juste en face du Lavoir. C'était un beau lavoir tout entouré d'arbres. On faisait bouillir le linge à la maison, puis on l'emportait avec la brouette muni d'un battoir, d'une brosse et d'un petit fourneau à charbon, qui permettait de réchauffer l'eau l'hiver. L'été on allait au lavoir dès 5 heures du matin pour être sûr de trouver de la place. Le mari était obligé de se lever tôt aussi, pour installer les cordes entre les arbres où nous allions étendre le linge ensuite. Par dessus les robes, nous portions de grands tabliers en couil bleu et des sabots aux pieds.

A cette époque de nombreux artisans passaient dans le village. Je me souviens d'un cordonnier et son fils qui s'installaient chaque semaine sur la place de Mons. Ils venaient à pied et restaient toute la journée. Il y avait aussi le réparateur de faïence et de porcelaine, le marchand de lacets qui arrivait de Mons avec son petit âne ; le marchand de peaux de lapin, lui, passait de maison en maison. Les gens de l'époque élevaient beaucoup de lapins. C'était une source de revenus. Tout cela a disparu avec la guerre...

Petite fille quand j'habitais Mons, un vieux marchand venait quelquefois avec une charrette vendre des jouets ; ma mère nous achetait une voiture en bois à 2 sous, décorée, garnie d'un petit banc avec des femmes devant, des enfants derrière.

A Noël, on n'avait pas de jouets, mais des friandises, des oranges, quelques bonbons et on allait voir la crèche à l'église.

LISTE DES MAIRES DE LA REVOLUTION A NOS JOURS

Les maires sont élus de 1790 à 1799,
puis nommés jusqu'en 1884.

Jusqu'en 1817, pour chacune des deux communes.

ATHIS

Alexandre le BOURLIER, proprié- taire, cultivateur, ancien avocat au Parlement	1790-1793
Georges MANGOT, charron et aubergiste	1793-1795
Pierre GIRONDON	1795-1795
François MERCIER, agent municipal	1795-1797
Henry DUHUY, agent municipal	1797-1799
Simon ANGOT, cabaretier	1799-1800
François MERCIER	1800-1804
Michel DUCHATEAUX, marchand boucher	1804-1808
Michel SERRES DE PRAT, propriétaire cultivateur	1808-1813
Denis Athanase FOURNIER	1813-1817

MONS

Nicolas HEDIARD, marchand épiciers	1790-1792
Jean-Baptiste HEDIARD, vigneron	1793-1795
Adrien MACHICOINE, maréchal ferrand	1795-1795
Nicolas HEDIARD, marchand épiciers, agent municipal	1795-1800
Noël CRECY, fermier laboureur	1800-1802
Auguste JACQUIN	1802-1808
Pascal DUHUY	1808-1817

**A partir de 1817 pour la commune unique
d'Athis-Mons**

Denis FOURNIER	1817-1828
Pierre ROUSSEL	1828-1829
Denis FOURNIER	1829-1831
Nicolas CYBOULLE	1831-1835
Melchior DELORME	1835-1836
Nicolas PONY	1836-1838
Alexandre BAUDRY	1838-1871
Louis Valentin de COURCEL	1871-1881

Louis Valentin CHODRON	
DE COURCEL	1884-1907
Emile HAMEL, fermier d'Athis	1907-1908
Valentin BARON, fermier d'Athis	1908-1912
Henri SEJOURNE, directeur des Entrepôts d'Athis	1912-1919
Eugène MARIELLE, employé à la ville de Paris	1919-1921
Bertrand MAUPOME, commerçant-artisan (communiste)	1921-1923
Louis PRETRE, employé au chemin de fer (communiste)	1923-1925
Bertrand MAUPOME	1925-1928
Marius PAQUEREAUX, serrurier (communiste)	1928-1931
Léopold BESSON, ouvrier métallurgiste	1931-1932
Marius PAQUEREAUX, a quitté le parti communiste	1932-1936
Léopold BESSON	1936-1939

Charles COURTHEOUN	1881-1884
Marie LEROY, instituteur, Président d'une association de défense des maux lotis, Président du Syndicat des Froides Bouillies, Président de la délégation spéciale puis nommé maire par le gouverne- ment de Vichy	1939-1944
Fernand PROTAS, jardinier communal (communiste), Président du Comité de Libération	1944-1945
Lucien MIDOL, ingénieur SNCF (communiste)	1945-1947
Alexandre ROSIER, employé SNCF (socialiste)	1947-1959
René L'HELGUEN, ouvrier SNCF (MRP)	1959-1977
Paulette CHEMIER, ouvrière du textile (PCF)	1977-1983
René L'HELGUEN	1983

ANCIENNES DENOMINATIONS DE CERTAINES RUES ACTUELLES

- Entre parenthèses, figure la date du changement quand nous la connaissons.
- Quand la rue a plusieurs anciens noms, ils figurent côte à côte, dans l'ordre chronologique (le plus ancien, à droite).
- P = Plateau - V = Val - A = Village d'Athis - M = Village de Mons.

1 - Changements de noms entre 1890 et 1939

Dénominations actuelles	Noms qui ont précédé	
Antoine J.B. Renoux (1939) (1)	d'Arguillière (depuis le XVI ^e)	A
Bertrand Maupomé	de Charolais (1913) - av. de la Plaine	V
Caron (1921)	du Coteau (partie haute)	M
Chaiges (1912)	Avenue du Château de Chaiges	V
Corvisart (1912)	Petite Avenue d'Athis du Triage	V
Edouard Vaillant (1920)	de la Juiverie	A
Etienne Lebeau (1920)	Avenue du Centre	V
Emile Zola (1920)	Avenue Nouvelle	
Isabey (1912)	Avenue d'Athis-Val (1913) - Grande Avenue d'Athis	V
Jean Jaurès (1920)	Place du Centre	V
Jean Jaurès (place)	Avenue du Télégraphe	P
Jean-Pierre Benard (1912)	Mallet de l'Ouest	
Mallet de Mons (1912)	de la Gare d'Ablon	M
Paul Lafargue	Amiral Julien de la Gravière (1913) - rue de Mons	V
Paul Vaillant Couturier	de la Cour de France (1892) rue de Juvisy (XVII ^e)	A
Pierre Viole	Avenue du Bois	
Roland Lambert	du Petit Athis	P
Roquelaure (1912)	Avenue de la Gare de Triage	V
Scudéry (1912)	Avenue de l'Usine à Gaz	V

(1) En 1939, le conseil municipal voulut fêter le 150^e anniversaire de la Révolution de 1789. On cherche dans les archives et on trouve un Antoine Jean-Baptiste Renoux, fervent révolutionnaire, maire Jacobin d'Ivry-sur-Seine en 1793-1795, né à Athis.

2 - Changements de noms depuis la guerre de 1939

Ambroise Croizat	Allée des Roses	P
Camelinat	de Contin	P
Camille Desmoulins	de la Croix de Feu (depuis le XVIII ^e)	M
Docteur Calmette	Voie L 12	V
du 18 Avril	Voie de l'Orge	V
Edmond Lefebvre	de l'Entente	P
Gabriel Péri	Voies L 3 et L 4	V
Georges Fournier	Route de Fontainebleau prolongée	P
Godecaux	Bayetto	P
Gunsbourg	Rue du Coteau (partie basse)	M
Henri Barbusse	des Sociétés	P
Henri Challine	Voie L 1	V
Henri Laire	Voie L 7	V
Henri Pinson	Rue du Nord	P
Jacques Frugier	Rue des Bleuets	P
Jean -Baptiste de la Salle	Rue de l'Unité	P
Jean Camus	Langlois	P
Jean Lagrive	Voie L 1	V
Jean Moulin de l'Europe	Rue de la Paix	P
Léon Maurice Norman	Route de Villeneuve-le-Roi	P
Lionel Dubray	de l'Epargne	P
Louis Prêtre	du Mimosa	P
Marcelle Henry	des Chênes	P
Marcel Perdereau	du Parc	P
Marcel Thévenet	Bd du Paradis	P
Marc Sangnier	de la Belle Etoile - rue de l'Est	P
Maréchal Juin	Voie L 9	V
Maréchal Leclerc	Avenue de Seine	V
Maryse Bastié	Louis Hediart	
Maurice e Guillon	Avenue Voltaire	P
Maurice Gunsbourg	Rue du Midi	P
Max Dormoy	du Coteau (partie basse)	V
Pierre Brossolette	du Chemin Vert	P
René Charton	de l'Hôtel de Ville	A
Robert Schuman	de Fontainebleau	P
Samuel Desbordes	Grande Rue (entre le Château d'Athis et Mons)	A
Vercors	de Villars	A
Victor Bosch	du Parc d'Orainville - A. Wagner	V
	Sapin	P

- On remarque que les changements de noms sont beaucoup plus nombreux après la dernière guerre. Presque toujours, il s'agit d'honorer la mémoire de Résistants ou de Déportés, dont certains d'ailleurs étaient Athégiens.
- Il s'agissait aussi de donner des noms aux voies nouvelles tracées par les Ponts et Chaussées (baptisées « voies locales » = VL) dans le Val d'Athis, sinistré après le bombardement du 18 avril 1944).
- Pour la période 1890-1939, on trouve dans les extraits de procès verbaux des conseils municipaux de l'époque (qui suivent) les raisons de plusieurs changements de noms.

Dénomination des rues - Numérotage

M. le Maire expose qu'à la suite de la délibération du 6 juillet 1892, la Commission nommée pour préparer la dénomination des rues et le numérotage des maisons s'est livrée à un travail de classement des rues de la Commune et dépose sur le bureau les propositions suivantes :

1 - Dénomination des rues

La Commission a tout d'abord reconnu la nécessité, à cause des titres de propriétés, de maintenir les anciens noms aux rues déjà dénommées et de donner à certaines autres des noms indiquant les directions des communes limitrophes ; enfin, afin de conserver à Athis-Mons quelques souvenirs historiques, elle a décidé de donner à quelques rues le nom de personnages ayant habité la Commune.

La Commission propose en conséquence les dénominations suivantes :

Noms proposés	Indication de la rue	Motifs invoqués par la Commission
Rue de la Cour de France	partant de la place de l'Eglise et se dirigeant sur la route nationale 7	conduit à un hameau très connu sur la route nationale
Rue Conrart	de la dite à l'extrémité de la rue de la Juiverie longeant l'établissement des Frères	rue voisine de l'ancienne propriété de Valentin de Concart, premier sociétaire de l'Académie Française (né en 1603, mort en 1675). Dans cette propriété, Concart réunissait la société littéraire de son temps, entre autres Pellisson et Mlle de Scudéry qui ont laissé dans leurs lettres des descriptions d'Athis et de ses environs.
Avenue du Télégraphe	faisant suite et se dirigeant vers la RN 7	Nom ancien rappelant une station des télégraphes militaires
Rue de la Juiverie	partant de la place de l'Eglise à l'avenue du Télégraphe	nom très ancien
Route de Longjumeau	faisant suite	indique la direction du chef-lieu du canton
Montagne d'Athis	de la rue de la Forge à la place de l'Eglise	nom ancien
Rue de Villars	de l'avenue du Télégraphe à la rue Chatillon	rue voisine de l'ancienne résidence de la Maréchale de Villars (née en 1679, morte en 1763) qui a souvent reçu à Athis-Mons, Voltaire, Mme du Deffand et leur société.
Rue Nollet	faisant suite jusqu'à la rue Champagne	en souvenir de J.A. Nollet, professeur de physique au collège de Navarre, auteur de nombreux ouvrages de physique et de remarquables découvertes scientifiques (né en 1700, mort en 1770), propriétaire de la maison de Mons-sur-Orge, où il se livra aux premières expériences qui aient été faites en France sur l'électricité
Rue Arguillère	de la rue de la Juiverie à la rue Châtillon	nom ancien
Place de l'Eglise		
Avenue de la République	avenue Nouvelle du chemin n° 25 (Gde-Rue) à la rue Villars	
Rue Chatillon	de la Grande-Rue d'Athis-Mons à la rue Villars	nom ancien
Rue Champagne	de la Grande-Rue d'Athis-Mons à la rue Nollet	nom ancien
Grande-Rue	de la place de l'Eglise à l'extrémité de Mons (route de Villeneuve-le-Roi)	nom ancien

Ruelle des Deux-Parcs	de la Grande-Rue à la Montagne de Mons entre les parcs	nom ancien
Rue de la Gare	de la Grande-Rue à la gare d'Athis	nom ancien
Montagne de Mons	de la gare d'Athis à Mons	nom ancien
Rue Dagobert	de la Grande-Rue et finit en plaine	nom ancien
Rue Croix de Feu	de la Grande-Rue et finit en plaine	nom ancien du lieu-dit du Terroir
Route de Villeneuve-le-Roi	de la Grande-Rue sur Villeneuve-le-Roi	
Rue d'Ablon	de la Grande-Rue vers Ablon	
Rue du Coteau	de la gare d'Athis à la rue d'Ablon	rue nouvelle dans le coteau de Mons
Rue de la Gare d'Ablon	de la rue d'Ablon sur la gare d'Ablon	
Quai de Seine	de la place du Petit Mons sur Ablon	
Quai de l'Orge	id. à l'avenue de la Seine	
Quai de l'Industrie	de l'avenue de Seine à la limite du territoire sur Juvisy	à cause des usines qui sont construites
Sente du Chemin de Fer	de la Montagne de Mons à la rue du Coteau près la station	
Rue de Marigny	de la Montagne de Mons à la sente du chemin de fer	en souvenir d'Enguerrand de Marigny, principal ministre de Philippe le Bel (né en 1260, morts en 1315). Sa veuve vendit la seigneurie de Mons au Chapitre de Notre-Dame de Paris
Rue Boucherat	de la Montagne de Mons à la sente du Chemin de Fer	en souvenir de Louis Boucherat, chancelier de France sous Louis XIV (né en 1616, mort en 1699). Cette famille a possédé pendant de longues années plusieurs propriétés importantes situées sur les territoires de Mons et d'Athis
Rue des Vignes	de la Montagne de Mons à la sente du chemin de fer	
Rue du Triage	de la station à l'avenue de Seine	conduit aux Ateliers du Triage de la Compagnie d'Orléans
Rue de Juvisy	de l'avenue de Seine vers Juvisy	
Avenue de Seine	du carrefour du Lavoisier à la Seine	nom ancien
Rue de la Forge	id. à la rue de la Cour de France	indique le chemin de l'usine « Forges et Laminoirs d'Athis »

Le Conseil Municipal

Approuve le travail accompli par la Commission et décide que la dénomination ci-dessus sera soumise à l'administration supérieure.

Les plaques indicatrices seront placées le plus tôt possible et les propriétaires seront invités, par arrêté municipal, à apposer sur leurs propriétés les numéros qui leur seront indiqués.

Nouvelle dénomination des rues du quartier d'Athis Val

*Le Conseil Municipal considérant
que le nom de certaines rues du quartier d'Athis Val prètent à confusion,
que d'autres n'ont plus de signification vu la demande formulée par un grand nombre
d'habitants de ce quartier,
Oùit le rapport de N. V. de Courcel et Caron en leurs propositions,
Statuant sur les nouvelles dénominations qu'ils proposent,
Décide de soumettre à l'Administration supérieure les changements suivants à apporter
dans l'appellation des rues ci-dessous désignées.*

Ancienne dénomination	Nouvelle dénomination	Ancienne dénomination	Nouvelle dénomination
Avenue gare de Triage	Rue de Roquelaure, maréchal de France 1658- 1738, a habité longtemps Athis	Avenue de la Plaine	Rue de Charolais Fille de Louis Condé ayant habité Athis.
Grande Avenue d'Athis	Avenue d'Athis Val	Avenue de l'Usine à Gaz	Rue de Scudéry Mademoiselle de Scudéry (1607-1701), auteur de Grand Cyrus, de Clélie et autres romans célèbres, au temps de Louis XIV, dans les- quels on trouve des descrip- tions d'Athis et de ses environs, venait souvent visi- ter l'académicien Conrart qui avait une propriété à Athis.
Avenue de Mons	Rue de l'Amiral Jurieu de la GRavière. Amiral écrivain 1812-1892, a habité long- temps Athis, y était très estimé	Avenue Nouvelle	Rue Isabey Isabey (1764-1855), peintre en miniature, célèbre au temps du Premier Empire, venait souvent à Juvisy et a composé le dessin des bâtiments de la ferme qui formaient point de vue dans la plaine basse
Avenue projetée	Rue Pierre Viole Premier président du Par- lement de Paris dont la fa- mille a possédé Athis pen- dant plus d'un siècle, célèbre au temps de la fronde.	Avenue du Télégraphe	Avenue Jean-Pierre Benard Bienfaiteur de la commune, fondateur de l'hospice des vieillards.
Petite Avenue d'Athis Val	Rue Corvisart Le baron Corvisart, médecin de l'empereur Napoléon 1 ^{er} , a possédé la ferme d'Athis et s'y est fait enterrer. Sa famille possède plusieurs concessions au cimetière communal.	Rue de la Gare d'Ablon	Rue de Mons
Avenue du Château de Chaiges	Avenue de Chaiges		

Nouvelle dénomination de certaines rues d'Athis-Mons

*Le Conseil Municipal
Considérant que le nom de certaines rues du quartier d'Athis-Val et d'Athis-Mons n'ont
d'autres significations que celles données par leur situation topographique.
Vu la demande formulée par la population laborieuse d'Athis-Mons ; oùit le rapport de la
Commission des chemins, en ses conclusions, tendant à honorer dans la commune les
noms des jéfenseurs de la classe ouvrière,
Décide de soumettre à l'approbation de l'Administration supérieure les changements sui-
vants à apporter dans l'appellation des rues ci-dessous désignées.*

Ancienne dénomination

Avenue d'Athis-Val
Rue du Triage
Rue de la Juiverie
Avenue du Centre
Place du Centre

Nouvelle désignation

Avenue Jean Jaurès
Rue Edouard Vaillant
Rue Etienne Lebeau
Avenue Emile Zola
Place Jean Jaurès

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Pour la période antérieure à 1890, l'essentiel de la documentation dort encore dans les archives. Parmi les travaux généraux sur la région, signalons trois ouvrages importants :

- **L'histoire de Paris et de l'Ile-de-France**, sous la direction de Michel Mollat ;
- **Les campagnes de la région parisienne à la fin du Moyen Age**, de Guy Fourquin, Paris, 1964 ;
- **La crise rurale en Ile-de-France 1550-1670**, Paris 1974, par Jean Jacquart.
- **L'Histoire de la Ville et de tout le Diocèse de Paris**, par l'abbé Jean Leboeuf, 1757.

Parmi les travaux plus spécialisés sur l'Histoire d'Athis-Mons, citons par ordre chronologique de parution :

- Quelques articles sur la « **culture de la vigne** » et les « **chasses royales et seigneuriales à Athis aux XVI^e-XVII^e siècles** », par Louis Brunel, dans les bulletins n° 1 - 7 de la S.E.S.A.M. (Société d'Etudes Savantes d'Athis-Mons et de sa région), 1948-1950.
- Le travail de maîtrise d'Elisabeth Blaizot et Bernadette Dujardin-Roquet, sur « **La seigneurie de Mons-sur-Orge et Ablon-sur-Seine aux XVII^e et XVIII^e siècles** », 1972.
- **La population du sud de Paris aux XVI^e et XVII^e siècles (1560 -1670)** centrée sur Athis-Mons, par Jean-Marc Moriceau, dans les Mémoires de la Société Historique et Archéologique de Corbeil, d'Etampes et du Hurepoix, 1979.

Pour la période qui intéresse cet ouvrage au premier chef, **les années 1890 à 1939**, voici les principaux documents utilisés :

Sources :

- Etat-civil d'Athis-Mons (Archives communales)
- Registres de délibérations du conseil municipal (ibidem)
- Monographie d'Athis-Mons par l'instituteur communal pour l'Exposition universelle de 1900 (Archives départementales des Yvelines)
- Comptes rendus des entretiens réalisés avec les Anciens d'Athis-Mons en 1977-1978 (Bibliothèque municipale)
- Photographies et cartes postales anciennes d'Athis-Mons (ibidem)
- Recensements de population pour 1896, 1911, 1921, 1936 (Archives communales)
- Dossier sur l'exposition 1890-1939. (Bibliothèque municipale)

Bibliographie sommaire :

- Jean Bastié, **la croissance de la banlieue parisienne**, Paris 1964
- Bulletins n° 1-7 de la S.E.S.A.M. (Société d'Etudes Savantes d'Athis-Mons et de sa région) 1948-1950. Il s'agit essentiellement d'articles de Louis Brunel :
« La station alternante de Petit-Mons ou les origines de la gare d'Athis-Mons », n° 3 avril 1948, p. 50-53 - « La gare éphémère de Viry-Châtillon », ibid. p. 60-73 - « Le « nourrissage » des enfants à Athis-Mons, ibid. n° 4, juillet 1948, p. 89 - « L'église Saint-Denis d'Athis-Mons », ibid. n° 6, 1949, p. 203-227 - « La gare de Juvisy de 1840 à 1884 », ibid. n° 7, 1950, p. 295-309 - « La villa des Gravilliers, premier lotissement d'Athis-Mons », ibid. p. 417-419.

Journaux qui paraissaient à l'époque :

- Echo Arpajonnais (journal des vallées de l'Orge, de l'Essonne), paraît le dimanche ;
- La Gazette de Seine-et-Oise ;
- L'Abeille (plus région d'Etampes) ;
- L'Indépendant.
(disponibles à la bibliothèque Nationale, dépôt de Versailles - rayon périodiques)

Glossaire

ATHIS / ORGE (traité) p. 21-22.
AVAUCOURT p. 41-99-112-113-114-115-116.
BARON p. 119-155-156-185-217.
BRETIGNY p. 41-123.
CARON p. 78.
CHAROLLAIS (Mlle de) p. 41-109-110-111-112-126-129.
CHODRON DE COURCEL p. 49-106-123-139-185-189-
201-205-208-209.
CONRART (Valentin) p. 41-117.
CORVISART p. 49-111.
DEUDON (Henri) p. 118-138.
DUBOSQ p. 130.
GRAVILLIERS p. 181.
HEDIARD p. 44-45.
HUGUES D'ATHIS p. 20.
LA BROUSSE p. 41-109-110.
LAMBERT (Camille) p. 74.
LE BOURLIER p. 41-43-46-47-49-118-119.
LOUCHEUR p. 80-81.
MAUPOMÉ (Bertrand) p. 211-212-213.
MIDOL (Lucien) p. 187.
MORT-RÛ p. 34-107.
NOLLET p. 41-99-123.
ORGEVAL p. 137.
OYZONVILLE p. 99-117-118.
PAYEN p. 71.
POIGNANT p. 24-99.
POUPELARD p. 197-215.
STE-ANNE p. 182.
ST-CHARLES p. 129.
ST-DENIS p. 19-99-125-184.
STE-GENEVIEVE p. 19-21-50-109.
ST-VICTOR p. 19-125.
SARRAULT p. 81.
SCUDERY (Mlle de) p. 102-117.
SEIGNEURIE D'ATHIS p. 20-24-41-109-111.
SEIGNEURIE DE MONS p. 21-41-119-120.
SERRES DE PRAT p. 49-109.
THOULOUZE (Jean de) p. 37-125.
VAUX DE CERNAY p. 19-20-23-136.
VILLAIN (Abbé) p. 74.
VIOLE p. 24-110.

Ce livre, de la Collection
« Epoques et sociétés »
a été achevé d'imprimer le 18 mai 1983.
Il a été tiré à 3 500 exemplaires

Dépôt légal 2^e trimestre 1983

Couverture : « Chemin de fer d'Orléans avec Banlieue de
Paris - Athis-Mons ». (Loir - 1904 - Bibliothèque
Forney, réf. 76068).

REMERCIEMENTS

Nous adressons nos plus vifs remerciements à tous les Anciens, qui nous ont accueillis et nous ont livré un témoignage irremplaçable avec de nombreux documents. Il s'agit en particulier des familles suivantes :

ARBILLOT - ARGANT - AUDIBERT - AUGIER - AURIOLE - BODENANT - BELLE-NOUE - BERGER - BERNARD - BESSUARD - BEYNE - BIOLLET - BOUSSAIN-GAULT - BOVIN - BRUNET - CANNET - CARNAN - CAVOISY - CHALUET - CHAMOREAU - CHARAMAN - CHARLES - CHARLUET - CLAYEUX - COMBETTES - CORTET - COTTREL - COUTELLE - DALLET - D'AMBROS - DARENNE - DA ROSA - DECHELEPRETE - DELAMBRE - DEMINUID - DESPREZ - DUPEUX - DUPUY - DUVAL - FERRAND - FILLOU - GABORIAU - GERARD - GOULAOUIC - GONDOIN - GRIGNON - GRONDIN - GUERIN - HAMEL - HANSLIN - HEIME - HELLIARD - JUBLOT - LAJOIE - M. L'Abbé LAURENT - LE GALL - LEGERET - LEOMANT - LEROUX - LEROY - LEPREST - MABILLOT - MARCINCOSKY - MASSON - MATHIEU - MAUPOME - MAZILIE - MERCELOT - MEYNIEL - MICHEL - MIDOL - MOREAU - MOUSSET - NAUDIN - PAUSSET - PAYEN - PIGNARD - PORCHER - RIBALLET - RIVIERE - ROUSSEAU - ROUSSELOT - SADORGE - SALMON - SENOSQ - SAULODES - SIZAIRE - TERRASSE - TERRE - THIBOUT - THUREAU - TILLOU - TOLARD - VALIN - VAUTRIN - VIGNOT - VITOUX - YVON - YOUF.

Notre documentation en cartes postales anciennes s'est enrichie de collections personnelles, en particulier celles que nous ont prêtées Monsieur R. Lang et Monsieur G. Peroche. Qu'ils trouvent ici la marque de notre gratitude.

Nos remerciements s'adressent aussi à tous les membres de la commission « Athis-Hier », créée au sein de l'association culturelle « Athis-Animation » pour préparer l'exposition présentée en juin 1979 sur le même thème que celui de cet ouvrage. Mademoiselle Marie-Claire Roux, Monsieur l'Abbé Merminod et Monsieur Claude Dumond ont pris une part active à ce travail. Nous savons gré aussi à tous ceux, nombreux, qui ont participé aux entretiens, au dépouillement et à la mise en œuvre de la documentation.

Nous devons beaucoup enfin à Madame Bernard, responsable de la bibliothèque municipale et à Monsieur Le Chapelain, directeur d'« Athis-Animation » pour leur aide précieuse dans nos recherches.

